LIBRARY OF PRINCETON
* SEP 16 1907 *
THEOLOGICAL SEMINARY.

Division I
Section 7

671

JOURNAL

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> Matthieu, XXIV, 14.

SEPTIÈME ANNÉE.

PARIS,
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,
CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,
RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1832.

De l'imprimerie de J. Smith, rue Montmorency, nº 16.

SOCIÉTÉ
DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Journal du missionnaire Rolland.

Nous bénissons Dieu de pouvoir placer en tête du premier numéro de la septième année de ce Journal une des lettres les plus importantes que le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris ait reçues des missionnaires français du sud de l'Afrique. Jusqu'à présent, ces chers frères ne nous avaient guère entretenus d'autre chose que des travaux des missionnaires anglais, chez lesquels ils ont trouvé l'hospitalité chrétienne, et dans les stations desquels ils ont séjourné; mais aujourd'hui, ils nous annoncent qu'ils sont eux-mêmes entrés, d'une manière active, dans la vaste moisson ouverte devant eux, et qu'ils vont évangéliser les Béchuanas, en les réunissant autour d'un établissement dont ils jettent dans ce moment les premiers fondemens. Le journal de M. Rolland, qui renferme plusieurs faits remarquables dans l'histoire des Missions en général, fera époque dans celle de la Société des Missions évangéliques de Paris en particulier.

Ce missionnaire a entrepris et achevé heureusement, par la grâce de Dieu, un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, où il a pénétré plus avant qu'aucun voyageur moderne, puisqu'il est arrivé jusqu'à Mosika, capitale des Baharutzis, située à soixante-seize lieues environ, N. E. de Lattakou, dernière ville marquée sur les cartes les plus récentes du sud de l'Afrique.

Un autre fait plus important encore, et qui ressort clairement de son journal, c'est que presque toutes les tribus de cette partie de l'Afrique demandent des missionnaires pour les instruire dans le christianisme. Tous les chefs que M. Rolland a visités sur sa route lui ont exprimé ce désir, et si la Société des Missions évangéliques de Paris avait actuellement sept à huit missionnaires prêts à partir, elle ne serait pas embarrassée de leur assigner un poste parmi les nombreuses tribus des Béchuanas.

Enfin, une nouvelle qui réjouira les amis des Missions évangéliques, et qui les portera à bénir l'Auteur de toute grâce, c'est l'empressement que le roi des Baharutzis a mis à céder à nos frères une portion de terrein assez considérable, pour la fondation d'un établissement, et la promesse qu'il leur a faite de venir régulièrement écouter leurs instructions, lui, sa famille et tout son peuple.

Il faut avouer que, quand nous aurions pu à l'avance disposer pour nos frères des circonstances les plus favorables pour l'exercice de leur ministère, et que quand, donnant un libre essor à notre imagination, nous aurions tracé dans notre esprit le plan de leur carrière évangélique, nous ne nous serions point attendus à un début aussi réjouissant et aussi heureux. Adorons donc ici la bonté de notre Dieu, qui est admirable en conseil et magnifique en moyens, et qui, pour confondre notre incrédulité, fait toujours au-delà de ce que nous demandons et de ce que nous pensons; car c'est le Seigneur qu'il faut voir dans cette œuvre, et lui seul; à Lui soit gloire aux siècles des siècles! Mais laissons parler M. Rolland; sa lettre est adressée à M. le président et à messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris, et datée du Kuruman, près de Lattakou, le 5 juillet 1831. Nous la diviserons, comme les précédentes, en différentes sections, suivant les sujets divers qui y sont traités.

Sentimens des missionnaires, à la réception des lettres du Comité.

« Je viens aujourd'hui, messieurs et très-honorés frères, vous accuser réception de votre dernière lettre, datée du 8 novembre 1830, dans laquelle vous nous autorisez à nous fixer chez les Béchuanas, à choisir dans ce pays un lieu propre à une station, et à y bâtir une maison d'école et une église. Cette lettre n'aurait pu nous arriver plus à propos, car, quoique nous eussions agi consciencieusement dans toutes les démarches que nous avons faites jusqu'ici dans ce but, nous ignorions pourtant si vous approuveriez tous nos plans, et si les motifs qui nous avaient déterminés pour ce pays seraient suffisans pour obtenir votre autorisation. Maintenant, nous reposons sur un terrein solide; nous allons en avant en sûreté et avec joie, aucune arrière-pensée ne nous retient plus, nous nous trouvons heureux d'être entrés dans vos vues, et c'est avec le plus grand désir de nous y conformer toujours, que nous continuerons notre œuvre, et que nous nous efforcerons de la faire prospérer à la gloire de Dieu, et pour l'édification de son Eglise.

« Les nouvelles intéressantes que notre cher directeur nous donne de votre part, et celles que lui dicte pour nous son cœur de père et d'ami nous ont vraiment réjouis; elles ont surtout communiqué à nos âmes une grande portion de cette vie chrétienne et spirituelle dont elles sont remplies. Il semble vraiment que toutes ces lettres soient restées en arrière à dessein, et ne nous soient parvenues toutes ensemble qu'afin de donner une nouvelle trempe à nos âmes, en fortifiant en nous les sentimens d'amour, de zèle et de gratitude dont nous étions pénétrés lorsque nous nous séparâmes de vous et de nos amis d'Angleterre. Nous avions besoin, en effet, d'un nouveau courage, avant de nous enfoncer davantage dans un pays presque désert et parmi des tribus entièrement barbares, vivant d'après leur instinct naturel, dans les ténèbres de l'ignorance et la corruption de leur cœur charnel, sans Dieu et sans espérance. Nous pressentions (et nous pressentons encore) toutes les difficultés contre lesquelles nous aurions à lutter et les obstacles qu'il nous faudrait surmonter. Nous éprouvions vivement le besoin d'être fortifiés et de recevoir une nouvelle impulsion, et rien n'était si propre pour cela que les nouvelles réjouissantes que vous nous avez communiquées.

« Nous bénissons Dieu avec vous de la protection qu'il nous a accordée jusqu'ici, et de toutes les grâces dont il nous a comblés; nous le bénissons surtout de ce qu'il n'a pas permis que vous nous oubliassiez un seul instant dans vos prières, et de ce qu'il a béni vos travaux, couronné de succès vos entreprises, et soutenu les élèves missionnaires qui se forment sous vos soins, à leur grande et importante vocation, et qui se préparent à venir nous rejoindre. La piété et le zèle qu'ils montrent dans leurs lettres, leur ardent désir de s'élancer bientôt dans une carrière aussi épineuse que l'est celle du missionnaire, sont certainement une preuve que le Seigneur bénit vos travaux, et qu'il fait fructifier son œuvre entre vos mains; et si nos faibles actions de grâces, nos vœux et nos prières peuvent lui être agréables, qu'ils montent avec les vôtres pour vous et pour notre chère France, devant son trône de miséricorde et d'amour; qu'il nous bénisse tous de plus en plus; qu'il nous donne à tous de lui être fidèles jusqu'à la fin, de prier les uns pour les autres, et de nous aimer réciproquement, jusqu'au beau jour du revoir, où et ceux qui sèment et ceux qui moissonnent se retrouveront dans les demeures éternelles, pour célébrer à jamais la miséricorde de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ. »

Pendant le séjour qu'ils ont fait au Kuruman, et qui a été béni pour eux-mêmes et pour les Béchuanas auxquels ils ont annoncé la Parole de vie, nos frères ont fait diverses excursions dans les environs de cette station. C'est ainsi que le missionnaire Lemue nous a donné dans sa dernière lettre le récit d'un voyage à Griqua-Town et la description intéressante de l'état florissant de cette mission. Dans les lignes qui suivent, M. Rolland nous parle d'une visite qu'il a faite à Bootchwap, et qui n'a pas été sans fruit pour les Griquas qui y sont établis.

Mission parmi les Griquas de Bootchwap.

« Je vous avais promis, au mois de mai dernier, dans l'une des deux lettres que j'écrivis à M. Grand Pierre, de vous parler de Bootchwap, établissement missionnaire que j'ai visité dernièrement. Cette Station, qui appartient à la Société des Missions wesleyennes, est situé à trois jours de marche E. S. E. du Kuruman. Aujourd'hui, que je devrais remplir ma promesse, j'ai des choses plus intéressantes à vous apprendre, et la description que je pourrais vous donner de cet endroit me paraît maintenant beaucoup moins importante, d'autant plus qu'elle ne saurait guère être autre chose que la répétition de celle que le frère Lemue vous a faite de Griqua-Town, dans son dernier journal, n° 5, avec cette différence cependant que les Griquas de ce dernier endroit se bâtissent tous des maisons dans le style européen, tandis que ceux de Bootchwap demeurent encore sous leurs anciennes huttes. Cependant le règne de Dieu fait des progrès parmi eux. J'ai vu quelques Griquas, connus sous le nom de Bergenaars, qui vivaient autrefois de rapines, dans les montagnes, et qui maintenant confessent leurs péchés avec regret, et manifestent un grand désir de vivre pour Jésus-Christ, et d'être sauvés par lui. Plus de soixante personnes dans cette station obéissent à l'Evangile, et un grand nombre d'autres cherchent à devenir membres de l'Eglise de Christ. Les habitans de Bootchwap m'ont paru, en général, très-zélés pour le service du Seigneur; les trois fois que j'ai prêché dans cet endroit, l'église était remplie, et l'attention très-soutenue. J'ai lieu de croire, d'après une lettre que je viens de recevoir de l'un des missionnaires de cette station, que le Seigneur a béni ma visite pour eux comme il l'a bénie pour moi, car j'en suis revenu très-édifié, et depuis que je les ai quittés, les Griquas n'ont pas manqué une fois de faire mention dans leurs prières des missionnaires français et des Béchuanas chez lesquels ils allaient se fixer. »

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, la partie la plus intéressante du journal de notre frère Rolland est la description de son voyage à Mosika, qu'il a entrepris le 27 mai dernier, et dont il nous fait le récit en ces termes :

Départ du Kuruman pour Mosika.

« Maintenant, très-chers Messieurs, permettez-moi d'en venir à ce qui concerne notre œuvre plus particulièrement. N'est-il pas vrai que nous vous avons parlé assez long-temps des stations de nos frères missionnaires, et qu'il est temps d'en venir à des travaux qui nous concernent plus particulièrement. Ces travaux ne sont encore, il est vrai, que peu avancés, mais cependant ils le sont plus qu'ils ne l'ont jamais été. Je vous disais dans ma dernière lettre, datée du mois de mai, que je partirais au plutôt, pour aller visiter la tribu des Baharutzis, et pour choisir un endroit dans leur pays, qui fût propre à y fonder une station. C'est de ce voyage, que j'ai entrepris avec une extrême joie, et terminé si heureusement, que je voudrais vous entretenir, en vous donnant des extraits de mon journal.

Vendredi 27 *mai* 1831. — Après avoir pris congé du frère Lemue et de nos amis Hamilton et Baillie, je partis, accompagné de quelques amis, pour Mosika, ville principale des Baharutzis. Notre caravane se composait de huit voitures et d'environ quarante hommes. Six de ces voitures appartenaient à des marchands anglais et à quelques Griquas qui allaient dans l'intérieur, pour faire la chasse aux éléphans et faire des échanges avec les naturels du pays; la septième était à un officier de la compagnie des Indes-Orientales, qui s'était rendu au Cap pour sa santé, et qui désirait visiter l'intérieur avant son retour à Bombay; la huitième était à nous. Nous fîmes dix lieues le premier jour, et ce ne fut qu'à onze heures du soir que nous arrivâmes à *Thorn-Fontain*, où nous passâmes la nuit. La fontaine des épines est située est-nord-est du Kuruman. »

Arrivée à Lattakou et prédication sur les bords de la rivière.

Samedi 28.—Après le culte domestique du matin nous nous mîmes en route pour Lattakou, où nous arrivâmes après quatre heures de marche, N. E. Nous campâmes près de la rivière, à un quart de lieue de la ville, afin d'avoir de l'eau et de l'herbe près de nous. D'ailleurs il est presque impossible d'aborder Lattakou avec une voiture, à cause des pierres et des rochers dont elle est environnée. Je visitai cet endroit dans la soirée. La plupart des habitans étaient occupés à préparer des peaux de jakals, de chevreuils, de chats sauvages, etc., pour faire des voitures, des souliers et des vêtemens. J'eus avec eux quelques conversations religieuses, mais ils me parurent indifférens et ne mirent que peu d'intérêt à ce que je leur dis. Cependant, je les invitai à se rendre le lendemain à nos voitures pour assister au service divin.

Dimanche 29. — « Nous eûmes notre culte en sichuan sur les bords de la rivière et en plein air. Une partie des habitans de Lattakou y assista ; ils me parurent beaucoup plus attentifs que le jour précédent. Je prêchai sur Rom., VIII, 1 : *Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ.* Je leur demandai, après le service, ce qu'ils pensaient des choses que je leur avais annoncées; il me répondirent qu'ils étaient réjouis d'entendre la Parole de Dieu, et surtout d'apprendre comment ils pouvaient éviter la condamnation dont je venais de leur parler; ils ajoutèrent qu'ils étaient contens de savoir que Jésus-Christ est venu dans le monde pour les délivrer de leurs péchés. En général, les Béchuanas écoutent avec joie l'offre d'un salut gratuit; mais lorsqu'il s'agit de renoncer au péché pour vivre selon l'Evangile, de se charger de sa croix pour suivre Jésus-Christ dans la sainteté de la vie, le renoncement au péché et au monde, leur cœur se roidit, et ils préfèrent renoncer à tous les priviléges de l'Evangile pour vivre selon les penchans de leur cœur corrompu. La promesse d'une vie éternelle de gloire et de félicité les touche peu : ils aiment mieux quelques jours passés dans les délices du péché. »

Départ de Lattakou et arrivée au Chuaie. — Lions. — Dangers courus par quelques chasseurs, qui s'étaient égarés.

Lundi 30. — « Nous partîmes de Lattakou après déjeûner, et vînmes coucher à une lieue du petit Chuaie. Nous fîmes sept heures ce jour-là, la première heure N. E. et le reste de la journée E. N. E. Nous nous trouvâmes alors sans eau et sans bois, et nous commençâmes dès ce jour à attacher nos bœufs aux roues de nos voitures, à cause des lions qui se trouvent dans ces déserts et qui auraient pu en tuer un grand nombre durant la nuit. Il y a quelques mois qu'une troupe de voyageurs aussi nombreuse que la nôtre, allant à la chasse aux éléphans, fut arrêtée en plein jour par une quantité de lions qui se jetèrent sur leurs bœufs et les dispersèrent en divers endroits. Ils furent obligés de demeurer là quinze jours sans bœufs et sans moyens de revenir avec leurs voitures. Quand les bœufs sont attachés durant la nuit, il y a moins de danger. Le terrain, depuis le Kuruman jusqu'au Chuaie, est sablonneux, sec et aride. »

Mardi 31. — « Après une heure de marche E. N. E., nous arrivâmes au petit Chuaie où nous trouvâmes de l'eau, et où nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Les habitans de Lattakou ont choisi cet endroit pour en faire un pâturage ; ils y envoient tous les bestiaux dont ils peuvent se passer à la maison. A onze heures nous nous remîmes en route pour le grand Chuaie. Ce nom vient du mot sichuan, *lichuaie,* qui signifie *sel.* Nous fîmes encore six heures et demie en suivant la même direction que le matin. Une partie des chasseurs qui avaient pris les devans à cheval, afin de découvrir quelque vallée où il y eût de l'eau et où ils pussent tuer quelques pièces de gibier pour le moment où nous arriverions, s'égarèrent dans la plaine. Nous tirâmes plusieurs coups de fusil dans la soirée pour nous faire entendre, mais ce fut en vain ; ils ne nous rejoignirent que le lendemain au soir. Ils avaient passé la nuit sous un buisson, avec leurs chevaux attachés près d'eux. Le sol dans cet endroit est sablonneux, mais la plaine offre une vue plus belle, étant parsemée de distance en distance d'accacia girafæ, et entrecoupée de petites collines.

Arrivée à un Kraal de Béchuanas, appartenant à la tribu des Barolongs, et entretiens avec le chef Gontzi.

1er *juin.* — « Ayant marché six heures N. E., nous nous arrêtâmes sous un arbre pour y passer la nuit. Nous trouvâmes dans cet endroit du bois et de l'herbe en abondance, mais point d'eau, ce qui fit que nous nous remîmes en route de bon matin ; après avoir fait six heures et demie N. E. En arrivant au grand Chuaie, nous n'y trouvâmes que très-peu d'eau, et nous fûmes obligés de creuser dans le sable afin d'en avoir un peu pour nos bœufs. Le Chuaie est un grand fond plat de forme circulaire et d'environ un mille de diamètre, qui a, à ses extrémités, quelques sources d'eau douce et une d'eau salée. La surface du Chuaie ressemble de loin à celle d'un lac, à cause d'une mince croûte de sel qui réfléchit les rayons de la lumière. Je pense que dans quelques années on pourra y ramasser du sel : ce serait un grand avantage pour nous qui sommes obligés de faire venir le nôtre d'un endroit qui est à deux journées plus loin que Campbell's Dorp. Le Chuaie n'est rempli d'eau que dans la saison des pluies, et je crois qu'alors l'on pourrait déjà parvenir à y recueillir un peu de sel. Nous vîmes dans cet endroit plusieurs traces de lions, de buffles, de girafes, de daims, d'ânes sauvages et de différentes espèces d'antilopes qui avaient croisé le Chuaie dans toutes ses directions en venant boire à ses sources. Aren, l'un de nos chasseurs, ayant tué deux ânes sauvages ou Quaggas, nous mangeâmes tous de cette viande qui nous parut très-bonne.

Vendredi 3. — « Nous fîmes ce jour-là sept lieues et demie, savoir, deux N. N. E., une et demie N. E., et quatre E. N. E., après quoi nous arrivâmes à *Sitlagoli River*. Cette rivière, comme plusieurs autres qui portent ce nom en Afrique, n'est qu'un simple ruisseau d'eau de pluie, qui, pendant l'été, est entièrement à sec. Cependant, comme l'eau est très-rare dans ce pays, on n'hésite pas à qualifier du nom de rivière le moindre ruisseau ou torrent que l'on rencontre; il suffit pour cela qu'il ait un banc profond et de l'eau en quelques endroits.

« Près de cette rivière se trouve un village de Béchuanas de trois à quatre mille habitans qui appartiennent à la tribu des Barolongs. J'eus une longue conversation avec Gontzi, le chef principal de ce village; je lui appris quel était le but de mon voyage dans l'intérieur, et lui demandai s'il ne désirait pas d'avoir aussi des missionnaires; il me répondit qu'il le désirait depuis long-temps, mais qu'aucun missionnaire ne s'était encore présenté, pour s'établir dans sa tribu. Je lui dis qu'il pouvait, s'il le désirait, avoir part aux réjouissantes nouvelles que nous allions porter aux Baharutzis, et que, lorsque nous serions fixés dans ce pays, il pourrait venir demeurer avec ses sujets à quelque distance de nous, et que nous les visiterions de temps en temps. Il me dit alors : « Ces paroles sont délicieuses; je désire de suivre cet avis, afin d'apprendre aussi ces choses que les Matchlapis ont apprises depuis long-temps. »

Entrevue avec le chef Tauani. — L'Evangile annoncé à sa tribu réunie.

Samedi 4. — « Nous marchâmes sept heures et demie N. E., et nous arrivâmes à *Tauani-Werſe*, ou ville de Tauani. Environ mille hommes entourèrent aussitôt nos voitures pour nous saluer et nous demander du tabac, des grains de collier, etc. Après avoir mis paître nos bœufs, nous nous rendîmes au village, pour visiter, comme c'est l'usage, le principal chef ou roi des Barolongs. Celui-ci nous reçut très-amicalement, nous félicita de notre arrivée, et nous offrit aussitôt du lait. Le lait est la seule nourriture que les Béchuanas aient toujours prête, et qu'ils offrent aux étrangers. Tauani vint à son tour nous rendre visite à nos voitures, et comme c'était l'heure du dîner, nous lui offrîmes du riz qu'il trouva excellent. Il me dit : « Le blé des Européens est meilleur que le nôtre ; je voudrais que vous pussiez m'en donner une certaine quantité pour ensemencer mes champs. » Je lui répondis que cette sorte de blé ne croîtrait pas dans son pays, vu qu'il n'avait point d'eau pour arroser ses terres, et que, par conséquent, de la semence lui serait inutile. Cette conversation sur le riz nous conduisit à un autre entretien plus important, je veux dire la nourriture spirituelle, le pain du ciel qui donne la vie au monde. Je lui fis part du projet que nous avions de nous établir chez les Baharutzis, et de l'avantage qu'il trouverait à venir se fixer sur les bords de la Malopou, afin de jouir de nos instructions. Il me manifesta alors son désir d'avoir des missionnaires qui demeurassent avec lui, afin d'être plus à portée d'être instruit, lui et son peuple. Là dessus, je lui appris que, dans le pays d'où je venais, j'avais encore plusieurs frères qui se préparaient à être missionnaires, et que, si je vous en demandais deux pour lui, vous ne manqueriez pas de les lui envoyer; qu'en attendant leur arrivée, nous viendrions les visiter à la Malapou, chaque semaine, pour les instruire et les préparer à recevoir le message de bonnes nouvelles que les missionnaires, que vous lui enverrez, apporteraient. Il me répondit que ce plan lui paraissait excellent, et que je n'aurais pu lui apprendre une nouvelle plus agréable; qu'elle réjouissait extrêmement son cœur, et qu'il désirait qu'il en fût comme je lui avais dit.

« Je lui appris ensuite que le jour suivant était le jour du Seigneur, où les chrétiens de tous les endroits du monde se réunissent pour prier et servir Dieu, et que, s'il voulait rassembler ses gens, je leur annoncerais la Parole de Dieu, la bonne nouvelle du salut. Il goûta cette proposition, et me dit que je pouvais me rendre chez lui le lendemain.

Dimanche 5. — « Nous eûmes le service divin dans une cour, devant la maison de Tauani. Environ six cents hommes y assistèrent : ils étaient assis par terre, et formaient un demi-cercle devant nous. Je fus surpris, en arrivant dans cette assemblée, de n'y voir aucune femme, et j'en demandai la raison. Le chef me répondit : « Les hommes seulement ont coutume de s'assembler et d'entendre les nouvelles. Dans toutes nos réunions, ce sont les hommes qui parlent et qui décident, les femmes n'y ont rien à faire. » Je cherchai à lui faire comprendre qu'il ne s'agissait point ici d'affaires d'état, et que les nouvelles que j'avais à leur apprendre les regardaient tous indistinctement. Alors Tauani fit appeler les femmes; mais comme elles ne sont aucunement accoutumées à prendre part à une assemblée quelconque, elles se tinrent à quelque distance, et écoutèrent de loin. Je prêchai sur Rom., VI, 23 : *Le salaire du péché, c'est la mort,* *mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus-Christ.* Ils me parurent écouter avec plaisir, et leur attention se soutint jusqu'à la fin. J'exprimai au chef, après le service, la satisfaction que j'avais éprouvée d'avoir trouvé ses gens si tranquilles et si attentifs à la Parole de Dieu, et j'ajoutai que, s'ils persévéraient dans ces bonnes dispositions, Dieu les bénirait et les rendrait heureux dans cette vie et dans celle qui est à venir.

« Le soir, plusieurs vinrent nous rendre visite; je leur demandai s'ils avaient compris ce que je leur avais dit le matin. Ils me répondirent que oui, et me citèrent plusieurs des comparaisons que j'avais employées dans mon discours. Pendant notre séjour dans cet endroit, nous ne manquâmes de rien. Les indigènes nous apportèrent en abondance du lait, des citrouilles, des haricots, etc. Nous leur donnâmes, en échange, du tabac et des grains de colliers.

Lundi 6. — « Nous partîmes de cet endroit après déjeuner, et fîmes cinq lieues et demie N. E. pour arriver à *Moritsani River*, où nous passâmes la nuit. Nous ne pûmes partir le lendemain, à cause du froid excessif qu'il faisait, et de la neige qui tomba durant toute la matinée.

Mercredi 8. — « Nous continuâmes notre route après déjeuner, et fîmes six lieues et demie, une lieue N. E., deux lieues N. O., trois lieues et demie N. N. E. Nous couchâmes à *Loutlakani Fontain.* Le froid avait considérablement diminué, et la campagne nous parut plus belle que celle que nous venions de traverser; il y a en cet endroit une grande forêt d'accacia girafæ.

Jeudi 9. — « Nous marchâmes six heures, une heure N. E., deux heures E. N. E. et trois heures N. N. E., et nous arrivâmes à la rivière Malapou, qui prend sa source non loin de l'endroit où nous la traversâmes. Elle coule à l'ouest. Cette rivière n'est point formée par les pluies, et l'on y trouve toujours de l'eau en abondance. On pourrait facilement la détourner de son cours en plusieurs endroits, au moyen d'une charrue seulement. Il y a sur ses bords une grande quantité de terres qui peuvent être cultivées et arrosées. Je crois que cet endroit serait propre, sous ce rapport, pour y établir une mission. Le bois seulement y est rare.

Vendredi 10. — « Nous fîmes six lieues et demie N. N. E., et arrivâmes à *Mamoric Fontain* (ou, d'après la carte de M. Campbell, *Philips Fontain*). Elle se trouve au fond d'une très-belle vallée, toute parsemée de grands arbres de différentes espèces. Le terrain dans cet endroit est noir et sablonneux, et la colline qui l'environne est couverte de grosses pierres détachées. La route pour y arriver est très-mauvaise.

Arrivée à Mosika. — Accueil amical fait au missionnaire, par le roi des Baharutzis. — Prédication.

Samedi 11. — « Nous partîmes de Mamoric, après le déjeuner, pour Mosika. Après avoir marché une demi-heure E., nous traversâmes une petite rivière nommée Mani, qui est bordée de très-beaux arbres, et sur les bords de laquelle l'herbe est abondante. Cette rivière est très-profonde, et il serait difficile de la détourner de son cours. Nous continuâmes notre route en suivant la même direction, et après deux heures de marche, nous arrivâmes dans une charmante vallée, le long de laquelle coule un ruisseau, qui fait entendre un doux murmure, en tombant de temps en temps de cascade en cascade. Nous pensâmes que nous ne pourrions trouver un plus bel endroit pour y passer le temps que nous avions à rester à Mosika, et comme nous n'étions qu'à cinq minutes de la ville, nous dressâmes là notre camp, après avoir mis paître nos bœufs dans les champs de blé qui couvrent la vallée, et qui se trouvaient alors non ensemencés. Nous allâmes ensuite visiter le chef Mokatla. Il nous reçut de la manière la plus amicale. Lorsque nous lui eûmes appris le sujet de notre visite, il vint en riant me serrer la main à plusieurs reprises. Ses fils et le jeune roi, son successeur et son neveu, en firent de même. Mokatla nous pria ensuite de nous asseoir, ce que nous fîmes aussitôt, les uns sur un long tronc d'arbre couché par terre, les autres sur des cornes de buffles, qui formaient de très-jolies chaises à trois pieds. Aussitôt deux hommes apportèrent un énorme pot de bière, qu'ils déposèrent devant nous. Nous bûmes alors à la ronde, dans deux verres faits de gourde, à la santé du roi des Baharutzis, de toute la famille royale, et ensuite à celle des amis des missions qui nous avaient envoyés, en faisant des vœux pour la prospérité de la mission que nous venions commencer. Quoique nous ne fussions pas accoutumés à cette sorte de boisson, nous la trouvâmes excellente, surtout après le long voyage que nous avions fait. La bière des Béchuanas est faite avec du blé, qu'ils pilent et cuisent dans un grand pot de terre. Elle leur sert tout à la fois de boisson et de nourriture solide, car elle est très-épaisse. Quant au goût, elle est très-douce, et ne donne point à la tête. Ils la laissent rarement fermenter, et la boivent le jour même qu'elle a été préparée, ou le lendemain. Quand ils la gardent plus long-temps, elle se change en vinaigre. Mokatla et ses fils vinrent nous rendre visite à leur tour; nous les reçûmes avec un rôti de rhinocéros, une tasse de thé et quelques présens en tabac et en grains de colliers; après quoi, ils s'en retournèrent, très-satisfaits de leur visite.

Dimanche 12. — « Nous eûmes le matin le service divin en hollandais; plusieurs Béchuanas y assistèrent. Mais comme ils ne pouvaient nous comprendre, et ne savaient sans doute point ce que nous faisions, je leur expliquai la nature du service que nous allions commencer, et pourquoi nous le célébrions ce jour là. L'après-midi, nous nous rendîmes à Mosika pour y célébrer un second service. Le fils de Mokatla fit alors rassembler la tribu de son père, et dans un instant les hommes furent réunis. Je lui répétai ce que j'avais dit à Tauani en pareille occasion, et il fit venir aussi les femmes. Je prêchai sur Jean, III, 16 : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que quiconque croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle.* Ils prêtèrent une attention soutenue jusqu'à la fin; seulement quelques-uns d'entre eux se mirent à rire après le service de ce qu'ils étaient restés inclinés vers la terre quelques instans après que la prière avait été terminée. Mokatla se leva ensuite et dit : « Les choses que vous venez de nous dire sont excellentes ; elles réjouissent le cœur ; je suis content de savoir que mon âme ne mourra jamais, et que le Fils de Dieu la rendra heureuse après cette vie. » Nous eûmes un dernier service à nos voitures en hollandais. »

Cession d'une étendue de terrain assez considérable, faite par le roi de Mosika, pour la fondation d'un établissement missionnaire.

Lundi 13. — « Nous visitâmes les environs de la ville avec Mokatla, afin de voir quel serait l'endroit le plus propre pour y fonder notre station. Mokatla nous désigna plusieurs endroits comme étant les meilleurs, entre autres une large vallée, le long de laquelle coule une rivière, qui vient se joindre à celle qui se trouve dans la vallée où nous avions dressé notre camp en arrivant. Il nous dit que M. Moffat, lorsqu'il le visita, lui avait désigné cet endroit comme étant le plus convenable à un établissement, et qu'il lui avait dit, que s'il venait des missionnaires pour demeurer avec lui, il devait les conduire là et y venir habiter avec eux. Après avoir examiné cette vallée nous-mêmes, et nous être consultés, nous conclûmes qu'il n'y avait aucun autre endroit qui répondît mieux au but que nous nous proposions. En conséquence, nous mesurâmes environ deux mille pieds de terrain le long de la vallée, en commençant à l'endroit où se joignent les deux collines qui la bordent et où se trouve la source de la rivière. La largeur de cette vallée est d'environ quinze cents pieds, mais je pense que la moitié seulement de cette largeur pourra être arrosée. La partie supérieure servira d'emplacement pour bâtir la ville. Après avoir mesuré ce terrain, nous demandâmes à Mokatla s'il voulait nous le vendre; il répondit: « Que vous dirai-je? depuis long-temps je désire avoir des missionnaires, et maintenant qu'ils sont arrivés, je leur cède volontiers ce terrain. » Je lui répondis: « C'est parceque j'ai appris que vous désiriez avoir des missionnaires que je suis venu ici pour vous visiter et pour m'assurer en même temps que vous n'aviez point changé de sentiment. » Et comme je savais que la plupart des chefs Béchuanas ne désirent des missionnaires qu'afin d'être protégés par eux contre leurs ennemis, j'ajoutai: « Mais pourquoi voulez-vous avoir des missionnaires avec vous? » Il me répondit que Matibé et Mahura (1), ainsi que plusieurs autres chefs, en avaient depuis long-temps, et qu'ils avaient appris d'eux bien des choses qu'ils ignoraient auparavant, et que c'était afin d'être instruit dans les choses de Dieu, qu'il désirait que nous vinssions demeurer avec lui. « D'ailleurs, ajouta-t-il, il y a ici beaucoup de gibier de toute espèce; vous pourrez en tuer en grand nombre, et ainsi je mangerai de la viande. » Je lui fis observer que la dernière idée qu'il venait d'exprimer n'avait aucun rapport avec notre vocation, et que ce serait peu de chose si nous n'avions à lui offrir qu'un aliment périssable, mais que la nourriture que nous venions lui apporter était une nourriture toute spirituelle propre à nourrir l'âme et à la préparer à jouir d'un bonheur éternel après cette vie. Il répondit : « J'ai un grand désir d'entendre parler de ces choses plus au long, *sintlé hêla*, c'est-à-dire, elles sont *surexcellentes* ou *les seules excellentes*. Je lui expliquai alors l'emploi que nous désirions faire de ce terrain, en lui apprenant que nous nous proposions d'y bâtir une école et une église où ils pourraient être instruits dans toutes les choses qui concernent Dieu et leur salut éternel, et j'ajoutai, que s'ils assistaient régulièrement à l'école et à l'église, et s'ils écoutaient avec attention le message de bonne nouvelle que nous venions lui apporter, il serait heureux lui et tout son peuple. Il dit alors: « Je suis tout réjoui d'entendre ces choses, et je ferai tout mon possible pour répondre à vos vues. » Je lui demandai ensuite s'il était décidé à abandonner son ancienne habitation pour venir bâtir une nouvelle ville auprès de nous, afin d'être à portée d'assister plus facilement à toutes nos instructions. « Je serai trop heureux, me répondit-il, de venir habiter auprès de vous avec toute ma famille, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que mon peuple suive mon exemple. »

---

(1) Chefs béchuanas, qui habitent la contrée de l'ancienne et de la nouvelle Lattakou. (*Rédacteurs.*)

« Il exprima ensuite la joie qu'il éprouvait à la pensée de devenir de nouveau libre, afin de pouvoir cultiver et ensemencer ses terres avec l'assurance de jouir en paix du fruit de ses travaux. Car il faut savoir que Mokatla est tributaire de Mosolekatsi (1), et qu'il est obligé de lui envoyer chaque année une grande partie de ses récoltes. Cette année il a reçu de ce tyran l'ordre de ne point semer de blé sur ses terres, mais d'aller le semer auprès de lui, dans le dessein sans doute de récolter lui-même ce blé, et de réduire la tribu de Mokatla en esclavage. Mokatla pense que, lorsque nous serons fixés chez lui avec quelques Griquas que nous prendrons avec nous, Mosolekatsi n'osera pas l'inquiéter : c'est ce que nous pensons aussi.

« Après cet entretien nous retournâmes à nos voitures où Mokatla reçut cinq ou six livres de grains de colliers en paiement du terrain qu'il venait de céder à notre Société. Nous conclûmes cet arrangement par un repas frugal que nous prîmes tous ensemble, en priant le Seigneur de bénir la station dont nous venions de jeter les premiers fondemens. »

Départ de Mosika. — Retour au Kuruman et conclusion du Journal.

Mardi 14. — « Aren et les Griquas étant partis pour Kurrechane, où ils espéraient de faire la chasse aux éléphans, nous demeurâmes seuls, le capitaine Stark et moi, dans le dessein de retourner au Kuruman aussitôt que nos bœufs se seraient un peu remis de leur fatigue.

Mercredi 15. — « Nous allâmes de nouveau avec Mokatla choisir un endroit sur le terrain de la mission, afin d'y bâtir une hutte de Béchuanas, et un kraal pour le moment où nous viendrons nous fixer définitivement dans cet endroit. Le fils aîné de Mokatla se chargea de faire faire ces constructions.

---

(1) Voyez, sur ce chef, sixième année, page 305.

Jeudi 16.—« Nous prîmes congé de Mokatla et de sa famille pour retourner au Kuruman, où nous sommes arrivés heureusement et en bonne santé le 2 juillet.

« A mon arrivée ici j'ai trouvé M. Moffat, de retour de la ville du Cap depuis deux jours. Il a fait imprimer au Cap mille exemplaires de l'Evangile selon saint Luc, et un pareil nombre d'exemplaires d'un petit recueil de vingt-trois hymnes. Il est maintenant occupé à préparer des tableaux pour l'école; il pourra nous remettre quelques exemplaires de ces trois articles, et aussitôt que nous les aurons reçus, nous partirons pour notre station.

« Vous pouvez voir, d'après ce que je viens de vous dire, que le champ que nous avons devant nous est vaste, et qu'il peut fournir de l'ouvrage à un grand nombre d'ouvriers. Il y aura d'abord un poste à occuper chez les Barolongs, car, quoiqu'on ne puisse pas trop compter sur les promesses des païens, il est certain que si des missionnaires venaient pour demeurer avec eux, Tauani les suivrait dans l'endroit qu'ils choisiraient pour s'y établir. Les Wankits désirent aussi des missionnaires. Les Kallihary, les Bachoutous et Mosolekatsi même sont dans les mêmes dispositions (1). Si vous désiriez avoir une mission chez les Cafres, elle pourrait être fixée à six jours de marche E. de la nôtre. C'est à peu près là que demeure maintenant Mosolekatsi. J'espère de voir bientôt arriver parmi nous de nouveaux frères; ce sera avec joie que nous les recevrons et que nous les presserons contre notre cœur. J'ai appris de M. le docteur Philip, que vous étiez décidés à nous envoyer des collaborateurs (1).

---

(1) En récapitulant les demandes qui ont été faites à nos frères par divers chefs, nous trouvons qu'il n'y a pas moins de sept tribus, parmi les Béchuanas, qui désirent ardemment avoir des missionnaires. O Seigneur! envoie des ouvriers, et de bons ouvriers dans ta moisson.

(*Rédacteurs.*)

« Je vous aurais écrit plus au long si j'avais eu plus de temps; mais comme le capitaine Stark part demain pour le Cap, je désire profiter de cette occasion pour vous envoyer cette lettre.

« Veuillez agréer, Messieurs et très-honorés frères, l'assurance de notre amitié chrétienne et du respect avec lequel je demeure votre tout dévoué serviteur et frère,

S. ROLLAND.

P. S. « Il m'a paru, d'après les observations que j'ai pu faire avec la boussole, que Mosika se trouve à environ soixante-seize lieues E. N. E. du Kuruman. J'espère vous donner une idée plus exacte de la situation de cet endroit lorsque nous aurons reçu les instrumens nécessaires pour cela. »

Extrait d'une lettre particulière du missionnaire Bisseux.

Les travaux de M. Bisseux, à Wagenmaker-Vallée, continuent à être bénis. Dans une lettre datée du 1er septembre, il annonce qu'il est sur le point de baptiser une dizaine d'esclaves convertis, prémices des fruits de son ministère; il y parle aussi du changement extérieur que l'Evangile a opéré dans les mœurs de ceux-là même dont le cœur n'a point encore été renouvelé par la grâce divine. C'est un extrait de cette lettre que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs :

---

(1) Le Comité espère, en effet, que l'année dans laquelle nous venons d'entrer ne s'écoulera pas sans que de nouveaux ouvriers ne soient allés rejoindre leurs frères du sud de l'Afrique, qui les attendent avec impatience. (*Rédacteurs.*)

« Le règne de Dieu, écrit notre frère Bisseux, continue à faire quelques progrès au milieu des esclaves; ils ont en général beaucoup de confiance en moi, et cherchent à mettre à profit les instructions que je leur donne. Depuis que je suis avec eux, je n'ai pas entendu dire qu'un seul d'entre eux ait volé ou commis quelque autre crime, ce qui pourtant est très-commun dans tous les endroits où on ne leur annonce pas la Parole de Dieu. Sans doute que c'est le changement intérieur, la conversion de leurs âmes, que nous devons désirer avant tout, et qui doit être l'objet de tous nos efforts et le but de toutes nos prières; mais cependant il faut se réjouir et croire qu'on a déjà obtenu quelque chose, lorsqu'on est parvenu à améliorer par l'Evangile les mœurs des païens généralement si dépravés.

« Outre cela, la puissance de la Parole de Dieu s'est manifestée, comme je vous l'ai déjà dit, dans la conversion de quelques-uns d'entre eux. Oh, comme leur condition temporelle change et s'adoucit, quand la grâce les affranchit du joug du péché, pour faire d'eux de nouvelles créatures! Je connais des esclaves qui, toujours contens et joyeux, portent sur leur figure l'expression de la paix qui est dans leur âme. Que de riches qui sont loin d'être aussi heureux, parce qu'ils n'ont pas cette piété et ce contentement d'esprit, qui sont la source du vrai bonheur! Les esclaves convertis font respecter l'Evangile qu'ils professent, en ayant pour leurs maîtres plus d'affection que les autres, et en s'acquittant mieux de leurs devoirs. Dans l'origine des missions évangéliques au sud de l'Afrique, les propriétaires d'esclaves croyaient que l'instruction et les lumières seraient nuisibles à leurs relations avec ces derniers, qui, une fois qu'ils seraient éclairés, se montreraient moins soumis et moins disposés à travailler, qu'auparavant, lorsqu'ils étaient encore dans leur état d'ignorance; mais aujourd'hui, il n'y a personne qui manifeste de pareilles craintes; on n'oserait même pas professer cette opinion, sans s'exposer au ridicule.

« Je ne crois pas qu'il y ait d'endroit dans toute la colonie, où l'on soit plus convaincu qu'à Wagenmaker-Vallée, de la nécessité d'instruire les esclaves, et où l'on les exhorte davantage à profiter de tous les moyens de salut qui sont mis à leur portée. Le nombre total des esclaves qui habitent Wagenmaker-Vallée et les environs, est de six à sept cents, dont cent-cinquante à deux cents assistent régulièrement au service de la chapelle, quoique plusieurs d'entre eux soient éloignés de plus de deux lieues de l'endroit où se célèbre le service divin. Il y en a une centaine d'autres qui m'entendent lorsque je vais prêcher dans les endroits où ils travaillent : voilà donc près de la moitié des esclaves de Wagenmaker-Vallée qui sont instruits dans la Parole de Dieu. Il en est bien autrement à la ville du Cap. Là il n'y a pas moins de huit mille esclaves, dont deux cents seulement reçoivent une instruction religieuse; je tiens ce fait du missionnaire même qui travaille parmi eux.

« J'espère pouvoir bientôt former une petite Eglise composée d'esclaves; aucun d'entre eux n'a encore été baptisé, ni admis à la sainte Cène; mais je crois qu'il y en a une dizaine qui sont réellement convertis et que je pourrai, au moyen d'une catéchisation suivie, préparer à être admis dans le sein de l'Eglise par le baptême et la sainte Cène. Ce sera, je pense, un puissant moyen d'exciter l'émulation de leurs camarades. »

Heureuse arrivée de M. Pellissier au Cap de Bonne-Espérance.

Une lettre du missionnaire Pellissier, datée de Wagenmaker-Vallée, 23 septembre 1831, nous annonce son arrivée à la ville du Cap où il est débarqué le 5 du même mois, après une traversée des plus heureuses. A l'exception d'un vent contraire qui a retenu pendant une dizaine de jours dans la Manche, le vaisseau *Olive-Branch*, à bord duquel il se trouvait, et qui l'a forcé de relâcher à l'île de Wight, ce cher frère a été pendant tout son voyage favorisé par le plus beau temps et par une mer qu'ont enflée tour à tour les vents les plus avantageux à une navigation vers le sud de l'Afrique. Mais le retard qu'il a éprouvé à l'île de Wight où il a dû passer quelques jours, n'a pas été perdu pour sa vie chrétienne, puisque le Seigneur y a miséricordieusement raffraîchi son âme dans la communion de ses enfans; nous voudrions pouvoir reproduire ici la partie de la lettre de notre frère Pellissier, qui fait mention de cet incident; ce morceau ne serait pas lu sans édification par les chrétiens, qui verraient dans l'accueil qu'il a reçu dans cette île, une nouvelle preuve de la réalité et de la puissance de cet amour fraternel que Dieu répand par son Esprit, dans le cœur de ceux qui lui appartiennent.

Depuis le 23 juin, jour où le vaisseau entra dans l'océan, jusqu'au 5 septembre, jour de son arrivée au Cap de Bonne-Espérance, aucun événement important n'est survenu pendant la traversée; toujours un vent favorable a enflé les voiles de l'*Olive-Branch;* en moyenne, il faisait soixante lieues par jour, et a mouillé dans la baie du Cap, en même temps que d'autres bâtimens qui étaient partis de Londres dix jours avant lui.

En longeant les côtes de France, qu'il allait perdre de vue, peut-être pour toujours, M. Pellicier traçait dans son journal les lignes suivantes :

« O France, que toutes les nations admirent, respectent et redoutent, tu ne seras véritablement grande que quand tu seras devenue chrétienne. Tu as fait de grands progrès dans les sciences humaines, mais il t'en reste de plus grands à faire dans la science du salut. Tu as beaucoup reçu, c'est pourquoi il te sera beaucoup redemandé. Le soleil de justice se lève à ton horison; ne le laisse pas se coucher avant que d'avoir reçu la lumière et la chaleur de ses rayons vivifians. O ma patrie, pour qui je forme dans ce moment les vœux les plus fervens et les plus sincères, si tous tes enfans pouvaient entendre ma voix, je les solliciterais, avec les entrailles de la charité, de croire au Fils de Dieu, et de saisir la vie éternelle, qui est en lui ! »

Pendant les deux mois qu'a duré la traversée, notre cher missionnaire a eu le temps de réfléchir sur sa vocation, et sa lettre nous prouve qu'il a su mettre à profit, pour le recueillement et la prière, ces semaines de solitude et de préparation. Nous trouvons, dans son journal, le passage suivant, sur ce sujet :

« Une fois que nous eûmes perdu de vue les côtes d'Angleterre, notre horison ne fut plus borné que par le ciel et par l'eau. Quelques poissons, quelques oiseaux aquatiques, le firmament étoilé, voilà tout ce qui s'est offert à nos regards, pendant près de deux mois et demi de navigation. Mais combien était solennelle pour moi cette pensée, que je traversais l'océan, revêtu de la charge d'ambassadeur de Christ auprès des âmes immortelles! Ce sujet se présentait quelquefois à moi avec tant de force, qu'il m'absorbait. Tantôt j'enviais le bonheur dont jouissait Brainerd, au milieu des Indiens convertis de l'Amérique du nord. Tantôt pensant à Martyn, j'aurais voulu posséder son humilité, sa persévérance et ses talens. Tantôt je me demandais si j'avais la simplicité de cœur, le renoncement et le dévouement de Vanderkemp. Tantôt, enfin, je désirais de pouvoir prêcher l'Evangile aux païens, aussi long-temps que Schwarz, et de recueillir comme lui une abondante moisson. C'était avec des tressaillemens de joie qne je pensais au jour où ces paroles d'Esaïe auront leur entier accomplissement : *Le désert et le lieu aride se réjouiront, et le lieu solitaire s'égaiera et fleurira comme une rose.*

Quoique peu habitué encore à parler la langue anglaise, M. Pellissier n'a pas négligé de préluder à ses fonctions futures de ministre de la réconciliation, en cherchant à évangéliser les matelots et les passagers du vaisseau qui l'a transporté en Afrique. Il nous dit à ce sujet :

« Pendant les six dernières semaines que j'ai passées sur mer, j'ai pu converser avec quelques personnes de l'équipage et les passagers, sur des sujets de la plus haute importance, tels que la misère de l'homme, la nécessité d'un Sauveur, la félicité des élus dans la gloire. J'espère que tous connaissent la voie du salut; mais je ne puis pas dire qu'un seul la suive. Quoique munis chacun d'une Bible, ils montraient, pour la plupart, une grande indifférence pour les vérités qu'elle renferme. Les uns m'ont dit qu'il n'était guère possible sur mer de s'occuper du salut de son âme; d'autres ont affirmé que si l'on portait toujours ses pensées sur des sujets aussi abstraits et aussi profonds, on en perdrait la tête; des troisièmes, enfin, reconnaissaient, avec beaucoup de sang froid, qu'ils savaient discerner le bien du mal, mais qu'ils se sentaient incapables de faire le bien. C'est ainsi que, quand il s'agit de la seule chose nécessaire, les hommes ont toujours une foule de prétextes à alléguer, pour se dispenser d'embrasser l'Evangile. »

Qu'on juge de la joie de M. Pellissier, en mettant le pied sur le sol de l'Afrique! Le jour de son arrivée était précisément le premier lundi de septembre, jour que les chrétiens du Cap et de tous les lieux du monde consacrent à la prière, pour demander à Dieu l'extension de son règne par toute la terre. Il a eu la satisfaction d'assister à la réunion mensuelle de la ville du Cap, d'y prier avec ses frères africains, et d'adresser même quelques paroles d'exhortation à l'assemblée. Quelques jours après, il a eu le bonheur de serrer dans ses bras, à Wagenmaker-Vallée, son ami et collaborateur Bisseux qui, à ce qu'il paraît, ne quittera point encore un poste qu'il ne croit pas pouvoir abandonner, à cause des âmes auxquelles il annonce avec fruit les miséricordes de l'Evangile. Après être resté six semaines avec lui, pour apprendre de la langue hollandaise ce qui lui était nécessaire d'en savoir pour poursuivre son voyage dans l'intérieur du pays, M. Pellissier a dû partir pour le Kuruman, en se rendant d'abord par mer à Delagoa-Bay.

M. Pellissier est plein de courage et de joie. Il brûle du désir d'entrer bientôt dans la vaste moisson des âmes; les six semaines qu'il était obligé de passer à Wagenmaker-Vallée, quoique douces pour son cœur d'ami, à cause de la société de son cher compagnon d'œuvre Bisseux, lui paraissaient longues, considérées par rapport à un ministère qu'il lui tarde d'exercer bientôt. Dans sa lettre, il demande au Comité la permission d'aller fonder seul une mission chez les Wankits, après s'être arrêté quelque temps dans la station de MM. Lemue et Rolland, pour y apprendre la langue sichuane. Il se recommande instamment aux prières de tous ses frères. Que ses frères donc bénissent Dieu avec lui et avec nous, de toutes les grâces qu'il lui a déjà accordées, et continuent à le soutenir par leurs supplications.

SOCIÉTÉ
DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Nouvelles du pays des Béchuanas.

Le lecteur se rappelle sans doute les réjouissantes nouvelles que renferme notre numéro précédent, sur le voyage d'exploration de notre frère Rolland dans l'intérieur de l'Afrique. L'accueil amical qu'il a reçu de tous les chefs qu'il a visités, l'empressement avec lequel Mokatla, chef des Baharutzi, lui a cédé une riante vallée pour la fondation d'un établissement, la manière heureuse dont s'est accompli et terminé un voyage qui n'était pas sans danger, tout dans le journal de notre frère était de nature à disposer nos cœurs à l'action de grâce envers le Dieu de qui procède toute bénédiction, et nous espérions que la première lettre que nous recevrions des missionnaires français nous apprendrait qu'ils se sont définitivement fixés au milieu de la tribu de Mokatla. Le Seigneur n'a pas permis qu'il en fût ainsi. Quelques lignes écrites à la hâte, au commencement du mois de septembre dernier, par le missionnaire Rolland, et qui viennent de nous parvenir, nous annoncent qu'au moment où tous les préparatifs étaient faits et où il allait partir du Kuruman avec son frère et compagnon d'œuvre Lemue, pour se rendre à l'appel que Dieu lui avait fait faire par le roi des Baharutzi, la guerre a éclaté dans l'intérieur du pays. Mosolekatsi, ce chef cruel dont il a été fait mention plusieurs fois dans ce journal, et dont nos frères nous marquaient qu'ils redoutaient le voisinage, a déclaré la guerre aux Griquas. Prenant pour prétexte quelques excursions que ceux-ci ont faites sur ses terres en faisant la chasse aux éléphans, il a marché contre eux; les deux partis en sont venus aux mains et le sang a été répandu. On ignore encore de quel côté la victoire est demeurée. Si Mosolekatsi triomphe, les Baharutzi se verront forcés d'abandonner la contrée qu'ils habitent; car Mosolekatsi les soupçonne d'être les instigateurs de la révolte des Griquas, et comme ils ne sont pas en force pour lui tenir tête, et que d'ailleurs ils craignent son caractère violent et sa cruauté bien connue, ils préfèrent s'éloigner une fois pour toutes et se soustraire ainsi aux atteintes de ce tyran. Dans cet état de choses, le projet d'établissement chez les Baharutzi est ajourné, et nos frères attendent avec impatience l'issue d'une guerre, qui, selon toute probabilité, doit décider de la direction que prendront leurs travaux évangéliques dans ce pays.

Quoiqu'il soit possible que nous recevions dans peu de temps une lettre de nos frères, qui nous apprenne que la paix est rétablie, et que l'orage qui s'était formé à leur horizon s'est dissipé, nous n'avons pas voulu négliger d'informer nos frères des départemens et de l'étranger, du retard survenu dans l'accomplissement de nos vœux; car dans une œuvre qui n'est pas la nôtre, mais celle du Seigneur, nous n'avons rien, nous ne devons rien avoir à leur cacher. La plus grande vérité régnera toujours dans nos publications, et nous leur communiquerons, si ce n'est avec la même joie, du moins avec la même simplicité, les épreuves aussi bien que les bénédictions proprement dites, les revers aussi bien que les succès, les humiliations aussi bien que les triomphes, qu'il plaira à notre bon Dieu de nous envoyer.

Mais nous avons une autre raison pour faire connaître à nos très-chers et bien-aimés frères et collaborateurs, la position dans laquelle se trouvent nos chers missionnaires du sud de l'Afrique, et ce motif c'est de les engager à redoubler d'ardeur dans leurs prières, pour l'avancement du règne de Dieu. Souvent, quand tout réussit au gré de nos désirs, nous devenons languissans, ou dans l'action de grâce, ou dans la supplication. Nous nous accoutumons à être bénis; il nous semble que les faveurs du Seigneur soient des priviléges qui ne puissent pas ne pas nous être accordés; et dans le cas particulier dont il s'agit, peut-être que concluant des circonstances favorables au milieu desquelles les premiers missionnaires français sont partis du milieu de nous et arrivés dans le champ de leurs travaux, à ce qu'il plairait au Seigneur de faire pour eux par la suite, plusieurs d'entre nous, ne regardant plus aussi attentivement aux promesses de Dieu, commençaient à marcher par la vue et non par la foi. Le Seigneur a voulu nous rappeler, par cette épreuve, à compter non sur les circonstances, quelque réjouissantes qu'elles puissent être, mais sur lui et sur lui seul, à nous appuyer non sur le bras de chair, mais sur ses promesses, à faire fonds non sur la sagesse et la prudence des instrumens qu'il emploie, mais sur sa Providence qui les guide, et qui fait tout concourir à sa gloire et à leur propre bien, leurs afflictions comme leurs joies, leurs revers comme leurs succès.

Prions et ayons bonne espérance. Disons comme saint Paul et avec saint Paul, dans un cas analogue : Ce qui vient d'arriver contribuera infailliblement aux progrès de l'Evangile (1); car dans le royaume de Dieu, il n'y a jamais et il ne saurait y avoir de contretemps, de mécomptes, de défaites proprement dites, tout étant prévu et préordonné par une Providence infiniment sage et infiniment bonne. Attendons-nous donc à l'Eternel, recommandons-lui nos chers frères, et nous verrons la gloire et la puissance de notre Dieu. S'il juge à propos de prolonger l'épreuve, en les faisant marcher encore et en nous faisant marcher avec eux dans des sentiers obscurs, qui dérangent les plans de notre sagesse charnelle, alors encore soumettons-nous et adorons ses voies, qui sont toujours gratuité, vérité et fidélité, envers ceux qui espèrent en lui.

---

(1) Philip., I, 12.

Nouvelles de Wagenmaker-Vallée.

Nous avons reçu il y a peu de jours une lettre de notre frère Bisseux (1), qui confirme les nouvelles que nous avons données dans notre précédent numéro, sur les bénédictions qu'il plaît au Seigneur de répandre sur son ministère. Près de trois cents esclaves entendent régulièrement de sa bouche la prédication de l'Evangile. Parmi ceux-ci *dix* environ donnent des espérances de conversion, et M. Bisseux se dispose à achever leur instruction religieuse afin de pouvoir les baptiser et les recevoir plus tard à la participation de la sainte Cène. Il espère ainsi former le noyau d'un petite Eglise de Hottentots, qui deviendra pour tous les esclaves de Wagenmaker-Vallée et des environs une prédication vivante et un puissant moyen de réveil. Notre frère nous dit à ce sujet dans sa lettre :

« Une chose que j'ai différée jusqu'à présent, mais qui me paraît maintenant être devenue tout-à-fait nécessaire, c'est le baptême et l'admission à la sainte Cène de ceux d'entre les esclaves que je regarde comme véritablement convertis. Il y en a une dizaine, qui me paraissent être dans ce cas ; au moyen d'une instruction suivie et d'une préparation suffisante, ils pourront bientôt être reçus dans l'Eglise visible de Christ; plusieurs d'entr'eux demandent avec instance cette grâce et se réjouissent dans l'espérance d'avoir part aux priviléges accordés aux vrais croyans. La formation d'une Eglise de Hottentots chrétiens dans ce pays ne contribuera pas peu à exciter l'émulation des esclaves encore païens, et j'ai l'espérance dans le Seigneur, que quoique petite dans le principe, cette Eglise s'accroîtra de plus en plus. »

---

(1) Cette lettre est dn 26 septembre dernier.

M. Pellissier était porteur pour M. Bisseux d'une lettre du Comité qui l'invitait, par les motifs dont il a été fait mention dans le rapport de l'année dernière, à quitter son poste de Wagenmaker-Vallée et à aller rejoindre ses frères dans l'intérieur de l'Afrique. Dès que la nouvelle du départ prochain de M. Bisseux se fut répandue parmi les esclaves, il se passa une scène que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter dans les termes mêmes de notre frère Bisseux, et qui prouvera jusqu'à quel point il est parvenu à gagner la confiance et l'affection de tous les Hottentots qu'il instruit et de ceux-là même qui n'ont point encore été régénérés intérieurement par l'Evangile.

« Les esclaves, écrit M. Bisseux, n'eurent pas plutôt entendu dire que je devais les quitter, qu'ils s'empressèrent de venir m'en exprimer leur chagrin et me supplier de ne pas les abandonner. Mais c'est surtout dans la première réunion que je tins après la réception de votre lettre, qu'ils témoignèrent leur profond attachement pour moi et le prix qu'ils mettent au ministère que j'exerce au milieu d'eux. Ils étaient tellement affligés que leurs larmes et leurs sanglots étouffaient ma voix, et me forcèrent plus d'une fois à interrompre mon discours. Quand le service fut terminé, ils s'approchèrent encore de moi et m'exprimèrent avec tant de simplicité et de sincérité la reconnaissance qu'ils éprouvaient pour ce que j'avais fait pour eux et le besoin qu'ils avaient encore de mes instructions, que j'en fus vivement touché. «Personne, me disaient-ils, n'a plus besoin que nous d'entendre prêcher la Parole de Dieu; il n'y en a encore qu'un petit nombre parmi nous, qui soient convertis; il vous faut aussi avoir pitié de nos âmes.» «Jamais, me disent aussi leurs maîtres, l'on n'a remarqué chez eux un aussi grand désir de s'occuper de leur salut.» Vous comprenez donc, Messieurs, ajoute M. Bisseux, que voyant une si grande porte ouverte devant moi et entendant ces pauvres païens me demander avec importunité que je continue à leur annoncer l'Evangile par compassion pour leurs âmes immortelles, il ne m'est pas facile de me séparer d'eux et d'abandonner un champ qui promet de rapporter d'aussi beaux fruits.»

Le Comité, après avoir pris connaissance de la lettre dont nous venons de rapporter quelques extraits et de celle des colons de Wagenmaker-Vallée, que nous allons communiquer plus bas, est revenu sur la décision qu'il avait prise d'inviter M. Bisseux à se rendre dans le pays des Béchuanas, et l'a autorisé à demeurer momentanément au poste qu'il occupe. Les colons de Wagenmaker-Vallée, la plupart descendans de réfugiés français, désirent s'unir comme auxiliaires à la Société des Missions de Paris; au moyen des souscriptions qu'ils recueillent entre eux, ils sont parvenus à subvenir aux frais de l'entretien du missionnaire qui s'est consacré à l'instruction de leurs esclaves, et ils désirent que tous les frères que la Société des Missions de Paris enverra en Afrique, s'arrêtent quelque temps chez eux avant de se rendre dans l'intérieur, afin de se perfectionner dans la connaissance de la langue hollandaise; ils pourvoiront à leur entretien aussi long-temps qu'ils resteront chez eux. Il est doux pour le Comité d'avoir été dans les mains de la Providence un instrument pour renouer, entre les Eglises réformées de France et les réfugiés français du sud de l'Afrique, des liens si précieux de fraternité, et nous croyons causer une grande joie à nos frères des départemens en leur communiquant ici la traduction d'une lettre en hollandais que le comité vient de recevoir des habitans de Wagenmaker-Vallée.

Wagenmaker-Vallée, 1er octobre 1831.

A M. le comte Ver-Huell et à MM. les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Très-honorés Messieurs et chers frères,

« Dans notre lettre précédente nous vous avons donné des détails étendus sur l'état de la religion chez les païens du Cap-de-Bonne-Espérance, et nous vous avons exprimé la joie et la reconnaissance que nous avons éprouvées de l'arrivée de nos trois frères, MM. Rolland, Lemue et Bisseux, et des lettres dont ils étaient porteurs pour nous de votre part. Cependant nous avons des motifs de croire que ces communications ne vous sont point parvenues (1). Nous prenons donc la liberté de vous écrire encore, parce que nous avons appris par l'arrivée de votre missionnaire le révérend Pellissier, que, suivant une décision de votre Comité, M. Bisseux doit partir d'ici pour accompagner M. Pellissier chez les Béchuanas. Mais comme M. Bisseux d'après l'avis du révérend docteur Philip, a trouvé convenable de prolonger d'un an son séjour parmi nous jusqu'à l'arrivée de nouvelles instructions de votre part, et comme nous sommes moralement très-intéressés dans cette affaire, nous nous permettrons de négocier avec vous au nom des habitans de Wagenmaker-Vallée, pour la plupart descendans des émigrés français, et nous vous exposerons nos vues sur le sujet en question. Nous vous dirons d'abord que les païens qui chez nous sont en très-grand nombre, demandant à grands cris un ministre pour les instruire, nous nous sommes réjouis de voir arriver au milieu de nous les enfans des ancêtres dont nous descendons; et désirant que l'un d'eux pût s'établir à Wagenmaker-Vallée, nous avons, après nous être entendus à ce sujet avec la plupart des habitans de cet endroit, ouvert une souscription pour couvrir une partie des dépenses de M. Bisseux et pour soulager de cette manière autant que possible votre Société. Ayant eu en cela un succès au-dessus de notre attente, nous sommes allés plus loin et, sous la bénédiction divine, nous avons engagé M. Bisseux à être le pasteur de notre Eglise. Cette résolution fut prise en mai 1830. M. Bisseux est le premier missionnaire auprès des païens qui ait travaillé dans ce district.

---

(1) En effet, cette lettre paraît s'être égarée en route.
(Rédacteurs.)

« Pour vous dire maintenant quelque chose de ses occupations, nous avons ouvert sous sa direction une école dans la semaine et une école du dimanche pour les enfans des esclaves. Le dimanche après midi il prêche l'Evangile aux esclaves, mais en général il y a toujours beaucoup de colons qui assistent à ce service. Dans le courant de la semaine il tient tous les soirs une réunion religieuse pour les païens dans les maisons les plus rapprochées du lieu qu'ils habitent, non-seulement à Wagenmaker-Vallée, mais dans les environs de ce village. Le premier lundi de chaque mois nous avons aussi une heure de prière; ce jour-là nous nous réunissons avec vous et tous les chrétiens du monde pour demander la venue du règne de Jésus et pour contribuer à cette œuvre magnifique, qui doit un jour s'étendre à toute la terre. De plus, M. Bisseux prêche tous les quinze jours le mercredi aux chrétiens, et nous espérons de donner encore plus d'extension à ses occupations à mesure que les progrès de M. Bisseux dans la langue hollandaise le permettront et dès que nous aurons, sous sa direction, formé une église de Hottentots convertis.

« La population païenne de Wagenmaker-Vallée et des environs s'élève à sept ou huit cents personnes, dont la moitié environ assiste au service religieux. Ainsi vous voyez que la moisson est grande ici, et M. Bisseux est seul à travailler dans ce vaste champ. Il y a de plus à quelques lieues de distance de chez nous beaucoup d'autres païens qui entendent rarement annoncer l'Evangile, de sorte qu'un missionnaire qui aurait et le temps et les forces nécessaires pour s'occuper d'eux, trouverait un champ immense à cultiver. Nous ne voulons pas manquer de reconnaître ici le zèle et les travaux de M. Bisseux; il s'est mis, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude de la langue hollandaise, dans laquelle il a fait des progrès remarquables; il est en état maintenant de prêcher dignement dans cette langue l'Evangile de J.-C.

« Pour tous ces motifs, Messieurs, et pour beaucoup d'autres encore, nous nous sentons pressés de vous supplier au nom des administrateurs du culte et des principaux habitans de cet endroit, de nous laisser M. Bisseux, notre frère, en qualité de pasteur de nos esclaves, si toutefois cette demande entre dans vos vues et est compatible avec les affaires de votre Société. Nous n'avons point l'intention de l'engager à se séparer de votre Société; il ne le voudrait pas lui-même; mais nous désirons qu'il travaille ici comme votre missionnaire, et nous tâcherons autant que possible de seconder les efforts de votre Société.

« Il nous semble important pour votre Société de faire séjourner un de vos missionnaires parmi les descendans de vos ancêtres qui sont aussi les nôtres. Si ces liens qui ont été renoués par le séjour de M. Bisseux au milieu de nous venaient à être rompus une seconde fois, cela ne pourrait manquer de produire une impression fâcheuse et de faire beaucoup de tort à nos esclaves.

« Dans l'espoir que vous reviendrez, s'il est possible, sur la décision que vous avez prise, et que vous ne voudrez pas interrompre les travaux qui ont été si heureusement commencés par M. Bisseux, nous prenons la liberté, Messieurs, de nous dire vos très-humbles et très-obéissans serviteurs et frères.

Au nom des habitans de Wagenmaker-Vallée,

B.-J. Le Roux, D.-J. Le Roux, G.-A. Haubtfleisch, Gédéon Retief.

Nouvel exemple, qui servira à montrer comment, avec une très-petite fortune, on peut efficacement coopérer à la prospérité des institutions missionnaires.

Un frère des départemens nous a écrit une lettre à la fin de l'année passée, dans laquelle il nous manifeste son étonnement, de ce que le comité n'a pas encore fait un appel aux chrétiens pour les inviter à contribuer par des souscriptions ou par des dons à l'érection d'une maison des missions à Paris. Il pense que si l'exécution d'un pareil projet a pu rencontrer des difficultés dans l'origine de la Société, elle ne doit plus en trouver maintenant, et il est persuadé que si le comité de la Société des Missions évangéliques de Paris ouvrait une souscription dans ce but, il trouverait partout en France et à l'étranger, des chrétiens qui s'estimeraient heureux de concourir à élever une maison au Seigneur dans la capitale du royaume. Puis, abordant les objections que l'on pourrait faire contre le projet en question, notre frère ajoute :

« Mais on dira : Les chrétiens ont déjà fait tant de sacrifices ! Je le sais bien, Messieurs, et je puis dire devant Dieu, quoique avec confusion de face, que je ne suis point resté en arrière ; mais devons-nous nous étonner de ce qu'ils sont appelés à faire encore d'autres sacrifices ? Ne sont-ils pas les économes de Dieu et les dispensateurs de ses biens aussi long-temps qu'il les laisse vivre sur cette terre ? Cesser de vivre dans la somptuosité et le luxe, devenir simple comme les premiers disciples du Sauveur, aimer l'humble pauvreté de Jésus, vivre comme lui de prière, voilà quelle doit être la condition du chrétien dans ce monde qui n'est pas sa patrie. Or on ne parvient à cet heureux état qu'après avoir fait de très-grands sacrifices, et c'est souvent le sacrifice de notre bien-être ici-bas que le Seigneur demande de nous après celui de notre cœur. Quant aux sacrifices en général qui ont pour but l'avancement du règne de Dieu, je les appelle *privilèges*, *grâces;* et je connais un chrétien qui, par ses petites économies et sans cesser pourtant de contribuer, suivant ses faibles moyens, à toutes les entreprises qui ont pour but l'avancement du règne de son Sauveur, est parvenu, depuis cinq ans qu'il nourrit dans son cœur l'idée de voir bâtir une école de missionnaires dans la capitale, à recueillir la modique somme de cinq cents francs qu'il vient vous offrir pour cet usage. Ce frère n'est parvenu à ramasser cette somme que par les petites épargnes qu'il a faites sur une rente de douze cents francs qui sert à son entretien et à celui de sa famille. Si vous ouvrez une souscription, ou si vous commencez à faire bâtir cette maison, il paiera les cinq cents francs promis. »

Le Comité ne pense pas que ce trait de générosité vraiment chrétienne ait besoin de commentaires, et il se contente de le livrer aux réflexions de tous les lecteurs de ce journal en bénissant le Seigneur au sujet du frère qui lui a fourni l'occasion de publier un si bel exemple de foi et d'amour.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

PAYS DES PETITS NAMAQUOIS.

Le pays des petits Namaquois est situé entre le grand fleuve Orange et la rivière des Éléphants. Ses habitans se rapprochent plus de la race hottentote que de la race caffre à en juger d'après leur langue et leur caractère moral. Ils sont naturellement doux, mais paresseux et fainéans. Ils n'aiment point la guerre comme les Caffres, mais se contentent d'errer de lieu en lieu, avec leurs troupeaux. La Société des Missions wesleyennes a fondé parmi eux depuis plusieurs années une station missionnaire à Lily Fontaine près du mont Khamie. Cet établissement prospère, et un grand nombre de Namaquois ont été retirés par l'Évangile des voies du péché et de la mort. Leur foi est vive, leur amour actif, leur vie chrétienne. Ils prennent un si grand intérêt au sort de leurs compatriotes encore païens, qu'ils s'occupent activement de leur faire annoncer cette bonne Parole de Dieu qui a répandu dans leur cœur tant de paix et de joie. C'est le 2 novembre 1830 qu'ils ont célébré le deuxième anniversaire de leur Société des Missions. Près de quatre cents Namaquois étaient présens à cette fête chrétienne; plusieurs missionnaires s'y étaient aussi rendus de plusieurs côtés différens, entre autres, M. B. Shaw, actuellement missionnaire en Cafrerie, et auparavant missionnaire chez les Namaquois. C'est lui qui a transmis à la Société wesleyenne de Londres les détails qu'on va lire.

Le missionnaire Evans présidait l'assemblée; quand il eut parlé, plusieurs Namaquois demandèrent la parole. L'un d'eux, Jacques Buckas, se leva et parla en ces termes: « Mes bien-aimés frères et sœurs, nous devons bien nous dire que nous nous sommes réunis aujourd'hui pour nous occuper d'une œuvre d'une grande importance : nous nous sommes assemblés pour contribuer à répandre l'Evangile parmi les peuples qui n'ont jamais entendu parler de Jésus. Je rends grâce à Dieu de ce que je suis un témoin de l'efficace de l'Evangile; je sens qu'il est la Parole de Dieu. Frères, j'étais autrefois aveugle et maintenant je vois; j'étais autrefois souillé et pire qu'un chien galeux; je ne savais pas que j'avais une âme; je ne savais pas qu'il y a un Dieu dans le ciel. Mais maintenant je suis heureux de connaître que Dieu est le créateur de toutes choses, que l'homme est son ouvrage, que nous avons une âme immortelle et que Jésus *nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous.* J'éprouve aussi de la sollicitude pour mes enfans; je désire qu'ils entendent comme moi la prédication de l'Evangile; je voudrais que tous mes amis le connussent et fussent amenés à la repentance et à la foi au Sauveur des pécheurs. Frères, je me présente aujourd'hui devant vous, avec les mêmes désirs et avec les mêmes intentions que l'année passée. Je suis disposé à contribuer, selon mes moyens, à faire prêcher l'Évangile dans toutes les parties du monde. Dimanche passé notre ancien instituteur nous a rappelé (il veut parler de M. B. Shaw) *que toute chair est comme l'herbe, que l'herbe sèche, que sa fleur tombe; mais que la Parole du Seigneur demeure à toujours.* Nous devons donc maintenant et sans tarder, faire quelque chose pour cette œuvre. Je bénis Dieu d'être venu à Lily-Fontaine. C'est ici que, pour la première fois, j'ai entendu la Parole qui demeure à toujours. Nuit et jour l'Évangile nous est prêché. Plusieurs d'entre nous font profession d'y croire; mais, ainsi que le dit l'apôtre saint Jacques, *Montrons notre foi par nos œuvres.* »

Un autre indigène, nommé Jean William, dit : « Oui, frères et sœurs, c'est par le moyen de la Société des Missions que nous avons reçu l'Evangile; c'est donc notre devoir de faire en sorte que les autres le reçoivent aussi. Je suis aussi disposé à contribuer aujourd'hui, que je l'étais l'année passée. Quoique nous ne puissions pas faire grand'chose, donnons cependant chacun suivant ses moyens. Frères et sœurs, je bénis Dieu de ce que nous sommes dans la vie; c'est par la Parole que nous sommes venus à la vie; c'est par la grâce de Dieu que nous vivons. Dieu nous a donné sa grâce; nous l'avons dans nos mains; nous l'avons dans cette maison de Dieu qui a été bâtie. Ici nous pouvons servir Dieu, ici nous pouvons prier et recevoir l'Evangile éternel. Je rends grâce au Seigneur d'avoir conduit nos instituteurs à travers la mer; la mer qu'ils ont traversée est une grande et puissante mer; mais ils l'ont passée sains et saufs, et nous les voyons aujourd'hui au milieu de nous. Frères, examinons-nous nous-mêmes. Nous possédons la bonne Parole, la Parole du salut, qui demeure toujours la même. Les autres choses changent, mais la Parole du Seigneur demeure à toujours : demandons que tous la reçoivent. Oui, que celui qui n'a jamais prié, commence aujourd'hui à prier; que celui qui n'a jamais connu ces choses, les connaisse aujourd'hui; que celui qui n'a pas encore cru, croie aujourd'hui; que celui qui n'a jamais pensé à son salut, y pense aujourd'hui. »

William Sneuwe prit ensuite la parole, et dit : « Oui, mes amis, c'est pour l'œuvre de Jésus que nous sommes aujourd'hui ici. Précédemment nous ne connaissions rien de ces choses; nous n'avions jamais vu de missionnaires; maintenant nous les voyons et nous les entendons. Les voilà; ils ont quitté leurs pères, leurs mères, leurs frères et leurs sœurs, leur pays et leurs amis, pour nous prêcher la Parole de Dieu. Ils ont traversé la mer; ils connaissaient la mer auparavant; ils savaient qu'il n'y a pas de chemin à travers la mer, et qu'un char ne saurait y passer; ils savaient qu'il y a des montagnes dans la mer, et que de grandes vagues rouleraient autour d'eux; cependant ils sont venus, Jésus a pris soin d'eux, afin qu'ils pussent nous prêcher l'Evangile. Ils sont venus pour le bien de nos âmes. Quand notre ancien Mynheer (c'est-à-dire, monsieur, il veut parler de M. Shaw, leur ancien missionnaire) arriva ici pour la première fois, j'étais malade, mais je ne savais pas que j'étais pécheur, et que mon âme était malade; mais Jésus m'apprit à me connaître moi-même par sa Parole et par son Esprit. Frères, ne cessons de l'invoquer; prions-le avec foi; donnons-lui nos cœurs. Quand je vais chez un ami et que je frappe à sa porte, il m'ouvre; pareillement si nous heurtons à la porte du ciel, le Seigneur nous ouvrira : sa Parole est la vérité. Frères et sœurs, je ne vois d'autre refuge que Jésus; il est l'ami des pécheurs. C'est le Seigneur qui nous donne la pluie et les saisons fertiles. Que la bonté de Dieu est grande! Nous labourons nos champs et nous y jetons de la semence, bienfait que nous ne possédions pas avant d'avoir entendu la prédication de l'Evangile.

Mais surtout nous connaissons Jésus-Christ; et quoique le champ de nos cœurs soit sec et stérile, cependant quand il aura reçu la rosée de l'Evangile, il vivra et verdira. Je rends grâce à Dieu de cette espérance; j'ai bonne espérance. Auparavant j'ignorais ces choses; je n'avais point d'espérance. Nous avons la foi en Jésus-Christ et le Saint-Esprit pour nous aider; ce sont là nos mains. Dieu nous a donné ces grâces pour nous servir de mains, afin que nous vinssions au secours des autres. Celui qui croit à l'Evangile dit *amen*, et est diligent en toutes choses. Combien y a-t-il de temps que nous possédons l'Evangile? Vous voyez assis devant vous notre ancien instituteur qui, le premier, est venu vers nous; le Seigneur l'a ramené parmi nous. Si vous recevez la Parole de Dieu, il vous faut changer de conduite. Quand un homme marche dans un mauvais chemin, un autre lui crie: «Viens ici, viens ici.» C'est ainsi que le Seigneur nous a appelés par son Evangile, et qu'il nous appelle encore, en nous disant: *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai.* Frères, il nous faut revenir sur nos pas, changer de conduite et aller à lui. Nous savons qu'il y a beaucoup d'âmes encore dans les ténèbres; nous savons ce que c'est que les ténèbres; car nous le sentons en nous-mêmes. Espérons donc que cette Parole parviendra jusque chez les Damaras, et qu'ils croiront aussi à Jésus.»

Un dernier orateur, Zantje Samsam, se leva et dit: «Chers frères et sœurs, je rends grâce à Dieu de ce que je sais que j'ai une âme; c'est la parole de Dieu qui m'en a instruit et je désire être plus reconnaissant envers la Société qui nous l'a envoyée. Que voyons-nous aujourd'hui? Je n'aurais jamais pensé que nous verrions dans cette chaire, un ministre d'un pays aussi éloigné (1); mais

---

(1) M. Evans, missionnaire chez les Griquas.

Dieu est tout-puissant, et Jésus, le Fils de Marie, fera encore de plus grandes choses. Je l'aime, j'aime Jésus; oui, aussi certainement que je suis ici, aussi sincèrement je sais que je l'aime. Jésus nous a aimés, il est mort pour nous sur la croix; il a répandu son sang pour nous; il nous secoure dans toutes nos nécessités; il m'a secouru moi-même. Nous voyons aujourd'hui de grandes choses. Qui aurait jamais cru que nous verrions à Lily-Fontaine une église comme celle-ci? Qui aurait jamais pensé que nous reverrions notre ancien instituteur? Il est ici, il siége au milieu de nous. Qui aurait jamais cru que nous verrions tant de missionnaires réunis? Tous nos instituteurs prêchent le même Evangile, et quoiqu'il y ait plusieurs prédicateurs, il n'y a qu'une seule parole, une seule prière, une seule école. »

Oui, c'est fort bien, dira peut-être quelqu'un, après avoir lu les discours précédens des orateurs namaquois; mais ces gens-là comprennent-ils ce qu'ils disent? et puis, il est plus facile de parler que d'agir. Or quelle est la vie de ces Namaquois? montrent-ils par leur conduite qu'ils ont éprouvé l'influence régénératrice du christianisme? sont-ils différens de ce qu'ils étaient avant que les missionnaires européens vinssent chez eux? Oui, mon cher lecteur, et vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à écouter la suite du récit de M. Shaw. Vous serez persuadé après l'avoir lu, que si les Namaquois de l'établissement de Lily-Fontaine s'expriment avec tant de clarté et de sentiment sur les sujets religieux, c'est que leur cœur est touché, leur âme régénérée, leur vie changée, et que l'abondance de leurs bonnes œuvres et la sainteté de leur vie peuvent être présentées comme modèles à une foule de chrétiens en Europe. Voici ce qu'ajoute M. Shaw à la suite des discours qui ont été rapportés plus haut.

« Un si grand nombre de personnes désiraient de parler dans cette réunion, qu'on fut obligé de renvoyer à l'après-midi les autres orateurs. Le soir, le frère Evans fut occupé à recueillir les souscriptions en faveur de la Société des Missions. De petits enfans accouraient apportant leurs offrandes en pièces de monnaie, tandis que leurs parens offraient en don des brebis, des chèvres, du corail et autres objets. (Le produit de tous ces dons, sans compter l'argent, s'éleva à environ huit cents francs de France ! ! !) Comment n'aurais-je pas été frappé du changement opéré chez ces Namaquois par la simple prédication de l'Evangile éternel, moi qui les avais vus quatorze ans auparavant plongés dans les plus profondes ténèbres du paganisme ! Leurs beaux champs de blé, prêts à être moissonnés, parlent un langage que tout le monde peut comprendre, et disent que *la piété est utile à toutes choses, et qu'elle a les promesses de la vie présente aussi bien que de celle qui est à venir. Voici, il fait habiter ceux qui étaient affamés, tellement qu'ils bâtissent des villes habitables, qu'ils sèment des champs et plantent des vignes qui rendent des fruits tous les ans.* Les arbres qu'ils ont plantés depuis plusieurs années, et qui étaient chargés des plus beaux fruits, me rappelaient les paroles du Prophète : *Le désert et le lieu solitaire se réjouiront.* La nouvelle chapelle que le frère Edwards vient de terminer, et qui survivra sans doute à la génération présente, m'a remis en mémoire la promesse suivante : *Ceux qui se confient en l'Éternel seront comme la montagne de Sion, qui ne sera jamais ébranlée, mais qui subsiste à toujours.* Les différens groupes de Namaquois qui, le dimanche matin, se dirigeaient vers la maison du Seigneur en chantant des hymnes, présentaient à mes yeux, dans toute sa réalité, l'accomplissement de la magnifique description du prophète : *En ce jour-là, plusieurs vien-*

dront et diront : Venez, montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob ; il nous instruira de ses voies et nous marcherons dans ses sentiers ; ainsi ils viendront et chanteront sur la montagne de Sion. La paix et l'amour que j'ai vu régner parmi tous les membres de cette station m'ont révélé le sens profond de cette prophétie figurative d'Ésaïe : *Le loup demeurera avec l'agneau, le léopard gîtera avec le chevreau, le veau et le lionceau seront ensemble, et un enfant les conduira.* Enfin la consolation qu'ont trouvée dans les promesses de l'Évangile plusieurs âmes qui ont quitté cette vallée de larmes, m'a porté à faire cette prière : *Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur.* Une pauvre veuve, dont j'avais connu le mari, m'apprit que peu de temps avant que celui-ci mourût, il s'était levé de son lit, et que s'étant avancé, à l'aide de son bâton, au milieu de sa hutte, il avait fait appeler et réunir ses enfans autour de lui pour les exhorter, et qu'en terminant ses exhortations il leur avait dit : « Le bâton de Christ est dans ma main ; c'est sur lui que je m'appuie, personne ne me le ravira ; » et que peu de temps après il avait expiré, rendant ainsi un glorieux témoignage à l'Évangile. »

Après avoir lu le récit qui précède, qui ne se joindrait au chantre d'Israël pour dire : « Béni soit le Seigneur Dieu ! le Dieu d'Israël qui fait seul des choses merveilleuses ! Béni soit son nom glorieux à toujours ! et que toute la terre soit remplie de sa gloire ! Amen ! Amen ! »

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Les dernières nouvelles que nous avons données sur l'état de la mission dans ce pays habité par des anthropophages se trouvent dans la 3e livraison de l'année 1831, à la page 74 et suivantes. L'article auquel nous renvoyons nos lecteurs présente un côté obscur et un côté lumineux : d'une part, les ténèbres du paganisme, sous leur plus sombre aspect; de l'autre, les premiers rayons de la lumière d'en haut, qui commencent à descendre dans ce pays d'ombre de mort, et à lutter avec l'obscurité qui y a si long-temps régné. Les faits que nous avons aujourd'hui à raconter sont de même nature : ici c'est un mélange de grossièreté, de violence, de cruauté, de barbarie de la part des indigènes de la Nouvelle-Zélande, qui n'ont point encore soumis leur cœur à la douce et salutaire influence de la religion de Jésus; là c'est le spectacle de la paix, de la joie chrétienne, de l'humilité, de la simplicité et de l'amour, offert par ceux des habitans de la Nouvelle-Zélande, dont la foi a régénéré le cœur. On verra par le récit qui va suivre quel renoncement et quel amour il faut pour vivre au milieu de ces hommes féroces toujours prêts à répandre le sang, quelle prudence et quelle sagesse pour éviter leurs piéges, quel abandon complet de soi-même et quelle confiance en Dieu pour persévérer à un poste aussi périlleux, malgré les difficultés de toute espèce qui se présentent en foule devant les pas des messagers de paix. Mais on y verra aussi que l'amour de Christ est plus fort que la mort et le sépulcre, et que Dieu fait triompher, au milieu des plus grandes détresses, ses serviteurs qui s'attendent à lui.

Titéré, l'un des principaux chefs de la Nouvelle-Zélande, vint le 18 janvier 1831 trouver les missionnaires, pour les prier de se prêter à rétablir la paix entre les indigènes de Mangakahia et ceux de Wairoa. Ceux-ci, sans hésiter un instant à accéder au désir du chef, se mirent en route aussitôt et arrivèrent déjà le 20 janvier au soir, par une pluie battante, à Mangakahia. Les habitans de cet endroit s'étaient retranchés dans un camp fortifié, de la nature de ceux que les habitans de la Nouvelle-Zélande savent construire avec des arbres, et qu'ils appellent *Pa* dans le langage du pays. A leur arrivée, les missionnaires s'aperçurent bientôt que l'exaspération était au plus haut degré parmi les sauvages qui, le jour précédent encore, avaient tué dans le voisinage du camp, un homme et une femme appartenant au parti de leurs ennemis. Aussitôt ils s'empressèrent de réunir autour d'eux ces guerriers sauvages et de leur apprendre qu'ils étaient venus auprès d'eux dans le but de les engager à conclure la paix. Alors les indigènes tinrent un conseil de guerre, dans lequel les chefs les plus influens se déclarèrent, les uns pour, les autres contre la paix. A la fin cependant l'opinion de ceux qui étaient opposés à la guerre prévalut, et il fut arrêté qu'un assez grand nombre d'entre eux accompageraient les missionnaires jusqu'au camp ennemi, pour entamer des négociations pacifiques.

Le dimanche 23 janvier, les missionnaires prêchèrent l'évangile de paix au milieu de ces cruels sauvages, qui prêtèrent une attention soutenue à leurs discours. Mais le soir à neuf heures, un vieux prêtre détruisit par ses mensonges, tout le bien qui avait été opéré. Il s'avança au milieu du camp et raconta qu'il venait d'avoir un songe, dans lequel son Dieu lui était apparu, et lui avait dit qu'il devait bien se garder de se rendre au camp des ennemis, avec qui que ce fût, attendu que ceux qui se détermineraient à faire cette démarche seraient infailliblement massacrés. Il n'en fallut pas davantage pour répandre l'alarme dans le camp; aussi le lendemain les chefs avaient-ils changé d'avis, et il n'y eut plus qu'un très-petit nombre d'indigènes qui voulût accompagner les missionnaires jusqu'au camp des ennemis. Le chemin qu'il fallait faire pour y arriver était des plus dangereux, Les bois au travers desquels ils avaient à passer étaient remplis de bandes de brigands, qui les croisaient dans toutes les directions, pour massacrer et pour piller. A peine nos messagers de paix y furent-ils entrés, qu'ils trouvèrent les traces d'une bande de ces hommes féroces, dont ils craignaient à tout instant une attaque. Plus ils avançaient et plus le danger s'accroissait. Partout leurs guides leur montraient des endroits où avaient eu lieu des rencontres meurtrières. Ces lieux sont ordinairement marqués par une perche plantée en terre; les cadavres tombés dans le combat sont jetés dans la forêt. Après avoir marché quelque temps, ils arrivèrent à un endroit où ils trouvèrent la tête d'un indigène plantée au bout d'une perche; ses cheveux longs et flottant au gré des vents, présentaient un affreux spectacle qui saisissait d'effroi. Plus loin, ils virent le squelette d'un malheureux qui avait été assommé à coups de massue, et dont la chair avait été mangée par ses ennemis. Quelle horrible situation! Nos missionnaires ne savaient quel parti prendre, ou demeurer dans cette vallée de mort, ou se rendre au camp ennemi où peut-être ils allaient être massacrés! Mais l'amour du Sauveur les soutenait; ils persévérèrent, en se rappelant l'expérience du Psalmiste : *Quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi, ô Dieu, ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent.*

Lorsqu'ils approchèrent du camp, ils coupèrent une longue perche, au bout de laquelle ils attachèrent un mouchoir blanc en signe de paix. Ce n'était dans le camp même que cris, danses, chants et décharges de fusils. Malgré tant de sujets d'être effrayés, ils s'avancèrent avec courage; mais à peine furent-ils arrivés à portée de fusil, que les sauvages, qui jusqu'alors s'étaient bornés à tirer en l'air, déchargèrent leurs mousquets contre eux en criant : « Ce sont des Européens, tuons-les. » Plus de trente balles sifflèrent à leurs oreilles et vinrent déchirer l'herbe tout autour d'eux. Mais le Seigneur les gardait et pas un cheveu de leur tête ne tomba. Cependant les missionnaires sans se déconcerter crièrent encore plus fort pour se faire entendre et pour annoncer qu'ils étaient venus, non dans des dispositions hostiles, mais pour traiter de la paix. Après bien des pourparlers entre eux et quelques chefs qui s'étaient approchés, ils furent enfin introduits dans le camp qui était fortifié avec de grands arbres abattus et couchés les uns sur les autres. Plusieurs centaines de sauvages s'y étaient retranchés; les missionnaires commencèrent par leur faire des reproches de ce qu'ils leur avaient tiré dessus, quoiqu'ils eussent fort bien pu reconnaître qui ils étaient à l'étendard de paix qu'ils avaient arboré. Le premier chef répondit : « Pourquoi ne tuerions-nous pas les Européens; ne sont-ils pas nos ennemis ?» Un autre s'excusa en disant : « Vous avez fait de nos ennemis de grands seigneurs, pourquoi ne vous tuerions-nous pas ? » Un troisième dit : « Nous ne vous avons pas reconnus, nous pensions que vous étiez de ces diables d'Européens, qui nous ont vendu de la poudre, des fusils, de l'eau-de-vie, et nous avons pensé qu'il était juste qu'ils goûtassent les premiers les fruits des choses qu'ils nous ont apportées. » C'est au milieu de ces barbares que les missionnaires durent planter leurs tentes et passer la nuit. Ils voulurent dormir, mais impossible, tant était grand le vacarme que faisaient les sauvages indisciplinés. Le lendemain il y eut conseil de guerre; les missionnaires firent leurs propositions de paix; mais elles furent rejetées; les discours des chefs ne respiraient que la vengeance et le sang. Cependant avant que de les quitter, les serviteurs de Dieu leur représentèrent encore une fois la misère à laquelle ils s'exposaient en persistant à demeurer dans les voies de celui qui est meurtrier dès le commencement, mais tout fut inutile, et les missionnaires furent obligés de s'en revenir chez eux sans avoir accompli le but de leur message. Après un fatigant et périlleux voyage au milieu des forêts et par un temps de pluie affreux; ils furent de retour le 28 à la station missionnaire, où repassant tous les dangers qu'ils venaient de courir, ils terminèrent leur journal de ces mémorables journées par ces mots : *O mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits* !

Et maintenant, après avoir lu le récit qui précède, quelqu'un demandera peut-être comment il est possible d'agir sur le cœur de ces sauvages et de les amener à changer de sentimens et de vie. Quant aux hommes, cela est impossible, répondrons-nous avec Jésus-Christ, mais quant à Dieu, cela n'est pas impossible ; toutes choses sont possibles à Dieu. Des pierres même il suscite des enfans à Abraham ; il change les lions en agneaux ; il met la paix là où régnait le trouble; il remplace la violence par l'amour ; il donne l'esprit de prière à qui ne connaissait que les pensées de meurtre, et à qui ne proférait que des imprécations ; il fait toutes choses nouvelles dans les âmes qui croient à l'Evangile du salut. En voici quelques exemples ; ces faits se sont passés sous les yeux des missionnaires qui se sont trouvés dans la position que nous avons décrite plus haut, et ce sont eux-mêmes qui les rapportent.

Le 7 février de l'année passée un jeune Zélandais apporta à M. Williams, missionnaire, une feuille de papier, sur laquelle était écrite la lettre suivante :

Monsieur Williams, frère,

« Je prie Christ, je prie mon Père qui est dans les

Cieux, de me donner la force de faire les choses que vous nous avez racontées; car la Parole de Dieu n'est pas encore mise à profit par moi, comme elle le devrait être. O si seulement ma foi en Jésus-Christ pouvait se fortifier promptement ! Cette prière que je fais dans mon cœur vient de Dieu. Quand le malin me tente, je prie aussitôt Jésus, mon Sauveur. Je désire aussi être guidé et remis sur le droit chemin par le Saint-Esprit. »

Une jeune Zélandaise faisait un jour la prière suivante :

« O Jésus-Christ ! envoie-nous ton Esprit, afin qu'il chasse de nos cœurs le mauvais esprit. Que ton Esprit adoucisse et amollisse nos cœurs ! Purifie nos cœurs par ton sang ! O Jésus-Christ, notre Seigneur, tu nous as rachetés pour être tes servantes, toi, Fils du Dieu tout-puissant et éternel ! Amen !

Les missionnaires citent dans leur rapport plusieurs autres traits de cette nature, qui prouvent que l'habitant de la Nouvelle-Zélande a une âme et que l'Évangile parle puissamment à son âme, comme à celle de tous les enfans d'Adam; puis ils ajoutent :

« Les indigènes qui font profession de croire à l'Evangile, marchent d'une manière digne de leur vocatione t sont pour nous un sujet continuel d'encouragement. Non point à nous, non point à nous, Seigneur, mais à ton nom soit gloire, car ce changement de leur cœur ne s'est pas opéré par la force des armes, mais par l'Esprit du Seigneur !

« Que la guerre avec ses horreurs et ses cris d'alarme nous environne de toutes parts, le Seigneur que nous servons est avec nous et nous garde dans sa paix; et quoique aux yeux du monde notre position ici puisse paraître des plus périlleuses, cependant nous entendons une voix qui nous crie : « En avant ! en avant ! » et cette voix est celle du Dieu qui a promis de nous protéger et de nous rendre plus que vainqueurs en celui qui nous a aimés ! »

VARIÉTÉS.

Les missionnaires aux îles Sandwich, accusés et justifiés par M. Botta.

M. P.-E. Botta, naturaliste à bord du bâtiment de commerce *le Héros*, commandé par le capitaine du Hautcilly, vient de publier, dans l'une des dernières livraisons des *Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques*, un article intitulé : *Observations sur les habitans des îles Sandwich*, dont il a étudié les mœurs pendant un séjour de deux mois et demi qu'il a fait dans l'île de Wahou ou Oahou, la seule des îles Sandwich qu'il ait visitée. M. Botta déplore deux fléaux qui se sont introduits dans ces îles : le premier, c'est qu'un grand nombre de matelots déserteurs et d'échappés de Botany-Bay, viennent y chercher un refuge et y portent l'exemple de tous les vices, et que les matelots des navires baleiniers qui y abordent chaque année en grand nombre, s'y livrent sans honte à la débauche et à l'ivrognerie la plus crapuleuse. Voici comment il parle du second fléau qu'il signale : « Un autre fléau, dit-il, s'est introduit depuis quelques années. Je veux parler du fanatisme religieux. Les missionnaires anglais et américains sont d'une secte protestante appelée les indépendans. Ce sont les plus fanatiques et les plus austères, et par conséquent ceux qui conviennent le moins à une population d'enfans, comme on peut appeler les Sandwichiens. Profitant de l'ascendant qu'ils ont su acquérir sur l'esprit de la vieille reine, ils ont inspiré à ces pauvres insulaires les restrictions les plus absurdes et les plus nuisibles ; aussi leur conduite anti-sociale et souvent barbare les a-t-elle fait justement et universellement détester dans ces îles ; et il est probable qu'à la mort de la reine ils seront expulsés, au grand contentement, et je crois, pour le bonheur des peuples. »

Nos lecteurs savent que c'est, il y a douze ans, en 1820, que les premiers missionnaires se sont fixés aux îles Sandwich. C'est donc depuis cette époque que leur influence anti-sociale et même barbare a dû se faire sentir. Il sera, en conséquence, utile de comparer ce que les habitans sont aujourd'hui avec ce qu'ils étaient à cette époque. Nous en laisserons le soin à M. Botta lui-même :

« Depuis dix ans, dit-il, la civilisation a apporté dans leurs mœurs de tels changemens, qu'on ne peut plus à présent les appeler des sauvages... La base de leur caractère est aujourd'hui la bonté et l'affabilité, et les îles, loin d'être, comme autrefois, redoutables aux navigateurs que la nécessité forçait à s'y arrêter, sont à présent le point de relâche où près de 400 navires viennent chaque année rafraîchir leurs équipages. Tous y trouvent la plus grande sécurité, et un Européen peut parcourir seul, sans armes, toutes les îles Sandwich, sans rencontrer jamais que des hommes simples, toujours prêts à faire un bon accueil à celui qui les approche.

« Peut-être qu'autrefois la nouveauté et l'utilité des objets qu'apportaient les Européens, excitaient leur cupidité, et comme des enfans qui n'ont encore aucune notion du bien et du mal, ils employaient tous les moyens possibles pour s'emparer de ce qui les tentait. Mais aujourd'hui les produits de notre industrie ont perdu à leurs yeux l'attrait de la nouveauté. D'un autre côté, ils ont appris à connaître la propriété; aussi ne cherchent-ils plus à voler ou à assassiner les malheureux Européens pour les dépouiller. Pendant deux mois et demi de séjour à Wahou, nous en avons continuellement eu un grand nombre à bord, et la plus grande partie de la dernière classe du peuple, sans que nous ayons eu à nous plaindre du moindre larcin. »

On sait que les Sandwichiens se livraient autrefois avec excès à la boisson. M. Botta nous apprend qu'il n'en est plus de même aujourd'hui :

« Leur boisson habituelle, dit-il, n'est pas autre chose que de l'eau. Les chefs eux-mêmes ne boivent pas de vin à leurs repas, et l'on voit très-peu d'insulaires se livrer à l'ivrognerie. Ils continuent cependant encore à faire usage de l'infusion d'ava pour s'enivrer, *mais cet usage se perd.* »

M. Botta a cru remarquer que la pureté des mœurs était loin d'y être générale. Il est probable cependant qu'il y a un grand progrès à cet égard, à en juger par la décence extérieure qui s'est introduite dans le costume. « Les chefs, dit-il, sont maintenant habillés à l'européenne, ainsi que leurs femmes. Les femmes portent ordinairement une chemise de toile et une pièce de l'étoffe du pays, qui leur entoure les reins; mais j'en ai vu quelques-unes dans l'intérieur (ainsi donc quelques-unes seulement et cela dans la portion du pays la moins accessible) qui n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture de feuillage. C'est là l'habillement du peuple. Le tatouage devient rare. »

Veut-on avoir quelque idée de la vie sociale dans ces îles, il faut encore écouter M. Botta :

« A Onorura, principal port de Wahou, dit-il, les maisons sont réunies en assez grand nombre pour former une ville d'environ 8,000 habitans. Pour éviter des incendies considérables, que rendrait très-dangereux la nature des maisons, elles sont toutes séparées les unes des autres, entourées d'un treillage et souvent d'un petit jardin ou de quelques arbres, ce qui donne à la ville un aspect très-agréable. Les rues sont propres. Dans cette ville naissante, fondée dans un pays dont les habitans, il y a dix ans, étaient tout-à-fait sauvages, on trouve déjà presque toutes les commodités d'une ville d'Europe..., et un étranger y trouve avec facilité tous les moyens de vivre agréablement. »

Voilà des faits dignes de toute notre attention, et nous savons gré à M. Botta de les avoir signalés; mais tout effet suppose une cause, et nous cherchons en vain dans la notice de M. Botta, celle à laquelle il attribue ces résultats étonnans. Nous comprenons bien que les matelots déserteurs, les échappés de Botany-Bay et les équipages des navires baleiniers peuvent être pour quelque chose dans la licence de mœurs qu'il reproche à une partie de la population; mais nous ne pouvons croire que ce soient eux qui aient donné aux naturels avec l'idée de la propriété, qui, pour le dire en passant, se trouve chez les peuples les plus sauvages, et dont les ruses auxquelles ils ont recours pour le vol sont une preuve suffisante, le respect pour la propriété, qui leur aient enseigné la décence dans les vêtemens, la modération dans la boisson, la propreté dans leurs demeures, ni qui se soient appliqués à les faire renoncer à la vie sauvage pour leur persuader d'adopter les habitudes de la vie sociale et domestique. Cette supposition serait d'autant moins soutenable qu'il y a longues années que des matelots déserteurs, des échappés de Botany-Bay se réfugient dans ces îles, et que ce n'est que depuis dix ans, à ce qu'affirme M. Botta, « que la civilisation a apporté dans leurs mœurs de tels changemens qu'on ne peut plus à présent les appeler des sauvages. Or, si nous nous rappelons que c'est en 1820 que les premiers missionnaires américains vinrent s'établir aux îles Sandwich, ne nous sera-t-il pas permis d'être étonnés de ce que ces deux événemens concordent ensemble quant au temps, et de nous demander si l'un ne serait pas la cause de l'autre? Nos lecteurs savent qu'il en est effectivement ainsi; ils ont pu suivre, dans nos feuilles, les progrès de l'Evangile dans ces îles, et ils ont vu comment ces progrès étaient toujours suivis d'effets correspondans dans la civilisation. M. Botta nous apprend, par exemple, que « le roi actuel, jeune homme de seize à dix-sept ans, parle, lit et écrit bien l'anglais. » Il aurait pu ajouter que plus de cinquante mille enfans ou adultes en font de même.

« La personne la plus influente dans ces îles, dit M. Botta, celle qui réellement les gouverne, est la vieille reine Taamanou (1), une des femmes de Tamméaméa. C'est une femme qui, après avoir été une véritable Messaline, croit sur ses vieux jours expier ses erreurs passées par le fanatisme et la bigoterie que lui inspirent les missionnaires. » Nous avons déjà pu, par les jugemens précédens de M. Botta, apprécier ce que doit valoir celui-ci. En effet, la régente, après être devenue chrétienne, a renoncé à son ancien genre de vie, et s'est consacrée toute entière au bonheur du peuple. C'est là ce que l'auteur que nous réfutons lui reproche, ou s'il avait d'autres reproches à lui faire, pourquoi ne pas les préciser, pourquoi ne pas montrer par des faits les tristes résultats de sa conversion?

Qu'il nous soit permis, avant de finir, de donner les dernières nouvelles que nous avons reçues sur les travaux des missionnaires dans les îles Sandwich.

---

(1) Lisez *Kaahumanu*.

Un grand nombre de missionnaires sont partis le 26 novembre dernier de New-Bedford (Etats-Unis) pour renforcer les stations qui ont été fondées en 1820; les ouvriers employés dans ces îles, en y comprenant les épouses des missionnaires, seront ainsi portés à cinquante-sept. En outre 900 maîtres, dont le salaire n'est pas à la charge de la Société américaine des Missions, se rendent utiles dans les écoles indigènes; la Société donne seulement des livres aux écoliers. Dans les trois stations de Honoruru, Lahaina et Kairua, plus de dix mille personnes se sont associées dans le but de la prière avec l'engagement de s'efforcer d'obéir à la Loi de Dieu et de s'abstenir de ce qu'ils savent y être contraire. Il est probable qu'il n'y a pas dans tout le monde trois autres villages dont une aussi grande proportion de la population ait formé une association morale de ce genre. Il est facile, comme l'expérience l'a déjà prouvé, d'apprendre à lire aux naturels, mais il ne l'est pas autant de les pourvoir de livres. Si les livres qu'ils possèdent actuellement étaient également répartis entre les écoliers, ils n'auraient pas plus de 250 pages chacun; les notions qu'il est possible de leur donner en aussi peu de pages ne sauraient pas être bien étendues; il s'agit cependant de faire faire à ce peuple des progrès en tous genres. Les indigènes sont disposés à faire tout ce qu'ils peuvent; ils paient eux-mêmes leurs 900 maîtres, entretiennent une grande partie des élèves, construisent des églises, et ne demandent pas mieux que de payer les livres si on leur en procure. Un grand obstacle, c'est le manque d'argent monnoyé; toute transaction commerciale doit se faire par échange. Les missionnaires trouvaient jusqu'ici beaucoup de difficultés à régler cette partie de leurs opérations, de manière à ne pas être trop absorbés par les affaires temporelles. Pour remédier à cet inconvénient ils viennent de charger un laïque pieux, M. Johnstone, de tous les intérêts de ce genre. Nous attendons de grandes choses des îles Sandwich, et nous demandons à Dieu de bénir les efforts qu'on y fait pour l'avancement de son règne.

Terrible ouragan à la Barbade.

Un terrible ouragan a ravagé, l'année passée, au mois d'août, l'île de la Barbade. Les édifices publics, les églises, la maison du gouvernement, la résidence de l'évêque, le collége de Codrington, et, outre cela, deux églises et deux écoles appartenant à la Société des Frères-Moraves, et cinq chapelles et une habitation appartenant à la Société des Missions wesleyennes ont été entièrement détruits. Dans toutes les parties de l'île, les huttes des pauvres nègres ont été renversées. Ces pauvres malheureux se sont trouvés sans asile et sans moyen de subsistance. Dans ces graves circonstances, le Comité de la Société des Missions wesleyennes a fait un appel extraordinaire aux chrétiens, pour les engager à se prêter à réparer les brèches de la Mission et à venir au secours des chrétiens de ce pays, qui n'ont plus ni habitations pour se loger, ni église pour se réunir et s'édifier par la lecture de la Parole de Dieu et par la prière. Heureusement aucun missionnaire n'a péri, quoiqu'ils aient vu tomber tout autour d'eux les murs de leurs maisons, qui ne sont plus maintenant qu'un amas de ruines. Mais, d'un autre côté, une lettre écrite par un missionnaire morave, annonce que vingt nègres environ, appartenant aux deux stations de Saron et de Mont-Tabor, ont péri sous les décombres de leurs habitations renversées. La plupart étaient des personnes pieuses, qui avaient trouvé dans l'Evangile la paix de leur âme. Le chrétien n'est point à plaindre dans de pareilles calamités, car il sait en qui il a cru, et il est persuadé que son Sauveur garde fidèlement le dépôt qu'il lui a confié. *Il n'est pas dans les ténèbres, pour être surpris par le jour de Christ, comme on le serait par un voleur.* Mais quand les infidèles *disent paix, paix, alors une ruine subite les surprend, comme les douleurs surprennent une femme enceinte, et ils n'échappent point.* Puis donc que nous ne savons point à quelle heure le Seigneur doit venir, *soyons sobres et veillons.*

SOCIÉTÉ
DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Maladie du missionnaire Lemue.

Il y a un mois que nous annoncions, par la voie de ce journal, le retard inattendu qu'éprouvait l'exécution du projet d'établissement de nos frères chez les Baharutzi, par suite des hostilités qui ont éclaté entre les Griquas et Mosolekatsi. Ces difficultés, auxquelles nous n'étions pas préparés, étaient de nature à nous affliger, sans toutefois ébranler la confiance que nous avons placée dans les promesses du Dieu de l'Evangile. Mais cette épreuve n'était pas la seule à laquelle le Seigneur avait jugé convenable de soumettre notre foi; il nous en réservait une plus sensible encore dans la maladie de notre cher frère Lemue. Une lettre de ce dernier, datée de Platberg, 30 août 1831, et adressée à une sœur de Londres, est conçue en ces termes :

« Ma très-chère sœur, de jour en jour je me propose de vous écrire, mais à peine en ai-je le courage, tant les nouvelles que j'ai à vous communiquer sont peu réjouissantes. Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, il a plu à Dieu de m'éprouver de nouveau, en me privant de la santé, tellement que je suis incapable aujourd'hui de me livrer à la moindre occupation. L'affection dont je souffre paraît être une inflammation chronique d'estomac, accompagnée de vomissemens, et qui me permet à peine de prendre quelque légère nourriture. Quel en sera le résultat? Dieu le sait; mais selon l'homme, il semble qu'il y ait peu d'apparence de rétablissement. Dans l'espoir qu'un voyage pourrait contribuer à me rendre des forces et de l'appétit, je quittai les frères du Kuruman, au commencement de ce mois, pour venir ici à Platberg, station chez les Béchuanas, dirigée par M. Archbell, missionnaire wesleyen. Mon séjour n'a produit aucune amélioration à mon état : je suis toujours souffrant et extrêmement faible. Ce n'est pas faute d'égards, car cet excellent frère, ainsi que sa femme, me prodiguent tous les soins imaginables (1).

« Dans les circonstances où nous nous trouvons, sur le point d'entreprendre un long voyage dans l'intérieur, et de commencer un nouvel établissement, ce qui demande beaucoup de travaux et de renoncement, cette affliction devient plus difficile à supporter; cependant, par la grâce de Dieu, je crois être résigné à sa volonté. Que je vive ou que je meure, c'est à peu près la même chose à mes yeux, car je suis persuadé que Dieu fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Quant à l'avancement de son règne, qui ne sait qu'il a la toute-puissance en main, et qu'il dispose des moyens qu'il lui plaît pour accomplir ses promesses. . . . . Souvenez-vous de moi auprès du trône de la grâce. Vous m'excuserez si je vous écris en peu de mots, mes forces ne me permettent guère de vous écrire davantage. S'il plaît à Dieu je retournerai au Kuruman la semaine prochaine. Saluez tous nos amis et frères. »

---

(1) Il est à peine besoin de faire remarquer que la maladie dont notre frère est affligé, ne doit point être attribuée à l'influence du climat du sud de l'Afrique. Ces sortes d'inflammations sont très-communes en Europe, et parmi les différens champs de travaux dans lesquels les missionnaires européens travaillent aujourd'hui, il en est peu où leur vie ait été plus épargnée qu'au Cap de Bonne-Espérance; la longue carrière de MM. Moffat et Hamilton chez les Béchuanas, de M. Vos à Tulbagh, et de MM. Shaw et Shrewsbury en Cafrerie, et de tant d'autres, en est une preuve irrécusable.

(*Rédacteurs.*)

Oh que les voies de Dieu sont incompréhensibles, et que ses jugemens sont difficiles à sonder! Il n'y a que quelques semaines que nous nous livrions aux plus douces espérances : la contrée habitée par les Baharutzi avait été heureusement explorée par notre frère Rolland; un emplacement avait été choisi par lui, et amicalement con-concédé par le chef de cette tribu; tous les préparatifs étaient faits; nous ne doutions presque pas que la première lettre que nous recevrions du pays des Béchuanas ne nous apportât la nouvelle de l'établissement définitif des missionnaires français au milieu des sujets de Mokatla; et voilà qu'aujourd'hui cet horizon si radieux s'est obscurci, et que cette porte si vaste et si belle semble s'être fermée : la guerre est dans l'intérieur de l'Afrique, et l'un de nos chers amis est malade, sérieusement malade, incapable de tout travail, presque mourant.

Notre foi avait besoin d'être purifiée, retrempée, notre soumission d'être mise à l'épreuve, notre patience d'être exercée : voilà pourquoi le Seigneur nous a affligés; *or nous savons que l'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance; or l'espérance ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.* Non, l'espérance ne confond point, et nous pouvons le dire ici à la louange de la grâce de notre Dieu, ce coup, quelque terrible, quelque inattendu qu'il ait été pour nous, ne nous a point abattus. Le Seigneur nous a rappelé et nous a fait sentir plus vivement que jamais, que l'œuvre du salut des païens ne dépend ni de notre frère Lemue, ni de notre frère Rolland, et que quand il les retirerait tous deux de la sphère de travaux où il semblait vouloir les employer si utilement, son règne ne s'établirait pas moins au sud de l'Afrique. Il y a plus; si nous avons la foi, nous devons croire que quand la mort moissonnerait, les uns après les autres, tous les missionnaires qui travaillent actuellement dans le monde à prêcher la bonne nouvelle de Christ, Dieu saurait trouver dans sa sagesse et dans sa puissance mille moyens de les remplacer et de suppléer à leurs travaux, car il faut que l'œuvre des Missions marche; elle est avant tout l'œuvre de Dieu; il l'a expressément commandée par sa Parole, il l'a déjà bénie par sa grâce; ses promesses n'ont point changé. Fortifions-nous donc en lui, chers frères et chers collaborateurs de la France et de l'étranger, et ne nous laissons point décourager par une affliction qui non seulement ne nous affranchit point de l'obligation de coopérer à l'œuvre du Seigneur, mais qui doit, au contraire, nous porter à y abonder de plus en plus.

Quant à notre frère Lemue, quelle que soit la volonté de notre Dieu à son égard, soit qu'il l'ait déjà rappelé à lui, soit qu'il veuille le guérir et l'employer encore à l'avancement de son règne, il est bienheureux, et nous ne devons pas le plaindre. Sa lettre prouve qu'il est puissamment soutenu; la paix, le calme, l'entier abandon à la volonté de son Maître que respirent les lignes qu'a tracées sa main affaiblie, d'où lui viendraient-ils, si ce n'est de l'Esprit du Seigneur? Sans l'espérance qui l'anime, que sa position serait affreuse! Eloigné de ses parens et de ses amis, jeune et au moment de mettre la main à une œuvre à laquelle il s'était préparé pendant si long-temps, se voir dépérir, devenir incapable de travail...., la chair frémit à cette pensée. Mais la foi rend le fidèle triomphant dans ses épreuves; elle le console dans toutes ses afflictions. Peut-être dans ce moment est-il auprès de son Maître, qui l'a recueilli dans sa gloire; s'il en était ainsi, il ne faudrait pas le pleurer, ce serait un combattant que le Seigneur aurait couronné avant le combat.

Notre frère Pellissier, qui doit avoir quitté Wagenmaker-Vallée au commencement de novembre, est sans doute arrivé, à l'heure qu'il est, dans le pays des Béchuanas. Sa présence contribuera à réjouir ses frères, qui, plus que jamais, ont besoin d'être encouragés et fortifiés.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DU RHIN.

La Société des Missions du Rhin a subsisté pendant quelques années sous le nom de *Société des Missions de Barmen;* mais depuis qu'il y a deux ans, les Sociétés de Cologne, de Clèves et de Wesel se sont unies à elle pour coopérer à ses travaux, elle a pris le titre plus général de Société des Missions du Rhin. Barmen, où se trouve l'institut des Missions fondé et entretenu par cette Société, est une petite ville située dans le Wupperthal, qui était autrefois enclavé dans le duché de Cleveberg, et qui fait partie aujourd'hui de la Prusse rhénane. Plus d'une circonstance a concouru a resserrer entre la Société du Rhin et la Société de Paris des liens que l'amour de Christ avait déjà formés : et d'abord l'origine de ces deux Sociétés, qui date à peu près de la même époque; puis leur champ de travaux, qui est le même, le sud de l'Afrique; enfin le fait assez remarquable qu'à deux reprises différentes, les premiers missionnaires partis de Barmen et de Paris ont été transportés en Afrique par les mêmes vaisseaux. Aussi est-ce à bon droit que le rapporteur de la première de ces deux Sociétés disait, dans son dernier rapport, que notre Société était la *sœur* de celle du Rhin. Ainsi, selon le monde, ces deux institutions seraient rivales; mais dans le règne de Dieu, et entre enfans de Dieu, il n'y a de rivalité permise que celle de s'aimer et de prier les uns pour les autres. Les bénédictions accordées à l'une ou l'autre des branches de la grande famille des chrétiens, loin d'être pour les autres un objet d'envie, doivent au contraire les réjouir, les encourager et les disposer à l'action de grâce. C'est le sentiment qui nous porte à rédiger cet article: nous désirons faire connaître à nos frères de France les grâces signalées que le Seigneur, dans sa bonté, se plaît à répandre sur les travaux de nos frères du Rhin, afin qu'ils en bénissent Dieu avec nous, et qu'ils soient encouragés à lui demander pour eux-mêmes les mêmes dons. Les faits suivans sont empruntés au dernier rapport de cette Société, que nous venons de recevoir.

La Société des Missions du Rhin publie une feuille des Missions qui compte 12,706 abonnés. Il y a plusieurs villes et plusieurs villages en Allemagne où cette gazette religieuse est plus répandue et plus lue qu'aucun journal politique. Ainsi, par exemple, à Berlin, elle a 1,725 abonnés; à Brême, 311; à Dresde, 325; à Nuremberg, 300; à Peterwaldau en Silésie, 800; et dans la seule vallée de la Wupper, 2,000. Ce nombre prodigieux d'abonnés à un journal rédigé dans un style très-simple, et, comme le disait dernièrement son rédacteur, écrit *pour les paysans*, peut servir à donner la mesure de l'esprit chrétien répandu dans une grande partie de l'Allemagne.

Le produit de cette feuille a mis le Comité de Barmen en état de commencer la construction d'une maison de Missions dont la première pierre a été posée le 1^er^ juin 1831, et qui sera achevée dans le courant de ce printemps. Comme le fonds créé au moyen des profits de la Gazette des Missions ne suffisait pas pour terminer la construction de cet édifice, qui a coûté une somme assez considérable, quelques chrétiens d'Elberfeld ont prêté sans intérêt un capital de 5,000 thaler, ou 20,000 fr., que l'on espère pouvoir rembourser au moyen des bénéfices futurs qu'il est permis d'attendre d'un journal qui a si heureusement prospéré jusqu'à présent. Une circonstance digne de remarque, c'est que, dans le même temps que les chrétiens du Rhin jetaient dans la vallée de Barmen les fondemens d'une maison pour la préparation des missionnaires, les premiers missionnaires de cette Société, les frères von Wurmb et Leipoldt, élevaient une Église et une maison d'école parmi les Hottentots au sud de l'Afrique. Et dans ce fait, nous avons une nouvelle preuve de l'esprit de foi et d'amour qui anime la plupart des membres de la Société du Rhin; car l'on n'eut pas plutôt appris à Barmen que les deux missionnaires dont il vient d'être fait mention avaient acheté dans les montagnes des Cèdres un terrain pour y fonder un établissement, et qu'ils étaient sur le point d'y bâtir une église et une maison d'école, qu'en peu de temps on réunit la somme nécessaire pour cet achat et ces constructions, sans être obligé de toucher à la caisse de la Société, qui est réservée pour les dépenses courantes; et même la collecte faite à cette occasion ayant dépassé de beaucoup ce que l'on attendait, le Comité s'est vu en état d'en envoyer le surplus aux frères de l'Afrique, pour couvrir les premières dépenses de leur établissement.

Les recettes totales de la Société, pendant l'année 1831, se sont élevées à 9,415 thaler, 37,500 fr. à peu près, somme considérable, si l'on réfléchit que la Société du Rhin n'embrasse qu'une partie des états du roi de Prusse sur le Rhin, et qu'il existe en Allemagne plusieurs autres Sociétés de Missions, entre autres à Berlin, à Leipsig, à Kœnigsberg, à Dresde, etc., etc., et que la Société des Missions de Bâle (en Suisse) y a partout de nombreuses et puissantes auxiliaires.

La Société des Missions du Rhin compte actuellement six missionnaires au sud de l'Afrique, dont quatre, MM. Théobald von Wurmb, Jean Leipoldt, Gustave Zahn et P.-D. Luckoff, ont fait la traversée de Londres au Cap avec nos frères Lemue, Rolland et Bisseux; et les deux autres, MM. J.-G. Knab et Gérard Terlinden, se sont embarqués l'année passée sur l'*olive Branch* avec notre frère Pellissier. Zahn s'est fixé à Tulbagh, à 30 lieues nord du Cap, où il est devenu le compagnon d'œuvre du missionnaire Ariel Vos, le patriarche des évangélistes de la colonie. Luckoff prêche également l'Évangile aux colons et aux esclaves de Stellenbosch, chef-lieu d'un autre district de la colonie, à dix lieues est de la ville du Cap. Terlinden doit l'avoir rejoint pour s'associer à ses travaux et partager les bénédictions d'un ministère que le Seigneur couronne des fruits les plus réjouissans. Quant à Knab, il est destiné à aller renforcer la station fondée et dirigée par MM. Wurmb et Leipoldt dans les montagnes des Cèdres, et qui présente à son origine un aspect si riant, que nous allons nous y arrêter quelques instans.

Dans les montagnes des Cèdres, à cinq journées nord de la ville du Cap, et à quelques lieues du village de Clanwilliam, est une petite vallée environnée de toutes parts d'énormes rochers qui semblent la séparer du monde entier et en faire une solitude complète. Le climat en est sain, et le sol fertile. Tous les fruits, les figues et la vigne même y parviennent à parfaite maturité. L'eau y est abondante et de bonne qualité. Les seuls inconvéniens que présente ce séjour sont, en été, une chaleur excessive qui s'élève quelquefois jusqu'à 114 degrés Fahrenheit; et dans la saison des pluies, des torrens qui grossissent tellement, qu'ils transforment quelquefois la vallée en un lac pendant quelques heures. Mais ces désagrémens sont compensés par d'immenses avantages. C'est là que les missionnaires du Rhin, Wurmb, sa femme et Leipoldt, se sont fixés au commencement de 1830. Après avoir acheté ce terrain pour le prix de 25,000 florins du Cap, environ 11,000 francs, les missionnaires changèrent son nom, et l'appelèrent Neu-Wupperthal (le Nouveau-Wupperthal), en mémoire de l'heureuse contrée du Rhin, où le Seigneur leur a fait la grâce de se préparer aux fonctions de leur ministère. Mais en passant des mains de son ancien propriétaire dans celles de ses nouveaux maîtres, cette contrée n'a pas seulement changé de nom, mais encore d'aspect et de destination. Auparavant, elle était la propriété d'un fermier qui avait à son service de nombreux esclaves paresseux et livrés à toutes sortes de vices : le seul moyen que l'on connût pour les faire travailler était le fouet et la violence. Aussi ces lieux ne retentissaient-ils que des cris de l'exacteur et des soupirs des malheureux qui s'acquittaient en murmurant des pénibles corvées qu'on leur imposait. L'ivrognerie, les juremens, le jeu, les querelles étaient devenus leurs passe-temps. Mais aujourd'hui, on y voit régner la paix et la concorde. Les cent et quelques

Hottentots qui s'y sont réunis de plusieurs parties de la colonie sont traités avec amour par les missionnaires, qui s'envisagent beaucoup moins comme leurs maîtres que comme leurs protecteurs, leurs bienfaiteurs et leurs pères ; et les louanges de Dieu, avec les doux sons de la prière, s'élèvent maintenant vers le Seigneur, du fond de cette paisible retraite où le Dieu de l'Évangile est connu, invoqué et adoré.

L'établissement du Wupperthal africain se compose de Hottentots, de Namaquois et de Bâtards ou Bushmen. Pour entretenir l'ordre dans cette petite république, et faire régner la paix entre des hommes de caractères et de mœurs si différens, les missionnaires ont senti le besoin d'établir une règle à laquelle s'engagent solennellement à se soumettre tous ceux qui se présentent pour être reçus à Neu-Wupperthal. Voici l'esprit de quelques-uns des articles de cette constitution.

La Parole de Dieu est la seule règle de la foi et de la vie de l'Eglise chrétienne de Wupperthal.

Les membres admis dans le sein de l'établissement promettent de respecter le culte public, d'y assister régulièrement, et de sanctifier le jour du dimanche.

Ils jurent de renoncer à la superstition, à l'idolâtrie, aux juremens, à la fornication, à l'adultère, à l'ivrognerie, etc.

Être fidèles aux lois du pays, se montrer respectueux envers le gouvernement, est un autre devoir que la constitution prescrit comme sacré.

« Nous ne mettons pas seulement au nombre des œuvres des ténèbres, disent ailleurs les missionnaires, les crimes que l'autorité est obligée de punir, comme le meurtre, le vol, le parjure, etc., mais encore l'envie, l'irritation, les injures, les querelles, la médisance et les autres péchés semblables, dont nous prions Dieu de nous préserver dans sa grande miséricorde. »

D'autres articles règlent les devoirs des habitans du Wupperthal, relativement au travail, à la propreté, aux services à se rendre les uns aux autres, à la véracité et à la probité qui doivent présider à leurs relations, aux précautions à prendre pour éviter les querelles ou pour les faires cesser. Ces lois, qui ne seraient pas nécessaires pour des hommes qui ont éprouvé dans leurs cœurs la puissance régénératrice de l'Évangile, sont destinées à servir de frein à des païens, encore sans foi et sans piété.

D'autres dispositions sont relatives aux soins que chacun doit prendre de sa maison, de son bétail, de son jardin et de ses champs. Il est absolument défendu de faire usage de liqueurs fortes, de fréquenter les lieux de divertissemens païens, de recevoir aucun étranger dans la colonie; les jeunes gens des deux sexes doivent s'abstenir de toute relation hors de la vue de leurs parens.

Enfin, il y a des lois concernant le mariage et les devoirs envers les pauvres et les malades.

Quelques extraits du journal du missionnaire Wurmb, nous mettront à même de connaître plus en détail l'esprit de cet intéressant établissement et de ceux qui le dirigent :

Du 9 *mars* 1830. « Je faisais après minuit le tour du jardin, pour m'assurer que tout était dans l'ordre, quand des sons articulés partant d'une des huttes de nos gens frappèrent mes oreilles. J'écoutai ce que ce pouvait être, et j'entendis une femme se répandant en ferventes prières devant Dieu. Elle lui demandait le pardon de ses péchés, qu'elle confessait un à un; elle le remerciait de son amour, et surtout de ce qu'il avait envoyé son Fils au monde; enfin, elle lui adressa aussi pour moi et pour mon cher compagnon d'œuvre Leipoldt une prière simple et cordiale, qui me toucha profondément. Que sont au prix de pareilles joies, les fatigues et les peines que nous endurons ici!! Ayant ouvert doucement la porte, j'apperçus la vielle Trey à genoux, à la lueur d'un petit feu qui brûlait dans sa hutte. Dès qu'elle m'aperçut elle se leva et dit: «D'où vient donc le doux sentiment que j'éprouve après la prière?» Nous causâmes et priâmes encore ensemble. Cette veuve, qui est née dans le pays des Cafres, s'est rapprochée de nous, avec un vif désir de connaître Dieu.

Du 10 *mars.* «Un pauvre Hottentot malade est venu nous voir aujourd'hui avec son fils. Il souffrait beaucoup d'une tumeur cancéreuse, et aurait bien voulu obtenir de nous quelque remède, qu'il était venu chercher de très-loin et par des chemins fort pénibles. Je cherchai à lui faire comprendre comment il devait aller au Sauveur, en lui disant, qu'il n'avait qu'à s'adresser à lui, dans le sentiment de sa misère, et qu'il trouverait en Christ un médecin pour tous les maux de son âme. Après m'avoir écouté avec attention et avoir assisté à notre service du soir, il me dit: *Oy baas* (c'est-à-dire, cher Monsieur), *ce que j'ai entendu aujourd'hui me manquait depuis long-temps.* »

Du 14 *mars.* «Nous avons eu cette nuit un terrible orage, sans pluie. Le thermomètre de Fahrenheit marquait 114 degrés. Je me levai pour être spectateur d'une scène que je n'avais point encore contemplée en Afrique. Oh quel majestueux spectacle se présenta à mes regards! Les cimes des rochers étaient tout en feu; et tel était le fracas occasionné par les coups de foudre, que tous nos gens s'étaient levés, et debout devant leurs habitations ils s'entretenaient ensemble de la grandeur de Dieu. Nous parcourûmes leurs huttes, frère Leipoldt, ma femme et moi, afin de mettre à profit cette révélation du Dieu de la nature, en les instruisant des perfections de Dieu. A mon retour, je m'assis devant notre maison, absorbé par l'idée de la majesté du Seigneur; à peine y étais-je demeuré quelque temps, que j'entendis chanter dans une des maisons voisines, le cantique qui commence par ces mots : *Jésus reçoit les pécheurs.* Il est à remarquer que nous le leur avions appris quelque temps auparavant. Ce cantique éleva mon âme au Seigneur, et je pus le bénir de la grâce inexprimable qu'il m'a faite de couvrir toutes mes souillures, du vêtement sans tache de sa parfaite justice. »

Du 26 *mars.* « M'étant mis en route aujourd'hui à deux heures du matin, je rencontrai un esclave, que son maître avait envoyé quelque part en estafette. M'en étant approché et ayant lié conversation avec lui, je lui demandai s'il savait qui avait créé ces rochers, ces forêts et ces montagnes. Il me répondit : « Non, jamais on ne m'a parlé de cela; j'ignorais que ces choses eussent été créées. » Là-dessus je lui annonçai le Dieu vivant : il fut touché jusqu'aux larmes, quand je lui parlai de l'amour de Jésus pour les pauvres esclaves. Quand j'eus fini, Alkaster, le Cafre-Bâtard qui m'accompagnait et qui est un des membre de notre établissement, lui exprima combien il était heureux, depuis qu'il entendait tous les jours parler de Dieu et de l'amour de Jésus-Christ pour les pauvres païens. Je bénis Dieu du fond de mon cœur, en entendant une pareille confession sortir de la bouche d'Alkaster, et je reçus l'assurance que le Seigneur avait commencé son œuvre en lui. »

Du 5 *mai.* « Cette nuit un tigre s'est jeté sur notre troupeau de bétail et nous a causé beaucoup de dommages. Après le service du matin, j'ai lu aux quatre-vingts Hottentots nouvellement arrivés dans notre vallée, les lois de l'établissement; je les ai invités à me toucher la main en signe de la promesse qu'ils ont faite de les observer. Ensuite j'ai présenté à l'assemblée le Hottentot-Bâtard Gerta Loew, en qualité de surveillant. Nous avons lieu d'être très-satisfait de lui; nous avons même la certitude que son cœur est changé. A dix heures nous avons assigné aux nouveaux venus un emplacement pour y bâtir leurs maisons et des portions de terrain pour établir leurs jardins. Le soir je suis allé à Buickerskraal où j'ai prêché à une nombreuse assemblée sur Genèse, I, 1. Dieu bénisse sa parole! Après le service, un païen avancé en âge me prit à part et me dit : « Maître, ce que vous avez dit est-il bien vrai, que Dieu reçoit en grâce tous les pécheurs qui viennent à lui? ». Je répondis affirmativement à sa demande, en lui prouvant par l'Écriture la vérité de ce que je lui disais. Sur quoi il ajouta : « Mais je suis un trop grand pécheur, » et il commença par me faire une longue confession de ses péchés. Puis, un moment après, me prenant la main et la baisant, il me dit : « Maître, c'est Dieu qui vous a envoyé vers moi dans mes vieux jours; priez-le qu'il me pardonne. » Le soir, j'ai eu beaucoup de joie, avec les enfans de l'établissement.

« L'instruction a lieu tous les soirs; frère Leipoldt est chargé des hommes et des jeunes gens, et moi des femmes et des enfans. Je donne d'abord une heure aux enfans, puis une heure aux femmes. Voici l'ordre de la leçon que je fais aux enfans. Nous commençons par chanter un cantique, ensuite je les catéchise. L'instruction finie, chaque enfant est invité à prier à son tour; enfin, nous nous jetons tous à genoux, et je termine par la prière. Parmi ces enfans, il en est qui nous donnent beaucoup de joie, par le désir qu'ils ont d'apprendre. Leurs progrès nous étonnent. »

Du 6 mai. « Aujourd'hui nous avons fait l'examen de nos écoliers les plus âgés, pour nous assurer de leurs progrès dans la connaissance de la vérité; je vais vous rapporter les réponses que j'ai obtenues d'un Namaquois de la tribu des Damaras, âgé de 65 ans. Il y a trois mois que cet homme étant venu dans le pays pour voler et ayant appris qu'il était arrivé dans les montagnes des cèdres deux hommes blancs qui avaient une bonne nouvelle à annoncer à tous les païens, il ne vint d'abord à nous que par curiosité, puis il a fini par ouvrir son cœur à la vérité. L'entretien suivant que j'ai eu avec lui, le jour de l'examen de notre école, vous en convaincra. —Moi : Qui t'a créé, Janni? Janny : Je pense que c'est Dieu. Moi : Comment sais-tu que c'est Dieu? Janni : Quand je considère le monde, les arbres, les montagnes, les grandes eaux, je me dis : Il faut qu'il y ait un Dieu tout-puissant, qui a créé toutes ces choses. Moi : Sais-tu ce qu'est Dieu? Janni : Dieu est esprit, et quoique nous ne le voyions pas, il voit tout et peut tout faire. Moi : Qui t'a dit que Dieu était esprit? Janni : Ce bon livre que vous nous expliquez, maître. Moi : La Bible nous enseigne-t-elle autre chose touchant Dieu? Janni : Oui, maître, ce livre nous apprend à connaître Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, comme le seul vrai Dieu, et nous commande de l'adorer. Moi : Dis-moi les dix commandemens. (Ici Janni les récita sans hésitation.) Moi : As-tu toujours observé les commandemens de Dieu? Janni : Oh! non, maître, je les ai au contraire toujours violés. Moi : Qui est l'auteur du péché? Janni : C'est le diable, qui a induit nos premiers parens Adam et Ève à pécher, et c'est ce péché qui a corrompu notre nature. Moi : Comment t'est-il possible de fuir la colère de Dieu, et d'être délivré de tes péchés? Janni : Par mon Seigneur Jésus uniquement; il n'y a de salut en aucun autre. Moi : Qu'est-ce que Jésus-Christ a fait pour sauver les pécheurs ? JANNI : Il a souffert et il a versé son sang pour nous? MOI : Qu'est-ce que Dieu demande de nous, pour que nous ayons part au salut que Jésus-Christ nous a mérité? JANNI : La repentance et la foi. MOI : Peux-tu me dire ce que c'est que la repentance? JANNI : C'est une douleur sincère de nos péchés jointe à un sentiment d'horreur pour le mal. MOI : Qu'est-ce que la foi? JANNI : C'est la ferme conviction que Jésus-Christ m'a aimé et s'est sacrifié lui-même pour moi, etc. »

Du 10 *mai.* « Après l'école, j'ai mêlé de l'argile avec du lisier de vache, pour en enduire les murs extérieurs de notre maison, afin de les préserver de l'humidité, dans la saison des pluies. Je puis dire que je n'ai point honte de pareils travaux auxquels je me livre avec joie pour l'amour du Seigneur. (1) Nous sommes obligés de servir de modèles à nos gens en toutes choses, et à l'égard du temporel, et à l'égard du spirituel. Ce n'est qu'ainsi qu'un missionnaire peut leur inspirer de la confiance et du respect. Aussi exerçons-nous ici toutes sortes de professions; nous sommes tour-à-tour maçons, charpentiers, architectes; nous faisons des tables, des chaises, des fenêtres, des portes, et dans ce moment nous sommes occupés à construire une charrue. Nous travaillons aussi aux champs et dans nos jardins. Il est vrai que les produits de notre industrie ne sont pas tellement bien faits qu'ils puissent supporter l'examen d'un artiste européen; mais nous espérons qu'avec le temps, la pratique et surtout l'aide de Dieu, nous parviendrons à nous perfectionner; tout repose ici sur le frère Leipoldt et sur moi, et ma femme est chargée seule de l'éducation des femmes.

---

(1) Il faut se rappeler que le missionnaire Wurmb est un baron allemand.

(*Rédacteurs.*)

Du 27 mai. « Nous sommes à labourer maintenant, ce qui me fatigue beaucoup, car nous sommes obligés de tenir presque toute la journée les cornes de la charrue, que nous ne quittons que pour nous rendre soit à l'église, soit à l'école. »

Du 6 juin. « J'ai passé aujourd'hui l'un des plus beaux jours ma vie. Le Seigneur nous a accordé la joie de baptiser la première femme qui ait été convertie depuis que nous sommes ici. Nous lui avons donné le nom de Christine-Marie-Pétronille Luthering. Cette cérémonie a produit une grande impression sur l'assemblée; bien des larmes ont coulé. Veuille le Seigneur achever son œuvre dans cette chère âme, et répandre abondamment son esprit sur notre cher troupeau ! »

Les missionnaires du Wupperthal africain ne bornent pas leur ministère à la vallée où ils se sont fixés, mais ils font des excursions plus ou moins longues, hors de la vallée, afin d'annoncer l'Évangile aux diverses tribus qui vivent dans leur voisinage. Dans un de ces voyages qui a duré six semaines, Wurmb a prêché quarante-six fois, sans compter le culte domestique qu'il a présidé soir et matin, et dans lequel il a toujours expliqué un passage de la sainte Écriture.

Réjoui par les nouvelles qu'il avait apprises des heureux commencemens de l'établissement de Neu-Wupperthal, son Excellence le gouverneur de la colonie est venu lui-même visiter les missionnaires allemands dans leur vallée solitaire, et leur a exprimé son entière satisfaction et son désir de leur être utile dans une cause qui est chère à son cœur, et à laquelle il s'intéresse en chrétien. Le gouvernement leur a accordé l'autorisation de prêcher dans toutes les églises anglaises et hollandaises de la colonie, d'y administrer les sacremens et d'y bénir les mariages.

Ainsi, jusqu'à présent, le Seigneur s'est montré puissant et magnifique dans les montagnes des Cèdres, et nous avons la confiance qu'il continuera à y bénir et à y faire prospérer ses chers serviteurs nos bien-aimés frères.

OCÉANIE.

ILES HABAI OU VAVOU.

Jusqu'à présent les îles situées à l'extrémité est de l'Océanie ont presque exclusivement fixé les regards de l'observateur chrétien, et cela était assez naturel. C'est par les îles Georges et de la Société qu'a commencé le réveil religieux de cet immense archipel, et c'est à ces îles qu'il s'est borné pendant les premières années de la Mission. Mais aujourd'hui le Seigneur semble vouloir opérer à l'ouest de l'Océanie, ce que sa grâce et la puissance de son Evangile accomplit, il y a une dizaine d'années, à Otahiti, Huaheine, Raiatéa, et ce que sa bonté nous donne de voir encore aux îles Sandwick. Les îles des Amis, les îles Habai et plusieurs autres groupes environnans commencent à éprouver l'action de cet Esprit, qui, lorsqu'il souffle sur des champs semés d'ossemens secs, les ranime et les vivifie, et ainsi s'accomplit de plus en plus la Parole du Dieu immuable dans ses promesses : *Ma justice est près, mon salut a paru, et mes bras jugeront les peuples ; les îles se confieront en moi, et leur confiance sera en mon bras.*

Voici ce qu'écrit, sous la date du 26 novembre 1830, M. Thomas, missionnaire à Likufa, dans les îles Habai ou Vavou :

« Vous n'apprendrez pas, sans un profond sentiment de reconnaissance, que le Seigneur nous soutient miséricordieusement dans notre œuvre, et qu'il a béni sa Parole pour les habitans de ces îles; de sorte que dans le sentiment des grâces qui nous sont accordées, nous pouvons nous écrier : « Le Seigneur des armées est avec nous; le Dieu de Jacob est notre refuge. »

« Le 7 de ce mois nous avons baptisé douze adultes, qui ont renoncé publiquement à l'athéisme, et qui se sont consacrés solennellement au service de Jéhovah, leur Dieu et leur Maître; nous espérons que le Seigneur les a admis au nombre de ses enfans, en remplissant leur cœur de son amour et en leur donnant son Saint-Esprit. Il a plu au Seigneur de répandre aussi son Esprit sur les habitans de ce lieu, car plusieurs se sont détournés des voies de mensonge dans lesquelles ils marchaient, et s'humilient maintenant devant Dieu. Parmi ceux qui ont depuis long-temps renoncé à l'athéisme, il en est plus de soixante-dix qui fréquentent régulièrement les réunions, entre autres notre roi Taufaahau, en qui il paraît s'être opéré un changement réjouissant. Il est devenu humble; vendredi passé je l'ai engagé, pour la première fois, à prier dans la réunion, ce qu'il a fait d'une manière très-convenable. Pour toutes ces grâces, nous bénissons notre Chef glorieux.

« Nos assemblées sont nombreuses, et nous avons en général des auditeurs sérieux, attentifs, et qui paraissent avoir faim de la Parole du Dieu vivant. Le roi est un des plus assidus; il en est de même de quelques autres des principaux chefs.

« L'école des garçons, que je visite chaque matin, est dans un état prospère. Cent soixante-dix enfans y reçoivent une instruction élémentaire; dix-huit d'entre eux sont instituteurs. Il est beau de voir le roi et les principaux chefs venir s'y asseoir, chaque matin, sur le même banc que les autres, pour assister au catéchisme. Ils ont appris par cœur le Catéchisme, l'Oraison dominicale et le Symbole, qu'ils répètent ensemble tous d'une voix.

« L'école des filles prospère également par les soins de madame Thomas, qui la dirige seule depuis son origine. Elle compte cent cinquante écolières, dont dix institutrices. On comprend, sans qu'il soit besoin de le dire, qu'il a fallu beaucoup de patience et de persévérance pour habituer à l'ordre et au silence des gens aussi grossiers et tellement accoutumés à s'abandonner à l'impulsion de leur volonté propre. Béni soit le Seigneur, nous sommes heureux de voir que beaucoup a été fait, quoiqu'il reste encore beaucoup à faire. Les progrès que nos écoliers ont faits sont encourageans. Le plus grand nombre sait lire la sainte Écriture, que nous mettons entre leurs mains. Nos écoles se composent d'adultes principalement.

« En vérité, le Seigneur a ouvert une grande porte devant nous : les campagnes blanchissent pour la moisson. Jusqu'ici je ne vous ai parlé que de l'île que nous habitons, mais il y a hors de notre île d'autres populations que je ne puis visiter, et qui pourtant manifestent le désir ardent de recevoir la Parole de vie. Le nombre des îles qui composent notre groupe (des îles Habai), et qui toutes sont soumises au gouvernement de notre roi Taufaahau, fils du fameux Tubou-Toa, est de dix-huit. J'ai eu beaucoup de peine à découvrir le nombre exact de leurs habitans, mais je crois cependant qu'il est au moins de quatre mille. Parmi ces quatre mille, dix-huit cents ont renoncé au paganisme, et adressent maintenant leurs prières au vrai Dieu; mais, à l'exception des indigènes de notre île et des îles les plus voisines, ils sont pour la plupart comme des brebis sans pasteurs. Il est vrai que quelques-uns des plus éloignés visitent notre île de temps en temps, mais cela n'est pas suffisant; ils auraient besoin d'un guide qui les dirigeât habituellement dans tout ce qu'ils ont à faire, et je ne doute pas que s'ils pouvaient avoir un missionnaire qui les instruisît dans le christianisme et qui leur fît comprendre tous les avantages de l'Évangile, ils ne renonçassent tous ensemble au paganisme, et ne se convertissent au vrai Dieu : c'est vous dire que nous avons besoin d'un second missionnaire; le roi lui-même le désire; il me disait ce matin : « Si vous mourez, vous ne pourrez plus instruire mon peuple. »

Le missionnaire parle ensuite des essais de traduction qu'il a faits de saint Matthieu, des vingt premiers chapitres de l'Exode, de l'histoire de Joseph, de quelques psaumes et de quelques hymnes, et d'une partie des Actes des Apôtres; il espère continuer ce travail, si le temps et ses forces le lui permettent; puis il ajoute :

« C'est ainsi que le Seigneur nous a bénis et a glorifié parmi nous son Nom et sa Parole. Que les amis des païens sachent que nous avons reconnu par expérience que le nom de Jésus est terrible aux dieux des païens, et qu'il marche de conquête en conquête. Un grand pays nous est échu en partage, mais nous avons besoin d'auxiliaires pour en prendre possession. »

Voici quelques autres détails extraits du journal de M. Thomas :

Du 12 *février* 1831. « Aujourd'hui le roi m'a apporté quatre dieux de Tonga. Ces dieux, à ce qu'il m'a dit, étaient adorés dans ces îles il n'y a que fort peu de temps; ce sont des morceaux de bois, façonnés à la ressemblance de l'homme ou plutôt de la femme; ils ont l'air très-vieux, et je les expédierai en Angleterre par la première occasion, si toutefois ils peuvent supporter le voyage, car ils sont tellement rongés par les vers, que je crains qu'ils ne tombent en pièces avant d'y être arrivés. Les amis des Missions seront réjouis d'apprendre que ces idoles, qui recevaient autrefois un culte, sont maintenant mises de côté comme des objets de nulle valeur, et que les maisons qui leur étaient consacrées, habitées maintenant par leurs adorateurs, sont sanctifiées par la Parole de Dieu et par la prière. C'est ainsi que le Seigneur accomplit sa promesse : *Les idoles sont jetées aux taupes et aux chauves-souris*, et son saint Nom est exalté. Il affame les dieux des païens, et détruit les repaires du mensonge. Que les amis des Missions s'en réjouissent et donnent gloire à Dieu, qui a fait une œuvre aussi merveilleuse ! »

8 *mars*. « Dans le cours de la journée plusieurs assemblées publiques ont eu lieu, auxquelles ont assisté Finaü, roi de Vavou, et quelques uns de ses gens. Satan a employé ses meilleurs argumens, dans cette occasion, pour détourner notre roi de la voie du salut : un vieux chef, qui est considéré comme le patriarche de tous les autres, a fait tous ses efforts pour l'ébranler, en lui disant qu'il n'aimait plus ses parens depuis qu'il est devenu chrétien, qu'il lui faudra abandonner toutes ses femmes, etc. Le roi est demeuré ferme, sans répondre. A la suite de l'une de ces assemblées, je m'approchai de lui pour l'encourager et pour sonder ses dispositions. Il me dit alors qu'il éprouvait de grands combats, que chacun lui en voulait, mais qu'il était décidé à persévérer. Béni soit le Seigneur, qui lui donne la force de demeurer inébranlable ! »

Le 2 avril, M. Thomas ayant appris qu'un jeune Portugais, qui se trouvait dans l'île de Vavou, l'accusait de répandre de mauvaises doctrines, et faisait tous ses efforts pour ramener les indigènes à leur ancienne idolâtrie, alla le trouver, et lui fit, en présence de plusieurs chefs, des reproches auxquels celui-ci ne répondit que d'une manière évasive. Ensuite s'adressant au roi de Vavou et à tout son peuple qui était assemblé, il les exhorta à ne pas croire à cet imposteur, mais à s'attacher toujours plus fortement à la Parole de Dieu et à se convertir à lui; puis il produisit en leur présence son certificat de consécration, et la Bible qu'il avait reçue le jour de son ordination, ajoutant que les missionnaires étaient venus pour être leurs gardiens et leurs protecteurs; qu'ils ne convoitaient pas leurs biens, mais qu'ils n'avaient qu'un désir, c'est que leurs âmes fussent sauvées. Quelques chefs s'écrièrent alors : « Ne vous alarmez point, nous ne le croyons pas; c'est à vous que nous voulons ajouter foi. » Et à la suite de cette scène, le missionnaire leur prêcha la Parole de Dieu.

VARIÉTÉS.

Lettre du vieux roi Tamatoa.

L'ŒUVRE des Missions établit une correspondance entre tous les peuples du monde. Le morceau qui suit est la traduction d'une lettre que Tamatoa, roi de l'île de Raiatéa a adressée à une dame chrétienne de Birmingham, qui lui avait envoyé en présent un pupître à écrire. Cette lettre a été écrite sous sa dictée, par l'un des diacres de l'église de Raiatéa, le vieux roi ne pouvant pas le faire lui-même à cause de ses infirmités et surtout de la faiblesse de sa vue. Le missionnaire Williams, qui à été chargé d'expédier cette lettre, assure qu'elle n'a pas été retouchée, et que la traduction qu'il en a faite, est parfaitement conforme à l'original :

Chère amie, madame G,

« Je vous souhaite santé et salut en Jésus-Christ notre

Sauveur! J'ai reçu le joli pupître à écrire que vous m'avez envoyé. Mon cœur a été très-réjoui de ce présent. Je bénis Dieu de ce que vous et vos amies vous pensez à moi. Mais j'ai un autre sujet de joie et d'action de grâce bien plus grand encore, en ce que je connais l'Evangile de Jésus-Christ et les mérites de sa mort, ce dont je suis redevable à la compassion des fidèles de la Grande-Bretagne; c'est par leurs prières que je suis devenu un homme, et que je connais le prix de la Parole de Dieu. Vous savez que précédemment j'étais un païen; maintenant je connais les bénédictions de l'Evangile de Jésus notre commun Seigneur. Je possède maintenant une habitation commode; tout va bien dans mon pays; mon peuple et heureux; tout cela vient de l'Evangile de Jésus, qui nous a été apporté. Toutes nos mauvaises pratiques précédentes ont été entièrement abolies. Moi-même j'étais autrefois entre les mains de Satan; j'étais sa propriété. J'adorais des idoles, j'étais le fidèle serviteur du diable; mais j'ai été pris par Jésus, comme un tison que l'on arrache du feu. Vos prières et votre charité m'ont amené à la connaissance de l'amour de Jésus-Christ notre Sauveur. J'étais autrefois un païen; mais maintenant je suis le frère de tous ceux qui croient au Seigneur Jésus. Autrefois j'étais un idiot; mais maintenant j'ai recouvré l'intelligence. J'en suis redevable à la compassion des chrétiens de la Grande-Bretagne; ils ont prié, et Jésus a entendu leurs prières, et il a envoyé un missionnaire dans mon pays, pour m'enseigner à moi et à mon peuple la voie du salut. C'est à l'Evangile que je dois l'heureux aspect de mon pays et le bon état de mon corps. Autrefois je me couchais comme les cochons; mais maintenant je dors sur un lit comme un être humain. Auparavant, je ne mangeais que de mauvaise nourriture; mais aujourd'hui, je connais la douceur de l'Evangile de Jésus. Je rends grâce à Dieu de ce qu'il m'a révélé ses grandes compassions; c'est à vos prières et à votre bonté que dois la connaissance de Jésus notre Sauveur, et de son amour envers nous !....

« Mon cœur admire la bonté de Dieu, dans la pensée qu'il a mise au cœur de la Société des Missions d'avoir compassion de nous, qui étions plongés dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort !...

« Quoique votre visage ne verra pas mon visage, et quoique mon visage ne verra pas le vôtre, dans ce monde, j'espère que nous nous trouverons ensemble à la droite du Seigneur Jésus au jour du jugement; puisssions-nous l'un et l'autre être assis à sa droite, et chanter ensemble ses louanges dans le ciel ! C'est mon plus ardent désir en Dieu. Maintenant, ma sœur en la foi de Jésus-Christ, priez Jésus notre Seigneur de me donner beaucoup de son Esprit, afin que mon cœur mauvais soit rendu bon.

« Je vous envoie un exemplaire des livres de Daniel, d'Esther et de Ruth, que notre ministre, M. Williams, a traduits dans la langue de Raiatéa; veuillez les recevoir avec la natte ci-jointe comme un souvenir de moi.

« Ma sœur en Jésus-Christ, Dieu vous donne santé et salut. »

TAMATOA,
roi de Raiatea.

Plan de sermon tracé par un instituteur indigène de l'île de Madagascar, élevé dans les écoles que dirigent dans cette île les missionnaires de la Société de Londres.

On a souvent mis en question la possibilité d'instruire les Africains et de les civiliser, et sous ce rapport on a exprimé des doutes sur la réussite des efforts faits par les chrétiens dans le but de les amener à la connaissance de l'Evangile. Les annales des Missions fourmillent de faits qui attestent que les nègres sont doués d'intelligence et de sensibilité comme nous, et que leur âme, comme celle de tout enfant d'Adam, est susceptible, lorsqu'elle est préparée par la grâce, de comprendre, de recevoir et d'aimer la vérité. Le plan suivant d'un sermon composé par un jeune Madécasse, en est une nouvelle preuve. Nous croyons qu'il y a plus d'un pasteur en France qui voudrait prêcher habituellement sur des plans aussi bien faits et aussi bien conçus que celui-là.

Texte Psaume LXXXIV, 4 : *Heureux ceux qui habitent dans ta maison.*

Première partie. En quoi l'Eglise de Dieu ressemble-t-elle à une maison ? 1° Toute maison a un fondement sur lequel elle est bâtie ; de même l'Eglise de Dieu repose sur Christ qui en est le grand fondement (1 Cor., III, 11). 2° Une maison est bâtie par plusieurs personnes, qui ont différens métiers et différens emplois ; les uns charient les matériaux, les autres les préparent, les troisièmes les mettent à leur place, etc. ; il en est de même de l'Eglise, qui est édifiée par différens ouvriers qui n'ont pas tous la même vocation ni les mêmes talens (Eph., IV, 11). 3° Une maison exige beaucoup de travail et de peine jusqu'à ce qu'elle soit achevée ; il faut aller à la forêt, couper le bois, l'amener sur le terrain, l'arranger, le préparer, etc. ; il en est de même de l'Eglise, il faut rassembler les âmes, les instruire, les convertir, les édifier, etc.

Deuxième partie. Qui sont ceux qui composent la maison ou l'Eglise de Dieu ? 1° Ce sont ceux qui ont été élus par Dieu avant la fondation du monde. Dieu, dans son conseil, les a séparés pour les appeler dans le temps convenable, d'entre les pécheurs qui sont sous le soleil, comme nous le voyons dans Eph., I, 4. 2° Ces hommes sont nés de nouveau ; tous par nature sont condamnés, pécheurs et réprouvés, et ne portent que des fruits amers ; car tel arbre, tels fruits (Rom., III, 10 ; Jean, III, 3). 3° Mais ceux qui sont nés de nouveau glorifient Dieu dans leurs corps et dans leurs esprits, en tout temps. Il y a des gens qui n'aiment le service de Dieu que quand il n'expose à aucune persécution, et qui s'éloignent dès que la persécution survient ; mais ceux qui habitent dans la maison de Dieu ressemblent à Job, qui servait Dieu dans l'adversité aussi bien que dans la prospérité.

Troisième partie. Quel est leur emploi dans la maison de Dieu ? car il ne faut pas croire qu'ils y soient paresseux ; ils y travaillent, et d'abord : 1° ils combattent contre beaucoup d'ennemis, contre Satan, les puissances des ténèbres, le péché, la malice, et ils travaillent à répandre la connaissance de Christ, afin que les hommes, renonçant à tout ce qui est odieux aux yeux du Seigneur, marchent dans la voie royale, qui est Jésus-Christ. 2° Ils prient Dieu et glorifient son Nom ; ils lui adressent leurs supplications ; ils parlent de sa gloire et de sa majesté ; ils le font connaître à leur prochain et marchent d'une manière digne de l'Évangile de Christ. 3° Ils sont actifs dans l'œuvre qui a pour but l'extension du royaume de Christ dans le monde et la destruction de l'empire de

Satan; ils s'unissent pour y travailler ensemble, et ils continueront à le faire jusqu'à ce que les royaumes de la terre soient devenus le royaume de Christ (Apoc., XI, 15).

Quatrième partie. Quelles sont les bénédictions dont ils jouissent? 1° Ils ont Christ pour chef, pour protecteur, pour guide, et il habite au milieu d'eux (Matthieu, XVIII, 20). 2° Ils ont le Saint-Esprit pour docteur, pour consolateur et pour auteur de leur sanctification (Jean, XIV, 16). 3° Ils n'ont rien à craindre, car le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont leur bouclier et leur refuge. 4° Ils demeurent constamment dans la maison de Dieu pour bénir son Nom; ils n'en seront jamais chassés; et quand ils entreront dans le ciel, ils seront affranchis entièrement de toute peine et de tout souci, et par conséquent parfaitement heureux.

Application.

1° Que chacun s'examine soi-même, pour savoir s'il est du nombre de ceux qui habitent dans la maison de Dieu. 2° Quelles sont réelles les joies que l'on y trouve! 3° Que Dieu sera glorieux quand il aura achevé de compléter sa maison (Ps. CII, 16)!

«Voilà, écrit le Rév. David Jones, actuellement à Madagascar, à la personne à laquelle il a envoyé le morceau qui précède, voilà la courte analyse d'un sermon d'un de nos prédicateurs madécasses; si cet échantillon vous plaît, j'en ai quatre autres qui m'ont été remis par d'autres indigènes qui prêchent l'Évangile à leurs compatriotes, et que je pourrai vous envoyer également.»

Libéralité chrétienne d'un membre de la Société des Missions baptistes.

Le Comité de la Société des Missions baptistes de

Londres ayant vu ses dépenses s'accroître dans le courant de l'année passée, et ne trouvant pas dans ses recettes ordinaires de quoi faire face aux nouvelles charges qui pesaient sur lui, avait cru devoir avertir ses correspondans de la difficulté d'une pareille position. Peu de temps après, le secrétaire de cette Société reçut une lettre anonyme renfermant un billet de *mille livres sterling* (*vingt-cinq mille francs*). Voici quelques passages de cette lettre qui nous paraît respirer l'esprit de la vraie libéralité, de la philanthropie chrétienne.

« Si j'avais les qualités nécessaires pour pouvoir être employé à cette grande et importante œuvre, je crois pouvoir dire que je m'y consacrerais avec joie. Mais comme ce n'est pas le cas, je sens que je dois faire ce que je puis, pour fournir à votre Société les moyens d'envoyer chez les païens des hommes auxquels le Seigneur a accordé les talens qu'il ma refusés; je sais que le don que je vous fais par ce billet, n'est point à comparer avec le sacrifice auquel consentent ceux qui abandonnent *tout* pour suivre le Seigneur; cependant, comme il nous est dit que nous sommes agréables au Seigneur, non selon ce que nous n'avons pas, mais selon ce que nous avons, j'offre avec joie cette offrande à notre gracieux Sauveur et Maître, espérant qu'il voudra bien la recevoir avec compassion. »

« Je suis profondément convaincu que si *tous* les amis de l'œuvre des Missions faisaient pour cette sainte cause *tout ce qu'ils peuvent faire*, non seulement la Société ne serait plus dans l'embarras pécuniaire où elle se trouve maintenant, mais qu'elle verrait doubler le nombre de ses missionnaires. Il faudrait pour cela renoncer à beaucoup *de dépenses inutiles* ou *restreindre* les besoins d'une vie de courte durée. Mais qu'est-ce que de pareils renoncemens, si l'on réfléchit qu'en n'y consentant pas on risque d'arrêter les progrès de l'œuvre de Dieu, qui a besoin de fonds pour pouvoir marcher ?

« Si quelqu'un craignait de faire trop pour cette œuvre, je l'inviterais à considérer que, quels que soient les sacrifices de fortune qu'il s'est imposés dans ce but, il a fait incomparablement moins pour elle que ceux qui pour aller prêcher aux païens les richesses incompréhensibles de Christ, ont quitté maisons, amis, patrie, et tout ce qui est cher dans ce monde. Or, parmi ceux qui ont goûté le don de la grâce de Dieu, quel est celui qui voudrait blâmer les missionnaires d'avoir fait de trop grands sacrifices ? Certainement, consacrer sa fortune et même s'il le fallait sa vie à l'avancement du règne de Dieu, doit-être considéré, par tous les fidèles serviteurs de Christ, comme un *privilége* plutôt que comme un *devoir*.

« Que tous ceux qui aiment le seigneur Jésus bénissent Dieu de ce qu'il a soutenu la foi et la patience de nos chers frères missionnaires, engagés dans l'œuvre difficile de l'évangilisation des païens; manifestons la même persévérance et le même renoncement que nous admirons en eux; repentons-nous, humilions-nous de l'indifférence que nous avons montrée jusqu'à présent, et occupons-nous désormais de cette sainte œuvre, avec un zèle et un dévouement en quelque sorte proportionnés à sa grandeur et à son importance, nous souvenant de tout ce que nous devons à Celui qui s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Nouvelles affligeantes de l'Abyssinie.

Une lettre du missionnaire Gobat, écrite de Béhate en février 1831, annonce la mort presque subite de son cher frère et compagnon d'œuvre Kugler, qui est mort à Adoua, dans la province de Tigré, le 29 décembre 1830, à la suite d'une blessure qu'il a reçue à la chasse, par un fusil qui a éclaté entre ses mains. Kugler à quitté ce monde dans une parfaite paix. « Je ne crains point, » disait-il quelques instans avant de mourir, à ceux qui entouraient son lit, » ne pleurez pas sur moi. » Puis il priait dans la langue du pays, en ces mots : « Seigneur Jésus, aie pitié de moi, prends-moi à toi, tu es mon Rédempteur, mon Père; je n'ai d'autre Père que toi; je viens à toi, reçois mon esprit entre tes bras. » Il ajouta encore en allemand : « Je te rends grâce, Seigneur, de toutes tes bontés; tu as été miséricordieux envers moi jusqu'à présent. » C'est au milieu de ces prières et de ces pieux entretiens qu'il a expiré, rendant témoignage à l'Evangile, en présence des indigènes qui étaient rassemblés autour de son lit.

Par surcroit d'affliction pour le missionnaire Gobat, la guerre à éclaté de nouveau entre le roi de Tigré, Sebagadis, et son gouverneur, Marin, homme ambitieux qui s'est révolté contre lui, après s'être mis à la tête d'un parti nombreux. Le 13 février 1831, un combat sanglant a eu lieu entre les deux armées; le fils aîné de Sebagadis y a été tué, et Sebagadis lui-même, ayant été fait prisonnier, a eu la tête tranchée le lendemain de la bataille. Au moment où de cruels ennemis, sur le point d'exécuter la terrible sentence prononcée contre cet infortuné prince, voulaient lui bander les yeux, celui-ci les en a empêchés, en leur disant : « J'ai combattu pour la défense de mon pays, dont j'étais le protecteur; je ne crains pas la mort; vous pouvez tuer mon corps, mais mon âme est dans les mains de Dieu. » Ayant ensuite mis la main sur ses yeux, il a reçu le coup fatal avec la plus entière résignation. Sebagadis était l'ami et le père des missionnaires; il les avait accueillis avec une bonté vraiment touchante; son cœur paraissait accessible à la vérité. Les derniers mots qu'il adressa à Gobat et à Kugler, en prenant congé d'eux, furent ceux-ci : « Je vous aime parceque vous aimez le Seigneur, que je voudrais moi-même aimer de tout mon cœur. »

A la suite du combat dont il vient d'être fait mention, les habitans d'Adoua et d'une grande partie du Tigré ont pris la fuite; l'ennemi vainqueur met tout à feu et à sang dans le pays, et le missionnaire Gobat, pour échapper à la faim et à la mort, a dû se retirer dans un couvent situé sur la pointe d'un rocher et où il n'a pu pénétrer qu'en se faisant hisser avec une corde. Il sera forcé d'y demeurer caché pendant plusieurs mois, jusqu'à la fin de la guerre et du pillage.

Tel est l'état actuel d'une mission dont nous avions eu la joie de raconter l'année passée les heureux commencemens (1), et qui semblait promettre une riche moisson. La position de notre frère Rolland chez les Béchuanas a peut-être une grande ressemblance avec celle où se trouve dans ce moment M. Gobat en Abyssinie. Notre cœur se serre à cette pensée. O Seigneur! fortifie notre faible foi, prépare-nous à tous les coups dont il te plaira de nous frapper, ne nous éprouve pas au-delà de nos forces, et en te souvenant de tous tes serviteurs, qui souffrent pour l'amour de ton Nom, dans le monde, rends-les plus que triomphans, dans le sentiment de ton amour par la puissance de ton Saint-Esprit!!

---

(1) *Voy.* 6e année, page 142 et suiv., et page 243 et suiv.

SOCIÉTÉ
DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Extraits du journal du missionnaire Bisseux.

Wagenmaker-Vallée, 6 décembre 1831.

Je vous envoie mon journal, comprenant les mois de septembre, d'octobre et de novembre. Vous aurez vu par les nouvelles précédentes, que j'avais déjà ici plusieurs sujets d'encouragemens. Il vous sera doux d'apprendre que Dieu continue à bénir mes travaux, et que les espérances que j'avais conçues paraissent se réaliser de plus en plus.

Le nombre des personnes qui fréquentent les réunions s'est encore accru de quelques membres. L'on remarque aussi parmi les païens plus d'ordre et plus d'attention aux choses qu'ils entendent, ce qui vient sans doute de ce qu'ils comprennent mieux l'importance des vérités qui leur sont annoncées. Il n'est pas rare de les entendre réciter des morceaux entiers de sermons, dont ils font le sujet de leurs conversations, s'exhortant les uns les autres à les mettre en pratique. Plusieurs d'entre eux, que je regarde comme convertis, m'ont fait part de leurs expériences, et continuent à me rechercher le dimanche, pour s'entretenir avec moi des choses du salut, ce qui me réjouit beaucoup, car il est de toute nécessité que je converse avec eux, afin que, connaissant quels sont leurs besoins et jusqu'où vont leurs lumières, je puisse leur distribuer une nourriture qui leur convienne. Je ne puis pas vous annoncer de nouvelles conversions; mais vous verrez que tout porte à croire que Dieu prépare un réveil plus général parmi les païens.

Le Seigneur a fort réjoui nos cœurs par l'arrivée et le séjour au milieu de nous de notre frère Pellissier. Je n'essaierai pas de vous dire combien sa société m'a été agréable, je dirai même profitable pendant les deux mois qu'il a demeuré avec moi. M. Pellissier était, à son départ de Wagenmaker-Vallée, assez avancé dans la langue hollandaise pour pouvoir adresser quelques paroles d'exhortation dans les réunions d'esclaves. Ce cher frère a été en bonne odeur au milieu de nous, et j'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion de remarquer que son séjour ici a été en grande bénédiction, tant aux chrétiens qu'aux païens. Il vient de nous quitter, rempli de courage et de zèle, pour aller entreprendre la mission qui lui a été confiée. Espérons que le Seigneur sera son guide dans le voyage qu'il a à faire, et qu'il daignera se servir de lui pour amener beaucoup de païens à sa connaissance. Et vous, messieurs, puissiez-vous envoyer beaucoup d'ouvriers dans la vigne de notre Sauveur, remplis de l'humilité, de la foi, et du dévouement dont le Seigneur a doué notre frère !

Les habitans de Wagenmaker-Vallée ont montré une grande générosité dans l'hospitalité qu'ils ont donnée à M. Pellissier. M. Daniel Leroux, qui l'a logé pendant deux mois, n'a voulu accepter de lui aucun paiement; et lorsque notre frère est parti, il a été comblé de présens, consistant en divers articles de voyage. Voilà ce que le nom de Français, qu'ils se glorifient encore de porter, ou plutôt leur charité chrétienne, leur a fait faire pour M. Pellissier, et ce qu'ils s'estimeront toujours heureux de faire dans l'occasion pour les missionnaires de votre Société.

J'en viens maintenant aux extraits de mon journal; vous ne trouverez pas une grande diversité dans les détails que je vous donne, car demeurant toujours dans le même endroit, et vivant habituellement avec les mêmes personnes, cette circonstance doit nécessairement répandre sur mon journal une couleur un peu monotone.

Du 7 septembre.—J'ai visité un père de famille malade depuis long-temps et très-près probablement de l'éternité. Sa conduite a toujours été irrépréhensible aux yeux du monde; chacun parle de son bon cœur et du bien qu'il faisait aux pauvres. Je l'ai trouvé dans de fort bonnes dispositions relativement à son âme. Ses vertus et les aumônes qu'il a faites, sont loin de paraître à ses yeux un titre au salut; il se reconnaît, au contraire, le plus grand des pécheurs, et ne fonde ses espérances que sur les mérites et la parfaite justice du Fils de Dieu. Sa bouche ne cesse de publier les louanges du Seigneur et de magnifier le grand amour qu'il lui a montré sur la croix où il s'est chargé de ses péchés pour le délivrer de la mort et des peines de l'enfer. Il laisse une femme et onze enfans inconsolables de sa perte; mais celui qui a dit: « *Laisse tes orphelins et je leur donnerai de quoi vivre, et que tes veuves s'assurent sur moi*, » ne laissera pas dans le besoin cette famille éplorée: c'est aussi là la confiance de ce malade; aussi fait-il avec joie le sacrifice de tout ce qu'il a de plus cher ici-bas, et se plaît-il à répéter souvent ces paroles de l'apôtre: « *Christ est ma vie et la mort m'est un gain.* » Ce bon frère a voulu, avant que je le quittasse, me donner sa bénédiction; je n'oublierai jamais les vœux qu'il a adressés au ciel pour que Dieu m'emploie dans ses mains comme un instrument d'élite, pour amener à son obéissance un grand nombre de païens.

Du 11.—Le service divin a été assez fréquenté aujourd'hui. Il m'a été donné de parler avec une certaine force et beaucoup de liberté du changement intérieur qui doit se faire dans les pécheurs irrégénérés. Le texte que j'ai expliqué était tiré d'Ezéchiel, ch. XI, v. 19: *Et je* *ferai qu'ils n'auront qu'un cœur ; je mettrai au dedans d'eux un esprit nouveau.* Combien il y en a encore parmi ceux qui m'ont entendu, dont le cœur, dur comme la pierre, reste insensible aux menaces et aux invitations d'amour que Dieu leur fait adresser ! Cependant il me semblait, pendant que je leur parlais et que je priais pour eux, que le Seigneur ne tarderait pas d'accomplir ses promesses pour plusieurs d'entre eux, et qu'il leur donnerait des cœurs de chair, pour l'aimer et pour le servir.

Du 18. — Le frère Pellissier a prêché en langue française. L'assemblée se composait d'environ deux cents esclaves et d'une centaine de colons. Plusieurs avaient la pensée que je leur ferais aujourd'hui mon sermon d'adieu. Le service a été très-solennel; Pellissier a annoncé avec franchise et avec force les grandes vérités du salut. Puissent et les maîtres et les esclaves recevoir dans leurs cœurs la Parole de la réconciliation, se donner à Dieu, et devenir tous des serviteurs de Jésus-Christ.

Du dimanche, 2 *octobre.* — Deux jeunes personnes sont venues me trouver après le service pour s'entretenir avec moi sur l'état de leur âme. Elles paraissent avoir pris la résolution d'abandonner le monde pour se convertir à Dieu. L'une d'elles m'a avoué que tout ce que j'avais dit était tellement adapté à ses besoins, qu'il lui semblait que je n'avais eu qu'elle en vue dans mon sermon. Elle déplore sa vie passée, et ses péchés la jettent dans un grand abattement. Après leur avoir montré la voie du salut, je les ai engagées à prier ardemment le Seigneur d'achever l'œuvre qu'il a commencée en elles, persuadé que si elles ne se lassent point de le chercher, il leur communiquerait sa grâce et son salut. De tels exemples, grâce à Dieu, commencent à devenir assez fréquens; il en est plusieurs qui s'efforcent de renoncer aux vanités du siècle, pour se consacrer au service de

Jésus-Christ. J'ai la ferme confiance que l'Esprit du Seigneur commence à souffler sur les os secs de cette vallée, et que plusieurs âmes vont se réveiller de leur sommeil de mort pour marcher en nouveauté de vie. C'est ce que je remarque non seulement chez les païens, mais aussi, comme dans l'exemple que je viens de rapporter, chez les colons eux-mêmes.

Du 6. — J'ai été visiter une demoiselle attaquée d'une maladie violente. Elle a vécu jusqu'ici dans une grande indifférence quant au salut de son âme, mais les afflictions dans lesquelles elle se trouve maintenant ont produit un grand changement en elle. Elle n'a maintenant d'autre désir, si le Seigneur la guérit, que de consacrer sa vie entière à son service. Je ne me suis séparé d'elle qu'après l'avoir recommandée à Dieu par la prière.

Du 9.—Rachel (1) est venue me parler au sortir de l'église ; elle était toute réjouie des choses qu'elle venait d'entendre. Plusieurs passages difficiles de la Bible l'avaient occupée pendant la semaine; elle m'en a demandé l'explication. Elle m'a dit qu'elle avait eu un songe encourageant la nuit précédente; que le Seigneur lui était apparu, l'avait prise par la main, et lui avait recommandé de persévérer jusqu'à la fin dans la bonne voie.

Du 15. — En me promenant cet après-midi au pied d'une montagne, je suis arrivé, sans m'en apercevoir, auprès d'une petite maison habitée par des personnes de couleur. La femme, qui est une esclave affranchie, était seule dans la maison. Après m'être un peu reposé et avoir pris quelques rafraîchissemens qu'elle m'a forcé d'accepter, je me suis rendu dans le jardin et la vigne qui font face à la maison. Le mari était occupé à tailler sa vigne; c'est un Hottentot. Je me suis d'abord informé de ses affaires temporelles, du profit qu'il retire de sa petite vigne, etc. Puis j'ai tâché de faire tomber la conversation sur des choses d'une plus haute importance. Je lui ai fait quelques questions sur l'état de son âme et sur le fruit qu'il retire des réunions. Je savais déjà qu'il était dans de bonnes dispositions, mais j'ignorais encore jusqu'à quel point son âme était touchée des vérités du salut. Ses réponses et les remarques qu'il a faites, m'ont bientôt convaincu qu'il était déjà très-avancé dans la vie chrétienne. On sent au premier abord que son esprit a saisi et que son cœur a senti les choses qui regardent le royaume des cieux. Il honore la profession qu'il fait de l'Evangile, par le zèle qu'il met à remplir les devoirs de sa vocation. Sa famille et lui, ce qui est très-rare chez les Hottentots, mènent une vie laborieuse et gagnent très-honnêtement leur vie. Si je fonde une église composée de païens convertis, j'espère qu'il en sera un des principaux membres.

---

(1) Rachel est cette jeune Hottentote dont il a été parlé, 6ᵉ année, p. 165, et dont la conversion peut être regardée comme les prémices du ministère de M. Bisseux à Wagenmaker-Vallée. (*Rédacteurs.*)

Du 16.—Une jeune esclave est demeurée seule, après l'école, à la porte de la chapelle, attendant que je sortisse pour me parler. Elle m'a dit qu'il y avait déjà longtemps qu'elle désirait me consulter sur divers objets qui occupent son esprit. Voici à peu près ce qu'elle m'a dit: « Je désire servir le Seigneur; je le cherche depuis quelque temps, et je viens prier Myn Heer (monsieur) de me dire ce que j'ai à faire. Je suis toujours inquiète sur mes péchés; je voudrais savoir si le Seigneur reçoit de grandes pécheresses comme moi. » J'ai appris d'elle que sa conscience avait commencé à la troubler un dimanche, tandis qu'elle était à la réunion, et qu'exhortée par quelques esclaves pieuses de la maison où elle demeure, elle avait dès-lors pris la résolution de changer de vie. Elle me paraît encore fort ignorante même sur les vérités les plus importantes de la religion ; mais si le Seigneur lui a donné le désir et la volonté de le connaître, il saura aussi l'éclairer et continuer de la conduire dans la vérité.

Du 23. — Je me suis rendu, après la réunion, dans une maison du voisinage, où j'ai trouvé plusieurs femmes esclaves qui s'entretenaient du sermon qu'elles avaient entendu. Ce qui les avait surtout frappées et ce qu'elles désiraient pouvoir s'appliquer à elles-mêmes, était une description que j'avais faite de la foi, et de la manière dont le pécheur pénitent est exhorté dans la Parole de Dieu, à recourir au Seigneur et à s'abandonner entièrement à sa miséricorde, avec la pleine assurance que Jésus est prêt à lui accorder le pardon de toutes ses fautes passées, à cause de l'expiation qu'il en a faite sur la croix. L'une d'elles a dit qu'il y a environ quinze ans qu'elle s'est retirée du monde, et que son plus grand désir est de servir le Seigneur ; mais elle ne saurait encore affirmer qu'elle possède la vraie foi ; toutefois elle n'est point découragée, et elle est résolue à se remettre et à demeurer entre les bras du Sauveur, comme une pauvre pécheresse qui mérite la condamnation ; c'est dans cette situation qu'elle veut vivre et mourir. Deux autres esclaves m'ont paru être dans les mêmes dispositions et posséder le sentiment de leur misère. Je me suis entretenu quelques instans avec elles, et ne m'en suis séparé qu'avec un cœur vivement ému.

Du 25. — Une femme disait aujourd'hui à quelques personnes qui étaient auprès d'elle : « Le temple, les réunions que l'on tient pour nous, et tous les moyens de salut que nous possédons, serviront à notre condamnation ou à notre bonheur éternel. Prenons-y bien garde, car c'est la vérité, si nous ne faisons pas usage de ces secours spirituels, et si nous ne nous changeons pas comme on nous le dit si souvent, il vaudrait beaucoup mieux pour nous que nous fussions du nombre des malheureux païens qui n'ont jamais entendu les bonnes choses que nous entendons. »

Du 30.—La personne malade dont j'ai parlé plus haut étant relevée de maladie, m'a envoyé un billet ce matin, pour me prier de rendre grâce à Dieu pour son rétablissement, dans le service de l'après-midi.

Du 5 *novembre.*—Une femme de couleur, avec qui je viens de m'entretenir, m'a dit qu'elle avait été convertie de la manière suivante : Elle était jeune encore, et n'avait jamais entendu annoncer l'Evangile. Elle se détermina un jour à aller entendre un ministre qui ne prêchait pas loin de l'endroit où elle restait. Celui-ci dit et répéta souvent dans son sermon que l'homme irrégénéré est un être aveugle, et que tel était naturellement l'état de tous ceux qui l'écoutaient. Ces paroles firent une impression d'autant plus forte sur son esprit, qu'elle trouvait ce raisonnement faux et tout-à-fait absurde. Comment cet homme peut-il dire que je suis aveugle, se disait-elle à elle-même ? ne le vois-je pas tout aussi bien qu'il me voit ? y a-t-il une personne ici que je ne voie et ne connaisse parfaitement bien ? Que veut donc dire cet homme ? De retour à la maison, elle pria sa maîtresse de l'éclairer sur ce sujet. Celle-ci lui parla de l'aveuglement de l'âme, et lui annonça l'Evangile. Voilà comment cette pauvre femme a été appelée des ténèbres au royaume de la merveilleuse lumière du Fils de Dieu.

Du 11. — J'ai prêché aujourd'hui sur la nécessité de la prière ; je me suis surtout étendu sur la nécessité de la persévérance dans ce sacré devoir. Ce que j'avais pensé touchant les fausses idées qu'il est probable que plusieurs esclaves se font de la prière, s'est trouvé confirmé. Plusieurs m'avaient déjà objecté, quand je leur parlais de la nécessité de la prière, qu'ils ne pouvaient s'acquitter de ce devoir, parce qu'on exige d'eux qu'ils travaillent depuis le matin jusqu'au soir; leurs maîtres, disent-ils, les font travailler tout le jour, et ne leur accordent pas de temps pour prier. Lorsque le service fut fini, un esclave, qui d'ailleurs est très-bien disposé, dit à quelqu'un qu'il avait ignoré jusqu'ici que l'on pouvait prier Dieu en faisant son travail. Mille fois, lorsqu'il se trouvait abattu et assailli par les tentations, il aurait désiré se retirer un moment à part pour élever son âme au Seigneur, mais toujours entouré de plusieurs personnes, et n'ayant pas un lieu convenable pour prier, il n'avait pu que rarement appeler Dieu à son secours. « Quelle précieuse découverte, ajouta-t-il, cela vaut mieux pour moi qu'un trésor! Je sais maintenant que je puis m'approcher en tout temps du trône de la grâce; je prierai le Sauveur tout le jour dans mon cœur, et il répandra en moi les douceurs de sa grâce et de son Saint-Esprit! »

Du 15.—J'ai eu la satisfaction de voir que le nombre de ceux qui veulent se faire recevoir dans l'Eglise de Christ, augmente de plus en plus. Un esclave, qui paraît être touché à salut, a demandé aujourd'hui à l'un de mes amis s'il pensait que je voudrais le baptiser dimanche prochain. Celui-ci lui a fait observer que je ne baptiserais personne sans l'avoir auparavant examiné, et qu'il était de plus nécessaire, que ceux qui se présentent reçussent avant que de se faire baptiser une instruction religieuse. Il a répondu que cette instruction lui ferait du bien, mais qu'il croyait posséder ce qui est le plus nécessaire, la foi en Jésus-Christ et l'Esprit de Dieu, qui lui fait sentir qu'il est un enfant de Dieu. Je me propose, si la Société m'autorise à rester ici, de réunir une fois la semaine tous les candidats au baptême, pour m'entretenir avec eux et les catéchiser.

Du 20. — Le frère Pellissier a fait aujourd'hui son sermon d'adieu. Les adieux d'un ami et d'un frère sont toujours touchans, et ses dernières paroles font de profondes impressions; c'est ce que nous avons tous éprouvé tandis que ce cher ami nous annonçait, pour la dernière fois peut-être, le glorieux Evangile dont Christ l'a fait ambassadeur auprès de la misérable postérité de Cham. J'espère que les invitations fortes et touchantes qu'il a adressées aux païens de se convertir et de croire à l'Evangile, ne resteront pas sans effet. Plusieurs esclaves sont venus prendre congé de lui ce soir, et le remercier cordialement pour tout ce qu'il leur a dit pendant son séjour ici; il était aimé d'eux tous.

Du 26. — Je me suis séparé de mon cher frère Pellissier; nos cœurs demeurent cependant unis. Veuille le Seigneur nous accorder à l'un et à l'autre une abondante mesure de son Esprit, afin que nous devenions de bons et fidèles ouvriers dans la moisson des âmes. Qu'il garde ce cher frère sur les eaux profondes sur lesquelles il navigue maintenant, et le fasse arriver heureusement au lieu de sa destination.

J. Bisseux.

Nouvelles consolantes du pays des Béchuanas.

Un court extrait d'une lettre de notre frère Lemue, qu'un ami de Londres vient de nous communiquer, nous annonce que la santé de ce cher frère s'est beaucoup améliorée, que Rolland a définitivement quitté le Kuruman pour aller fonder la nouvelle station dans le pays du Baharutzi (ce qui fait supposer que la guerre ne règne plus dans le pays), et que Lemue espérait être assez bien pour pouvoir rejoindre, dans peu de temps, son compagnon d'œuvre.

Que le Seigneur est bon ! Frères et amis de la France et de l'étranger, répétez-le avec nous : que le Seigneur est bon ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui se confient en lui ; certainement ils ne seront jamais confus !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Aperçu général de l'influence des Missions chrétiennes en Cafrerie.

On lit dans l'un des derniers numéros du Journal des Missions publié par la Société des Missions wesleyennes, un rapport de M. Shreswbury, sur l'état des Missions en Cafrerie, qui mérite toute l'attention des amis de l'Evangile. Ce serviteur de Jésus-Christ, qui travaille depuis tant d'années dans ce pays à amener des âmes à l'Evangile, parle avec connaissance de cause d'une œuvre dont il est lui-même l'un des plus zélés ouvriers. Sa lettre, qui a été adressée au Comité-Directeur des Missions, est datée de Mont-Coke, en Cafrerie, 30 juin 1830, et est conçue en ces termes :

« On ne peut pas prétendre que le christianisme fasse des progrès rapides parmi les habitans de ce pays ; nous avons cependant lieu d'être reconnaissans de ce que l'œuvre de Dieu avance ; quelques fruits commencent à paraître dans presque toutes les stations. Trente ans se sont écoulés depuis que le docteur Vander-Kemp a visité les Cafres l'Evangile à la main; et il y a environ dix ans que les missionnaires wesleyens et ceux des autres dénominations sont venus résider chez ce peuple. Une comparaison entre l'ancien état des Cafres et leur situation présente, sous le rapport des connaissances et des mœurs, pourra faire apprécier le bien qui a été opéré parmi eux par les travaux des missionnaires.

« Les Cafres n'ont jamais connu l'idolâtrie; ils n'ont point de nom pour une idole, et n'ont aucune idée de ce que l'on entend par le culte des idoles : aussi est-il difficile de traduire le second commandement en langage intelligible pour eux. On ne peut pas non plus affirmer que les premiers missionnaires les aient trouvés sans aucune idée du vrai Dieu; car ils avaient pour le désigner trois noms conservés chez eux de temps immémorial. Ils le nommaient *Utixo*, *Umdali* et *Umenzi*. Le docteur Vander-Kemp n'a jamais pu savoir au juste le sens d'Utixo : nous ne le pouvons pas non plus; car ces peuples n'ont aucune idée précise de la signification de ce mot; tout ce qu'ils savent, c'est que leurs ancêtres appelaient Dieu ainsi. Le sens des deux autres noms est clair; Umdali signifie *celui qui forme*, de *dala*, *former*, *façonner*, et Umenzi signifie *celui qui fait*, de *enza*, *faire*. Ils avaient donc des noms scripturaires pour la divinité, avant que la Parole de Dieu leur fût annoncée; fait très-remarquable que l'on ne retrouve point dans l'histoire des autres nations païennes. Ils n'associaient à ce Dieu créateur aucune autre divinité secondaire; mais quoique ces noms fussent dans leur bouche, ils n'étaient pas dans leurs cœurs, et l'on peut douter qu'un seul d'entre eux ait jamais songé aux vérités importantes contenues dans ces mots qui leur étaient si familiers. Il n'y en avait pas un « qui connût ou qui cherchât Dieu; » mais maintenant beaucoup d'entre eux comprennent « qu'au commencement Dieu créa le ciel « et la terre. » Ces noms de la divinité, auxquels ils étaient habitués, nous ont beaucoup aidés à leur enseigner cette vérité fondamentale ; mais quant à leur donner des idées justes de la création, cela est un peu plus difficile. Ces connaissances premières sont maintenant assez générales parmi les Cafres. Dans le voisinage des stations des missionnaires, Dieu est aussi connu par le nom de Jéhovah, et plusieurs centaines de Cafres ont entendu ce nom qui est au-dessus de tout nom, *Jésus*. Ce nom et celui de Christ s'écrivent ainsi dans la langue du pays, Uyesus Khristus; et si on leur demande qui était Jésus-Christ, ils répondent : *Umkululi wetu*, *unyana Ka-Tiao*: « Notre libérateur, le Fils de Dieu. » Ils ont aussi entendu parler du Saint-Esprit, qu'ils nomment *Umoya, esprit, vent;* car ils n'ont que ce seul mot pour exprimer ces deux idées. Tout ce qu'ils ont appris sur Jésus-Christ et sur le Saint-Esprit, est nouveau pour eux; ce qui leur donne des idées tout-à-fait nouvelles de Dieu, et des notions plus étendues de ses glorieux attributs, de ses perfections et de sa divinité. Plusieurs centaines d'entre eux croient non seulement qu'il y a un Dieu, mais encore qu'il est sage, saint, juste et bon; et pour quelques-uns cette croyance n'est pas sans influence, surtout pour ceux qui se sont repentis de leurs péchés, et qui ont été baptisés au nom de la Sainte-Trinité.

« Tout en conservant dans leur langue les noms de Dieu, créateur de toutes choses, ils ne lui rendaient cependant aucun culte. Dans tous le pays, et chez toutes les tribus, le sabbat était inconnu. Les jours et les nuits se succédaient d'année en année, et il n'y avait aucun jour qui fût consacré au repos. Tous les jours étaient semblables pour eux, pendant qu'ils vivaient sans Dieu et sans espérance au monde. Mais la Parole de Dieu consacre un jour de repos partout où elle est portée. Je ne prétends pas qu'il y ait dans tout le pays un respect universel pour le jour du Seigneur, cela manquerait de vérité; mais, en jetant les yeux sur les chapelles qui ont été construites, on peut estimer à près de sept cents le nombre de ceux qui, dans ces ténébreuses régions, se réunissent pour entendre la Parole du Seigneur. Et ce nombre d'observateurs du sabbat, dans un pays où naguères nul ne cherchait Dieu, ne peut manquer d'être le sujet d'une sainte joie pour ceux qui ont appris à ne pas « mépriser le jour des petits commencemens. » Jamais on n'avait prié avec dévotion, avant que, par la prédication du christianisme, les auditeurs eussent reçu une certaine mesure de l'esprit de supplication et de prière. A la vérité, lorsque les Cafres partaient pour aller combattre, ils avaient coutume de dire : « Que Dieu ait les yeux sur moi, » ou « Que Dieu me garde : » paroles qu'ils répétaient aussi lorsqu'en voyage, ils arrivaient à quelque endroit dangereux ou au gué de quelque grande rivière : ils jetaient en même temps une pierre sur le monceau entassé par la dévotion des voyageurs. Ces tas de pierres se rencontrent fréquemment en Cafrerie, surtout au gué des grandes rivières. Et, chose assez singulière, beaucoup de Cafres, en allant piller les colons, et en s'embusquant pour saisir le butin, avaient l'usage de prier Dieu d'avoir les yeux sur eux, et de les faire échapper à toutes les poursuites. Cela nous montre quelles ignobles idées ils avaient du caractère de la divinité ; et c'étaient là peut-être les seules occasions dans lesquelles ils s'adressassent à l'Etre suprême. Ce n'était pas leur salut qu'ils lui demandaient, mais la délivrance d'une calamité temporelle. Maintenant, il y a, dans beaucoup de lieux, des hommes, des femmes et des enfans qui prient, et qui invoquent le nom de Jésus-Christ, leur Seigneur et le nôtre. Il n'est pas facile de déterminer le nombre de ceux qui prient parmi les païens. Il va sans dire que tous les membres de notre petite Société se prosternent chaque jour devant Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ : et nous avons lieu de croire que beaucoup de personnes, qui ne sont point en rapport avec nos stations, remplissent aussi quelquefois ce devoir. Avant que les serviteurs de Dieu fussent venus de la Grande-Bretagne, il n'y avait chez les Cafres personne qui leur enseignât une religion, vraie ou fausse : ils n'ont jamais eu de sacerdoce, pas même un seul prêtre exclusivement chargé des pratiques religieuses. Ils avaient quelque idée des sacrifices, mais si faible, que ce n'était que l'ombre d'une ombre. La circoncision, qu'ils pratiquent sur tous les jeunes gens, à l'âge de treize ans, est une cérémonie purement civile, et qui n'a aucun rapport avec la religion. Un fils incirconcis ne pourrait hériter du bien de son père. L'origine de cette cérémonie est complètement oubliée parmi eux, et rien n'égale la surprise que les Cafres ont souvent manifestée, lorsqu'ils en ont entendu rapporter l'institution au temps d'Abraham. C'est chez ce peuple que la générosité britannique a envoyé, en trop petit nombre malheureusement, des ministres chrétiens, des hommes parlant une autre langue, mais pouvant, au moyen d'un interprète, et dans des circonstances évidemment préparées par la Providence divine, enseigner aux païens à adorer Dieu, en esprit et en vérité; des hommes qui les font recourir au sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, comme à la seule espérance de pardon et de réconciliation avec Dieu; qui insistent sur la nécessité de la circoncision du cœur, comme étant la seule moralement utile sous la dispensation chrétienne; qui ont établi parmi eux les sacremens chrétiens du baptême et de la sainte-cène; qui préparent les générations nouvelles à lire, dans leur langue maternelle, la Parole du Seigneur, cette Parole qui peut seule les sauver. Car ces peuples étaient tout-à-fait dépourvus d'instruction; ils n'avaient ni livres, ni écriture, ni hiéroglyphes, ni caractères d'aucune espèce. Et ils sont redevables de ces bienfaits, non à leurs croyances infidèles, mais au christianisme, dans lequel nous plaçons tout notre bonheur et toute notre gloire.

« Parmi ce peuple sans religion, la superstition qui en tient trop souvent la place, exerce un empire redoutable. Partout la superstition est unie à la cruauté. Dans ce pays, toutes les afflictions, toutes les maladies, et même les infirmités de la vieillesse, étaient attribuées à l'influence de la sorcellerie. Lorsqu'un Cafre tombait malade, on mandait le docteur, non-seulement pour lui administrer des remèdes, mais aussi pour rechercher les individus qui étaient les auteurs de cette maladie. Chachabi, père de notre dernier chef Islambi, était célèbre à cause des châtimens qu'il infligea à plusieurs personnes innocentes accusées d'un pareil crime. Au bord du *Kakoun* est un précipice hérissé de rochers, appelé par les Cafres *Uwa Amagira,* ou le précipice du docteur, parce que Chachabi y conduisait ceux qui étaient accusés par ces fourbes d'avoir ensorcelé leurs voisins; là, on leur liait les pieds et les mains, et on les précipitait; ils roulaient de rochers en rochers, et étaient mis en pièces avant d'arriver au fond. Dans une de mes dernières tournées, j'ai fait halte pour déjeûner au pied de ce précipice, et j'ai fait à Dieu une fervente prière, la première sans doute qui lui ait été adressée dans ce lieu depuis la création du monde. Depuis plusieurs années, personne n'a péri de ce supplice, et il est probable que ces meurtres juridiques n'auront plus lieu ici. Le supplice le plus ordinairement infligé aux accusés consistait à leur appliquer des pierres rougies au feu, sur les parties les plus sensibles du corps, jusqu'à ce que la malheureuse victime expirât, ou fût estropiée pour le reste de ses jours. Cette épouvantable barbarie se pratique encore quelquefois, mais beaucoup plus rarement qu'auparavant. Les chefs en sont honteux, et la cachent autant qu'ils peuvent aux missionnaires. Nous avons quelquefois la douleur de voir que les membres mêmes de notre Société sont encore là-dessus d'une crédulité extrême; tantôt ils semblent lutter avec succès contre leurs anciens préjugés et contre l'influence de leurs mœurs et de leurs habitudes nationales, tantôt ils semblent hésiter et douter des faits que l'on allègue en faveur de ces absurdes pratiques. La superstition a certainement perdu de son influence, et continue à en perdre chaque jour, mais elle oppose un puissant obstacle au plein succès de l'Evangile éternel. Il n'y a pourtant dans notre œuvre aucune difficulté tout-à-fait insurmontable; l'Evangile n'a jamais rencontré, et ne rencontrera jamais un mal dont il ne puisse triompher.

« Quant à la morale, on n'en a trouvé aucune trace chez les Cafres, ni pour la théorie ni pour la pratique. Il n'y avait chez eux ni justice, ni compassion, ni sainteté : il n'y en avait pas un seul qui fît le bien, non, pas un seul. Au contraire, la méchanceté régnait dans tout le pays qui était rempli « de vols, d'avarice, d'impureté » et de crimes de toutes espèces. L'iniquité régnait sans obstacle, sans contrôle et sans frein, aussi loin que l'homme pouvait porter sa vue. Ces peuples semblaient n'avoir aucune loi qui condamnât les mauvais penchans, ni aucune crainte de la juste colère de Dieu. Ils n'étaient cependant pas tout-à-fait sans loi, car de tout temps ils avaient des mots pour désigner le mal moral, tels que *izon*, péché; *umoni*, pécheur; *okun*, *galungileyo*, injustice; *insiqiti*, transgression : ils avaient aussi des mots spéciaux pour chaque vice particulier, le vol, le mensonge, l'impureté, etc. Mais quoiqu'ils eussent reçu de Dieu lui-même la loi universelle de la nature, « le voile était sur leurs cœurs » et l'amour du péché aveuglait leurs yeux, en sorte qu'ils ne pouvaient le reconnaître. Le péché abondait tellement parmi eux qu'ils paraissaient être sans loi; et si « la grâce n'avait pas surabondé, » par l'envoi de l'Evangile, « nul n'aurait été racheté de son iniquité, nul n'aurait été amené des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu. » Mais la parole du salut a opéré ce changement, et il y a parmi les Cafres des hommes que l'on peut appeler « moraux »; car l'obéissance dans la foi se manifeste par la sincérité, l'honnêteté, l'intégrité de leur vie. Il y a maintenant dans toute la communauté une règle du bien et du mal moral; et toutes les fois que nous en appelons à cette règle, les pécheurs sont forcés par leur conscience à se soumettre et à se condamner eux-mêmes. Dépourvus de littérature, ils n'ont ni *Shasters* ni Koran à opposer à la Bible; et par conséquent malgré leur insouciance de la vérité divine, toutes les fois qu'on la fait sentir à leur cœur, ils reconnaissent volontiers qu'elle est sainte, juste et bonne. Ainsi donc pendant que « nous courons çà et là, la connaissance a été augmentée »; et nous attendons de nouvelles manifestations de la puissance et de la grâce divine pour amener toutes ces nations à Jésus-Christ pour leur salut. Assurément le Seigneur viendra les visiter; « car il est bon, et sa miséricorde dure éternellement. »

« Quelques-unes de leurs coutumes nationales sont un puissant obstacle aux progrès de la sainteté et de la vérité. La polygamie est tolérée. C'est déja là un grand mal; et cet usage se lie tellement à toutes leurs affaires domestiques et civiles, qu'il est plus difficile de l'abolir que de renverser le pouvoir des castes dans l'Inde. Il est protégé par les passions corrompues des hommes; il se proportionne sur la richesse des individus, et il est défendu par tout ce qu'il y a d'hommes puissans et influens dans le pays. Il a encore pour lui le désir commun chez les Cafres d'avoir une nombreuse postérité, et pourtant c'est un fait remarquable que les grandes familles sont rares parmi eux. Enfin, il a pour lui l'autorité de l'habitude, à laquelle presque tous les hommes et tous les peuples sont soumis en esclaves. William Kama, chef chrétien de Wesleyville, et John Tsatshu, employé au service de la société de Londres, sont les seuls chefs un peu marquans qui ne soient point polygames. Quelques autres d'un rang inférieur sont aussi époux d'une seule femme, et leur exemple s'élève en témoignage contre les péchés de leurs compatriotes. A cet usage s'en rattache un autre, source de beaucoup de maux. Un père a une autorité absolue sur sa fille et peut la marier à qui bon lui semble. Quelquefois il a égard au penchant de son enfant, mais en général son principal soin est de faire le marché le plus avantageux qu'il peut. Celui qui peut lui donner le plus grand nombre de bestiaux est sûr d'être préféré à tous ses rivaux, quels que soient son âge, son caractère, et le nombre de ses femmes. Mais l'autorité du père ne s'arrête point là; des difficultés peuvent s'élever, l'intérêt peut en susciter quelques-unes, et dans ce cas le père peut rompre le mariage, rendre les bestiaux et revendre sa fille à un autre. Il peut recommencer aussi souvent qu'il lui plaît, pourvu qu'il ait le consentement de sa fille, qui n'est pas difficile à obtenir. Et après la mort du père le fils aîné possède à peu près la même autorité sur ses sœurs. Le mariage par conséquent est rarement pour la vie. Il en résulte un tel mélange de familles que toutes les jouissances domestiques sont empoisonnées à leur source, et que la constitution de la société en est malheureusement altérée. Nous protestons contre ces usages, et nous avons lieu d'espérer que nos efforts ne seront pas sans résultat ; car les enfans des membres de notre société croissent et forment de nouveaux liens domestiques.

«La pratique dela circoncision est accompagnée d'impuretés que nous n'osons pas même rapporter. Les jeunes gens initiés peuvent se livrer pendant quelque temps aux plus révoltantes obscénités. Cette circonstance, jointe à l'impossibilité d'hériter dont ils seraient frappés sans la circoncision, fait que nous ne pouvons empêcher les jeunes gens de cet âge de se livrer à la pratique de l'iniquité. Un jeune homme baptisé l'année dernière à Morley, par M. Shepstone, fut, je crois, le premier que nous ayons réussi à soustraire à l'obligation de cette pratique. Il résista aux ordres et aux prières de ses amis, aussi bien qu'aux sollicitations de ses anciens camarades : ils finirent par céder, et par consentir à ce que le baptême tînt lieu de circoncision et rendît ce jeune homme apte à hériter de son père. C'était un point important de gagné, et nous espérons que cela ouvrira la voie à d'autres concessions, dans des cas semblables.—De tous les usages des Cafres, le plus choquant pour un Européen, est l'habitude d'une complète nudité chez les hommes. Le kross sert à les préserver du froid, mais non à couvrir leur corps; et lorsqu'ils n'ont pas à se garantir du froid, ils le jettent sur leurs épaules, ou le laissent dans leur hutte. Mais ceux qui ont été amenés à Dieu en agissent autrement : ils aiment à porter des vêtemens européens, et dépensent la plus grande partie de ce qu'ils gagnent à s'en procurer ainsi qu'à leur famille. Et lorsqu'ils sont en présence des missionnaires, par complaisance pour nous ils s'habillent décemment, de même que lorsqu'ils sont réunis pour le service divin.

« Cette comparaison entre l'état ancien et l'état actuel des Cafres sous le rapport de la religion et de la morale, peut avec quelques autres documens, donner une idée assez exacte des succès obtenus jusqu'à présent par les efforts des missionnaires, et de la grandeur des obstacles qui s'opposent à ce que la religion chrétienne se répande par tout le pays.

« Pendant le dernier trimestre une femme a été baptisée à Mont-Coke; deux jeunes personnes ont éprouvé un réveil religieux, et ont été admises après avoir subi les épreuves nécessaires. Mes frères se portent tous bien et continuent à se rendre utiles : chacun d'eux s'efforce de vivre comme il convient à ceux qui veulent entendre un jour ces paroles : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur ! »

Progrès du règne de Dieu parmi les nègres de la Jamaïque (1).

Le missionnaire baptiste Taylor, stationné à Old-Harbour, dans la Jamaïque, a eu la joie de voir son Église s'accroître de 210 membres, dans le courant du mois de juin passé. Les détails qu'il donne sur ses travaux sont trop édifians pour que nous nous refusions au plaisir de les mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« Le samedi 14 mai, j'ai eu la satisfaction de placer la première pierre de la nouvelle chapelle de Old-Harbour; j'étais assisté de mes amis Philippe et André : celui-ci lut le chapitre XXIX du Ier. livre des Chroniques, et l'autre prononça un discours analogue à cette circonstance. L'assemblée n'était pas très-nombreuse parce que les esclaves qui font partie de notre congrégation ont mieux aimé travailler à leurs terres ce jour-là, plutôt que le jour du sabbat; en conséquence nous eûmes le lendemain une assemblée très-nombreuse, et une collecte assez abondante. La maçonnerie est maintenant presque terminée. Depuis lors j'ai été très-occupé dans mes deux congrégations à examiner les candidats pour le baptême; et j'ai été plus à portée que jamais, de les questionner minutieusement, et de prendre connaissance de leur expérience chrétienne. Ils sont venus me trouver l'un après l'autre, et j'ai été extrêmement satisfait de leur simplicité, abstraction faite de leur dialecte, de leur mauvais anglais et de leurs comparaisons singulières. Je me suis efforcé autant que possible de varier mes questions, mais comme vous devez bien penser, la plupart ne pouvaient répondre qu'à des questions générales portant sur les vérités fondamentales de l'Évangile. Je les mets sous vos yeux, ainsi que les réponses qui y ont été faites (1).

---

(1) *Voy.* 4^e^ année, p. 40.

D. Qui vous a d'abord engagé à venir prier?

R. Je sentais que j'étais pécheur et je suis venu à Jésus.

D. Qui vous a fait savoir que vous êtes pécheur?

R. J'ai entendu des gens dire que j'étais un pécheur, j'ai eu peur, et je suis venu prier.

D. Pourquoi priez-vous?

---

(1) Il paraît que ces réponses n'ont pas toutes été faites par la même personne, mais par plusieurs nègres, successivement.

(*Rédacteurs.*)

R. Mes frères me disent que cela est mal de pécher.

D. Êtes-vous pécheur?

R. Oui, Monsieur, je suis pécheur.

D. Où avez-vous appris que vous êtes pécheur?

R. J'ai été à l'église d'Angleterre, et j'ai entendu le ministre qui lisait que j'étais pécheur, parce que j'allais danser et boire jusqu'à en tomber malade.

D. Que demandez-vous en priant?

R. Je demande que Jésus me prenne mon cœur.

D. Quelle espèce de cœur vous a-t-il donné alors?

R. Il m'a engagé à le suivre; il m'a consolé.

D. Que demandez-vous dans vos prières?

R. Je prie Jésus de m'enlever mon méchant cœur.

D. Jésus nous ordonne de nous repentir; savez-vous ce que signifie le mot repentance?

R. J'ai du chagrin, je pleure, je suis inquiet, je prie Jésus qu'il ne me laisse plus commettre de péchés, et qu'il me tire hors de ce mauvais train.

D. Quelle différence cela fait-il en nous lorsque notre cœur est changé?

R. Les vieilles œuvres ne sont pas bonnes; et nous renonçons à toutes nos vieilles œuvres.

D. Que demandez-vous en priant?

R. Je prie qu'on m'ôte mes péchés.

D. Est-ce qu'on peut vous ôter vos péchés?

R. Non pas, sans le sang de Jésus Christ.

D. Pourquoi êtes-vous baptisé?

R. Parce que Jésus-Christ l'a ordonné.

D. Pourquoi rompons-nous le pain et versons-nous le vin, à la table du Seigneur?

R. Pour rappeler la mémoire du sang que le Seigneur a versé sur le Mont-Calvaire.

D. Que nous rappelle la Sainte-Cène?

R. Elle nous rappelle que le cœur de Jésus saigna.

D. Pourquoi rompons-nous le pain et versons-nous le vin?

R. Pour nous faire voir que Jésus fut puni pour nous.

D. Pourquoi nous approchons-nous de la table du Seigneur?

R. Parce que le Seigneur nous en a donné l'exemple.

D. Que signifie le Sacrement de la Sainte-Cène?

R. Parce qu'ils ont cloué Jésus-Christ à la croix, et qu'ils ont rompu son corps, comme le pain qui est rompu.

D. Puisque Jésus a tant fait pour nous, que devons-nous faire pour lui?

R. Je dis aux autres de venir à Jésus que j'aime maintenant et que je haïssais auparavant.

D. Que fait pour nous le Saint-Esprit?

R. Il me fait connaître que je suis pécheur.

D. Le Saint-Esprit fait-il quelque chose pour nous?

R. Oui; il purifie le cœur d'un homme.

D. Voudriez-vous abandonner Jésus-Christ, et vivre dans le péché comme auparavant?

R. Jésus ne permettrait pas que je fisse une pareille chose.

D. Croyez-vous que Jésus vous entendra toujours quand vous prierez, et qu'il ne vous dira jamais, non, non, lorsque vous lui demanderez une faveur?

R. Il a pitié de nous, et il n'agit pas envers nous comme nous agissons envers lui.

J'ai eu l'honneur de baptiser un Africain de naissance princière; lorsqu'il s'adressa à moi, je fus obligé d'avoir encore recours à ma vieille hôtesse; car, quoique les vieux Africains puissent nous comprendre, nous ne les comprenons pas. Elle me fit observer qu'il avait tenu un rang élevé dans son pays, ayant la figure toute tatouée. Je tâchai d'apprendre autant que je pus l'histoire de cet homme. Il me dit qu'il était membre de la famille royale qu'il avait été tatoué à l'âge de sept ans, et que cette opération avait coûté la valeur de quatre esclaves nègres : il avait été lui-même marchand d'esclaves. Un jour, il vola, dans une famille, sept enfans qu'il vendit ; la famille, pour se venger, lui tendit un piége, le prit et le vendit, par voie de représailles. Je lui demandai s'il habitait la côte d'Afrique. Il me répondit que non ; qu'il demeurait si avant dans l'intérieur du pays, que lorsqu'on l'emmena, il voyagea pendant trois lunes (mois) avant d'arriver à la côte : en débarquant à la Jamaïque, il retrouva quelques-uns de ses compatriotes qu'il avait autrefois vendus. Il est maintenant trop vieux et trop infirme pour travailler sur la plantation. Comme il est estropié, on lui permet de *s'asseoir :* c'est le terme dont on se sert ici. Je lui demandai ce qu'il faisait pour vivre; il me répondit qu'il faisait des vestes et des pantalons. Il appartient à l'une des meilleures plantations de l'île, au sujet de laquelle il y a très-peu de plaintes à faire. Le jour du baptême, on fut obligé de le porter pour le faire entrer dans l'eau et pour l'en faire sortir (1).

Le dimanche 12 juin était le jour fixé pour le baptême. La soirée du samedi fut très-pluvieuse, et je craignais que cela ne nous privât de la présence d'un grand nombre de nos frères qui habitent dans les montagnes ; néanmoins, quand je me levai, à trois heures du matin, pour compter ceux qui étaient présens, je trouvai la chapelle toute pleine. A cinq heures et demie, je les accompagnai au bord de la mer, où j'en baptisai quatre-vingt-dix-neuf. C'est un accroissement considérable, et dont je suis reconnaissant envers le Seigneur. Le dimanche 19 juin était le jour marqué pour le baptême à Hayes-Savanna ; là, nous reçumes un certain nombre de jeunes personnes très-intéressantes : au lever du sóleil, nous nous assemblâmes au bord de la rivière, et je baptisai cent onze personnes en présence d'un grand nombre de spectateurs. C'était trop pour mes forces, car on fut obligé de me retirer de l'eau : je pouvais à peine me tenir debout. Cependant, quand je fus habillé, on m'apporta une tasse de café, qui me remit complètement. C'eût été un spectacle à vous réjouir le cœur, si vous aviez pu voir la foule qui qui se pressait au bord de la rivière, les chevaux, les chariots, les voitures, les feux allumés, devant lesquels bouillait une armée de cafetières, et tout cela, dans le plus grand ordre. Notre nouvelle chapelle ne pouvait contenir la foule, et j'ai lieu de croire que les services du jour ont réveillé plusieurs pécheurs au sentiment de leur misère. Notre Société s'est augmentée de deux-cent-dix nouveaux membres : cette augmentation est un signe que la cause du christianisme ne périt pas entre mes mains ; elle est aussi un encouragement à de nouveaux efforts ; car, au bout du compte, il y a encore bien peu de chose de fait. Il peut y avoir six ou sept cents personnes attachées à cette Église, mais qu'est-ce que cela, auprès de dix mille qui habitent le voisinage de cette station ? Jusqu'à présent, j'ai encore fait peu de chose : puissé-je faire davantage à l'avenir !

---

(1) Il faut se rappeler que les baptistes se conforment, dans l'administration du baptême, à la pratique de l'ancienne Eglise, et baptisent les adultes par immersion, c'est-à-dire en les plongeant dans l'eau.

(*Rédacteurs.*)

Grâce à la bonté de Dieu, mes forces et ma santé sont en meilleur état que je ne l'aurais espéré sous un tel climat. Puissé-je, en retour, les consacrer entièrement à son service !

VARIÉTÉS.

Le dernier ouragan de la Barbade.

Voici quelques détails sur le dernier ouragan, qui a désolé l'île Barbade, et que nous avons annoncé à la page 64. Nous avons pensé que nos lecteurs ne liraient pas sans intérêt le récit que la femme d'un missionnaire a tracé de ce terrible événement. On sait que près de deux mille personnes ont péri sous les décombres de leurs maisons renversées. Au milieu de ces scènes de désolation, il est doux de voir la foi des chrétiens manifester sa puissante efficace. Quelle force et quel calme l'âme d'une femme peut puiser dans la communion de Jésus-Christ! On en jugera par les lignes suivantes qu'a écrites la femme du missionnaire Morrish peu de temps après l'effrayante catastrophe qu'elle décrit :

« Combien nous sommes ignorans de ce qu'un jour peut amener! Mercredi dernier (10 août), le soleil brillait sur cette terre si riche et si bien cultivée, ornée d'une foule d'habitations élégantes, et le lendemain matin tout était dévastation et ruine. Mercredi à sept heures du soir, le ciel prit un aspect extraordinaire, et ceux qui connaissent le climat de ces contrées parurent craindre le fléau qui nous menaçait. Le vent devint violent et glacial. Mon mari et moi nous nous retirâmes dans notre chambre à coucher, entre dix et onze heures. A minuit nous fumes réveillés par l'orage qui soufflait avec violence du côté de l'ouest. Notre frère Taylor entra dans notre chambre, et aidé de notre frère Morrish, il se mit en devoir de s'assurer si toutes les portes et toutes les fenêtres de la maison étaient bien fermées : cette précaution est très-importante, car si l'ouragan peut trouver une entrée, il renverse tout sur son passage. Nous quittâmes notre chambre à coucher, et nous nous rendîmes dans la salle située au centre du bâtiment : bien nous en prit, car au bout de quelques instans notre appartement n'était plus qu'une ruine. L'orage redoublant de furie poussait par toutes les crevasses la pluie qui tombait par torrens, en sorte que notre salle fut bientôt inondée. Nos frères, après avoir parcouru une seconde fois la maison pour en assurer toutes les parties faibles, vinrent nous rejoindre : nous tombâmes à genoux, et notre frère Taylor, dans une prière fervente, nous recommanda à Dieu en le suppliant que, soit à la vie soit à la mort, nos esprits demeurassent fermes en lui. Il y eut alors un calme de sinistre présage, qui dura environ quinze minutes : les élémens comme épuisés par leurs accès de rage, furent plongés dans un morne silence. Mais c'était pour reprendre des forces et pour recommencer l'œuvre de destruction. En ce moment des sanglots et des gémissemens attirèrent notre attention; et en ouvrant la porte nous vîmes les blancs et les noirs d'une habitation voisine à moitié nus et trempés par la pluie. Leurs maisons avaient été détruites, et ils avaient eu bien de la peine à sauver leurs vies. A peine leur avions-nous distribué des vêtemens secs et rassemblé autour de nous nos nègres dont les huttes avaient été abattues, que l'ouragan se mit à souffler du côté opposé avec un redoublement de violence. Combien tous les efforts et tous les moyens de l'homme semblaient alors vains et impuissans ! Le porche de notre maison fut mis en pièces, et les débris vinrent battre avec violence contre les murs. La pluie qui coulait par torrens, nous annonça l'affaissement de la toiture. Nos frères se hâtèrent d'appuyer un sofa contre la fenêtre qui semblait au moment de céder, et nous nous serrâmes tous ensemble comme si nous eussions voulu entrer dans l'éternité sans nous séparer. C'était un moment terrible ! Tous les yeux étaient fixés sur le côté de la maison contre lequel la tempête battait avec une furie à laquelle rien ne semblait pouvoir résister. Craignant à chaque instant de la voir tomber sur nous, la chair et le sang se révoltaient à l'idée d'être ensevelis sous ses ruines; mais je me souviendrai toujours avec étonnement et avec reconnaissance de la paix que mon âme conserva dans ce moment d'épreuve. Il me semblait que je reposais sur le sein de mon Sauveur, et j'avais assez de confiance et de liberté pour lui dire : Seigneur, d'un mot, tu peux imposer silence aux vents et à l'orage. Les heures se succédaient ainsi sans nous apporter la moindre lueur d'espérance. Un de nos pauvres serviteurs vint frapper à la fenêtre et nous demander un abri pour son enfant qui n'avait plus de mère ; nous lui ouvrîmes la porte aussitôt que nous pûmes le faire sans danger, et nous envoyâmes un des nègres qui remplissaient la salle à la recherche de la famille d'un planteur voisin. Le nègre revint bientôt avec sept personnes y compris un enfant : les femmes étaient blessées et meurtries, trempées par la pluie, et à moitié mortes de froid et de fatigue. Le vent leur avait arraché leurs vêtemens pièce à pièce, et les avait poussées de rochers en rochers jusque sous un monceau de décombres, où elles avaient manqué d'être étouffées par la foule qui se pressait autour d'elles. Elles s'étaient déjà dit adieu et s'étaient recommandées au Seigneur, s'attendant à chaque moment à être lancées dans l'éternité. Elles se répandirent en exclamations et en remercîmens lorsqu'elles se virent à l'abri. Nous leur enlevâmes leurs vêtemens mouillés, ce qui n'était pas facile à cause de leurs meurtrissures ; nous les frottâmes avec des spiritueux, et nous les enveloppâmes dans des couvertures. — Notre frère Taylor nous fit chanter le premier verset de l'hymne :

> " Commit thy every grievance
> " Unto his faithful hand, etc...."

Il lut ensuite les textes du jour, prononça une prière, et termina par le chant du dernier verset de l'hymne.

L'orage s'étant un peu appaisé, nos frères se hasardèrent à sortir ; mais quelle épouvante se peignit sur leur visage, lorsqu'ils rentrèrent en nous annonçant que notre Eglise n'était plus qu'un monceau de ruines, et que notre école avait été entraînée dans le torrent et détruite de fond en comble. Peu après je sortis aussi ; mais c'est en vain que j'essayerais de vous retracer la scène de désolation qui s'offrit à mes regards. Tout, autour de moi, présentait un spectacle déplorable ; l'habitation des nègres, l'étable et toutes les autres dépendances avaient été renversées ; un affreux dégât avait été fait dans tous nos appartemens. Mais c'est le Seigneur ! aussi nous sommes calmes ; et au lieu de célébrer ses jugemens, nous devrions d'abord hautement célébrer sa miséricorde. Oh ! que ne puis-je vous dire toute la bonté de Dieu pour nous, au milieu de cette redoutable dispensation ! Touché de nos prières, il a préservé notre demeure d'une ruine complète, tandis qu'autour de nous beaucoup de personnes, qui la veille étaient dans l'abondance, se sont vues tout à coup sans asyle, obligées de se réfugier dans la hutte d'un nègre, dans une cave ou dans le creux d'un rocher ; et si vous pouviez voir la partie de notre habitation qui est restée debout, vous regarderiez comme un miracle qu'elle n'ait pas eu le sort de nos autres bâtimens. Sous cet abri, notre Seigneur nous a conservé tout ce qui nous est nécessaire pour la nourriture et pour le vêtement, et aucun de nous n'a eu le moindre mal; assurément le Seigneur nous a traités avec bonté. Que lui rendrons-nous pour toutes ses compassions? Nous avons déjà appris la mort de vingt de nos gens, et nous nous attendons bien à avoir à déplorer encore d'autres accidens. Nous ne pouvons être assez reconnaissans du secours que Dieu a bien voulu nous accorder dans ce moment d'épreuve. Et certes, nos frères en ont particulièrement besoin; faute d'ouvriers, ils sont occupés toute la journée de travaux pénibles; ils tiennent les assemblées le soir, et ont, en outre, à faire des baptêmes, des visites de malades et des funérailles sur les différentes plantations. Avant cette dispensation de la Providence, notre école était dans un état florissant; elle comptait quarante garçons et un nombre encore plus considérable de filles.

A Mont-Thabor (1), l'église et la maison des Missions sont un monceau de ruines. Au premier soupçon du danger, notre frère et notre sœur Zippel quittèrent précipitamment leur chambre à coucher et se rendirent dans leur salle pour tâcher de la garantir; mais voyant l'inutilité de leurs efforts, notre sœur Zippel retourna chercher son jeune fils; elle eut à peine le temps de le prendre dans ses bras, et de s'élancer hors de la chambre, quand la muraille s'écroula derrière elle, et s'abîma dans la cuisine située au-dessous. Ils songèrent à se réfugier dans l'église, et en avaient déjà ouvert la porte, mais un fort craquement les avertit de leur danger, et l'instant d'après l'édifice s'écroula avec un fracas horrible, entraînant dans sa chûte un côté de la salle dans laquelle ils avaient cherché un abri, et qui était contiguë à l'église. Ils se trouvèrent alors entièrement exposés à la violence de la tempête et de la pluie, dont le fracas était tel, que pendant plusieurs heures ils ne pouvaient entendre la voix l'un de l'autre. Ils restèrent ainsi plusieurs heures allant à tâtons parmi les décombres, craignant, chacun de son côté, que l'autre ne fût enseveli dessous. Notre sœur Zippel, incapable de tenir plus long-temps son enfant dans ses bras, l'attacha à elle avec son schall, de peur que le vent ne le lui arrachât. Vous pouvez imaginer leur joie et leur reconnaissance lorsque la lumière du matin leur montra qu'ils étaient tous les deux sains et saufs; et, chose assez singulière, cette salle avait servi de refuge à environ trente nègres, la plupart d'Haynesfield, dont aucun n'avait reçu le moindre mal. Obligés de fouiller parmi les décombres pour y chercher les choses nécessaires à la vie, et forcés de se construire une habitation provisoire, notre frère et notre sœur furent pendant quelques jours dans une fâcheuse position. Cependant le Seigneur, dans sa miséricorde, leur avait conservé la santé, et les fortifia dans l'accomplissement de leurs différens devoirs. Réunis avec eux, samedi dernier, pour la conférence et pour la célébration de la Sainte-Cène, nous nous sentîmes encouragés par le sentiment de la présence du Seigneur au milieu de nous.

---

(1) Autre station des Frères-Unis à la Barbade.

(*Rédacteurs.*)

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Extraits d'une lettre du missionnaire Pellissier.

Les amis de la Société auront sans doute lu avec intérêt et édification les extraits que nous leur avons communiqués, dans notre dernier numéro, du journal du missionnaire Bisseux. Ils y auront vu que ce cher frère ne se contente pas de prêcher la Parole de Dieu en public, mais que, suivant l'exemple du grand apôtre des Gentils (Actes, XX, 20), il l'annonce de maison en maison, dans l'intérieur des familles, auprès du lit des malades, et que le Seigneur lui a déjà accordé de nombreuses bénédictions. La lettre que nous venons de recevoir de M. Pellissier est en quelque sorte une confirmation indirecte de toutes les choses que nous a rapportées M. Bisseux; elle est propre de plus à répandre dans nos cœurs la plus vive joie, par l'esprit de foi et de piété qu'elle respire. Le vrai serviteur de Dieu n'est pas seulement missionnaire lorsqu'il est arrivé au lieu de sa destination, il l'est partout où il y a des âmes à sauver, parce que partout l'Esprit du Maître qui l'a envoyé le presse d'exercer les fonctions d'ambassadeur de Christ, et de supplier les pécheurs de se réconcilier avec Dieu pour l'amour de Christ. C'est ainsi que pendant le court séjour que notre frère Pellissier a fait à Wagenmaker-Vallée, il a été pour plusieurs colons et Hottentots ce que nous espérons qu'il sera plus tard pour un grand nombre de Béchuanas, *une odeur de vie qui les a conduits à la vie.* Sa lettre, qui est adressée au Comité, est datée de Béthelsdorp, station de la Société des Missions de Londres, à deux lieues nord de la baie d'Algoa, 15 décembre 1831 :

Messieurs et très-honorés frères,

« Il serait bien doux pour moi de pouvoir vous annoncer que je suis arrivé au lieu de ma destination ; mais les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé m'empêchent de vous donner cette nouvelle, qui ne manquerait pas de réjouir vos cœurs et de vous porter à rendre grâce à Dieu ; toutefois je puis vous dire que je suis en route et à peu près à moitié chemin de Lattakou. Mais pour mettre de l'ordre dans ce que j'ai à vous dire, et pour vous donner en même temps connaissance de ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre, je dois reprendre le fil des événemens au point où je l'ai interrompu dans le journal que je vous ai envoyé, sous la date du 24 septembre dernier :

« Vous êtes déjà informés, messieurs, de l'emploi que j'ai fait du temps que j'ai passé à Wagenmaker-Vallée. L'étude de la langue hollandaise a dû principalement attirer mon attention, M. le docteur Philip m'ayant dit que la connaissance de cette langue m'était indispensable pour me rendre au lieu que vous m'avez assigné pour champ de travaux. Toutefois pendant les sept semaines que j'ai séjourné à Wagenmaker-Vallée, je n'ai pas négligé le grand but de ma vocation ; tout en remplissant ma tête de mots barbares, j'ai prêché Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, tant aux païens qu'à ceux qui portent le nom de chrétiens. Il ne s'est pas passé de semaine où je n'aie annoncé une ou deux fois l'Evangile et visité les malades. M. Bisseux m'a servi d'interprète jusqu'à ce que j'aie pu m'exprimer en hollandais. Au bout de trois semaines je commençais déjà à m'entretenir avec les gens de Wagenmaker-Vallée, dans un idiome qui, peu de temps auparavant, m'était entièrement étranger, et avant de quitter cet endroit, le Seigneur m'a fait la grâce de prêcher trois fois l'Evangile en hollandais. Tout le monde était étonné de m'entendre parler dans cette langue d'une manière intelligible. Si je dis ceci ce n'est point pour m'enorgueillir (car je suis convaincu de mon entière incapacité pour faire quoi que ce soit), mais afin de rendre tout honneur et toute gloire au Seigneur, qui n'abandonne point ses faibles serviteurs dans le temps du besoin. Si Dieu n'accorde plus maintenant le don des langues d'une manière miraculeuse, nous devons convenir toutefois qu'il assiste ses missionnaires dans l'étude des langues qu'ils ont à apprendre.

« J'aime à croire, d'après ce que j'ai vu, que le Seigneur a béni mon séjour à Wagenmaker-Vallée pour le salut et l'affermissement de quelques âmes dans la foi. Dès que j'ai pu m'exprimer dans la langue hollandaise, j'ai eu presque chaque jour des conversations particulières, tant avec les réfugiés français qu'avec leurs esclaves, sur des sujets religieux. Plusieurs d'entre eux m'ont ouvert leur cœur, les uns pour me faire part des doutes qui agitaient leurs âmes et du grand désir qu'ils avaient de recevoir la paix de Dieu; les autres pour me déclarer qu'ils n'avaient pas encore éprouvé l'efficace de la grâce de Dieu dans leurs cœurs, mais qu'ils voulaient chercher le Sauveur jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé. Je puis dire qu'en général ils m'ont témoigné beaucoup de respect, de confiance et d'affection. Lorsque j'allais de maison en maison pour les visiter, les esclaves qui travaillaient dans les vignes venaient presque toujours au-devant de moi, afin que je leur adressasse quelques paroles d'exhortation, et pour me demander si je ne voulais pas encore leur prêcher l'Evangile. Il en est même quelques-uns qui sont venus, à dix heures du soir, lorsque leurs maîtres étaient couchés, frapper à ma fenêtre, non pour se plaindre de leur triste condition, mais afin de me parler de leurs expériences chrétiennes, du grand amour de Dieu envers les pécheurs, du bonheur qu'ils éprouvaient à la pensée que Jésus-Christ est mort et ressuscité pour eux, et pour me prier de rendre attentifs au salut de leur âme, leurs parens qu'ils avaient amenés avec eux. Vous pouvez facilement concevoir, messieurs, de quelle joie mon cœur était rempli dans de pareils momens.

« Dieu n'a pas laissé sans fruits les conversations particulières que j'ai eues avec quelques réfugiés français. Plusieurs personnes qui, lorsque je suis arrivé à Wagenmaker-Vallée étaient chancelantes dans la foi, n'ayant point de paix dans leur âme, et se contentant de déplorer leur misère, sans en chercher le remède, m'ont déclaré, lorsque je me suis séparé d'elles, qu'elles bénissaient le Seigneur de ce qu'il m'avait envoyé pour leur annoncer le salut. De courts extraits de deux des lettres que j'ai reçues lors de mon départ, serviront à confirmer ce que je viens de dire : « Cher frère, m'écrit l'une de ces deux personnes, avant de me séparer de vous, « j'ai besoin de vous remercier des amicales conver-« sations que vous avez eues avec nous et des utiles « instructions que vous avez données aux habitans de « cette maison et surtout à moi ; qu'il plaise au Seigneur « de bénir de plus en plus vos paroles pour le salut de « mon âme ! Depuis que vous êtes arrivé ici, je suis « plus confiant en Dieu, et ma foi est plus ferme. Je dois « admirer et adorer les voies du Seigneur à mon égard.

« Il m'a envoyé ses serviteurs de loin, l'un (1) pour « m'amener a lui, et l'autre pour fortifier ma foi. Que « dirai-je et comment rendrai-je grâce à Dieu de tout le « bien qu'il a fait à mon âme? Jamais je ne pourrai être « assez reconnaissant. Puisse le Dieu de miséricorde vous « bénir abondamment pour l'amour que vous m'avez té-« moigné! » L'autre personne s'exprime ainsi: « Puis-« qu'il est plus que probable que nous ne nous reverrons « plus dans ce monde, le souhait de mon âme est que le « Seigneur soit pour vous, partout où vous irez le jour, « une colonne de nuée pour vous conduire, et la nuit « une colonne de feu pour vous éclairer. Priez Dieu afin « qu'il me donne de plus en plus la certitude que je suis « un de ses enfans, et qu'il me préserve de chercher « jamais d'autre justice que celle de Christ. »

« Trois ou quatre autres personnes commencent aussi à s'occuper sérieusement de leur salut. Le dernier jour que j'ai passé à Wagenmaker-Vallée, elles ont toutes cherché à me voir en particulier, afin de pouvoir s'entretenir encore une fois avec moi sur la seule chose nécessaire. L'une d'elles vint me trouver dans ma chambre et me dit: « Monsieur, je sais que le salut de mon âme vous inquiète; mais si je ne puis pas encore vous dire que Dieu a commencé son œuvre en moi, je puis toutefois vous assurer du vrai et sincère désir que j'ai de me convertir au Seigneur et de l'invoquer jusqu'à ce qu'il m'ait répondu. » Jour délicieux pour moi! Peu de temps après une autre personne vint encore me dire: « Monsieur, je crois que Dieu a béni le séjour que vous avez fait ici pour le salut de mon âme; car je sens qu'il commence son œuvre en moi. » Enfin quelques esclaves arrivèrent et s'adressèrent à moi en ces termes : « Monsieur, nous désirons mettre en pratique la Parole que vous nous annonçâtes hier. Si nous avons jusqu'ici peu fréquenté le service divin, nous pouvons vous assurer que nous viendrons dorénavant, autant qu'il nous sera possible, entendre la bonne Parole de Dieu que M. Bisseux nous prêche. » Il est nécessaire que vous sachiez, messieurs, que le jour précédent, jour de dimanche, j'avais adressé pour la dernière fois, tant aux Européens qu'aux esclaves, de sérieuses exhortations. Le temple, qui contient environ trois cents personnes, était rempli. Mon texte était celui-ci : « Ainsi, a dit l'Eternel, cherchez-moi et vous vivrez. » Quelqu'un m'a rapporté qu'une dame avait versé des larmes pendant presque tout le temps qu'avait duré ma prédication, et qu'après que j'eus donné la bénédiction elle s'était adressée à une de ses connaissances, pour lui faire remarquer combien j'avais l'air d'être affecté, et que cette dernière lui avait répondu que j'étais probablement triste parce que je pensais que bien peu de personnes d'entre celles qui m'avaient entendu, avaient reçu à salut la Parole que je venais de leur annoncer, et que là-dessus elle s'était de nouveau mise à pleurer. Puisse-t-elle avoir versé des larmes sur ses péchés !

---

(1) Il est question sans doute ici de M. Bisseux.

(*Rédacteurs.*)

« Jusqu'ici, messieurs, vous n'avez vu que le beau côté du tableau ; mais ne vous figurez pas plus de bien qu'il n'y en a réellement. Ne pensez pas que tout soit lumière dans Wagenmaker-Vallée ; car les ténèbres y prévalent encore et parmi les esclaves et parmi les maîtres ; en général il existe chez les uns et chez les autres une grande indifférence pour les choses spirituelles ; car des six ou sept cents esclaves qui sont ici, il n'y en a pas la moitié qui viennent régulièrement entendre la prédication de l'Evangile. Ils sont plongés dans la plus grande ignorance, et quoiqu'on cherche à leur parler avec toute la simplicité et la clarté possibles, la plupart du temps ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit, et il ne faut pas s'en étonner, car ils ne savent pas lire, et le cercle d'idées dans lequel ils vivent est extrêmement retréci; toutefois ils devancent leurs maîtres dans le royaume des cieux. Il y a plus d'esclaves convertis que de fermiers, et ces derniers, lors même qu'ils sont convertis, ne parlent pas avec autant de conviction, de sentiment et de liberté de ce qu'ils éprouvent que les premiers. Vous trouverez sans doute ce fait étrange; cela vient en partie de ce que les uns possèdent plus de simplicité chrétienne que les autres, et en partie aussi, à ce que je crois, de ce que les uns aiment plus Dieu que les autres. Mais c'est une chose certaine que l'ignorance des esclaves est un très-grand obstacle aux progrès de l'Evangile parmi eux; et aussi long-temps qu'on ne parviendra pas à fonder des écoles au milieu d'eux, pour les retirer de l'état dans lequel ils sont, je dois le dire, les missionnaires ne verront pas beaucoup de fruits de leurs travaux. Pour cet effet, des dons particuliers doivent caractériser les missionnaires qui sont envoyés dans la colonie pour prêcher l'Evangile aux esclaves, tels qu'une grande liberté d'esprit et une entière indépendance de caractère, la prudence, la simplicité et le talent de gagner la confiance; car la première œuvre d'un missionnaire dans la colonie, autant que j'ai pu en juger pendant le temps que je suis demeuré à Wagenmaker-Vallée, doit être de travailler à la conversion des maîtres des esclaves, et par conséquent de ne pas craindre de se rendre chez eux, de s'entrenir souvent avec eux, et de les engager à envoyer leurs esclaves non seulement à l'église, mais aussi à l'école qu'on est dans l'intention d'établir ou qu'on a déjà établie, en leur faisant comprendre combien est grande la responsabilité qui pèse sur eux. Je suis convaincu que si un missionnaire s'y prend de cette manière, dans peu de temps il aura une nombreuse école et une réunion considérable d'esclaves; car les fermiers, soit par devoir, soit par sentiment d'honneur, y enverront leurs esclaves. De plus, si ce missionnaire visite souvent les fermiers et leur parle de l'Evangile, il aura une porte ouverte pour converser avec leurs esclaves; car vous ne doutez pas qu'il leur fera plus de bien par ses conversations que par ses sermons.

« L'état physique de l'Afrique est une image de son état moral. Il est facile de voir que ce vaste continent a été maudit; mais il est facile de voir aussi que le jour de la bénédiction commence à luire sur lui. La campagne présente un triste aspect; elle n'est couverte que de bruyères et de buissons. On trouve rarement deux maisons qui se touchent, si ce n'est à la ville du Cap, qui est bâtie régulièrement. Les villages ne sont autre chose que des fermes situées à une très grande distance les unes des autres, ayant chacune une grande vigne, un jardin, quelques arbres fruitiers; tout le reste des terres est inculte, et quelquefois un village qui n'est composé que de quelques maisons seulement, a plus d'une lieue de longueur. Les principales richesses de ce pays sont le vin et le bétail. Le blé qu'on récolte ne sort pas de la colonie. Toute espèce de légumes croît au sud de l'Afrique; mais le manque d'eau fait souvent bien du tort à la végétation. Cette année il y a eu abondance d'eau, et le temps n'est pas aussi chaud que les années précédentes. L'été commence, et je ne m'aperçois pas que je sois en Afrique; je jouis d'une très-bonne santé, grâce à Dieu; le changement de climat n'a produit aucune mauvaise influence sur moi.

« Cependant, comme il me tardait de me rendre au lieu de ma destination, j'écrivis au Cap trois semaines avant de quitter Wagenmaker-Vallée, afin de savoir s'il y avait un vaisseau qui fût prêt à mettre à la voile pour la baie d'Algoa. On me répondit qu'aucun bâtiment ne lèverait l'ancre avant le 26 novembre. Je ne pris donc congé des amis de Wagenmaker-Vallée que le 22 de ce mois. Quelques-uns d'eux étaient aussi tristes que s'ils se fussent séparés de leur plus proche parent. M. Daniel Leroux, chez lequel j'avais logé pendant sept semaines, ne voulut recevoir aucun dédommagement pour les dépenses que je lui avais occasionnées. Lorsque je lui demandai combien je lui devais, il me répondit qu'il appréciait la Parole de Dieu, que j'avais annoncée dans sa maison, infiniment plus que toute les dépenses, qu'il avait faites pour moi. Il me donna en outre à mon départ toutes sortes de semences, une caisse de chandelles, de la viande, des biscuits secs, etc. Plusieurs autres personnes m'envoyèrent aussi des souvenirs, de sorte que je partis comblé de biens et rendant grâces à Dieu de ce qu'il paraissait avoir accompagné de son Esprit sa Parole que j'avais annoncée.

« Mon cher frère Bisseux vint m'accompagner jusqu'au Cap. L'un et l'autre nous avions le cœur serré en pensant à notre prochaine séparation. Autant nous avions été joyeux en nous rencontrant sur cette terre étrangère, autant notre tristesse fut grande en prenant congé l'un de l'autre. Cette séparation était surtout bien douloureuse pour moi, qui devais entreprendre seul un voyage de près de quatre cents lieues. Que d'heures agréables n'avons-nous pas passées ensemble en priant, en nous entretenant de nos frères qui sont en France, et en parlant des moyens les plus efficaces à employer pour avancer le règne de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ !

« C'est le 27 novembre que j'ai quitté la ville du Cap, pour me rendre à la baie d'Algoa. Vous ne sauriez croire combien la traversée a été difficile et longue. Un jour après mon embarcation, le vent contraire commençant à souffler, devint si violent, que le vaisseau fut obligé de relâcher le 1er décembre, dans la baie de la Montagne de la Table, d'où il était parti; et je faillis me noyer en venant à terre dans une chaloupe, tant la mer était agitée. J'étais mouillé comme si l'on m'eût plongé dans l'eau. En arrivant chez le docteur Philip, madame Philip me fit changer d'habits, et eut toutes sortes de bontés pour moi.

« Enfin le temps s'étant remis, je me rembarquai le 6 décembre, et j'arrivai le 11, à dix heures du soir, à la baie d'Algoa, non sans courir beaucoup de danger de faire naufrage; car nous eûmes une tempête qui dura toute une journée. Les vagues étaient épouvantables, et menaçaient continuellement de nous engloutir. Je m'étonne encore qu'un frèle navire puisse résister à une mer en fureur; mais ce que l'Éternel garde est bien gardé. Quand on est avec Dieu, on est aussi en sûreté sur mer que sur terre.

« Je bénis le Seigneur de ce que, après m'avoir montré combien ses œuvres sont grandes et merveilleuses, il m'a fait arriver à bon port. La providence qu'il a exercée à mon égard jusqu'à présent, m'est un sûr garant de celle qu'il exercera envers moi à l'avenir. Jusqu'ici je n'ai reçu que des sujets d'encouragement, et je sens que je dois m'offrir tout entier en sacrifice au Seigneur. Quoique je sois encore tellement au-dessous du ministère qu'il m'a confié, il n'a pas laissé de me combler de mille bénédictions, de m'assister dans ma faiblesse et de me supporter dans mes nombreuses infirmités.

« Algoa est un village composé d'une soixantaine de maisons irrégulièrement bâties sur le sable, au pied d'une colline qui borde la mer et habitées par trois cents anglais environ, qui reçoivent les marchandises qui leur sont apportées par les vaisseaux. Quatre cents hottentots environ travaillent dans la baie; mais ils n'ont point de maisons, ils ne possèdent que quelques misérables petites huttes où ils couchent souvent plus de vingt ensemble. Ils sont tous adonnés au vin sans exception. On aurait bien de la peine à en trouver trois ou quatre qui ne fussent pas ivrognes, tant parmi les hommes que parmi les femmes : aussi sont-ils très-pauvres et très-malpropres. M. Robson, missionnaire de Béthelsdorp, qui vient chaque dimanche à la baie d'Algoa pour leur prêcher l'Évangile, a beaucoup de peine à en réunir une quarantaine. Son intention est d'établir une société de tempérance parmi eux. Il a commencé aujourd'hui à en fonder une à Béthelsdorp, qui n'est qu'à deux lieues de la baie (1). Il a assemblé, pour cela, les habitans de Béthelsdorp dans le temple, et parmi les cinq cents hottentots qu'il a sous sa direction, il n'y en a qu'un petit nombre qui ont signé l'engagement de ne plus boire d'eau-de-vie. Notez cependant que le temple est, tous les dimanches, rempli d'auditeurs, et que la prière du soir est très-assidûment suivie. Depuis que je suis ici, je leur ai prêché deux fois en hollandais, et je me prépare encore à leur annoncer l'Évangile dimanche prochain ; car je me propose de partir lundi pour Lattakou. M. Robson est un excellent missionnaire.

En parlant de la santé de M. Lemue, dont à cette époque il n'avait pas des nouvelles aussi rassurantes que que celles que nous avons reçues depuis, M. Pelissier ajoute : « J'ai environ quatre cents mots Béchuanas, que que je me propose d'apprendre en route. Mais en attendant dites aux églises de France qu'elles ne doivent pas oublier que l'œuvre dont elles s'occupent est une œuvre de foi, ni croire que tout ira toujours au gré de leurs désirs, et qu'à supposer que ce missionnaire leur fût en-

---

(*Voy.* sur cette station missionnaire, 5e année, page 239 et suiv.
(*Rédacteurs.*)

levé, ce ne serait point en vain qu'il aurait traversé les mers; car j'ai vu moi-même, à Wagenmaker-vallée, une personne qui, depuis qu'elle l'a entendu prêcher, a abandonné le monde, pour s'occuper uniquement du salut de son âme. Et si les Sociétés vous demandent compte de nos travaux, demandez-leur à votre tour compte des prières ferventes qu'elles ont déjà adressées à Dieu pour nous. Si elles se découragent, dites-leur que le plus beau champ de travaux se présente devant nous, et que notre désir est de mourir en le défrichant. » (1)

J. P. Pellissier.

Lettre de quelques dames de Wagenmaker-Vallée, adressée au Comité des Missions de dames de Paris.

On ne lira sans doute pas, sans intérêt, la lettre suivante que quelques chrétiennes de Wagenmaker-vallée ont senti le besoin d'écrire aux membres du Comité des Missions de Dames de Paris; elle a été écrite en hollandais; et c'est M. Pellissier, chargé de l'expédier, qui l'a traduite en français.

Wagenmaker-Vallée, 25 octobre 1831.

Mesdames et très-honorées sœurs,

« Excusez-nous, si nous prenons la liberté d'entrer en correspondance avec vous, quoique nous ne vous ayons jamais vues. C'est votre missionnaire, M. Pellissier, qui nous y a engagées, et les relations qui ont existé entre vos ayeux et les nôtres, celles qui existent encore entre vous et nous, et plus que cela encore, l'espérance de la vie éternelle qui nous est commune, ont été des motifs plus que suffisans pour nous déterminer à satisfaire un désir si naturel.

---

(1) M. Pellissier annonce dans cette lettre, qu'il a envoyé au Comité un exemplaire de l'Evangile selon saint Luc, traduit et imprimé dans la langue des Béchuanas. Cet Evangile, qui n'est pas encore arrivé, sera extrêmement utile aux frères qui se préparent à partir, à la fin de l'année, pour le sud de l'Arique.

(*Rédacteurs.*)

« L'arrivée de vos premiers missionnaires, MM. Rolland, Lemue et Bisseux, et plus tard celle de notre ami M. Pellissier, ont réjoui et ému nos cœurs au-delà de toute expression. Lorsque nous avons appris que ce dernier séjournerait quelque temps ici, pour apprendre la langue hollandaise, qui lui est indispensable pour se rendre au lieu de sa destination, et dans laquelle il a déjà fait beaucoup de progrès, la satisfaction que nous avons éprouvée, a été la même dans tous les cœurs.

« Tout en vous parlant de la douce impression que l'arrivée de M. Pellissier a produite sur nous, nous ne pouvons passer sous silence la peine que nous avons ressentie en apprenant qu'il apportait à M. Bisseux une lettre de votre Comité, qui invitait ce dernier à quitter son poste, et à aller fonder une station chez les Béchuanas. (1) Mais cette nouvelle a encore plus affligé les païens; quelques uns sont venus, avec les larmes aux yeux, supplier M. Bisseux de ne pas les abandonner. Celui-ci, prêtant l'oreille à leur requête, a différé son départ et s'est décidé, ainsi que les administrateurs du culte à Wagenmaker-vallée, à écrire une lettre au Comité de Paris. Nous espérons recevoir bientôt une réponse favorable ; si elle n'était pas selon nos vœux, elle nous attristerait beaucoup ; car un missionnaire est nécessaire ici.

---

(1) Nous avons annoncé à la page 38, que le Comité était revenu sur cette décision, et qu'il avait pris la résolution d'autoriser M. Bisseux à demeurer momentanément à Wagenmaker-Vallée, tant pour y poursuivre l'œuvre qu'il a si heureusement commencée, avec la bénédiction du Seigneur, que pour satisfaire au vœu des colons, qui demandent instamment qu'il continue à être l'évangéliste et le pasteur de leurs esclaves.

« Nous ne saurions aussi vous dire combien est vive la part que nous prenons à tout ce que vous faites à Paris pour la conversion des âmes, et le sincère désir que nous avons de travailler nous-mêmes à l'extension et à l'affermissement du règne de Jésus-Christ. Oui, très-chères sœurs, l'œuvre dont vous vous occupez avec une activité toujours plus grande, est honorable et glorieuse, et le Seigneur en vous assistant par son Esprit, vous fera la grâce de l'avoir à cœur, pendant tous les jours de votre pélerinage terrestre, jusqu'à ce qu'il vous appelle à entrer dans son repos, où vous ne marcherez plus par la foi, mais par la vue, contemplant votre Rédempteur pendant toute l'éternité, et lui rendant honneur, gloire et actions de grâces, à cause du grand amour qu'il a eu pour vous, et de l'immense privilége qu'il vous a accordé de pouvoir concourir avec lui au salut des âmes.

« Quant à nous, nous sommes encore des enfans dans la grâce, et lorsque nous pensons que vous nous devancez, sous bien des rapports, dans le royaume des cieux, nos cœurs sont remplis d'une sainte émulation, et voudraient non seulement brûler d'amour pour celui qui nous a tant aimées que de donner sa vie pour nous, mais encore ne pas demeurer spectateurs oisifs de tout ce qui se fait dans le monde pour la conversion des païens. Que les temps dans lesquels nous vivons sont remarquables ! Chaque chrétien commence à regarder comme une gloire d'avoir son nom inscrit dans les annales des Missions, et de coopérer à affranchir quelques âmes des liens de satan. Déjà les enfans de Dieu en Europe semblent rivaliser ensemble et ne former qu'un cœur et qu'une âme pour envoyer des hérauts de la justice à ceux qui vivent et qui meurent sans connaître Jésus-Christ. Si nos aïeux ressuscitaient et voyaient, comme nous, des prédicateurs de la vérité arriver en Afrique, venant du pays où jadis ils furent persécutés, et d'où ils furent chassés pour la cause de la vérité, ne s'écrieraient-ils pas : « Qui est semblable à notre Dieu ! au lieu de visiter la France dans sa colère, il la visite dans son amour. » Et nous, leurs descendans, ne serons-nous pas ravies de reconnaissance et d'admiration ; n'unirons-nous pas nos efforts aux vôtres, et ne prendrons-nous pas part à ce mouvement universel du monde chrétien pour amener ces temps bienheureux, où il n'y aura qu'*un seul troupeau et un seul berger* ? C'est du moins là notre désir et notre prière à toutes ; car nous sentons que tout homme qui fait profession d'être chrétien, ne peut rester étranger à l'œuvre des Missions, sans se rendre coupable et sans manifester que son cœur est demeuré fermé à l'influence de la grâce.

« Veuillez, mesdames et très-chères sœurs, nous honorer d'une réponse et recevoir l'assurance de l'attachement et de la haute considération de vos sœurs en Christ. »

HÉLÈNE LE ROUX.
ESTHER LE ROUX.
MARIE LE ROUX.
MARTHE MALAN.
MARTHE DUTOIT.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ILES D'AFRIQUE.

MADAGASCAR (1).

Dans cette île qui renferme près de 4,000,000 d'habitans, une station a été fondée en 1818, à Tananarivo, et renouvelée en 1820. La Société de Londres y entretient plusieurs missionnaires; ce sont MM. David Griffiths, David Johns, Joseph John Freeman et Théophile Atkinson; elle y emploie aussi plusieurs artisans, tels qu'un chimiste, un tanneur, un charpentier et un imprimeur. M. Freeman qui a fait un voyage l'année passée à la ville du Cap, y a acheté une assez grande quantité de chevaux, de vaches et de brebis, ainsi qu'un assortiment de toute espèce de graines, de plantes et d'arbres, qu'il a transportés avec lui à Madagascar, dans le but de donner à la Mission de ce pays une plus grande extension. Il a été de retour à son poste le 22 août 1831.

D'après le dernier rapport des missionnaires de Madagascar, il y avait dans l'île 64 écoles et 2,497 écoliers. Ce nombre est moins considérable qu'il ne l'était, il y a quelques années. Sous le gouvernement de feu Radama, on comptait en effet 100 écoles et au-delà de 5,000 écoliers dans l'île; mais, depuis la mort de ce prince qui favorisait de tout son pouvoir les progrès de l'œuvre missionnaire dans son royaume, les troubles politiques qui ont été la conséquence du changement de gouvernement, ont fait craindre un moment que l'on ne fût obligé de rappeler les missionnaires. La reine Ranavalona, qui a succédé à Radama, a eu bien de la peine à se faire reconnaître; il lui a fallu employer la force des armes, et le pays a été déchiré par des guerres intestines. Ajoutez à cela les épreuves domestiques auxquelles les missionnaires ont été soumis : le triste état de la santé de M. Jones a nécessité son retour en Angleterre, et M. Freeman s'est vu forcé de se séparer de sa femme et de ses enfans, qui ne pouvaient point supporter le climat de Madagascar. Toutes ces causes réunies expliquent suffisamment la diminution que nous avons signalée dans le nombre des écoles et des écoliers, qui forment le principal champ des travaux des missionnaires à Madagascar.

---

(1) *Voy.* sur cette Mission, 1re année, p. 48, 159 et suiv.; 4e année, p. 68; et 6e année, p. 216.

Cependant, depuis un an environ, les affaires politiques de ce pays ont pris un aspect beaucoup plus rassurant; l'île est tranquille; les guerres ont cessé; le gouvernement de la reine se consolide de plus en plus, et elle manifeste le désir d'encourager la Mission. Déjà la chapelle de Tananarivo est plus fréquentée qu'elle ne l'était auparavant; la prédication de la Parole de Dieu est écoutée avec attention et commence à remuer les consciences, et l'on entend avec édification, au service du matin, de jeunes indigènes prier avec beaucoup d'onction et de ferveur. L'un des artisans missionnaires a quatre-vingts apprentis, auxquels il ne se contente pas d'apprendre son métier, mais qu'il catéchise une fois la semaine. Le Nouveau-Testament, traduit et imprimé en langue madégasse par les soins des missionnaires, se répand dans l'île et y réveille un esprit de recherche qui ne peut manquer d'être béni. On a pu lire à la page 90 de ce journal, un plan de sermon composé par un jeune indigène de Madagascar, sorti des écoles des missionnaires, et qui prouve combien est profonde et solide la piété des nouveaux chrétiens de ce pays. Nous ajouterons à ce fait qui a dû frapper nos lecteurs, des extraits de deux des nombreuses lettres qu'a reçues M. Freeman, pendant son séjour au Cap de Bonne-Espérance, de la part de plusieurs instituteurs indigènes. Leur style simple et sans prétention, témoigne tout à la fois de la piété tendre et touchante de ces jeunes chrétiens, de leur affection sincère pour leur missionnaire, et des progrès qu'ils ont déjà faits dans la connaissance de l'Evangile et de leur propre cœur ; quant à l'écriture de ces lettres, M. Freeman assure qu'il y a peu de maisons de commerce à Londres qui voulussent la répudier.

A M. Freeman.

Tananarivo, 2 adalo (1) 1831.

« Je vous souhaite la santé et le bonheur, mon cher ami. J'ai reçu votre lettre, il y a quelque temps, avec le plus grand plaisir. Ce plaisir n'était cependant pas exempt de peine. Je me réjouissais de recevoir de votre écriture, car nous avons été tous les deux également favorisés de Dieu, ayant reçu des nouvelles l'un de l'autre. Mais nous sommes bien éloignés, et je suis encore dans l'incertitude par rapport à vous. Je regrette la distance qui nous sépare et qui nous empêche de connaître exactement la situation de nos familles respectives. Vous me dites dans votre lettre : « Je ne vous oublierai jamais, « pas plus que le voyage que nous avons fait ensemble à « V***, et la conversation que nous y avons eue. » Et moi, je vous réponds : Si parmi tant de liaisons que vous avez formées parmi nous, vous pouvez dire : « Je ne vous oublierai jamais, » à plus forte raison puis-je dire que je ne vous oublierai jamais, vous qui nous avez prêché, et qui nous avez instruits si long-temps.

---

(1) Nous ignorons au quel des mois de notre calendrier répond le mois *adalo*. (*Rédacteurs.*)

« Quand, par la bénédiction de Dieu, aurons-nous le plaisir de nous revoir encore? car, je l'espère aussi bien que vous. J'ai l'espérance que nous nous reverrons un jour, quand ce ne serait qu'au jour de Christ. Dieu veuille que nous ne manquions pas, en ce jour-là, mais que nous soyons comptés parmi ceux qui lui appartiennent!

« Mes salutations amicales à votre femme et à vos enfans. Je vous remercie de votre bon souvenir, et du livre que Marie-Anne, votre fille, m'a envoyé; car je regarde comme un trésor inappréciable d'avoir reçu le livre que vous avez vous-même envoyé. Adieu pour quelque temps! Adieu jusqu'à ce que nous nous revoyions! Nous sommes tous bien. Dieu a augmenté ma famille d'un fils, que j'ai nommé Ebenezer, disant: « Jusqu'à présent le Seigneur nous a aidé (I, Sam. IV, 12), » car « c'est le premier enfant mâle que le Seigneur m'ait donné. »

Votre affectionné ami.

Une autre lettre, signée par quatre indigènes employés à l'imprimerie de la Mission, était ainsi conçue:

A notre père, à notre parent et notre ami J. J. Freeman; à sa femme et à ses enfans.

Tananraivo, 6 adalo 1831.

« Comment vous portez-vous, vous et toute votre famille? Pour nous, nous sommes bien, et nous vous envoyons nos salutations. Nous avons reçu votre lettre, nous nous sommes réjouis en la lisant, et en apprenant que vous vous portiez tous bien.

« Nous avons reçu l'instruction que vous nous avez envoyée : elle est bonne, et nous a réjouis. Elle est douce et précieuse pour nous, car elle nous vient d'un ami, d'un homme qui est plus que notre ami, qui est notre père, puisque c'est le devoir d'un père de donner de bons conseils. Et cependant, nous ne pouvons pas dire que notre père nous en ait jamais donné de semblables. Vous dites vrai : « Jésus-Christ est un bouclier, « et la Parole de Dieu est un moyen de défense pour « l'esprit. »

« Vous dites que peut-être vous viendrez nous voir encore ; nous serons heureux que vous veniez, car nous verrons notre ami. — Nous avons maintenant imprimé le Testament, et nous en sommes heureux, car c'est faire une bonne action. La Parole s'est offerte à nous comme une source d'instruction : ce n'est pas la parole de l'homme, mais la Parole de Dieu.

« Nous vous remercions de vous être souvenu de nous de quelque manière que ce soit. Adieu, jusqu'à ce que nous nous revoyions. »

Un jeune Madégasse qui surveille toutes les écoles fondées par les missionnaires dans l'île de Madagascar, a également adressé une lettre sous la date du 7 avril 1831, à M. Bennet, qui, comme député, a visité les stations de la Société de Londres dans l'Océan pacifique (1). Voici le contenu de cette lettre :

« Cher et honoré monsieur,

« Je vous adresse ce peu de mots pour vous rappeler les vœux que je forme, que votre vie soit longue et heureuse.

« C'est maintenant que nous voyons et que nous savons que le soleil de justice commence à se lever sur notre pays, quoiqu'on ne puisse pas dire : « Il a paru là-bas, ou il s'est montré ici. » Nous espérons que la Parole de Dieu ne sera pas arrêtée dans ses progrès, quoique son cours ne ressemble pas au courant rapide d'un fleuve. Sa marche est invisible comme celle du vent, qui pourtant parcourt de grandes distances, car il est dit : « *Ma doctrine tombera comme la pluie; ma parole dégouttera comme la rosée, comme la pluie fine sur l'herbe tendre et comme les ondées sur le gazon.* »

---

(1) *Voy.* 4ᵉ année, p. 40.

« Je vous prie de vous souvenir souvent de nous dans vos prières. Vous savez fort bien que nous vivons au milieu d'un désert, à cause de l'ignorance de la multitude; mais nous voulons ceindre nos reins et avancer avec l'aide de Dieu dans la connaissance de Jésus-Christ; nous voulons enseigner à tous ceux qui nous entourent à connaître le grand devoir de croire à Jésus-Christ. Chaque semaine nous avons entre nous plusieurs assemblées de prières : elles sont très-suivies, en sorte que nous espérons que l'œuvre à laquelle travaillent les missionnaires prospérera et que les prières d'un grand nombre de nos compatriotes, attireront sur nous la bénédiction de Dieu pour nous faire du bien; *car celui qui plante n'est rien, et celui qui arrose n'est rien; mais Dieu qui donne l'accroissement.*

« Béni soit Dieu qui a manifesté sa miséricorde en envoyant sa Parole et ses serviteurs dans notre pays, pour nous tirer de notre folie et de notre ignorance de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus, pour nous faire connaître notre état de condamnation, et notre rédemption par Jésus-Christ.

« Je pense que vous et moi, nous nous souvenons avec plaisir du chemin que nous avons fait ensemble; mais quel sera notre bonheur si nous nous rencontrons dans le ciel! J'espère vous y trouver un jour, quoique peut-être nous ne devions plus nous revoir sur la terre. Si nous trouvons de la joie et du bonheur à nous souvenir l'un de l'autre qui ne nous connaissons que pour avoir été rapprochés en Christ, combien nous réjouirons-nous davantage lorsque nous demeurerons ensemble avec lui pour toujours ! Car il a fait la paix pour nous par le sang de la croix ; il a réconcilié avec lui toutes choses soit sur la terre soit dans le ciel. Si nos cœurs se réjouissent de le voir, à présent que nous le voyons obscurément et comme dans un miroir, quel sera notre bonheur, quelle sera notre joie lorsque nous le verrons tel qu'il est ! Si nos cœurs brûlent au-dedans de nous lorsque nous entendons sur la terre la prédication de l'Evangile qui annonce aux malheureux pécheurs un Sauveur crucifié, et si alors nos âmes sont prêtes à prendre leur essor et à s'envoler, quel sera notre bonheur de demeurer en présence de Dieu, où nous n'aurons plus besoin d'aucun livre ni d'aucun homme pour nous instruire ! « Car la gloire de Dieu et de l'Agneau sera notre lumière à toujours. (*Apocalypse* XXI, 23). »

« Je vous ai écrit cette lettre, afin que vous sachiez qu'un des naturels de Madagascar a pour vous l'affection d'un fils. Que le Seigneur nous bénisse et fasse « de nous de véritables Israélites en qui il n'y a point de fraude (*Jean*, I, 47). » Et puissions-nous avoir la gloire de servir d'instrumens à Dieu pour gagner des âmes au Seigneur Jésus !

« Puissiez vous vivre long-temps et heureusement, M. Bennet ! c'est le vœu de votre ami et de votre fils. »

R.

Aux détails que nous avons donnés plus plus haut, nous ajouterons le fragment d'une lettre que M. le pasteur Chabrand, de Toulouse, a reçue du missionnaire Lebrun, de l'île Maurice, 18 février 1831.

En parlant des progrès de l'œuvre de Dieu dans Madagascar, M. Lebrun dit : « Les dernières nouvelles que nous avons reçues des missionnaires sont des plus encourageantes. Il paraît qu'un réveil remarquable se manifeste chez les malheureux indigènes qui étaient demeurés plongés jusqu'ici dans le sommeil du péché. Ils montrent beaucoup d'empressement à écouter la prédication de l'Evangile, et à se procurer le Nouveau-Testament. Plusieurs centaines d'entre eux sont déjà pourvus de ce trésor précieux et en lisent avec attention les pages sacrées. Nous devons attendre les plus heureux résultats d'un mouvement religieux que nous ne pouvons attribuer qu'à la grâce du Seigneur : ce qu'il y a de plus intéressant, c'est qu'un des prêtres des faux dieux, qui était autrefois l'ennemi juré de la religion chrétienne, a rejeté tous les objets de son culte idolâtre et assiste régulièrement à la prédication de l'Evangile, et comme c'est un homme très-considéré dans le pays, son changement aura sans doute une grande influence quant à l'avancement du règne de Dieu. »

ILE MAURICE.

Nos lecteurs savent déjà qu'un missionnaire français de nom et d'origine, M. Lebrun, travaille depuis près de seize ans dans cette île, où il a à lutter contre des difficultés de tout genre, la superstition des catholiques romains, les dispositions hostiles des esclaves et l'inimitié de la plupart de leurs maîtres contre l'Evangile. Plus d'une fois nous avons inséré dans ce journal des lettres de ce zélé missionnaire (1). Nous sommes à même aujourd'hui de leur communiquer de nouveaux détails sur ses travaux dans une île dont la population, en partie composée d'esclaves, s'élève à 80,000 âmes. M. Lebrun a écrit à M. le pasteur Chabrand, de Toulouse, une lettre datée de Port-Louis, du mois de février 1831, et qui renferme le passage suivant :

---

(1) *Voy.* entre autres, 1re année, p. 159; et 2^{e} année, p. 70.

« Nos écoles sont toujours fréquentées, et il s'opère quelque bien parmi la jeunesse. Nos congrégations ne diminuent pas; je crois, au contraire, qu'elles sont plus nombreuses que jamais, surtout celle qui se tient dans le camp des Malabares, où l'œuvre du Seigneur prospère visiblement. Nous avons déjà dix jeunes gens qui se préparent en ce moment à être admis au nombre des communians. Puisse le Sauveur les fortifier en la foi et les assister de son Esprit! Quatre d'entre eux ont été élevés dans la religion romaine, et ils ont naturellement des difficultés et des persécutions à essuyer de la part de leurs coréligionnaires; mais le Seigneur leur donne, selon sa promesse, la force dont ils ont besoin chaque jour. Deux membres de l'Eglise et un jeune homme de l'école sont employés tous les dimanches à donner des instructions religieuses à environ trois cents esclaves. La Société des Méthodistes a envoyé deux missionnaires l'année dernière à Maurice; ils sont dans ce moment occupés à apprendre le français et à surveiller une école composée d'une trentaine d'enfans esclaves dans le domaine de M. Charles Telfair à la grande baie, à cinq ou six lieues de Port-Louis. J'espère que le Seigneur les bénira et les rendra éminemment utiles parmi ces êtres malheureux. Voici un aperçu de mes travaux évangéliques chaque semaine. Le dimanche, à sept heures, j'assiste à l'école du dimanche, où j'ai une classe composée de ceux qui apprennent une portion de la Sainte-Bible; à neuf heures je célèbre le service divin, en français, jusqu'à dix heures; à midi je prêche aux esclaves jusqu'à deux heures de l'après-midi ; à quatre heures et demie j'ai un second service français jusqu'à six heures, et à sept heures le service anglais. Le lundi je visite l'école, pour savoir comment plusieurs d'entre eux ont passé la journée du dimanche. Le mardi je prêche au camp des Malabares. Le mercredi je célèbre un service en français dans notre chapelle de Port-Louis, et le vendredi nous avons une assemblée de prières, à laquelle assistent quelques Anglais qui peuvent prier.

« Nous nous unissons de cœur à vous, cher pasteur, et à tous les protestans de France, pour rendre nos actions de grâce à Dieu des changemens spirituels qui se sont opérés depuis quelques années dans cette belle France, pays de nos pères et mères, qui ont été obligés de fuir leur patrie pour demeurer fidèles à leur conscience. Nous espérons que la révolution de 1830 tournera, avec la bénédiction de Dieu, au bien général des Eglises protestantes en France. Dieu veuille les tenir dans l'humilité chrétienne, et les empêcher de s'élever trop haut ! Puissent tous les vrais pasteurs des troupeaux du Seigneur s'animer mutuellement d'un saint zèle pour étendre son règne en tous lieux ; car ce qui est arrivé est une chose grande et merveilleuse ! Que le saint nom de notre Dieu en soit loué aux siècles des siècles ! »

NOUVELLE - ZÉLANDE

ET ILES DES AMIS.

Nous devons à M. Woone les détails suivans sur les progrès de l'Evangile à la Nouvelle-Zélande et dans les îles des Amis. M. Woone appartient à la Société des Missions wesleyennes; sa lettre est datée de Nukualofa, dans l'île de Tongatabou, 23 mars 1831.

« Grâce à la bonté de notre Père céleste, mes compagnons, mon épouse et moi, nous sommes tous arrivés ici en bonne santé le 10 du courant, après avoir quitté la Nouvelle-Zélande. Je vais mettre sous vos yeux quelques extraits de mon journal.

« Pendant mon séjour à la Nouvelle-Zélande, j'ai été à même d'observer l'état de dégradation des pauvres païens, et je suis convaincu que les travaux des missionnaires de l'Église anglicane ont réussi à produire un grand changement dans leur condition. A Pyhea, les frères de cette Société nous reçurent avec une bienveillance et une amitié chrétienne que nous n'oublierons jamais. Là, j'ai visité les écoles, j'ai assisté à la célébration du culte dans la chapelle, et j'ai été comblé de joie en observant l'heureux changement opéré chez les habitans de ce lieu, lorsqu'on les compare à la population environnante. Un dimanche nous assistâmes au service religieux dans la chapelle, où le culte fut célébré dans la langue du pays. Tous ceux qui recevaient l'instruction des missionnaires prirent part aux exercices religieux de cette admirable liturgie, et répondirent aussi bien que les enfans et les fidèles de nos églises paroissiales en Angleterre. Les sons harmonieux de l'orgue nouvellement établi me rappelèrent une foule de momens passés dans les tabernacles du Très-Haut dans notre île si hautement favorisée du ciel. Le chant des hymnes et l'*Amene* (amen) solennel qui terminait les prières, arrachaient des larmes de nos yeux et nous forçaient à louer Dieu, auteur d'un pareil changement. L'orgue jouait quelques-unes de nos meilleures compositions, telles que l'air du psaume 100, les airs d'Éton, de Devizes, etc., etc.; et lorsque les missionnaires et les naturels joignaient leurs voix pour chanter les louanges de Dieu, l'effet était vraiment admirable : je ne m'attendais pas à trouver une telle harmonie dans la Nouvelle-Zélande. Nos frères de Hokianga n'ont pas été aussi heureux dans leurs travaux que ceux de Pyhéa ; mais ils n'ont pas travaillé aussi long-temps et les fruits qu'ils ont recueillis prouvent qu'ils n'ont pas usé leurs forces en vain. Ils ont affaire à un peuple inconstant et léger, quoique disposé à recevoir l'instruction et à favoriser le christianisme. La génération nouvelle est élevée par les soins des missionnaires, et c'est là le moyen le plus sûr de faire du bien. Ceux qui sont avancés en âge profitent rarement des moyens de grâce, ou n'en profitent que par hasard, ensorte qu'il y a peu de bien à faire parmi eux. Il faut dire aussi que nos frères sont très-occupés à bâtir et à se préparer une habitation au milieu des naturels : Mungurga-Hokianga est une nouvelle station où l'on ne peut attendre autant de succès que dans les anciennes. Mais nous avons vu bien des motifs d'encouragement, même dans le petit nombre de ceux qui veulent bien être instruits. Nous avons remarqué en eux une grande docilité aux leçons de leurs maîtres, et une manière vraiment pieuse de prier. Les habitans de la Nouvelle-Zélande sont décidément autres qu'ils n'étaient il y a quinze ans, à en juger par les rapports que j'ai lus dans diverses publications, et ce changement est l'ouvrage du christianisme. Leurs mœurs ne sont ni aussi sauvages ni aussi corrompues qu'autrefois; et, sans aucun doute, le temps n'est pas éloigné où l'on n'entendra plus parler de guerre, et où la paix et le bonheur règneront sur tous les cœurs. Dieu veuille hâter ce temps. Pendant notre séjour à Hokianga, nous fûmes témoins d'une scène bien intéressante. Un jeune homme qui avait été pendant long-temps élève de notre frère Stack, fut attaqué de la consomption; mais pendant sa maladie il était devenu « sage à salut par la foi en Jésus crucifié » ; il désirait recevoir le baptême et être membre de notre Société. En conséquence, le dimanche 16 mars, il fut amené à la chapelle par quelques naturels qui le portèrent sur un brancard formé de planches clouées ensemble. La vue de son corps amaigri nous émut profondément, et nous rappela ce malade dont parle l'Évangile qui fut guéri par l'attouchement du Sauveur. Notre frère White le baptisa et le nomma Jean; et notre frère Hobbs prononça un discours qui fut écouté avec beaucoup d'attention. Le soir, il reçut la communion et déclara ouvertement sa foi au sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, et l'assurance qu'il avait d'être reçu en grâce. Ce fut la première et la dernière occasion qu'il eut de manifester son attachement à la croix de Christ. La nuit, il délogea pour être avec Jésus, ce qui est beaucoup meilleur. Il mourut au Seigneur après de longues souffrances, laissant son exemple à ses compatriotes pour l'imiter. Nous étions depuis un mois à Hokianga, quand notre bâtiment revint d'une course à la pêche de la baleine; et le 13 février nous quittâmes la Baie-des-Iles, avec un bon vent pour nous rendre à notre destination. Jamais nous ne pourrons nous acquitter envers nos amis de Hokianga, de Kiddee-Kiddee et de Pyhea; pendant tout le cours de notre résidence avec eux, ils firent tout pour nous être utiles, et à notre départ ils nous fournirent d'abondantes provisions pour notre voyage.

«Le 2 mars 1831 nous découvrîmes l'île d'Eooa, à huit milles de Tonga, mais, retenus par le vent contraire, nous ne pûmes entrer que le 10 dans la rade de Nukualofa. Nous quittâmes notre bâtiment pour une des embarcations du capitaine et nous arrivâmes sains et saufs à notre station : MM. Turner et Cross nous attendaient sur le rivage. Retenu par un grand vent de nord-ouest, notre bâtiment ne put venir au mouillage, et nous fûmes obligés d'attendre une brise de sud-est avant de pouvoir débarquer nos effets. Le vent changea au bout de quelques jours, et tout fut mis à terre sans accident. Nous trouvâmes madame Turner et sa nombreuse famille en bonne santé. Madame Cross était indisposée. M. Turner et M. Cross avaient la figure pâle et maladive; leur fatigue et leur épuisement étaient dus sans doute à leurs travaux excessifs et à l'extrême chaleur du climat. Depuis notre arrivée le thermomètre s'est élevé à 126 degrés : il s'est ordinairement maintenu à 100, 110, 115 degrés. Néanmoins ils sont heureux de leur ouvrage, et paraissent déterminés à le continuer et à croître dans la force du Seigneur. Notre arrivée fit naître en eux des sentimens que l'on peut mieux imaginer que décrire; ils paraissaient au comble de la joie de voir arriver le secours qu'ils attendaient, et de nous voir échappés aux dangers du grand abîme. Nous nous unîmes ensemble pour louer Dieu de sa bonté et pour nous consacrer à son service. Comment vous décrire les prodiges que le Seigneur a opérés parmi ce peuple? Les puissances des ténèbres sont rudement ébranlées sur cette terre si intéressante ; et, suivant les rapports de notre frère Thomas, le succès obtenu aux îles d'Habai est encore plus encourageant. A Nukualofa, il s'est opéré parmi le peuple un changement général, et l'on n'a pas rapporté en Angleterre la moitié de ce que nous voyons journellement. Nous ne pouvons faire un pas à plusieurs milles à la ronde sans entendre les naturels chanter les louanges de Dieu, ou se livrer à quelques autres pratiques de piété. Le premier dimanche après notre arrivée, nous assistâmes dans la chapelle au service divin qui fut célébré alternativement par nos frères Turner et Cross. Et nous ne pûmes voir sans un étonnement profond la dévotion et la sincérité qui paraissaient animer les naturels. La chapelle est située sur une hauteur peu éloignée du rivage, là où était autrefois une fortification dont Mariner a parlé : elle est vaste, commode, et peut contenir quinze cents personnes. Nous y entendîmes des hymnes et un sermon dans la langue du pays. Le chant était conduit par Thomas Wright, ancien domestique de M. Lawry; quoiqu'il ne connaisse pas la musique, il a pourtant réussi à apprendre aux naturels quelques-uns de nos airs d'église. Il nous a été fort utile, et comme les naturels ont la voix assez juste, nous espérons que le chant ira un peu mieux. Les hommes occupent un côté de la chapelle, et les femmes l'autre côté; ceux qui ont été baptisés sont placés autour de la chaire. Le roi et la reine assistaient au service et paraissaient, comme tous les autres, vraiment dévoués à Dieu. Dans l'après-midi il y eut aussi une réunion, où prièrent deux naturels, Abraham et Daniel : M. Cross nous assura qu'ils s'en acquittèrent avec beaucoup de sens et de raison. A l'école des femmes nous entendîmes prier la reine et quelques autres élèves, et nous ne pûmes nous empêcher de témoigner notre admiration de cette œuvre du Seigneur. Dimanche dernier, nous avons été à la chapelle pour assister au baptême de plusieurs adultes; soixante-dix environ furent reçus dans la communion chrétienne, après avoir fait une déclaration formelle de leur conversion à Dieu. Cette scène intéressante nous affecta jusqu'aux larmes; jeunes et vieux s'empressaient de se faire recevoir dans le sein de l'église chrétienne. Presque tous les néophytes avaient des noms tirés de l'Ecriture-Sainte. La chapelle était encombrée et ne put contenir tout le monde. Dans l'après-midi on en maria plusieurs, et le soir nos frères étaient complètement fatigués. Le premier dimanche après notre arrivée, Watkin prêcha en anglais pour les missionnaires et pour quelques marins qui habitent l'île. Dimanche dernier j'ai fait un sermon à l'équipage de notre bâtiment, et M. Turner a prêché le soir. Nous avions à un haut dégré le sentiment de la présence de Dieu, et nous osons espérer que nos compatriotes n'ont pas entendu sa Parole en vain. Nous avons chaque semaine une assemblée-de-prière pour la prospérité de notre œuvre, et une assemblée-de-classe pour nous fortifier mutuellement.

« La semaine dernière je me suis trouvé à l'une de ces assemblées avec notre roi Tubo, qui nous a fait part de son expérience chrétienne. C'est un homme de beaucoup de sens et de jugement, et d'une extrême modestie, paraissant fort attaché au christianisme et à nos frères Turner et Cross. Il désire ardemment que son peuple fasse des progrès dans la connaissance de la religion, et souvent après le service du dimanche il demande aux gens de sa suite et de sa famille, ce que le prédicateur leur a dit et s'ils ont profité de ses instructions. Nos frères ont eu beaucoup de peine à procurer des livres aux naturels; ils sont presque tous manuscrits et doivent leur avoir coûté beaucoup de temps et de travail. Les habitans sont maintenant transportés de joie à l'idée d'avoir bientôt des livres imprimés. Lorsqu'ils apprirent que l'imprimeur était arrivé et que le chirurgien n'était pas encore venu, ils dirent : « Nous sommes bien aises que l'imprimeur soit « venu : le chirurgien aurait fait du bien à nos corps, « mais l'imprimeur en fera à nos âmes. » Nous avons pourtant le plus grand besoin d'un chirurgien. Je ne suis point surpris que notre frère Turner ait demandé un imprimeur, car les écoles exigent beaucoup de livres. L'imprimerie a fortement excité la curiosité des naturels, et j'estime que, lorsqu'ils en connaîtront les procédés, ils seront aussi étonnés que les habitans des îles de la Société, dont M. Ellis nous a dépeint l'admiration et la surprise. M. Turner a construit une imprimerie et une maison d'habitation y attenant, où je me suis installé avec mon épouse : j'espère que dans quelques semaines notre presse sera en activité. Depuis notre arrivée nous avons été très occupés à déballer, et hier il nous est arrivé un bâtiment apportant des marchandises de la colonie, en sorte que nous n'espérons pas pouvoir nous mettre à l'ouvrage avant quelques semaines. M. et madame Turner iront aux îles d'Habai, le plus tôt possible. M. Watkin restera ici; mais, comme M. N. Turner est d'une santé très-délicate, nous ne savons encore s'il demeurera parmi nous.

NOUVELLES RÉCENTES.

Pays des Béchuanas.

Kuruman, 15 octobre 1831.

« Le frère Rolland est parti, la semaine dernière, pour aller commencer la Mission chez les Baharutzi. Il s'est mis en route, comme un nouveau Jacob, avec une partie de notre troupeau et deux chars chargés de provisions, de plantes et de semences de toute espèce, pour aller jeter les fondemens de la petite colonie. Sa suite se compose d'un interprète, d'un maçon et de sa femme et de quelques Béchuanas. Grâce au Seigneur, ma santé est beaucoup meilleure; j'aurais pu même l'accompagner; mais pour divers motifs nous avons pensé qu'il serait plus à propos que je restasse ici un mois ou six semaines de plus, avant de le rejoindre; et comme il doit me renvoyer une des voitures pour prendre les effets qu'il a laissés au Kuruman, j'espère recevoir bientôt de ses nouvelles. »

Signé, LEMUE.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Décision du Comité relative au départ de trois frères pour le sud de l'Afrique.

Nous nous empressons d'annoncer à nos chères Sociétés auxiliaires et à tous les amis de notre Institution en général, une nouvelle qui ne manquera pas de les réjouir, et qu'ils auraient apprise par la publication du rapport annuel, si l'Assemblée générale avait eu lieu : le Comité ayant adressé vocation à deux des élèves actuels de la maison des Missions et à un autre frère qui n'a pas fait jusqu'ici partie des membres de l'Institut, et ceux-ci l'ayant acceptée librement et avec joie, le départ de ces trois frères a été solennellement et définitivement arrêté pour l'automne prochain, où ils iront, s'il plaît au Seigneur, rejoindre leurs frères aînés occupés de l'évangélisation des Béchuanas. Voici les noms des trois futurs missionnaires : Thomas Arbousset, de Pignan (Hérault) ; Eugène Casalis, d'Orthez (Basses-Pyrénées), et Constant Gosselin, de Marieux (Somme). Les deux premiers seront consacrés au saint Ministère, et partiront en qualité de missionnaires proprement dits. Le troisième les accompagnera comme aide-missionnaire.

MM. Arbousset et Casalis avaient d'abord été mis à part pour la Mission que le Comité s'était proposé d'établir à Alger, et dans ce but ils avaient déjà commencé des études spéciales ; mais vers la fin de l'année dernière, ayant reçu une lettre du missionnaire Rolland, qui nous apprenait que plusieurs chefs qu'il avait visités, manifestaient un vif désir d'avoir des instituteurs chrétiens, nous aurions cru résister à un appel direct du Seigneur en persistant dans notre résolution d'envoyer des évangélistes à Alger, dont les habitans n'en demandaient point, tandis que les indigènes du sud de l'Afrique semblaient nous répéter, par la bouche de M. Rolland, l'invitation pressante que le Macédonien adressait autrefois à saint Paul : *Venez et secourez-nous.*

Le départ de M. Gosselin comme aide-missionnaire ou missionnaire-artisan, est un fait intéressant dans l'histoire de notre Société. Dans un pays dont les habitans sont presque nomades et où, avant d'exercer leur ministère, les missionnaires devront d'abord se construire une maison pour s'abriter, puis montrer aux indigènes à bâtir des demeures régulières et commodes, et gagner leur affection en leur apprenant divers métiers, on comprend de quelle utilité sera pour la Mission un homme qui connaît les professions de maçon et de charpentier, qui a travaillé dans des fabriques de tuile et de poterie, qui saura au besoin faire des souliers, et qui d'ici au moment de son départ, pourra encore s'exercer à quelques autres métiers utiles. Depuis que la destination des frères Arbousset et Casalis a été changée, ceux-ci font aussi des études en rapport avec leur nouvelle mission ; ils s'occupent de dessin, d'architecture, de géologie, etc. ; ils fréquentent l'un une forge, et l'autre un atelier de menuiserie, et se préparent ainsi à pouvoir, tout en annonçant l'Evangile, diriger les travaux extérieurs de l'établissement qu'ils seront appelés à fonder; car le Comité n'a point oublié qu'en envoyant aux Béchuanas des messagers de paix pour leur montrer la voie qui conduit au royaume des cieux, il fallait les pourvoir en même temps d'hommes capables de les civiliser, et par le moyen de la civilisation de donner à l'Œuvre des Missions une consistance et une durée qu'elle n'acquerrait point sans cela. Il reste bien peu de traces aujourd'hui des travaux du bienheureux Brainerd au milieu des tribus indiennes du nord de l'Amérique qu'il a évangélisées. Pourquoi? parce qu'il s'était borné à être prédicateur, et qu'il n'avait pas songé à former d'établissement au milieu de ces païens.

Il y a quelques jours que nous avons appris de Barmen que la Société des Missions du Rhin se proposait d'envoyer cette année cinq missionnaires en Afrique. Le directeur de cet Institut nous témoigne le désir que ces chers frères fassent la traversée avec les missionnaires de la Société de Paris, comme cela a eu lieu déjà deux fois. Nous avons béni Dieu de cette heureuse coïncidence que nous n'avions pas cherchée et que Dieu lui-même a préparée. Quand les cinq missionnaires de Barmen et les trois missionnaires de Paris auront atteint le Cap de Bonne-Espérance, les deux Sociétés avec lesquelles ces chers frères sont en rapport, auront à elles *seules*, et dans le court espace de *trois* ans, envoyé *dix-huit* prédicateurs de la Bonne-Nouvelle au sud de l'Afrique.

O nos bien-aimés collaborateurs dans l'œuvre de l'Evangile parmi les païens, priez avec nous pour ces chers frères; demandez au Seigneur qu'il apprête lui-même le bâtiment qui doit les transporter au lieu de leur destination; demandez que jusque-là il écarte tous les obstacles qui pourraient s'opposer à leur départ; demandez qu'ils arrivent sains et saufs sur le rivage d'Afrique; demandez surtout que l'Esprit de grâce repose sur eux et les remplisse, et souvenez-vous en même temps qu'à mesure qu'il sort un plus grand nombre d'évangélistes du sein de notre Institution, nos devoirs croissent en proportion, et que nous devons, par de plus abondantes offrandes faites au Seigneur et à sa cause, fournir aux dépenses toujours plus considérables de l'équipement et des voyages de ces serviteurs de notre Dieu, ainsi qu'aux frais des établissemens missionnaires qu'ils vont fonder.

Pendant que le Comité de la Société des Missions du Rhin délibérait sur la question du départ des cinq frères dont il a été fait mention, un anonyme lui a fait parvenir, séance tenante, un billet de mille thaler de Prusse (3,500 francs). Depuis lors, il a reçu, pour couvrir les frais d'équipement et de voyage des missionnaires, plusieurs dons assez considérables, l'un entr'autres de 500 thaler (1,750 fr.), un autre de 100 thaler (350 fr.), etc., etc. Heureuse la Société qui reçoit de pareils encouragemens !

Lorsque le Comité aura arrêté l'époque précise de la consécration et du départ des frères Arbousset, Casalis et Gosselin, nous nous empresserons d'en faire part à nos collaborateurs.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

L'œuvre de Dieu dans les îles Sandwich.

Un rapport que vient de publier le Conseil américain pour les Missions étrangères, nous met à même d'embrasser d'un coup d'œil l'œuvre admirable que le Seigneur a opérée, en si peu d'années, dans ces îles, et d'en présenter un aperçu sommaire à nos lecteurs.

La Société a fondé des établissemens missionnaires dans sept des îles les plus considérables qui composent le groupe des îles Sandwich, et le nombre des missionnaires qu'elle y entretient est de près de *soixante*, tant hommes que femmes, tant ministres de l'Evangile qu'imprimeurs, médecins et intendans.

Le 26 novembre de l'année dernière, un vaisseau ayant à bord *vingt-deux* personnes, toutes destinées à la Mission des îles Sandwich, a mis à la voile de New-Bedford, dans la Nouvelle-Angleterre. Depuis l'origine des Missions modernes, on n'avait pas vu un nombre aussi considérable de missionnaires partir ensemble pour aller porter la vie éternelle dans les contrées païennes.

Il y a environ *neuf cents* écoles aux îles Sandwich, toutes en pleine activité et dirigées par un nombre à peu près égal d'instituteurs indigènes, qui ne sont point à charge à la Société, étant défrayés par les insulaires eux-mêmes, qui leur paient des honoraires fixes.

Voici le tableau général des écoles et du nombre approximatif des écoliers qui les fréquentent, dans les différentes îles :

ILES.	ÉCOLES.	LECTEURS.	ÉCOLIERS.
Oahu ou Woahou	210	3,061	6,635
Maui ou Mowi	264	5,605	10,738
Molokai	33	603	1,485
Lanai	10	206	506
Kahoulawe	1	14	31
Tauai	90	2,500	5,500
Hawaï ou Owyhée	300	9,000	20,000
	908	20,989	44,895

Voilà donc dans un groupe d'îles qui ne compte guère plus de cent cinquante mille habitans, près du *tiers* de la population qui fréquente les écoles, et un peuple naguère païen, qui possède une école par chaque district de cent soixante-six personnes environ. Le président de la Société de Géographie de Paris exagérait-il donc, lorsqu'en 1829, repassant dans une séance publique de cette Société les progrès étonnans que le christianisme a fait faire aux habitans des îles Sandwich, il s'écriait : «Il faut convenir que, sous le rapport de l'instruction du peuple, plus d'une ville en Europe est en arrière de la Polynésie. »

Les missionnaires sentent de plus en plus l'importance de s'occuper de la préparation et de l'instruction des maîtres qui dirigent ces nombreuses écoles. A cet effet, ils ont ouvert plusieurs colléges, placés immédiatement sous leur direction ou sous celle de leurs femmes, et dans lesquels ils donnent eux-mêmes l'instruction à ces jeunes instituteurs. Ils leur enseignent la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Ils se proposent d'ajouter bientôt à cette instruction primaire les élémens de la géographie et de l'astronomie, et ils ouvriront ainsi progressivement à ces esprits encore neufs et peu développés, le champ des connaissances humaines.

Les travaux de la presse missionnaire aux îles Sandwich sont vraiment étonnans. Elle a commencé ses opérations dans le mois de janvier 1822, et dans l'espace de moins de dix années, il en est sorti trois cent quatre-vingt-sept mille exemplaires de vingt-deux différens ouvrages, formant un total de dix millions deux cent quatre-vingt-sept mille huit cents pages. Outre cela on a imprimé aux États-Unis, dans le dialecte d'Owyhée, une édition considérable des Evangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, qui a été distribuée aux insulaires, ce qui porte à treize millions six cent quatre-vingt-deux mille huit cents le nombre total des pages publiées par la presse de la Mission.

Depuis l'origine de l'imprimerie, on n'a peut-être pas d'exemple d'une presse qui ait fait des opérations aussi étendues que celle des îles Sandwich, et quand on réfléchit à l'économie qui a présidé à ces travaux et à la certitude qu'ont les directeurs de cette Société que presque chaque page d'impression qui sort de leur imprimerie est lue avec attention et profit, on demeure confondu en présence de pareilles merveilles! Car les divers ouvrages imprimés, et qui sont ou des livres élémentaires ou des traités de religion et de morale, ou des portions de la Sainte-Ecriture, ont tous été mis en circulation, et sont recherchés avec avidité par les insulaires.

La langue des habitans des îles Sandwich a été étudiée à fond par les missionnaires, et soumise par eux à des règles fixes; ils en ont réduit tous les sons à cinq voyelles et sept consonnes, en tout douze lettres, dont chacune a une prononciation fixe et déterminée, ce qui rend très-facile l'étude de cette langue. — On calcule que le tiers de la population des îles Sandwich fréquente les écoles, et que la moitié de ces personnes sait lire; plusieurs ont appris à écrire et connaissent les principes de l'arithmétique. Ils ont entre les mains des livres entiers de la Bible, dont ils étudient les doctrines et les préceptes. Le gouvernement des îles a adopté la loi de Dieu comme base de la constitution, et l'on peut regarder la religion chrétienne comme professée par la nation toute entière. On a fait des lois spéciales contre le meurtre, le vol, la licence des mœurs, le commerce des liqueurs fortes, la violation du sabbat, etc. La loi chrétienne du mariage est la loi du pays. Les chefs, de concert avec le peuple et aidés par lui, ont bâti des maisons commodes et spacieuses pour le culte public, où ils se rendent assidûment pour entendre la Parole de Dieu, et leur exemple est suivi par la multitude. Dans un petit district où l'on n'entendait, il y a quelques années, que les cris du libertinage et les chants de l'ivresse, mille personnes se sont constituées en Société, et ont adopté pour principe fondamental de leur association, de s'abstenir entièrement de l'usage des liqueurs fortes. Il y a plus, dans ce district et dans deux autres dont la population totale peut bien être de quarante mille personnes, et où les mœurs, il y a quelques années, étaient profondément corrompues, au point qu'il aurait été difficile de trouver sur la terre un lieu où le vice fut plus hideux et plus général, dix mille individus ont formé une Société, dans laquelle sont reçues seulement les personnes dont la conduite est irréprochable, et qui s'engagent à observer les commandemens de Dieu.

Voilà des faits. Qui pourrait les attribuer à une autre cause qu'à la bénédiction de Dieu, qui a reposé sur une Mission fondée par la charité chrétienne, il n'y a guère plus de onze ans, dans ces îles?

Cependant il est facile de le comprendre; l'œuvre de l'évangélisation et de la civilisation de ces îles n'est que commencée; la nation est encore dans un état d'enfance. Elle ne fait qu'entrevoir les avantages de la vie sociale. Les Sandwichiens possèdent certainement les élémens du bonheur domestique, de l'ordre civil et de la prospérité nationale, et sous ce rapport, il y a un contraste frappant entre leur condition actuelle et leur condition précédente; qu'on lise seulement la description qu'a faite de leur changement moral et politique M. le naturaliste Botta, dont nous avons inséré le témoignage remarquable, à la page 59, et l'on en sera convaincu. Cependant ils ne sont encore, pour la plupart, que des enfans en connaissance. Les trois quarts de ceux qui savent lire ont encore à apprendre l'art de bien lire. La collection de tous les livres imprimés dans leur langue formerait à peine un volume. Le salut par le sang de Christ est, il est vrai, prêché à des milliers d'entre eux, et il en est un grand nombre qui se sont réfugiés dans l'espérance qui nous est proposée dans l'Evangile. Mais combien n'en est-il pas encore qui ne possèdent qu'une connaissance imparfaite du salut ! Combien d'autres qui ne l'entendent pas prêcher, ou qui ne voient briller que quelques faibles rayons du soleil de justice !

C'est pourquoi, tout en rendant grâce au Seigneur des merveilles qu'il a déjà opérées au milieu des Sandwichiens, n'oublions pas de répéter, pour eux comme pour nous, et pour tous les peuples de la terre, la prière de l'épouse de Christ : Ton règne vienne, Seigneur Jésus, viens bientôt !

EMPIRE BIRMAN.

Notre journal a donné successivement les communications les plus récentes sur les travaux des missionnaires baptistes américains dans l'empire birman (1), après avoir publié d'abord un précis historique de l'origine de la Mission dans ce pays, qui se lit, dans le premier volume, à la page 241 et suivantes.

Les missionnaires occupent trois stations, dans ce vaste empire idolâtre, l'une à Rangoon, principal port de mer du pays : c'est là que travaille présentement le docteur Judson ; l'autre à Maulmein, situé près de la rivière Martaban, où sont stationnés MM. Jonathan Wade et Céphas Bennet, ce dernier imprimeur; et la troisième à Tavoy, ville de neuf mille âmes, parmi lesquels deux cents prêtres de Gaudama, la principale divinité du pays, où vient de mourir M. Boardman, qui y a laissé pour son successeur M. Francis Mason. Le nombre des communians dans ces diverses stations, s'élève à cinquante environ, et va toujours croissant. Dans la dernière ville que nous venons de nommer, M. Mason a baptisé soixante-neuf personnes, dont trente-quatre dans l'espace d'un mois seulement. Le nombre total des personnes baptisées dans le cours des trois dernières années est de cent, tant à Rangoon qu'à Maulmein et à Tavoy.

---

(1) *Voy.* entre autres, 2e année, p. 333 ; 4e année, p. 363 ; 5e année, p 277 ; 6e année, p. 276.

Les travaux des missionnaires consistent surtout dans la traduction et l'impression du Nouveau-Testament dans la langue du pays; ils espèrent, maintenant qu'ils ont un bon imprimeur, pouvoir bientôt achever l'édition complète du Nouveau-Testament. Ils s'occupent aussi activement de la distribution des traités. Dans l'espace d'une année seulement, ils en ont mis en circulation soixante-douze mille cinq cent trois. On verra, par l'extrait suivant d'une lettre de M. Judson, datée du mois de mars 1831, quelle influence ces écrits exercent sur la population birmane, et avec quelle prodigieuse rapidité ils se répandent jusqu'aux extrémités de cet empire.

« Le trait distinctif et dominant de l'œuvre missionnaire parmi nous, est l'esprit de recherche vraiment surprenant qui se manifeste partout, et qui embrasse peu à peu toutes les parties du pays. J'en suis quelquefois alarmé, et je me fais à moi-même l'effet d'un homme qui, voyant une puissante machine commencer à se mouvoir, sent qu'il n'a le pouvoir ni de la diriger, ni de la modérer.

« Nous venons de passer l'époque de la grande fête annuelle où des milliers d'idolâtres arrivent des contrées les plus éloignées de l'empire, pour visiter la grande pagode Shway Dagong, qui renferme, à ce qu'ils croient, des cheveux de Gaudama. Pendant la durée de la fête, j'ai placé près de dix mille Traités, *sans en donner à d'autres personnes qu'à celles qui m'en demandaient.* Je calcule approximativement que six mille individus se sont présentés successivement chez moi, pour en avoir. Parmi eux, les uns venus des frontières du royaume de Siam et de la Chine, avaient fait un voyage de deux et de trois mois pour arriver ici. « Monsieur, me disaient-ils, nous avons appris qu'il y a un enfer éternel. Nous en sommes effrayés; donnez-nous un de vos livres, afin que nous sachions comment nous pouvons y échapper. » D'autres avaient quitté le pays de Cassay, à cent milles au nord d'Ava. « Monsieur, me disaient ceux-ci, nous avons vu un livre qui parle du Dieu éternel. Etes-vous la personne qui distribue de pareils livres? Si c'est vous, donnez-nous en un, je vous prie, car nous voulons connaître la vérité avant de mourir. » Des troisièmes, qui étaient arrivés de l'intérieur du pays, où le nom de Christ est plus connu, m'abordaient en me disant: « Etes-vous l'homme de Jésus-Christ? Donnez-nous un livre qui enseigne à connaître Jésus-Christ. »

« M. Bennet (l'imprimeur de la Mission établi à Maulmein) travaille nuit et jour, et ne suffit pas à répondre à toutes les demandes qui lui sont faites, car à Maulmein et à Tavoy, aussi bien qu'à Rangoon, on veut lire nos traités. »

Nous ajouterons ici les réflexions qu'a suggérées à l'éditeur d'un journal américain les bonnes nouvelles que vient de nous donner M. le docteur Judson:

« La reine de Séba, dit-il, vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon. Les mages de l'orient arrivèrent à Bethléhem pour adorer le Sauveur, conduits par son étoile, qu'ils avaient vue dans leur pays. Les Grecs désirèrent de voir Jésus, dont ils avaient entendu parler. Le jour de la pentecôte, que d'âmes dans

Jérusalem, qui attirées par les rapports qu'on leur avait faits sur Christ et ses apôtres, vinrent entendre la prédication de saint Pierre. Et dans les pays chrétiens, un motif de pure curiosité n'est il pas souvent le moyen dont la divine Providence se sert pour amener une foule de gens à éprouver la salutaire influence de la Parole de vie?

« C'est de la même manière qu'aujourd'hui, dans les contrées idolâtres, la religion de Christ va porter aux oreilles des peuples païens les vérités étrangères pour eux, d'un ciel, d'un enfer, d'une loi sainte, d'un Dieu infini, saint, éternel, d'un Sauveur crucifié. Que la presse et la prédication répandent à droite et à gauche la connaissance de ces faits contenus dans les saintes-Ecritures, et que le Saint-Esprit se serve de ces moyens pour fixer l'attention des hommes sur ces vérités, comme il le fait maintenant dans l'empire birman, et comme il l'a fait aux îles Sandwich; et alors nous verrons de grandes choses s'opérer parmi les nations de la terre.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

DISTRICT D'ALBANY.

Le district d'Albany est situé à l'est de la colonie du cap de Bonne-Espérance. On y compte trois stations principales, Grahamstown, Salem et Somerset. Les missionnaires wesleyens qui travaillent dans ce district prêchent indifféremment aux Hottentots et aux colons. Parmi les premiers, se trouvent beaucoup de lépreux. On sait que cette affreuse maladie est assez commune au sud de l'Afrique. Le seul hôpital de Hemel en Aarde, à douze milles de Caledon, renferme cent-neuf de ces infortunés. C'est dans son ministère auprès de ces malheureux, que la société repousse de son sein, et qui sont un objet de dégoût pour tout le monde, que M. Ayliff a été béni, comme on va le voir par l'intéressant morceau que nous extrayons de son Journal, en date du 7 septembre 1830.

« J'ai visité les lépreux cette après-midi, nous dit-il, et j'ai baptisé Antju Rotenburg et son enfant. En arrivant, je l'ai trouvée assise à l'écart, ce qui m'a fourni l'occasion d'avoir avec elle un entretien particulier sur l'état de son âme. Je l'ai trouvée dans d'excellentes dispositions, et sa conversation m'a convaincu qu'elle croissait en grâce. Quand elle me vit venir, elle me dit, d'un air vraiment penétré : « O monsieur, je suis heureuse que vous « soyez venu. Il me tardait de vous voir ; j'ai un tel dé« sir d'apprendre ; ce désir est plus fort que jamais : je « voulais vous voir, pour vous dire que mon cœur a un « tel besoin de prier, que même pendant la nuit, il m'est « impossible de dormir plus d'une heure de suite, et que « je suis obligée de me lever, pour prier et pour louer « Dieu, et dans ce moment mon cœur est rempli de paix « et de joie. » Son expérience et sa conduite chrétienne me forcèrent à rendre grâces à Dieu pour elle. Je lui dis qu'étant entièrement satisfait de ses connaissances religieuses, de son expérience et de sa conduite chrétienne, j'étais décidé à me rendre au désir qu'elle avait d'être baptisée ; que, comme elle ne pouvait marcher, et que les habitans de la ville croyaient sa maladie contagieuse, il était impossible de la baptiser dans la chapelle, mais que je la baptiserais sur le lieu même. Après cette conversation, la petite société s'assembla en dehors de la maison ; là, suivant l'usage, nous chantâmes une partie d'un hymne, et nous priâmes. Je dis aux assistans que, comme la bonne conduite d'Antju prouvait que ce qu'elle avait dit de sa conversion était vrai, j'allais lui administrer le baptême. Je leur demandai à tous, l'un après l'autre, s'ils avaient aperçu quelque chose de mal dans la conduite d'Antju, depuis qu'elle nous avait dit que son cœur était changé. Ils répondirent tous que non. Après une exhortation appropriée à la circonstance, je priai Antju de nous faire connaître toute son expérience religieuse. Elle répondit : « Je ne puis dire tout ce que je sens ; « mais la première impression que j'eus de ce change- « ment se fit sentir il y a deux mois : je commençai alors « à être dans la plus vive inquiétude. Mon esprit fut saisi « d'une grande crainte, comme si j'avais fait quelque « chose de mal, et que je craignisse d'être découverte « et punie. En même temps, il me semblait qu'il y avait « dans mon cœur deux choses qui se débattaient toutes « deux en sens opposé. Telle était ma peine, que je n'a- « vais envie de parler à personne, et que je restais seule « autant que possible, suppliant Jésus-Christ de me se- « courir et de me sauver. Deux jours après que cette « peine eût commencé, pendant que j'étais assise dans « cet endroit (dit-elle en nous montrant la place), je « sentis mon cœur pénétré d'une grande lumière. Ma « peine me laissa : je fus toute heureuse, en sorte que je « pus louer Dieu de ce qu'il avait fait pour mon âme. « Depuis lors, mon cœur est pénétré de la lumière et de « l'amour de Jésus, et d'une crainte continuelle d'of- « fenser Dieu. » Je lui adressai plusieurs questions contenues en substance dans le livre de prières et dans la liturgie du baptême des adultes : ses réponses furent tout-à-fait satisfaisantes. Un des auditeurs alla chercher de l'eau à la rivière, et je la baptisai au nom de la sainte Trinité. Est-il besoin de vous assurer que cette scène fut pour moi vraiment imposante? Plusieurs circonstances concouraient à lui donner de la solemnité et de l'intérêt. La cérémonie elle-même ;—la néophyte, pauvre Hottentote lépreuse, se réjouissant du pardon de ses péchés :—l'auditoire composé de lépreux (mais il me semblait que les anges, qui se réjouissent quand un seul pécheur se repent, étaient témoins de cette imposante cérémonie, et prêtaient leur ministère à cette pauvre lépreuse convertie, et devenue héritière du salut) ; enfin, le lieu de la scène, au bord de la rivière et sous la voûte des cieux : mais ce lieu était pour moi la maison de Dieu, la porte des cieux ; car Dieu y était présent. Dans mes prières, je recommandai à Dieu Antju et tous mes auditeurs, et je retournai chez moi, heureux de ce que Dieu lui avait accordé cette repentance qui mène à la vie, et de ce qu'il avait ajouté une âme au nombre de ses enfans. »

BUTTERWORTH.

Plus tard, M. Ayliff a été appelé à quitter le district d'Albany, et à aller desservir la station de Butterworth parmi les Cafres, qui appartiennent à la tribu de Hintza. Voici le tableau que ce missionnaire nous trace de l'état de cet établissement, en date du mois de juillet 1831 :

« Depuis ma dernière lettre datée de cette station, nous avons eu tout lieu de nous écrier avec David : « Que « nos âmes bénissent l'Eternel, et que tout ce qui est en « nous bénisse son saint nom. » Dieu, dans sa miséricorde, a éloigné de nous le fléau de la famine, en nous accordant une abondante récolte ; en sorte que nous avons l'espoir de passer confortablement cette année, jusqu'à la moisson prochaine, sans avoir le spectacle déchirant d'hommes, de femmes et d'enfans assiégeant notre porte et nous demandant à manger. Outre nos provisions journalières, nous avons emmagasiné environ cent muids de blé cafre et indien, qui seront d'une grande ressource pour notre petite communauté. Nous avons de plus lieu de nous réjouir de l'augmentation de la population de notre station. Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, nous avons reçu parmi nous treize adultes et treize enfans : et nous attendons une famille qui est en route pour venir se fixer ici. Ainsi, de toutes les parties de la tribu, il nous arrive des gens qui viennent vivre sous le joug de l'Evangile, qui deviendra certainement la puissance de Dieu pour leur salut. Ces nouveaux venus éprouvent naturellement quelque peine à se faire à l'ordre et à la discipline de la station, si contraire à leurs anciennes habitudes. Cependant les paroles du missionnaire ou de l'assistant, aidées de l'exemple et des conseils de ceux qui sont chrétiens, les rendent bientôt obéissans en tout.

« Le dimanche, nos congrégations sont tout-à-fait encourageantes; nous avons eu dernièrement beaucoup d'étrangers venus des kraals voisins, en sorte que, grâce à l'accroissement de notre station et à la présence de ces étrangers, notre chapelle se trouve quelquefois passablement remplie. Mais ce qui nous encourage le plus, ce sont les signes évidens de la présence du Seigneur au milieu de notre congrégation, quand des pécheurs sont réveillés au sentiment de leur danger, et que des croyans sont édifiés sur leur sainte foi. Jusqu'à présent, les membres de notre Société montrent leur amour pour Jésus-Christ, en gardant ses commandemens. Grâce au Seigneur, aucun d'eux n'a été convaincu de faute grave. Leur nombre s'est accru de trois.

« La classe des catéchumènes présente un aspect encourageant, sous le rapport de la connaissance et de l'expérience des choses divines. Elle a perdu trois écoliers, qui sont devenus membres de la Société; mais cette perte a été réparée : nous y avons admis trois personnes qui manifestaient un ardent désir de fuir la colère à venir.

« Les soins que nous avons pris de notre école n'ont pas été vains. Quelques-unes des jeunes personnes de l'école que Madame Ayliffe dirige tous les matins, nous donnent l'espoir de les voir entrer dans la voie du salut. Elles commencent à être très-attentives aux exhortations de leur maîtresse, et quelques-unes ont déjà prié. Nous avons dernièrement célébré quatre mariages, et nous avons baptisé deux adultes et trois enfans.

A ce tableau général de l'état de la station, M. Ayliffe ajoute quelques extraits de son Journal, qui nous paraît renfermer des détails pleins d'édification :

Dimanche 15 *mai.* — « Ce matin, une femme est venue avec ses deux enfans, pour recevoir le baptême. Cette solemnité agit fortement sur nos âmes. La dévotion profonde de cette femme, ses yeux remplis de larmes nous affectèrent tous. Une des catéchumènes fut si émue, qu'elle fut obligée de sortir de la chapelle, et qu'elle éclata en sanglots. Cette cérémonie avait attiré quelques étrangers qui semblaient tout étonnés de ce qu'ils voyaient et de ce qu'ils entendaient.

« La femme baptisée a environ trente ans. Le déréglement de sa conduite antérieure rend le changement qui s'est opéré en elle encore plus remarquable. Elle a été, pendant six mois, dans la classe des catéchumènes, et, pendant tout ce temps, on n'a eu à lui reprocher aucun acte d'immoralité : le zèle avec lequel elle recherchait tous les moyens de grâce prouvait la sincérité de ses déclarations avant son baptême. « Je ne puis, » dit-elle en versant des larmes, « je ne puis songer à mon ancienne « conduite : quand j'y songe, j'ai le cœur malade. Je « croyais à la sorcellerie ; j'avais peur d'être ensorcelée,

« mais je ne le crains plus maintenant que j'ai renoncé à « mon ancienne vie. Je crois que, tant que Dieu prend « soin de moi, aucun homme ne peut me faire de mal. « Mon cœur n'est plus comme il était auparavant : maintenant, j'aime à prier, j'aime à entendre la Parole de « Dieu, j'aime à parler aux autres de ce que je sens, et « ce que je dis aujourd'hui est vrai. Je me donne à « Dieu aujourd'hui, je renonce à mon ancienne vie, et « je chercherai le Seigneur tous les jours. » Après son baptême, elle fut mariée à l'homme avec qui elle avait vécu : il avait été baptisé, dans son enfance, par le docteur Vander-Kemp, mais il n'avait été amené que depuis peu de temps à la connaissance de la vérité. Ainsi, par la bonté de Dieu, toute cette famille a été amenée des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu.

Dimanche 22. — « Ce matin, j'ai prêché sur ces paroles de l'apôtre : « Il est ordonné aux hommes de mourir « une fois, et après la mort suit le jugement. » Après le sermon, une femme et un enfant se présentèrent pour être admis dans l'Eglise de Christ, en recevant le baptême, au nom de la sainte et glorieuse Trinité. La femme faisait partie de la classe des catéchumènes depuis six mois; sa conduite, pendant tout ce temps, avait été irréprochable : la tristesse de son cœur se manifestait non-seulement par les larmes abondantes qu'elle versait quelquefois, mais aussi par son assiduité constante à profiter de tous les moyens de grâce. Voici comment elle nous déclara son expérience religieuse : « Ce chagrin que « j'éprouve, je l'ai éprouvé pour la première fois lorsque « j'étais jeune fille, avant que la Parole de Dieu ne fût « annoncée dans ce pays. Un jour que j'étais dans un « champ, près du kraal de mon père, tout à coup mon « cœur pensa au grand Dieu. Je regardai le ciel, je tom-

« bai à genoux, mais je ne pus rien dire ; je me sentis le « cœur tout triste. Je rentrai, et j'en parlai à mon père « et à ma mère. Ils me dirent que c'était l'oiseau du ciel « qui faisait le tonnerre, qui en était la cause ; et que, « pour faire passer mon chagrin, je devais aller chercher « de l'herbe longue et des branches d'épine, brûler tout « cela ensemble, et me frotter avec les cendres. Je le « fis, mais mon cœur continua à être triste, en sorte que « je ne pouvais être heureuse. Lorsque les Cafres ve- « naient au kraal de mon père, pour s'y livrer à leurs « mauvaises pratiques, j'ai souvent eu la pensée de m'en- « fuir. Dès que le missionnaire est arrivé ici, je suis ve- « nue avec mon mari pour le voir et pour l'entendre ; et « lorsque les gens de l'endroit m'ont parlé, je me suis « tout à coup souvenue de ce que j'avais éprouvé quand « j'étais jeune fille, et j'ai résolu de venir demeurer ici « aussitôt que je le pourrais. Il y a dix-huit mois que j'y « suis établie, et je puis dire que c'est le seul temps où « j'aie connu le bonheur. J'aime ce lieu, j'aime les ha- « bitans, j'aime mon maître, et je désire que mon cœur « soit toujours dans la même disposition : je veux vivre « et mourir ici ; car voici quelles sont les paroles de mon « cœur : Je veux renoncer aux œuvres de satan et à « toutes les pratiques des Cafres. Je puis donc dire que « je ne m'attache à rien, si ce n'est au Seigneur et à son « service. »

Dimanche 17. — « Aujourd'hui, le Seigneur, dans sa miséricorde, a bien voulu nous favoriser du sentiment de sa présence. Plusieurs étrangers ont assisté au service du matin et à celui de l'après-midi. Après le service du matin, j'ai baptisé un jeune homme, le fils aîné de défunt Cloos-Lochenbergh. William était, depuis quelque temps, un de nos catéchumènes, et il était évident pour tous qu'il croissait en piété. L'extrait suivant, de sa vie et de son expérience, vous montrera comment il a été amené à la connaissance du Seigneur. « Ma vie passée, » me dit-il, « a été celle d'un pécheur : les mauvaises pra- « tiques des Cafres faisaient mes délices. Mon père, qui « est mort maintenant, m'a appris, quand j'étais jeune, « qu'il y avait un Dieu créateur de toutes choses; mais il « ne m'a jamais appris à le prier, ni à chercher le pardon « de mes péchés. Cependant, lorsque je montrais du pen- « chant pour les mauvaises pratiques des Cafres, il me « disait que cela n'était pas bien. Le premier désir que « j'eus de fuir la colère à venir me fut inspiré par Simon « Xela, qui était alors un des compatriotes de mon père, « mais qui maintenant habite cette station. Un an après « que M. Shaw fut arrivé dans ce pays, Simon alla visiter « quelques amis, au bord de la Keiskamma, près de la « résidence de M. Shaw, et à son retour, il commença à « chanter des hymnes, et à prier avec sa famille tous les « matins et tous les soirs. Je me rendis à sa hutte avec « quelques autres jeunes gens, et j'assistai régulièrement « à la petite congrégation qu'il tenait tous les matins, « avant le lever du soleil, et tous les soirs après son cou- « cher. Là, nous apprenions à chanter et à réciter la « prière dominicale. Simon nous parlait de Jésus-Christ, « mais alors je ne le croyais point. Cependant, comme « cette réunion me plaisait, je continuai d'y assister. « Quand M. Shrewsbury arriva, Simon vint demeurer « dans cette station; et en me quittant, il m'exhorta à « bien retenir ce qu'il m'avait enseigné, et à faire part « aux autres de tout ce que je savais. Je lui obéis, et en « suivant ses conseils, je fus convaincu de la vérité. Peu « de temps après son départ, je vins, avec John Patross, « visiter cette station : j'entendis prêcher M. Shrewsbury. « Son sermon fut pour moi une source de lumière, et « cette lumière s'accrut, dans un entretien particulier

« que j'eus avec Pierre, l'interprête. Je résolus alors de « renoncer à mon ancienne vie, et de servir le Seigneur. « A mon retour, je sentis mon cœur réchauffé par la Pa« role de Dieu, et pour la première fois de ma vie, j'ob« servai le jour du sabbat, ce que j'ai toujours fait depuis. « Quand mon père fut massacré par les Quabis, je vins « avec ma mère et ma famille, demeurer dans cette sta« tion. Depuis lors, ma connaissance de Dieu s'est tou« jours accrue. Je puis lire sa Parale, et ma seule vo« lonté est de sauver mon âme, en continuant à faire ce « que la Parole de Dieu commande. »

18 « Aujourd'hui la mort nous a enlevé Joseph Qüakala, Cafre converti, qui par sa piété et son zèle pour le Seigneur des armées, était digne de servir d'exemple à tous les chrétiens de cette station, ou de toute autre station de la Cafrerie. Il fut d'abord attiré ici par le besoin de secours médicaux, étant malade depuis longtemps. En l'absence de M. Shrewsbury, notre frère Shepstone lui donna ce qu'il cherchait. La prédication de la Parole de Dieu le convainquit de péché, et le 22 juin 1828, il fut baptisé par notre frère Shrewsbury. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, sa conduite fut convenable sous tous les rapports.

« La fermeté fut un des traits les plus remarquables du caractère de notre frère, dans le cours de sa carrière chrétienne. En voici un exemple assez frappant. Lorsque les Cafres le menacèrent de prendre tout ce qu'il avait, s'il venait demeurer dans notre station, il leur dit : « Vous « pouvez prendre tout ce que j'ai, et faire périr mon « corps; mai j'ai entendu la Parole de Dieu, et je veux « sauver mon âme. » Deux ans après son baptême, une personne vint le trouver pour l'engager, par de belles promesses à quitter la station ; mais il la repoussa en disant : « Mon père a été massacré avant que la Parole de Dieu

« ne fût annoncée sur cette terre, et ma mère est morte « avant de l'avoir entendue. J'ai reçu la Parole, je ne « l'abandonnerai point. » Son zèle le portait à veiller sur les intérêts de la station avec un soin paternel ; et comme il connaissait parfaitement les coutumes et les usages des Cafres, on l'appelait souvent à donner son avis dans les affaires temporelles toutes les fois qu'il s'élevait quelque difficulté. Sa piété envers Dieu se montrait dans toutes ses actions. Il recherchait assidûment tous les moyens de grâce, montrait le plus grand intérêt à ceux qui cherchaient le Seigneur, et jusqu'au dernier moment il prouva sa fidélité, par le zèle de ses exhortations et de ses réprimandes. Pendant sa maladie, il ne cessa pas de parler du salut de leur ame à ceux qui l'entouraient. Deux jours avant sa mort, il dit à un jeune homme qui était dans la maison : « O Bongo ! Dieu est grand : pourquoi ne vou« lez-vous pas le servir ? « William, dit-il à un des membres de notre Société, « Un homme ne peut pas dire qu'il « soit converti parce qu'il a reçu le baptême. Dieu est « grand ! » Accablé de souffrances corporelles, il me dit un jour : « Je souffre beaucoup, mais je me remets entre « les mains du Seigneur. J'ai la paix ; j'ai l'espérance ; « je suis heureux d'avoir servi le Seigneur. « Quelque temps avant sa mort, on lui entendit faire cette prière : « Seigneur, tu viens me chercher; oh ! reste auprès de « moi ! » Alors il appela son fils unique, mais il ne put lui parler; il fixa sur lui un regard plein d'affection, et peu après il expira.

ILE DE CEYLAN.

L'île de Ceylan est l'un des principaux champs de travaux de la Société Américaine pour les Missions étrangères, qui y a fondé cinq stations, desservies par cinq missionnaires et un grand nombre d'aide-missionnaires, la plupart indigènes. — Les noms de ces stations sont Batticotta, Tilipally, Oudouville, Panditeripo et Manepy, toutes cinq situées dans la partie tamule de l'île de Ceylan. Les autres Sociétés de Missions, telles que celles de l'Eglise anglicane, de Londres, des baptistes et des wesleyens, s'occupent plus particulièrement de la population de l'île qui parle la langue syngalaise.

Quoique la Mission américaine soit la plus récente de toutes celles qui ont été entreprises dans l'île de Ceylan, elle n'a pas laissé que d'obtenir déjà de grands succès, par la bénédiction du Seigneur.

L'école théologique, placée sous la direction du missionnaire Winslow d'Oudouville, et le séminaire de la Mission, qui a pour Principal le missionnaire Poor de Batticotta, sont deux établissemens d'une grande importance pour la Mission dans ce pays, et sur lesquels l'œil de l'observateur chrétien aime à se reposer avec joie. Le nombre des membres de la première de ces institutions, est de vingt, et celui des étudians de la seconde, est de cent deux, y compris les instituteurs, qui sont indigènes et qui ont fait leurs études dans le séminaire. Tous ces jeunes gens sont destinés à devenir ou des ministres de l'Evangile ou des aide-missionnaires dans les différentes stations, et reçoivent de leurs maîtres les leçons nécessaires pour être préparés à l'exerçice de leur vocation future. Les mathématiques, la sphère, l'astronomie, les principes de la philosophie naturelle leur sont enseignés dans le but de les mettre en état de réfuter la fausseté des systèmes de leurs bramines; mais ce qui forme la base de leur instruction, c'est la Parole de Dieu qu'on leur explique et qu'on leur apprend à expliquer, et dans laquelle ils font de grands progrès.

Après avoir fini leurs études dans le séminaire, les étudians passent dans l'école théologique, où ils achèvent leur instruction à leurs frais, et où ils partagent leur temps entre les leçons qu'ils reçoivent et celles qu'ils donnent, dans le but de se former à la pratique de leur carrière future.

Outre les deux établissemens dont il vient d'être fait mention, il y a dans la partie tamule de l'île de Ceylan deux petites académies, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles; la première fréquentée par cinquante-un écoliers; la seconde, par trente-sept écolière, sans compter un grand nombre d'écoles gratuites, dans lesquelles trois mille trois cent soixante-sept enfans reçoivent journellement instruction.

A la Mission est attachée une bibliothèque de six cents volumes environ, d'ouvrages choisis, et mis à la disposition des étudians de l'école théologique et du séminaire. Ceux qui reprochent aux missionnaires de ne pas assez favoriser les progrès des lumières, et de ne pas donner assez de soin au développement intellectuel des païens auxquels ils prêchent le christianisme, devraient, avant de calomnier l'œuvre de Dieu, prendre connaissance de ces faits, et ils ne s'exposeraient pas à encourir la terrible censure renfermée dans l'Evangile, *ils médisent de ce qu'ils ignorent.*

Chaque missionnaire prêche régulièrement, dans la station qu'il dessert, à un auditoire qui varie de deux cents à cinq cents personnes. L'Eglise se compose de cent quarante-huit indigènes convertis et admis à la participation de la sainte Cène. Dans les dernières années, la Mission a été abondamment bénie. De riches effusions du Saint-Esprit l'ont raffraîchie, rajeunie, accrue. Avant l'année 1824, les missionnaires n'avaient pas reçu plus de trente-quatre indigènes à la communion de l'Église, et dans les trois premiers mois de cette année-là seulement ils en admirent quarante-un. Depuis lors, les réveils se sont multipliés; l'un entr'autres, à la fin de l'année 1830, a eu pour résultat la conversion de trente-quatre indigènes, qui ont été ajoutés à l'Eglise au mois d'avril suivant (1).

Voici sur l'un des derniers réveils, qui eut lieu en novembre 1830, dans une réunion composée en grande partie des adolescens qui fréquentent les écoles, un passage qui ne pourra manquer de réjouir le cœur des amis de l'Evangile :

« Huit cents personnes étaient présentes à cette intéressante réunion, » écrivent les missionnaires. « Lorsque nous adressâmes à l'assemblée cette question : Combien y en a t-il parmi vous qui aient l'habitude de prier et de lire la Bible? un nombre considérable de personnes se leva. On les prit alors en particulier, on conversa avec elles, et on les exhorta à persévérer. Et quand un moment après nous fîmes cette autre question : Combien y en a-t-il parmi vous qui croient les vérités de l'Evangile, et qui soient résolus à chercher le salut qui est en Christ? un beaucoup plus grand nombre encore se leva, à notre grande joie. Quand nous considérons que ces jeunes gens possèdent pour la plupart une grande connaissance du christianisme, et que dans peu de temps ils seront appelés à devenir membres de la Société, et même à y occuper un rang assez élevé, nous ne pouvons qu'envisager avec le plus grand sérieux et avec une sorte d'anxiété la question suivante : deviendront-ils chrétiens ou demeureront-ils idolâtres? »

Ce n'est pas seulement à Oudouville, mais dans d'autres districts de l'île, que la grâce divine prépare les cœurs à recevoir la Parole. Le passage suivant le prouvera. L'aide-indigène, nommé Coe, rendait compte en ces termes, au missionnaire Scudder, du résultat de ses travaux, dans un lieu appelé Chillalle.

---

(1) *Voy.* à ce sujet, 5^e année, p. 250.

« J'ai à vous apprendre de bonnes nouvelles par la grâce de Dieu. Une œuvre s'opère à Chillalle. Autrefois, quand je venais instruire les habitans de cet endroit, ils se moquaient de moi, et blasphémaient l'Evangile; lorsqu'ils me voyaient passer dans les rues, ils murmuraient tout bas, et quand j'entrais dans leurs maisons, ils m'en chassaient. Aujourd'hui, tout est changé; ils m'invitent eux-mêmes à aller chez eux, et me permettent de converser et de prier avec eux; ils lisent avec joie les Saintes-Ecritures et les Traités. Ils n'ont plus aussi peur de leurs prêtres qu'auparavant. »

Les missionnaires terminent leur dernier rapport par ces mots :

« Nous ne voulons pas, pour le moment, donner le chiffre de tous les païens qui ont été réveillés dernièrement dans nos différentes stations, bien moins encore celui des ames qui, nous l'espérons, ont été converties. Dans quelques mois, nous pourrons communiquer sur ce sujet des informations plus exactes. . . Nous avons voulu seulement engager nos amis à se réjouir avec nous, et à rendre grâce au Seigneur pour tout ce qu'il a fait ici. Mais ce que nous avons surtout à cœur, c'est de les exhorter à prier sérieusement et avec persévérance pour le petit troupeau de Christ, que nous avons eu le bonheur de recueillir, et pour les païens qui périssent autour de nous. Nous sommes de plus en plus convaincus, par notre propre expérience, que, sans les prières des chrétiens, les païens ne seront pas convertis. Oh! quand est-ce que le monde chrétien croira et pratiquera cette grande vérité? . .

VARIÉTÉS.

Persécution endurée par les missionnaires baptistes à la Jamaïque.

Ce ne sont pas les ouragans seulement qu'ont à redouter les missionnaires qui prêchent l'Evangile parmi les nègres aux Indes-Occidentales; la rage des ennemis de la croix y est quelquefois plus terrible dans ses actes de violence que la fureur des élémens déchaînés; et quand nous parlions, il y a quelque temps (1), des dégâts auxquels avaient été exposés et des pertes qu'avaient essuyées l'année passée, les établissemens missionnaires de la Barbade, par suite du dernier ouragan qui a ravagé cette île, nous étions loin de penser que quelques mois après la partie nord-ouest de la Jamaïque serait le théâtre de scènes plus affligeantes encore. Une superbe chapelle, à Montegobay, qui pouvait contenir deux mille personnes, a été rasée, et toutes les églises et maisons appartenant à la Société des Missions baptistes à Falmouth, Guerney's Mount, Hillington, Salter's Hill, Stewart's Town, Lucea, Brown's Town, Rio Bueno, Savannah-la-Mar et Saint-Ann's Bay, ont été successivement détruites en peu de jours. Et qui a été l'auteur de tant de ruines? est-ce la violence des vents et des tempêtes? Non, c'est la haine et la fureur de quelques colons ennemis de Jésus-Christ, de son Evangile et de ses confesseurs.

Une révolte avait éclaté à Noël parmi les esclaves d'un district situé nord-ouest de la Jamaïque. Aussitôt les planteurs, qui dans maintes autres circonstances avaient montré combien la présence des missionnaires dans l'île leur était importune, s'empressèrent de profiter de l'occasion qui leur était offerte d'accuser ces paisibles serviteurs de Dieu, et de faire peser sur eux tout l'odieux d'une pareille insurrection. En conséquence, dans le courant de janvier, MM. Burchell, Gardner et deux ou trois autres de leurs compagnons d'œuvres, furent jetés en prison sans autre forme de procès, et sans qu'on eût pu alléguer contre eux d'autres preuves que les faux témoignages de quelques mauvais sujets, que les ennemis des missionnaires avaient eu soin de suborner. Cependant, on n'a pas tardé à reconnaître leur innocence; leurs papiers, qui au moment de leur arrestation avaient été saisis et soigneusement examinés, n'ont pas présenté à leurs juges le moindre sujet d'accusation, et le faux témoin sur la déposition duquel MM. Burchell et Gardner avaient été saisis, tourmenté par les remords de sa conscience, est venu déclarer qu'il avait juré faussement, et qu'il s'en repentait sincèrement. Là-dessus les missionnaires ont été relâchés; cependant l'un d'eux, M. Burchell, cédant aux sollicitations de ses amis, s'est embarqué de suite pour New-York, afin de mettre en sûreté sa vie, qui était à tout instant exposée, malgré l'éclatant témoignage rendu à sa parfaite innocence. On se fera facilement une idée des dangers que courent en ce moment les missionnaires à la Jamaïque, quand on saura qu'il s'est formé à Portland, l'une des paroisses de l'île, une société qui, en peu de jours, comptait déjà cent trois membres, ayant pour but la destruction de toutes les chapelles des *sectaires;* qu'un journal de l'île a fait un appel aux autorités pour les engager à bannir tous les missionnaires de la Jamaïque; qu'il a même invité les colons à tirer sur les missionnaires, et à les pendre partout où ils les trouveraient; que lors de la démolition des chapelles par une populace furieuse, on a vu des magistrats porter présence à un pareil désordre, l'encourager, et coopérer à cette indigne violation de toutes les règles de la justice, et même que plusieurs individus se sont engagés à tuer M. Burchell, le plus fidèle sans doute de tous les missionnaires, quelles que fussent les consébuences qui pourraient en résulter pour eux.

---

(1) *Voy.* pages 64 et 123.

A la réception de ces nouvelles, les Eglises baptistes d'Angleterre se sont assemblées solennellement, le 20 avril dernier, dans le but spécial d'adresser au Seigneur de ferventes prières en faveur des missionnaires, et de témoigner ainsi à ces derniers leur profonde sympathie, dans ces temps de crise et de persécution.

Une députation des membres du Comité de la Société des Missions baptistes de Londres s'est présentée chez lord Goderich, ministre des colonies, et a obtenu de lui une entrevue, dans laquelle celui-ci, après avoir écouté avec beaucoup d'attention et d'intérêt leurs représentations, leur a donné l'assurance que le gouvernement ne tarderait pas à employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour découvrir les coupables, et pour punir les criminels auteurs de la persécution.

Les pertes éprouvées par la Société des Missions baptistes dans cette circonstance, sont considérables; il n'est pas possible encore de les évaluer d'une manière précise; mais la charité des chrétiens saura répondre à l'appel que le Seigneur vient de lui faire par sa Providence, et il ne sera pas dit que, tandis que des frères missionnaires exposent leur vie pour le nom de Christ dans des contrées éloignées, leurs frères d'Europe les abandonnent lorsqu'ils ont le plus grand besoin de leur coopération et de leur sympathie, et refusent de faire des sacrifices beaucoup moins coûteux que celui du repos et de la vie : déjà cet appel a été entendu. *Un domestique*, qui a voulu à ce qu'il paraît garder l'anonyme, a de suite envoyé au secrétaire de la Société dix souverains (environ 250 francs), pour servir à couvrir les pertes occasionnées par la destruction des établissemens missionnaires de la Jamaïque. Une pareille libéralité trouvera sans doute plus d'un imitateur en Angleterre.

Nos lecteurs apprendront sans doute avec joie qu'au milieu de leurs épreuves, nos frères de la Jamaïque ont été puissamment soutenus, et qu'ils ont fait plus d'une expérience de la fidélité du Sauveur. L'un d'eux écrivait dernièrement : « Si ma mère me demandait : Te repens-tu d'avoir embrassé la carrière des Missions? je lui répondrais : Non; c'est avec joie que je passerai encore dans ce pays le reste des jours de mon pélerinage, si c'est la volonté de Dieu..... Je suis parfaitement innocent des crimes dont on m'accuse; et quelle que soit l'issue de cette affaire sur la terre, je sais que le jour vient où je serai acquitté, lorsque ceux qui ont soif de mon sang comparaitront devant le tribunal de Dieu. » « Si Dieu trouve bon, écrit un autre missionnaire, de nous estimer dignes de mourir de la mort des martyrs, après nous avoir honorés de la vocation et de la vie de missionnaire, que sa volonté soit faite; tout ce que nous lui demandons, c'est que notre mort le glorifie, et serve à l'avancement de son Eglise, et alors tout ira bien. »

Des événemens de la nature de celui que nous venons de rapporter, transportent aux premiers âges de l'Eglise, où les chrétiens, entourés d'un monde païen qui les accusait de tous les crimes qui se commettaient, et qui les rendait responsables de tous les fléaux qui ravageaient la terre, étaient à tout instant appelés à monter sur l'échafaud, pour sceller de leur sang la vérité de l'Evangile. Ce n'est pas là le seul trait de ressemblance qu'a l'œuvre des Missions modernes avec celle des temps apostoliques.

Nouvel exemple de libéralité chrétienne.

La lettre d'un chrétien baptiste d'Angleterre, dont nous avons inséré quelques extraits dans notre troisième numéro, a déjà porté des fruits. Un chrétien, de la Grande-Bretagne, après l'avoir lue, a adressé au secrétaire de la Société des Missions baptistes la lettre suivante :

« Mon cher Monsieur,

« Votre correspondant Omicron (1) exprime le désir que tous les lecteurs de son excellente lettre se fassent à eux-mêmes l'application de ses conseils, assurant que s'ils le font, le nombre des missionnaires peut être doublé. Cela est hors de doute. Je me soumets de bon cœur à sa réprimande, et je vous envoie 300 livres sterling (environ 7,500 fr.), pour contribuer à l'avancement de ce dessein. Il est doux de se joindre aux prières ferventes par lesquelles on demande à Dieu que le règne de Christ s'étende par toute la terre; mais je veux aussi sentir que pour être conséquent je dois être prêt à faire tous les sacrifices pécuniaires que nécessite l'accomplissement de nos vœux. Notre Père céleste ayant bien voulu nous laisser l'honneur de communiquer son Évangile à nos frères privés de cette lumière, nous ne pouvons assurément faire un plus noble emploi de notre fortune que de la consacrer à cet objet. J'espère que cette conviction fait tous les jours des progrès parmi nous; mais nous avons tous besoin que l'on nous remette souvent en mémoire quels sont à cet égard nos devoirs et nos priviléges.

---

(1) C'est ainsi qu'avait signé sa lettre le donateur des 25,000 fr. dont il a été fait mention à la page 92.

(*Rédacteurs.*)

« Je n'ai nulle envie de blâmer trop sévèrement le grand nombre de nos amis qui ne peuvent pas aller au-delà de la contribution annuelle d'une ou deux guinées; mais je suis convaincu qu'il y en a beaucoup qui se contentent de souscriptions aussi mesquines, tandis que leur fortune leur permet et leur commande même d'aller beaucoup plus loin. Tout ce que je désire, c'est qu'ils viennent à sentir que la cause de Jésus-Christ est la leur, que leur bonheur est lié à sa prospérité; et alors, nous serons bientôt témoins d'un changement étonnant!

« Mais je ne dois pas abuser plus long-temps de vos momens si précieux. J'ai la confiance que cet appel du Seigneur à la générosité des amis de sa cause sera entendu et obéi, et je me réjouis du don libéral que vous avez déjà reçu et de la manière vraiment chrétienne dont il a été offert.

« Je suis, mon cher monsieur,
votre dévoué,

« Onésime. »

20 *décembre* 1831.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

PAYS DES BÉCHUANAS.

Les épreuves de la Mission et la délivrance de l'Eternel.

Nous venons de recevoir de nos chers missionnaires chez les Béchuanas, des lettres datées d'octobre, novembre et décembre 1831. Ces chers frères ont couru presque tous les dangers auxquels on peut être exposé dans un pays sauvage, et ont rencontré dans l'exécution de leur projet les difficultés sans nombre que sont toujours prêts à susciter des peuples barbares et indisciplinés ; mais le Seigneur, dont le bras est puissant, les a délivrés de toutes leurs angoisses.

Et d'abord notre frère Lemue, qui était parti du Kuruman pour aller faire un voyage de découverte dans le pays des Kalliharry, dans le but d'annoncer l'Evangile à des peuplades inconnues, a failli périr de soif au milieu du désert; et c'est au moment où il avait presque perdu toute espérance de sauver sa vie, que le Seigneur a fait sourdre des eaux dans ces lieux arides et désolés.

Le frère Rolland, en route pour se rendre chez les Baharutzi, où il désirait jeter les fondemens de la mission projetée, a été poursuivi pendant plus d'une demi-heure par deux énormes lions, et n'a dû son salut qu'à la providence du Seigneur qui veillait sur lui.

Enfin, la fondation de l'établissement missionnaire au milieu de la tribu de Mokatla, a été pour la seconde fois retardée : les ruses de Mahura, roi de Lattakou (1), la pusillanimité de Mokatla, prince des Baharutzi, et par dessus tout la crainte de devenir la victime de Mosolekatzi, roi des Zoulas, homme sanguinaire, véritable tyran de ces contrées, ont forcé notre frère Rolland à revenir sur ses pas, et l'ont empêché de pénétrer dans l'intérieur d'un pays désolé par la guerre. Ce n'est qu'au commencement de cette année qu'il a dû faire, pour *la troisième fois*, une tentative dont nous ignorons encore les résultats.

Ainsi, placés sur les limites du monde connu, en face de peuplades sauvages, prêts à entrer dans une guerre à mort avec les ténèbres et la barbarie, exposés à toutes sortes de périls, tant au milieu des déserts brûlans de l'Afrique, que de la part des animaux féroces qui les habitent, nos frères ont reçu en partage une des missions les plus difficiles et les plus périlleuses; mais celui qui les y a appelés est fidèle; il ne les abandonnera pas. Plus cette entreprise paraît gigantesque aux yeux de la chair, impraticable, surhumaine, plus l'issue en sera glorieuse pour le Dieu qui a promis d'accomplir sa force dans l'infirmité de ses faibles serviteurs. Ces épreuves, ces retards, ces contre-temps apparens ne nous ont point découragés, et loin d'avoir été ébranlés par-là dans leur pieuse résolution, les trois frères qui se disposent à aller renforcer dans quelques mois la mission chez les Béchuanas, ont senti renaître en eux un nouveau courage et une nouvelle ardeur; ils se rappellent et nous nous rappelons avec eux que des épreuves ne changent rien à la fidélité des promesses du Seigneur, et que les Missions les plus bénies et les plus florissantes aujourd'hui, ont presque toutes débuté par des afflictions de ce genre, témoin celles de la mer du Sud et du Groënland. Avant de se glorifier dans ses enfans et par ses enfans, Dieu commence d'ordinaire par les sanctifier, et la méthode qu'il suit dans le gouvernement de son Eglise, en général, comme dans l'éducation de ses élus en particulier, est de les conduire par l'obscurité à la lumière, par la croix à la victoire, par les humiliations à la gloire, par la mort à la vie.

---

(1) *Voy.* sur ce chef et son peuple, 6ᵉ année, p. 299 et suiv.

Et que d'actions de grâces n'avons-nous pas à lui rendre pour tout le bien qu'il a déjà fait à nos frères, pour toutes les consolations qu'il leur a prodiguées, pour tous les secours qu'il leur a accordés ! La santé de notre cher Lemue, qui nous avait donné de si graves inquiétudes, et qui, ce que nous ignorions, avait commencé à s'altérer à la suite du voyage dont il va être question, et où il risqua de périr de lassitude et de soif, est maintenant tout-à-fait rétablie. Au milieu des plus grands embarras, notre frère Rolland a montré une présence d'esprit, une fermeté, un courage et une persévérance dont nous ne pouvons assez bénir le Seigneur; enfin, Dieu a tellement dirigé les événemens, que nous espérons que tous les obstacles sont maintenant levés, et que la mission si souvent annoncée et si ardemment désirée, se fonde dans la contrée des Baharutzi. Mais nous devons à nos lecteurs des détails sur tous les points que nous n'avons fait que toucher sommairement, et pour suivre dans le récit des faits l'ordre des dates, nous commencerons par rapporter, dans les termes même de notre frère Lemue, le voyage si dangereux qu'il fit l'année passée, dans le but d'annoncer l'Evangile à des tribus inconnues.

Excursion périlleuse du missionnaire Lemue dans le pays des Kalliharry ou Karrihari (1), au nord de Lattakou.

Kuruman, 15 octobre 1831.

« Il y a quelques mois que plusieurs habitans du Kuruman résolurent d'entreprendre un voyage dans le pays des Kalliharry, situé au nord-ouest du Kuruman, dans le but d'y faire des échanges de verroteries, de tabac et d'autres articles, contre des dents d'éléphant ; mais comme avant d'y arriver il fallait traverser de vastes déserts tout-à-fait inconnus, l'exécution de ce projet nous paraissait devoir être accompagnée de grandes difficultés. Cependant, quand le moment du départ fut venu et quand nous vîmes un peuple nombreux prêt à aller braver volontairement toutes sortes de dangers, sans autre motif que celui d'un gain temporel et d'un intérêt de commerce, nous eûmes honte de mettre moins de zèle à propager l'Evangile que ces gens n'en avaient à rechercher les richesses de la terre, et nous ne pûmes résister au désir de les accompagner dans leur voyage. Notre but en les suivant était de découvrir quelque nouveau champ de travaux pour les missionnaires, et nous avions conçu l'espérance qu'une large porte nous serait ouverte pour annoncer l'Evangile. En conséquence, après avoir pris congé de nos frères du Kuruman, nous nous mîmes en route, M. Baillie (2) et moi, et nous allâmes rejoindre nos voyageurs, qui nous attendaient à quelques lieues de la station. Notre caravane se composait de quarante personnes environ, de cinq waggons et de quelques Béchuanas montés sur des bœufs, et qui devaient nous servir de guides. Dès le premier jour nous fûmes obligés de nous frayer un chemin dans le désert, et de nous y diriger au moyen de la boussole. Souvent il nous fallait prendre la hache pour nous ouvrir un passage à travers les épines; d'autres fois nous étions forcés de longer des collines assez escarpées, au risque de voir à chaque instant nos bœufs et nos équipages se précipiter dans la vallée. A mesure que nous avancions, le pays devenait plus sec et moins montueux, rien n'arrêtait plus la marche de nos voitures; d'immenses plaines couvertes de sable, et où l'on rencontrait ici et là quelques *mimosa* (1), s'étendaient devant nous, et quoique nous fussions déjà au commencement de l'hiver, la chaleur était si grande que nous pouvions à peine la supporter. L'eau y était très-rare, si rare qu'à peine découvrîmes-nous quelques animaux vivans les premiers jours, et qu'il nous fallut souvent faire une journée de chemin pour en trouver tant soit peu pour abreuver nos bœufs; mais ces privations n'étaient rien encore en comparaison de celles que nous eûmes à souffrir vers la fin de notre voyage. En quittant nos campemens le matin, nous avions toujours soin de consulter nos Béchuanas sur la distance qui nous séparait du lieu le plus voisin où il nous serait possible de trouver de l'eau; mais malgré ces précautions nous fûmes exposés au plus grand danger, car nos guides nous ayant assurés, en quittant Malebing, que non loin de là il y avait de l'eau en abondance, nous les crûmes sur parole, et nous continuâmes notre route;

---

(1) Kalliharry est l'orthographe de Campbell ; Karrihari celle de Burchell. *(Rédacteurs.)*

(2) L'un des missionnaires anglais du Kuruman. *(Rédacteurs.)*

---

(1) Ce sont les feuilles de cet arbre qui servent de nourriture aux giraffes. Il est d'une hauteur proportionnée à celle de ces animaux, dont nous avons vu des troupes considérables courir, à la file les uns des autres, dans ces vastes déserts.

mais ayant marché deux jours et une nuit sans nous arrêter, toujours soutenus par l'espoir de trouver une source rafraîchissante et de nous délasser de nos fatigues, quelle ne fut pas notre consternation, quand après avoir atteint si péniblement l'endroit qui nous avait été indiqué, nous vîmes toutes nos espérances déçues! A peine s'y trouvait-il assez d'eau pour étancher la soif des gens de notre suite, et nous n'avions pas moins de quatre-vingt bœufs à abreuver, et encore ceux-ci, tourmentés par la soif, étaient-ils devenus si intraitables, que ce n'était qu'avec la plus grande peine que nos gens parvenaient à les retenir sous le joug. Le lendemain nous vîmes mieux encore la situation alarmante dans laquelle nous nous trouvions: nous ne pouvions ni avancer ni reculer. Voulions-nous pousser plus loin et continuer notre route? nos Béchuanas nous disaient que nous avions devant nous un désert aride de quatre à cinq journées de chemin à traverser. Parlions-nous de revenir sur nos pas et de rebrousser chemin vers le lieu d'où nous étions partis? cela était également impossible, car nos bœufs étaient si exténués par la soif et la fatigue, qu'ils seraient tombés infailliblement en route, et nous auraient laissés seuls dans le désert. Enfin, après bien des angoisses et des délibérations, nous arrêtames, d'un commun accord, qu'il fallait, sans perdre un moment, se mettre à creuser dans le sable. Tout le monde se mit donc à l'ouvrage; mais ici se présentait une nouvelle difficulté; le sable était si chaud et si mouvant, qu'il remplissait les trous à mesure que nous les faisions. Cependant, après bien des peines et à force de persévérance, nous parvînmes à creuser des fossés de six pieds de profondeur, où nous eûmes la joie de voir l'eau sourdre lentement. La main de la Providence était visible en cette occasion; aussi, en considérant l'eau qui jaillissait et qui s'élevait insensiblement, je disais en moi-même : « Remplis, Seigneur, « remplis ces ſossés ; autrement nous sommes morts, et « les oiseaux de proie mangeront notre chair dans le « désert. »

« Mais tandis que nous étions tous occupés à travailler avec ardeur pour sortir de l'affreux embarras où nous nous trouvions, les Béchuanas qui nous servaient de guides se montrèrent bien peu généreux ; ils mangeaient, buvaient et se livraient à une joie brutale, sans songer ni à nous ni à leurs compatriotes qui nous accompagaient ; et comme chacun d'eux n'avait à pourvoir qu'à la nourriture d'un bœuf, dès qu'ils s'étaient procuré de l'eau pour eux et pour leur monture, ils ne s'inquiétaient plus de nous et trouvaient que tout était bien. Ils poussèrent même l'insolence si loin, que l'un de nous fut obligé de passer la nuit près des fossés, car sans cela ils seraient venus remplir d'eau des sacs de cuir qu'ils transportent sur leurs bœufs, et nous n'en aurions trouvé que très-peu le lendemain. Pendant deux jours consécutifs nous fûmes occupés à puiser de l'eau dans des vases, pour abreuver notre bétail. Cet endroit, auquel nous donnâmes le nom de *Mériba* (1), se trouve situé à peu près sous le 24^{e} degré de latitude au nord du Kuruman, et par conséquent à un degré du tropique du capricorne. Aucun voyageur, que je sache, n'avait encore essayé de pénétrer aussi avant, de ce côté, dans l'intérieur du pays. Les Béchuanas, qui se contentent d'un peu de lait caillé pour toute nourriture, et qui sont mieux aguerris que nous contre de pareilles fatigues, ne traversent qu'avec peine de pareils déserts; nous jugeâmes donc que ce serait nous exposer à une mort certaine que de vouloir persister à aller plus avant; c'est pourquoi nous nous disposâmes tous à revenir sur nos pas, par le même chemin que nous étions venus.

---

(1) Par allusion sans doute à ce qui se passa dans le désert de Tsin, voy. Nombres, XX, 7-13. *Mériba* signifie, en hébreu, dispute, contestation. Les eaux qui jaillirent du rocher au désert de Tsin, furent appelées *eaux de Mériba* ou *eaux de contestation*, parce que dans cette occasion le peuple d'Israël avait murmuré contre Dieu.

(*Rédacteurs.*)

« Arrivés à Malebing, dont nous étions partis quelques jours auparavant, nous fûmes témoins d'un spectacle bien touchant; hommes et femmes se jetaient dans l'eau à l'envi, et semblaient ne pouvoir assez se rafraîchir et se désaltérer; et comme ce jour-là était un dimanche, nous eûmes le soir un service religieux, dans lequel nos Béchuanas montrèrent évidemment, par leurs larmes et leurs sanglots, la reconnaissance dont ils étaient pénétrés envers Dieu, pour la délivrance qu'il leur avait accordée (1).

« Dans toute cette contrée, je ne crois pas que nous ayons vu plus de deux cents habitans, dispersés en plusieurs endroits. Ces pauvres gens nous ont paru dénués de tout. En général, les Béchuanas sont assez riches en troupeaux; mais ici nous n'avons pas même aperçu une chèvre. Ils n'ont pour tout moyen d'existence que le gibier qu'ils tuent à la chasse, et une espèce de melon d'eau qu'ils nomment *makatane*. Ces melons sont très-inférieurs à ceux que l'on cultive en France, mais ils ont l'avantage de croître merveilleusement bien dans ces sables brûlans; nous en vîmes de très-vastes et très-belles plantations; les indigènes étaient occupés à les couper par tranches et à les faire sécher au soleil, pour en faire leurs provisions d'hiver. Ils se sont montrés très-hospitaliers envers les gens de notre suite, et leur ont offert tout ce qu'ils avaient, des *makatanes* et des sauterelles séchées au soleil, et nous ne fûmes pas peu surpris de voir avec quel plaisir nos Béchuanas mangeaient ces sauterelles, quoique nous eussions abondance de gibier avec nous. Il est arrivé que plusieurs fois nous avons involontairement répandu l'alarme parmi les paisibles habitans du désert que nous avons visité; car, comme ils n'avaient jamais vu d'étrangers dans leur pays, il suffisait souvent de la vue de nos waggons ou de nos chasseurs armés de fusils, pour les porter à abandonner leurs cabanes et à prendre la fuite. Ils ont plus d'une fois assisté à notre culte domestique; mais quand nous les interrogions sur ce qu'ils avaient entendu, ils se mettaient à rire, comme si ces choses-là ne les concernaient en aucune manière. Quel contraste entre ces pauvres gens et les habitans du Kuruman!

---

(1) On voit qu'il faut distinguer soigneusement ici entre les Béchuanas qui composaient la caravane et ceux qui, montés sur des bœufs, leur servaient de guides; ceux-là appartenaient à la station missionnaire du Kuruman; ceux-ci paraissent être de grossiers sauvages. Les premiers ont montré à Malebing, par les manifestations si touchantes de leur piété, l'influence que le christianisme a déjà exercée sur leur cœur; les seconds nous ont révélé à Mériba l'homme naturel dans toute la laideur de son égoïsme.

(*Rédacteurs.*)

« Enfin, au bout de trois semaines, après beaucoup de privations et de fatigues, nous nous trouvâmes réunis à nos chers frères du Kuruman. C'est à ce voyage en partie, et surtout à ce manque d'eau qui nous a contraints souvent à faire des marches forcées, jour et nuit, que j'attribue le délabrement de ma santé, qui s'ensuivit immédiatement. »

Après avoir suivi le frère Lemue dans le désert des Kalliharry, où la providence du Seigneur envers lui et envers toute sa caravane a été si visible, accompagnons notre frère Rolland dans une entreprise non moins périlleuse, et dans laquelle le bras puissant de l'Eternel s'est déployé d'une manière tout aussi éclatante à son égard.

Tentative infructueuse du missionnaire Rolland de fonder une Mission au milieu de la tribu des Baharutzi (1).

Avant que de mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit de ce voyage remarquable, il importe de reprendre le fil des événemens d'un peu plus haut, en donnant, sur le sujet de la guerre qui a éclaté, et qui règne encore dans l'intérieur de la contrée habitée par les Béchuanas, des renseignemens plus complets que ceux que nous avons pu donner jusqu'à présent.

Dans le courant de l'été de 1831, un chef de Griquas, nommé Barend, ayant envoyé une expédition de trois cents hommes armés, avec ordre d'attaquer Mosolekatzi, roi des Zoulas, ceux-ci, au lieu de se conformer aux instructions qu'ils avaient reçues, s'amusèrent à lui enlever ses troupeaux. D'abord ils ne rencontrèrent aucun obstacle, et leur succès fut complet; déjà même ils avaient emporté plusieurs postes, pris un nombre considérable de bestiaux, et mis à mort tous ceux qui s'opposaient à leurs déprédations, quand les Cafres fondirent sur eux à l'improviste, durant la nuit, et en firent un si horrible carnage, qu'à peine quelques-uns de ces malheureux purent-ils s'échapper, à la faveur des ténèbres. Il n'en fallut pas davantage pour répandre le trouble dans tout le pays; les uns prirent parti pour Mosolekatzi, les autres pour les Griquas, quelque injuste que fût la cause qui les avait portés à attaquer Mosolekatzi. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que ce dernier, soupçonnant les blancs d'avoir été les instigateurs de cette guerre, ceux-ci n'osèrent plus visiter son pays, de peur de devenir victimes de sa vengeance; et comme Mokatla, chef des Baharutzi, est tributaire de Mosolekatzi, nos frères jugèrent qu'il serait imprudent de se rendre dans l'intérieur, dans des circonstances aussi peu favorables à l'établissement d'une Mission, et ajournèrent leur projet à des temps meilleurs.

---

(1) Quelques géographes écrivent ce mot *Marutzis*, d'autres *Morutzis*, d'autres enfin *Mourutzis*. Nos frères l'ont toujours écrit *Baharutzi*. Le *b* et l'*m* paraissent se confondre dans la langue des Béchuanas. (*Réd.*)

Cependant deux mois s'étaient déjà écoulés depuis ce triste événement, et il tardait à nos frères de mettre la main à une œuvre déjà trop long-temps différée, au gré de leurs désirs; et comme des chasseurs venus de l'intérieur leur avaient annoncé que Mosolekatzi qu'ils avaient vu, était fort bien disposé pour toutes les personnes qui avaient des relations avec la station du Kuruman, les missionnaires français, encouragés par leurs frères Moffat et Hamilton, crurent pouvoir se disposer au départ. En conséquence, deux waggons furent chargés d'outils, de semences, de plantes et de provisions de différentes espèces; et le 12 octobre, le frère Rolland, accompagné d'un maçon anglais et de sa femme, d'un interprète et de plusieurs Béchuanas, se mit en route pour Lattakou, où il devait aller demander à Mahura, chef des Béchuanas de cette contrée, l'autorisation d'emmener plusieurs de ses gens avec lui dans l'intérieur. Quant au frère Lemue, comme sa santé n'était pas encore entièrement rétablie, il fut résolu, d'un commun accord, qu'il demeurerait encore quelques semaines au Kuruman, et qu'il viendrait plus tard rejoindre son compagnon d'œuvre. Ce fut une heure solennelle et bénie que celle où les missionnaires anglais et le frère Lemue ayant accompagné leur cher Rolland à quelques lieues du Kuruman, se séparèrent de lui, après l'avoir recommandé à la grâce de Dieu, par une fervente prière, faite en plein air, sous la voûte des cieux.

Le vendredi 14, à midi, la caravane missionnaire avait déjà atteint Lattakou, où le Seigneur, dans ses voies insondables, avait arrêté que commencerait pour notre missionnaire une longue suite de contrariétés. Mahura, jaloux de voir les tribus de l'intérieur sur le point d'avoir des missionnaires, tandis qu'il n'en avait point encore, eut recours à toutes sortes de ruses pour empêcher M. Rolland d'exécuter son projet. D'abord, feignant une grande affection pour lui, et un intérêt sincère pour sa sûreté personnelle, il le conjura de ne pas aller plus avant, sous prétexte que la désolation était dans l'intérieur du pays; il lui dit que Mosolekatzi le soupçonnait, d'après des rapports qui lui avaient été faits, d'être l'auteur de l'assassinat de trois de ses gens, et qu'il ne manquerait pas de faire ressentir les redoutables effets de son courroux à tous les blancs qui tomberaient entre ses mains. Mahura eut même recours à un singulier stratagème, pour donner plus de poids à ses paroles. Dans une assemblée publique, à laquelle assistaient MM. Rolland et Baillie, on vit arriver un messager tout haletant de fatigue, et tout couvert de poussière et de sueur, qui, après avoir causé quelques instans en particulier avec Mahura, se tourna vers les missionnaires, et leur dit d'une voix forte et menaçante: « Vous autres Makouas (blancs), vous ne voulez donc pas croire les nouvelles que nous vous apportons, et que le chef Mahura vous a communiquées. Eh bien, partez; nous vous avons avertis des dangers qui vous attendent; si vous périssez, vous ne pourrez pas nous accuser de vous avoir caché le péril qui vous menaçait. » Tout ceci n'était, de la part de Mahura, qu'une ruse à laquelle Rolland ne se laissa pas prendre. Aussi, voyant que le missionnaire était inébranlable dans sa résolution d'aller annoncer l'Evangile aux Baharutzi, le chef des Béchuanas lui déclara que, s'il voulait partir, il partirait seul, mais que jamais il ne permettrait que ni l'interprète, ni aucun de ses sujets allassent avec lui; enfin, jetant le masque, il manifesta clairement ses intentions, et finit par faire connaître à Rolland qu'il ne le laisserait pas partir lui-même, et qu'il le retiendrait de force chez lui. En vain notre frère employa-t-il tous les argumens imaginables pour lui faire sentir l'odieux de pareils procédés, jusqu'à lui mettre sur la conscience la responsabilité dont il se chargeait devant Dieu, en privant les Baharutzi d'entendre la prédication de la bonne nouvelle du salut; toutes ses remontrances furent inutiles, et il ne lui resta d'autre parti à prendre, que de s'en retourner au Kuruman, pour chercher MM. Moffat et Hamilton, et les inviter à s'interposer en sa faveur auprès du chef de Lattakou. Ceux-ci arrivèrent, et après une longue discussion avec Mahura, à la suite de laquelle ils lui réitérèrent la promesse qu'ils lui avaient déjà faite précédemment, de lui procurer un missionnaire dès qu'ils le pourraient, celui-ci consentit enfin au départ de M. Rolland et de sa suite; il poussa même la politesse jusqu'à l'accompagner avec une trentaine de ses gens, à une lieue de Lattakou, et en prenant congé de lui, il lui donna l'assurance qu'il ne manquerait pas d'aller lui faire une visite dans le pays des Baharutzi, une fois qu'il y serait établi.

Partis le 24 de Lattakou, où ils avaient été retenus une dixaine de jours, tant par les obstacles que leur avait suscités Mahura, que par diverses réparations qu'il avait fallu faire aux voitures, nos voyageurs continuèrent pendant cinq jours leur route à travers le désert, sans éprouver d'autre embarras que le manque d'eau qui les fit quelquefois souffrir. Mais à une journée du chuaie des Barolongs, et avant d'atteindre la rivière Sitlagoli (1), notre frère Rolland fit une rencontre qui faillit lui coûter la vie. Laissons-le parler lui-même :

« Le vendredi 28, ayant oublié quelque chose dans l'endroit où nous avions passé la nuit, et ne m'en étant aperçu qu'après une demi-heure de marche, je résolus de revenir seul, à cheval, sur mes pas, pour chercher l'objet que j'avais perdu. Comme pendant toute la route, nous n'avions point été inquiétés par les bêtes féroces, je ne m'étais muni d'aucune arme. Après avoir longtemps cherché l'objet en question, je remontai à cheval, et me disposai à rejoindre mes voitures. Mais à peine avais-je fait quelques pas, que j'aperçus à ma gauche, et à trois cents pas de moi environ, deux énormes lions, qui se tenaient près d'un buisson, où ils paraissaient s'être reposés des fatigues de la nuit précédente. Dès qu'ils m'aperçurent, et avant que je fusse arrivé en face d'eux, ils s'élancèrent de leur retraite, et cherchèrent à me couper le chemin, en me séparant de mes voitures. Heureusement que je ne m'avisai point de leur tourner le dos, et de quitter le sentier où mon cheval pouvait courir à toute bride, sans risquer de s'abattre; car, arrivé vis-à-vis d'eux, mon cheval, qui les avait vus, s'effraya tellement, et m'emporta avec une telle violence, que bientôt je les eus devancés. Ils gagnèrent ensuite le sentier, et me poursuivirent de près, jusqu'au moment où je franchis comme l'éclair une petite colline, et où ils me perdirent de vue. Je n'étais plus alors qu'à la distance de cinq minutes de mes voitures, dont la vue dissipa toutes mes craintes. C'est ainsi que la Providence m'arracha à la gueule de ces animaux féroces. »

---

(1) *Voy.* p. 15.

En ne prenant point d'arme avec lui, M. Rolland avait certainement commis une imprudence; mais on voit que cette imprudence a tourné à son salut, par la grâce du Seigneur; car s'il avait eu un fusil, il se serait sans doute apprêté à tenir tête à ces deux rois du désert, et dans une lutte inégale, il aurait probablement succombé. Les amis de la Société apprendront avec plaisir que le cheval dont Dieu s'est servi dans cette occasion pour délivrer son serviteur d'un péril imminent, a été donné à notre frère Rolland par M. Murray, pasteur de l'Eglise réformée de Graaff-Reinet, qui connaissant par expérience combien une pareille monture est utile aux missionnaires, a fait présent d'un cheval à chacun de nos deux amis, comme une marque de l'intérêt qu'il porte à la Société des Missions évangéliques de Paris (1).

Arrivé à la rivière Sitlagoli, le samedi 29 octobre, Rolland ayant eu une entrevue avec le chef Gontzi (2), celui-ci lui donna, sur l'état de l'intérieur du pays, des nouvelles qui étaient si obscures, et qui paraissaient si peu s'accorder avec celles qu'il avait reçues précédemment (3), que le missionnaire ne jugea pas qu'il dût continuer son voyage avant que de s'être procuré des renseignemens certains et positifs sur les dispositions de Mokatla et de Mosolekatzi. En conséquence, il résolut d'envoyer une députation au premier, afin de savoir à quoi s'en tenir à cet égard. Comme cet épisode est l'un des plus intéressans du journal, nous allons laisser le missionnaire nous le raconter lui-même :

---

(1) *Voy.* sur ce fidèle pasteur, 6ᵉ année, p. 36.

(2) *Voy.* p. 14.

(3) Gontzi dit entreautres choses à M. Rolland, que Mosolekatzi, après avoir défait les Griquas, avait été battu lui-même à son tour et mis complètement en déroute par la tribu de Chaka, ayant pour auxiliaire une autre tribu demeurant à l'est, et qui fait usage dans les combats, d'éléphans, de lions et d'autres bêtes féroces domptés et dressés à l'art de la guerre. Le docteur Sparman parle en effet d'une pareille tribu, sous le nom de Hensaquas (*Voyage au Cap*, traduction de Le Tourneur, tome III, p. 288). Mais M. Rolland pense que cette tribu n'existe point et que les indigènes n'ont eu recours à la fiction d'une armée aussi redoutable, que pour s'expliquer à eux-mêmes une puissance guerrière qui leur semble invincible, ou que pour diminuer la honte des défaites qu'ils ont souvent essuyées de sa part.

(*Rédacteurs.*)

« Embarrassé par les nouvelles toutes contradictoires que je venais d'apprendre, je demandai à Gontzi s'il pouvait me donner deux hommes de confiance, pour les envoyer en ambassade à Mokatla. Il ne fit aucune difficulté d'accéder à ma demande, et au bout d'une demi-heure, nous vîmes paraître trois hommes armés d'assagaies et de boucliers, et prêts à partir. Voici le contenu du message dont je les chargeai pour Mokatla : « Les nouvelles qui viennent de me parvenir de l'intérieur sont si étranges et si mauvaises, qu'elles ont complètement découragé les gens de ma suite; et je me trouve dans l'impossibilité de poursuivre ma route, si vous ne me faites promptement savoir ce qui se passe dans votre pays. Je vous aurais bien prié de venir vous-même m'en informer, mais comme je sais qu'un chef principal ne doit pas quitter son territoire, veuillez m'envoyer pour répondre aux diverses questions que j'ai à vous faire, Bogacho, votre fils aîné, et Moïlé, votre neveu; je n'ai de confiance qu'en eux; eux seuls peuvent me satisfaire. » Je chargeai ensuite les trois messagers d'un présent pour le chef des Baharutzi, et ils partirent aussitôt.

« Au bout de quelques jours, le 6 novembre, nous découvrîmes, dans le lointain, une troupe de Béchuanas, armés de lances, qui venaient du pays des Baharutzi : c'était Moïlé (1) et les fils de Mokatla, accompagnés d'un nombre assez considérable de guerriers, qui arrivaient de la part de Mokatla, pour répondre à mes questions. Après leur avoir fait les félicitations d'usage, et leur avoir offert quelques rafraîchissemens, je leur témoignai ma satisfaction de ce que Mokatla avait montré tant d'empressement à se rendre à mes vœux, et nous entrâmes en pourparler. Je leur demandai d'abord si tout était tranquille dans l'intérieur, et si je ne courais aucun danger en allant m'établir chez eux. Moïlé me répondit que la paix dont ils jouissaient actuellement ne serait probablement pas de longue durée; que depuis la dernière affaire que Barend avait eue avec Mosolekatzi, on ne pouvait avoir aucune confiance en ce dernier; qu'il avait déjà détruit un grand nombre de villes autour d'eux, et qu'il était fort à craindre que le tour des Baharutzi ne vînt bientôt, vu qu'ils étaient les seuls qui eussent été épargnés jusqu'à présent; que quant à ma sûreté personnelle et à celle de ma suite, Mokatla me faisait dire que si nous étions assez forts et assez nombreux pour soutenir une attaque, nous pouvions venir hardiment, mais que, dans le cas contraire, il nous conseillait de retourner sur nos pas, attendu que notre arrivée à Mosika (1) serait le signal de sa perte et de la nôtre. Je demandai ensuite à Moïlé quelle raison pouvait avoir Mosolekatzi d'en agir ainsi à notre égard, puisqu'après la défaite des Griquas, il avait envoyé un messager à Mokatla, pour lui dire de remercier les chasseurs qui m'avaient accompagné dans mon précédent voyage, de ce qu'ils n'avaient point touché à ses troupeaux, et que d'ailleurs Mosolekatzi, sachant très-bien que nous n'avions pris aucune part, ni directe ni indirecte à la guerre qu'il avait eue avec les Griquas, il saurait faire une différence entre les habitans du Kuruman et ces derniers. « Si Mosolekatzi, répondit Moïlé, a montré précédemment de si bonnes dispositions pour vous, il n'en est plus ainsi maintenant. Depuis qu'il a vaincu les Griquas armés de fusils, il se croit seul le maître de la terre. Dans son orgueil, il dit qu'il ne doit y avoir que deux rois dans l'univers, l'un pour régner au ciel, et l'autre pour dominer sur la terre; qu'il est, lui, le maître absolu d'ici-bas; que bientôt il viendra visiter le roi des blancs, et lui apprendre qu'il ne craint plus ni ses fusils, ni sa mitraille, qui n'a fait que donner la petite vérole à ses guerriers (1); et qu'il lui tarde de savoir ce que c'est que ces gros boulets, dont il a entendu raconter tant de prodiges. De plus, ajouta Moïlé, Mosolekatzi ne fait maintenant aucune différence entre les Européens et les Griquas; il accuse les premiers d'avoir fourni à ceux-ci des armes contre lui, il a même donné ordre à ses soldats de s'emparer des premiers waggons qui viendraient sur ses terres; dans ce but, il envoie, chaque semaine, des espions chez Mokatla, pour savoir si les voitures qu'il attend sont arrivées.

---

(1) Moïlé est le chef légitime de la tribu des Baharutzi ; Mokatla est son tuteur, et gouverne pendant la minorité du jeune chef.

---

(1) Ville des Baharutzi, *voy.* p. 19.

« A l'ouïe de ces nouvelles, ajoute le missionnaire Rolland, je conclus que je ne pouvais pas aller plus loin; et ayant appris que Moïlé avait averti Gontzi en secret, qu'un parti de Zoulas, commandé par l'un des fils de Mokatla, devait bientôt fondre sur lui à l'improviste, je me décidai à retourner au Kuruman. C'est pourquoi, ayant pourvu les Baharutzi de quelques provisions de bouche et de quelques présens en verroterie, je les renvoyai à Mokatla. Quant à moi, je me mis en route pour la station missionnaire, où j'arrivai le 16 novembre, c'est-à-dire un mois après l'avoir quittée. Le lendemain 17, j'eus une conférence avec les frères du Kuruman, dans laquelle je leur exposai l'état des affaires, et leur demandai leur avis. Après avoir ardemment imploré le secours du Seigneur, et l'avoir prié de mettre fin aux guerres dévastatrices qui désolent l'intérieur de l'Afrique, d'arrêter les terribles effets de la tyrannie du chef des Zoulas, ce destructeur de tant de tribus, et surtout d'ouvrir une large porte à sa Parole, qui est seule capable de pacifier ces contrées livrées à la fureur de cet homme sanguinaire, il fut arrêté à l'unanimité qu'il y avait pour le moment impossibilité à mettre à exécution le projet de fonder une Mission chez les Baharutzi, et que ce que nous avions de mieux à faire pour le moment, le frère Lemue et moi, c'était de visiter les différens villages ou *werfs* de Batlaras, aux environs du Kuruman, en attendant que le Seigneur nous permît de pénétrer dans l'intérieur. »

---

(1) Dans leur guerre contre Mosolekatzi les Griquas ont fait usage de petit plomb.

On va voir, par le post-scriptum de la lettre du frère Rolland, que le Seigneur n'a pas été sourd à ces prières; quinze jours après cette conférence fraternelle, tous les obstacles paraissaient levés; l'espérance et la joie avaient commencé à renaître dans le cœur des missionnaires.

La réponse de l'Eternel aux requêtes de ses enfans.

5 *décembre.* — « Au moment où j'allais fermer mon Journal pour vous l'envoyer, un chef des Baharutzi, accompagné de douze hommes, est arrivé au Kuruman. Il nous est envoyé par Mokatla, pour nous apprendre que tous les obstacles qui s'opposaient à ce que nous allassions fonder notre station sont levés, et que nous pouvons nous mettre en route en toute sûreté. Nos cœurs, comme vous devez le comprendre, ont tressailli de joie à cette nouvelle; et, quoiqu'elle fût comme une réponse aux requêtes que nous avons si souvent adres-

sées au Seigneur, elle nous a paru, dans le premier moment, si extraordinaire, qu'à peine nous pouvions ajouter foi à la parole des messagers. Voici la teneur du message que Mosolekatzi a fait faire à Mokatla : « J'ai lieu de croire, Mokatla, que depuis la guerre qui a eu lieu entre moi et Barend, personne n'osera plus venir me visiter; mais gardez-vous bien de rien dire qui puisse effrayer ceux qui en auraient le désir. Faites savoir à Moffat qu'il est toujours mon ami; que je n'ai rien contre les habitans du Kuruman, et que quiconque est en relation avec lui peut venir librement sur mes terres, soit pour y faire la chasse aux éléphans, soit pour s'y fixer; surtout dites à Moffat que j'attends sa visite. »

« Nous demandâmes ensuite aux messagers comment tout ce que Mokatla nous avait dit auparavant de Mosolekatzi pouvait se concilier avec ce qu'il nous faisait dire maintenant. Ils nous répondirent que si, dans le principe, le chef des Zoulas avait confondu dans un même sentiment de vengeance les Griquas et tous les habitans des environs, il avait, plus tard, été persuadé que ni les missionnaires du Kuruman, ni aucun de ceux qui étaient en rapport avec eux, n'avaient pris part à cette guerre. Nous ne pûmes donc conclure autre chose d'un changement aussi étonnant survenu dans les dispositions de Mosolekatzi, sinon que le Seigneur nous appelait à aller en avant, en plaçant toute notre confiance dans Celui *qui a promis d'être avec nous jusqu'à la fin du monde.* Nous désirons accélérer notre départ autant qu'il nous sera possible, mais au retour de mon voyage, mon interprête et presque tous les Béchuanas qui m'avaient accompagné ont été atteints de la petite vérole, et aucun d'eux n'est encore en état de marcher (1). Il faudra donc attendre leur rétablissement. »

---

(1) Il paraît que l'année passée, la petite vérole a fait d'horribles

Vous le voyez donc, chers frères et collaborateurs dans les départemens et à l'étranger, nos chers missionnaires ont fait jusqu'à présent tout ce qu'ils pouvaient faire pour la cause du Seigneur ; le reste n'a pas dépendu d'eux ; si à la fin de l'année passée, ils étaient encore réduits à travailler dans le champ de leurs frères anglais, c'est que le Seigneur, dont les voies sont mystérieuses, l'a voulu ainsi. Bénissons-le de la patience et de la persévérance qu'il leur a données, dans les circonstances difficiles où ils se sont trouvés ; et, après avoir suivi le fil de l'histoire de leur vie extérieure, passons à quelques détails de leur vie spirituelle et intérieure.

Expérience du missionnaire Lemue durant sa longue et grave maladie.

Dans l'intimité d'une correspondance toute fraternelle avec le directeur de la maison des Missions, le frère Lemue s'exprime ainsi :

« Je veux vous parler de mes misères, car c'est un devoir : d'intimes amis ne doivent pas plus ignorer leurs épreuves que leurs joies. Pendant plusieurs mois, ma santé a été bien mauvaise, si mauvaise que je pensais que l'heure de mon départ était venue, et que je devais me préparer à la mort plus sérieusement que jamais. Mais

---

ravages dans l'intérieur de l'Afrique ; la station de Bootchwap seule a perdu cinquante personnes par cette maladie. Dans celle du Kuruman plusieurs personnes en ont *été* atteintes, mais aucune n'est morte, grâce à la vaccine que, depuis plusieurs années, les missionnaires ont introduite dans le pays. Cependant, comme dans cette dernière circonstance ils manquaient de virus (cowpox), ils n'ont pu arrêter les progrès du mal. Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris se propose de mettre les premiers missionnaires qui partiront, en état de propager efficacement la vaccine dans le pays des Béchuanas.

(*Rédacteurs.*)

béni soit le Seigneur ! mon état physique s'est beaucoup amélioré ; j'ai pu prêcher hier, pour la première fois depuis cette rechûte, sans trop de fatigue, et je sens mes forces revenir insensiblement. Durant cette affliction, n'ai pas trouvé que, pour être plus près de la mort, je fusse plus près du Seigneur ; mes souffrances me jetaient dans une sorte d'accablement, qui nuisait beaucoup à mon avancement dans la piété. Cependant je n'ai point cessé d'espérer en Celui qui ressuscite les morts, persuadé que ses dispensations sont toujours justes et bonnes. Souvent je me suis affligé en moi-même. Quelle langueur que la tienne ! me disais-je à moi-même. Aucun élan de l'âme vers le Seigneur ! aucun goût pour les biens à venir !... Après avoir prêché la vigilance aux autres, tu es donc réduit à te voir sur le bord de l'éternité, sans amour pour Dieu, sans avant-goût des joies du ciel ! Je me rappelais ces saints transports de saint Paul : *Je suis pressé des deux côtés, mon désir étant de déloger de ce monde, pour être avec Christ*, et la ferveur de tant d'autres saints qui ont formé les mêmes souhaits. Ces exemples m'édifiaient, mais malgré tous les efforts que je faisais pour entrer dans ces sentimens, je retrouvais toujours en moi un secret attachement aux choses de la vie, qui glaçait mon âme. O ingratitude ! ô triste, mais trop réel portrait du cœur humain ! Nous disons de nos lèvres : *Je veux ce que Dieu veut*, et notre cœur dit tout bas : *je ne le veux pas.* Ah ! n'est-ce pas là le comble de la misère, qu'au moment où nous devrions rayonner de joie et d'espérance, comme Etienne, à la vue des cieux ouverts, notre âme s'attriste et s'abatte ? tant nous avons peu d'idées des véritables biens ! Cependant je ne perds pas courage, et j'attends du Seigneur qu'il me donne de dire avec David : *Quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal.* »

C'est le 15 octobre que Lemue traçait ces lignes ; le 24 novembre il écrivait : « Par la grâce de Dieu, ma « santé est tout-à-fait bonne. »

La persévérance au milieu de l'épreuve.

On ne lira pas sans édification le passage suivant d'une lettre de Lemue à M. le comte Ver-Huell, datée du 24 novembre. Le missionnaire y exprime bien les sentimens du chrétien qui reconnaît jusque dans les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de vœux légitimes et en harmonie avec la Parole de Dieu, la sage providence du suprême régulateur de toutes choses.

« Il vous sera facile de vous faire une idée de l'impatience que nous éprouvons dans les circonstances présentes. Nous ne sommes pas, sans doute, sans occupation ; ici et à Lattakou des milliers d'âmes sont encore tout-à-fait étrangères à l'influence des doctrines de l'Evangile, et ce champ est assez vaste pour occuper un grand nombre d'ouvriers. Mais malgré ces considérations, nous ne nous sentons pas proprement à notre poste ; cela est si vrai, que vous nous croyez au milieu des Baharutzi, tandis que nous soupirons encore ici après le moment du départ, avec non moins d'ardeur que les Israélites soupiraient autrefois pour entrer en possession de la terre promise. Cependant, ce qui adoucit un peu notre épreuve, c'est que ces obstacles ne se sont pas rencontrés sur notre voie sans la permission du Seigneur, et sans doute qu'il y a dans tous ces événemens des vues miséricordieuses à nous impénétrables ; car l'année dernière, au moment où nous étions prêts à nous rendre chez les Béchuanas, le frère Rolland et moi nous tombâmes sérieusement malades en même temps ; et, tout dernièrement encore, le frère Rolland ayant tenté d'accomplir un projet qui semblait ne pas présenter de difficultés, il a eu la douleur de voir se fermer une porte qui avait été long-temps ouverte à l'Evangile, et il a été contraint de revenir sur ses pas. J'avoue qu'il nous serait moins pénible de nous précipiter au milieu du danger, que de nous sentir livrés aux soucis et aux inquiétudes qu'occasionnent plus ou moins tous ces retards; mais ce parti, qui nous paraît le plus honorable, ne serait peut-être pas le plus prudent et le plus sage, et toutes les fois que je réfléchis à ces choses, j'entends comme une voix mystérieuse qui me dit : Qui êtes-vous pour vous opposer à Dieu? ne découvrirez-vous donc jamais dans les événemens les indications de ma Providence? Faibles instrumens de mes desseins, apprenez de moi l'obéissance par la patience.

« Pardonnez-moi encore une réflexion. Que penseront nos frères en France de tous ces contre-temps? se décourageront-ils à l'ouie de ces nouvelles? Dieu veuille que cela ne soit pas; car c'est moins le temps de se décourager, que celui de s'humilier et de prier; aussi il me semble que je les vois élever leurs mains et leurs cœurs vers Celui qui peut seul nous délivrer, et il n'y a pas de doute qu'après que le Seigneur nous aura fait la grâce de renoncer à nous-mêmes et de ne vouloir dépendre que de lui, nous triompherons, par sa force, de tous les obstacles. »

L'activité des missionnaires.

Le missionnaire n'est jamais inactif; quand une porte se ferme devant lui, il en cherche une autre; il lui faut un champ de travaux. En attendant que Dieu leur fraie de nouveau le chemin de l'intérieur de l'Afrique, Lemue et Rolland évangélisent les habitans du Kuruman et des environs, comme le prouve le passage suivant de la lettre ci-dessus :

« La semaine dernière nous avons visité quelques *metsis* ou petits villages situés au nord du Kuruman, dans l'intention d'y passer un dimanche et de prêcher l'Evangile à leurs habitans. Rien de ce que j'avais vu jusqu'ici n'approche de la misère de ces pauvres gens. Pour pouvoir subsister, leurs femmes sont obligées de passer la journée à creuser la terre pour y chercher une espèce de racine qu'ils nomment *tama;* mais malgré leur dénuement, ils ont semblé prendre plaisir à écouter cet Evangile de paix que Jésus-Christ est venu prêcher aux pauvres. Leur simplicité était si admirable, que la première fois que je leur distribuai cette nourriture céleste, tous venaient me serrer la main à mesure qu'ils arrivaient, et avant que de prendre place à terre autour de moi; de sorte que j'étais souvent interrompu au milieu de ma prédication; à la fin il fallut que leurs amis les avertissent qu'il ne convenait pas de m'interrompre pendant que je parlais. Assurément nous n'aurions pas balancé un instant à nous fixer parmi eux avant que d'aller chez les Baharutzi, si le manque d'eau, de bois et des autres choses les plus nécessaires à la vie n'y eût pas apporté un obstacle invincible. »

COMPTE-COURANT DE LA SOCIÉTÉ
AU 31 MARS 1832.

Le Comité n'ayant pas publié, cette année, le Rapport de ses travaux, a pensé que ce serait s'acquitter d'un devoir, en même temps que prévenir les vœux des Sociétés auxiliaires et des amis de l'Institution, que de faire paraître dans ce journal un tableau sommaire des recettes et des dépenses de la Société pendant l'année 1831-1832, se réservant de faire connaître par la voie du rapport prochain les détails dont se composent les dons et subventions mentionnés dans le compte-courant qui suit :

LA SOCIÉTÉ DES MISSIO

SON COMPTE COURANT AVEC S

DOIT.

			fr.
Loyer de la Maison des Missions et impôts			2,625
Traitement de M. le directeur au 31 mars 1832			3,000
Pension alimentaire des élèves	4,009 f.	90 c.	6,384
Dito, d'un missionnaire de Bâle	18	»	
Vêtement, blanchissage, raccommodage et entretien	941	30	
Leçons et achat de livres	383	35	
Frais d'arrivée, de voyage et de départ des élèves	548	50	
Chauffage, éclairage, ameublement et entretien de la maison	483	04	
Frais d'impression du Rapport et de celui des dames	728	75	4,289
Impression, affranchissage, expédition et commission de librairie du Journal pour l'année 1831-1832	3,561	06	
Ports et affranchissage de lettres, papier, copies et frais de bureau			387
Frais de l'assemblée générale et des séances du Comité			129
Frais de trois Missionnaires déjà arrivés en Afrique			6,172
Frais d'un quatrième missionnaire en route pour l'Afrique			2,323
Payé pour le portrait du missionnaire Pélissier			90
Somme			25,402
Balance.			
Fonds disponibles placés à l'intérêt de 4 p. o/o	27,140 f.	» c.	61,753
Six bons royaux, valeur 31,350 fr., ayant coûté	30,000	»	
Solde en caisse au 30 avril 1832	4,613	68	
Somme égale			87,155

On voit que les recettes totales de cette année sont de 46,150 fr. 19 c. En retranchant la somme de 17,631 fr. 65 c., montant du legs de mademoiselle Sophie Du Pasquier, il reste pour les recettes ordinaires 28,518 fr. 54 c., c'est-à-dire près de 5,000 fr. de plus que l'année précédente. Il y a eu, en effet, malgré la rigueur des temps, une augmentation de 1,000 fr. environ sur le produit des recettes des Sociétés auxiliaires; une autre de 1200 fr.

NGÉLIQUES DE PARIS.

ORIER, M. Th. WADDINGTON.

AVOIR.

	fr.	c.
S e en caisse au 15 avril 1831, et placemens.	41,005	69
C ectes à l'issue de l'assemblée générale.	680	60
S vention des Sociétés auxiliaires. 11,726 f. 76 c.	16,686	21
Dito, des Eglises, Consistoires ou réunions dans les départemens. 4,959 45		
S scriptions et dons individuels à Paris.	1,238	»
Dito, dans les départemens.	536	89
S ventions diverses, collectes et produit de boîtes dans Paris.	922	»
Dito, et dons venus de l'étranger.	3,420	04
L s de mademoiselle Sophie Dupasquier, de Neuchâtel.	17,631	65
P luit des abonnemens et de la vente du Journal et Rapports.	2,812	15
rêts jusques au 31 décembre 1831, sur les fonds placés.	1,772	65
iboursement reçu de M. Mourgue.	450	»
Balance de l'année dernière. 41,005 f. 69 c.		
Recettes de l'année courante ordinaires. 28,518 f. 54 c. } 46,150 19		
Recettes de l'année courante extraordinaires. 17,631 65		
87,155 88		
Somme.	87,155	88

ifié exact : Paris, le 30 juin 1832.
Le Trésorier, Thomas WADDINGTON.
F. Monod fils, *pasteur, secrétaire.*

sur les subventions, et dons venus de l'étranger; une *dito* de 1,500 fr. sur le produit de la vente du *Journal des Missions;* une *dito* de 500 fr. sur les intérêts des fonds placés; une autre enfin de 500 fr. sur les dons individuels dans Paris et la collecte de l'assemblée générale. D'un autre côté les dépenses de la Société ont été de 1,000 francs moins considérables que celles de l'année 1830-1831.

Examen de deux élèves de la maison des Missions.

Le vendredi 22 juin a eu lieu, à la maison des Missions, l'examen des élèves MM. Arbousset et Casalis. Cet examen, qui avait pour but de constater que ces deux jeunes frères étaient aptes à exercer les fonctions du ministère évangélique parmi les païens, ayant été trouvé très-satisfaisant, et agréé à l'unanimité par MM. les pasteurs et ministres du saint Evangile présens, au nombre de quinze environ, M. le président du Comité a annoncé aux candidats qu'ils recevraient l'imposition des mains avant leur départ pour le sud de l'Afrique. Cette séance, qui a laissé de douces impressions dans les cœurs, s'est terminée par des actions de grâces à l'Auteur de tout bien qui a accompli sa force dans l'infirmité de ses serviteurs, et par des vœux et de ferventes supplications pour le succès du ministère des deux nouveaux ouvriers qui sont sur le point d'entrer dans le vaste champ des Missions évangéliques.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

L'Evangile en Chine.

M. Gutzlaff, Prussien d'origine, est déjà connu de nos lecteurs; ils savent qu'il a passé quelques mois dans la maison des Missions de Paris, et que les premiers missionnaires de notre Société ont eu l'avantage de le connaître personnellement. Envoyé en 1826, par la Société des Missions de Rotterdam, dans les îles de la Sonde, il travailla d'abord pendant quelque temps dans la petite île de Rhio; mais se sentant une vocation particulière pour annoncer l'Evangile aux nombreux Chinois qui vivent hors de leur patrie, dans la presqu'île orientale de l'Inde et dans les îles de l'Archipel indien, il entreprit, en 1828, de concert avec M. Tomlin, missionnaire anglais, un voyage dans le royaume de Siam, dont nous avons rendu compte à nos lecteurs (1). Là, partageant tour à tour son temps entre des travaux pour la traduction de la Bible en différens dialectes de l'Orient, la distribution des Saintes-Ecritures parmi les Chinois et les Malais qui accouraient en foule pour recevoir de ses mains le Volume sacré, et les soins corporels que ses connaissances en médecine lui permettaient de donner aux malades, il a passé trois années, qui ont été bénies pour un grand nombre d'âmes. M. Gutzlaff est sans contredit l'un des missionnaires les plus distingués qui existent aujourd'hui. Il possède une foi et un zèle extraordinaires; aucune difficulté ne le rebute; aucune entreprise ne lui paraît impossible; le monde entier lui semble un champ trop étroit pour son activité. La connaissance qu'il a acquise en peu de temps de plusieurs langues de l'Orient est vraiment étonnante; il sait l'arabe, le malais, le siamois, le cambogien, le dialecte du pays des Laos, etc., etc.; la langue chinoise elle-même, la plus difficile de toutes celles qui sont parlées sur la face du globe, cette langue, que les Chinois les plus savans eux-mêmes ne connaissent pas à fond, est devenue tellement familière à M. Gutzlaff, qu'en l'écoutant parler, ceux-ci croient entendre un de leurs compatriotes venu de quelque contrée éloignée de leur immense empire.

---

(1) 4ᵉ année, p. 354 et suiv; et 5ᵉ année, p. 267 et suiv.

Après avoir passé quelques années à Bankok, capitale du royaume de Siam, M. Gutzlaff, tout brûlant de zèle et cédant à un appel spécial qu'il croyait avoir reçu de Dieu, a entrepris, malgré les prohibitions sévères faites aux étrangers de voyager dans l'intérieur de la Chine, de pénétrer dans un pays fermé à l'Evangile depuis tant d'années, et a réussi dans son projet par la bénédiction de Dieu. Il a parcouru presque toutes les côtes de la Chine à bord d'un bâtiment chinois. Dans cette tournée il a visité plusieurs ports, depuis l'extrémité méridionale de l'empire, jusqu'à l'extrémité orientale de la grande muraille, dans la Tartarie mandschouique. Il avait guéri à Bankok plusieurs matelots chinois, et ceux ci, pleins de reconnaissance pour le *diable étranger*, chantaient partout ses louanges, et lui assuraient une bonne réception. Il était constamment vêtu en chinois, et possédait si bien la langue du pays, que les Chinois reconnaissaient rarement en lui un étranger.

Le 22 décembre dernier on écrivait de Canton :

« Il est arrivé à Macao, la semaine dernière, un personnage remarquable; son nom est Charles Gutzlaff. Cet homme, qui est Prussien d'origine et missionnaire protestant, est un exemple frappant de ce que peuvent l'enthousiasme et le courage, lorsque ces qualités sont accompagnées de renoncement. Il méprise toutes les commodités de la vie, et foule aux pieds l'autorité humaine, quand elle s'oppose à l'accomplissement de ce qu'il croit être son devoir. Il est inébranlable dans sa résolution, et se sent appelé par une vocation divine, comme autrefois Moïse lorsqu'il entendit la voix qui lui parlait du buisson enflammé. M. Gutzaff est de retour d'un voyage de quatre mois qu'il vient de faire dans les contrées les plus reculées du nord de la Chine, où il a prêché l'Evangile aux Chinois, dont il a adopté le costume. Dimanche dernier il a annoncé l'Evangile aux Anglais qui habitent Macao; son discours était des plus remarquables, et s'il faut juger de la connaissance qu'il a de la langue chinoise par celle qu'il possède de la langue anglaise (quoiqu'il n'ait jamais été en Angleterre), il doit en être parfaitement maître. Nous venons d'apprendre que M. Gutzlaff a été nommé interprète surnuméraire de la factorerie anglaise, et dans ces temps de troubles nous pensons que l'on ne pouvait pas faire un meilleur choix. M. Gutzloff a apporté de l'intérieur une nouvelle curieuse, c'est que l'héritier du trône de la Chine, qui vient de mourir, a été la victime de l'usage immodéré qu'il faisait de l'opium, ce qui a été la cause de la prohibition du commerce de cette marchandise. »

En attendant que M. Gutzlaff publie les particularités de son voyage, le plus extraordinaire sans doute qui ait été entrepris depuis long-temps, nous communiquerons dans l'un de nos prochains numéros des extraits de deux lettres fort intéressantes qu'il écrivait de Bankok peu de temps avant son départ pour la Chine, et qui serviront à faire connaître plus particulièrement un homme que Dieu a doué de dons précieux, et dont il se servira peut-être pour faire de grandes choses dans son royaume.

NOUVELLES RÉCENTES.

Heureuse arrivée de M. Pellissier à la Nouvelle-Lattakou.

Pendant que nous mettions sous presse le récit des épreuves qu'ont eu à endurer les missionnaires français chez les Béchuanas, nous avons reçu de nouvelles lettres du Kuruman, sous la date du 27 janvier. Après un voyage de vingt-six jours, l'un des plus heureux qu'il soit possible de faire dans ces contrées, le frère Pellissier, qui était parti de Béthelsdorp vers le milieu de décembre, est arrivé le 22 janvier, en parfaite santé, au Kuruman, où il a eu la joie d'embrasser ses deux frères et compagnons d'œuvre Lemue et Rolland, qui se disposaient à faire une nouvelle tentative pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Il les a trouvés pleins de vie et de courage, aguerris et fortifiés par l'épreuve plutôt que découragés. La santé du frère Lemue était parfaite; Pellissier ne pouvait pas arriver auprès de ses frères dans un temps plus opportun. Tous trois devaient partir la semaine suivante pour aller évangéliser la tribu de Mokatla, et, s'il était possible, y poser les fondemens d'un établissement chrétien. Si aucun obstacle n'est venu traverser leur projet, ils annoncent dans ce moment l'Evangile de paix sur le territoire d'un des chefs tributaires de Mosolekatsi. Espérons au Seigneur qu'ils n'auront pas eu la douleur de revenir encore une fois sur leurs pas sans avoir accompli le but de leur voyage. A la lettre de M. Pellissier étaient jointes deux lettres du missionnaire Lemue; l'une adressée au Comité, l'autre au Directeur de la maison des Missions; nous donnerons dans notre numéro suivant des extraits de toutes ces lettres si pleines de foi, et qui attestent si bien que la grâce de notre Dieu est abondamment répandue dans l'âme de nos chers frères.

Les missionnaires disent que, dans aucun pays, des évangélistes chrétiens pleins de foi et de dévouement ne peuvent être plus utiles que dans le champ où ils travaillent, et demandent au Comité de leur envoyer bientôt un nouveau renfort. Quelle ne sera donc pas leur joie, lorsque l'année prochaine ils verront arriver, s'il plaît au Seigneur, trois collaborateurs, qui seront la meilleure réponse à leurs vœux et à leurs prières!!

SOCIÉTÉ
DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

PAYS DES BÉCHUANAS.

Extraits de la correspondance des missionnaires Lemue et Pellissier.

Des lettres écrites du Kuruman et portant la date du 27 janvier, nous sont parvenues, il y a peu de temps, comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro. En les communiquant par extraits à nos lecteurs, nous laisserons parler alternativement les deux frères qui les ont écrites. On ne les entendra pas sans intérêt s'exprimer l'un et l'autre sur les mêmes sujets, et la communauté de sentimens qui existe entre eux sera rendue par là plus sensible.

Joie des frères en se retrouvant sur une terre étrangère.

Peu de jours après son arrivée à la Nouvelle-Lattakou, qui eut lieu le 22 janvier, et le cœur encore tout plein de la joie de se trouver de nouveau réuni à deux frères en Christ, ses anciens compagnons d'étude et maintenant ses deux compagnons d'œuvre, M. Pellissier écrivait :

« L'ordre des choses exigerait que je commençasse cette lettre par vous donner un récit abrégé de mon voyage, mais les sentimens de mon cœur, auxquels j'ai besoin de donner un libre essor dans ce moment, ne sauraient s'astreindre à un ordre logique, et vous m'excuserez sans doute si je vous parle, avant tout, des émotions délicieuses qui ont rempli mon âme, lorsque j'ai rencontré mes frères Lemue et Rolland sur une terre étrangère. Il est inutile d'essayer de vous décrire la joie et la reconnaissance envers le Seigneur que la vue de ces deux serviteurs de Dieu, dont j'avais été séparé pendant deux ans et demi environ, produisit en moi. L'affection qui m'unissait à eux comme chrétiens et ambassadeurs de Christ, s'est accrue par l'absence, et je sens qu'elle est aujourd'hui plus vive et plus étroite que jamais. Le deuil, qui peu de temps auparavant pesait sur mon âme, a fait place à l'action de grâce et au chant de triomphe, car j'ai trouvé pleins de santé ceux que je m'attendais à voir sur le bord de la tombe et près de passer dans l'éternité. Mon cher frère Lemue, dont je vous avais donné de si affligeantes nouvelles dans ma dernière lettre, est entièrement rétabli de sa seconde maladie, qui semblait devoir nous l'enlever et fermer pour toujours ses yeux à la lumière du jour. Que vos Sociétés auxiliaires louent et bénissent le Seigneur de ce que dans sa bonté il n'a pas voulu mettre plus long-temps leur foi à l'épreuve, et qu'elles prennent courage. »

La joie de Lemue et de Rolland n'a pas été moindre que celle de Pellissier : « Je m'empresse, écrit le premier au Comité, je m'empresse de vous annoncer l'heureuse arrivée de notre frère Pellissier à la Nouvelle-Lattakou. Il n'est pas nécessaire de vous dire que la vue d'un frère que nous aimons tendrement dans le Seigneur, et avec lequel nous étions déjà si intimement unis, a été pour nous un sujet de joie. Qui pourrait décrire tous les sentimens qu'une telle rencontre a fait naître dans nos cœurs? Que de souvenirs touchans de la patrie, de nos Eglises et de tous ces pieux serviteurs de Christ que nous avons quittés, cette rencontre n'a-t-elle pas réveillés! Et où, dans quelles circonstances a-t-elle eu lieu? à une distance effrayante du sol qui nous a vus naître, dans une terre où les dangers de tout genre dont nous sommes environnés, auraient pu mille fois nous séparer les uns des autres par la mort, dans un temps où nous étions comme accablés sous le poids de nos épreuves et où nous nous préparions à faire de nouvelles tentatives pour pénétrer dans l'intérieur; mais à la vue d'un frère et d'un nouveau collaborateur, notre courage se ranime, nos espérances renaissent, et notre confiance en Dieu s'affermit. C'est dans ces dispositions que nous allons nous remettre en route, persuadés que Celui qui nous a appelés à évangéliser ces peuples et qui nous donne chaque jour tant de marques de sa bonté paternelle, dissipera enfin tous les obstacles qui se sont jusqu'ici opposés à cette sainte œuvre. »

Dans une lettre particulière au directeur de la maison des missions, le même ajoute: « Nous avons accueilli et serré dans nos bras notre cher Pellissier, moins comme un ami que comme un membre de la céleste Famille, je dirai presque comme un ange de Dieu et un ambassadeur de Christ, envoyé pour nous encourager, pour ranimer notre zèle et pour nous aider à supporter les fatigues, les épreuves et les tribulations qui nous attendent dans nos combats ultérieurs. Les grâces abondantes qu'il a plu à Dieu de lui accorder depuis l'époque de notre séparation, le développement de son esprit, la clarté de ses idées, sa fermeté, son humilité, et par-dessus tout son ardent désir de tendre à la sainteté, nous ont bien réjouis. Ces progrès sont pour nous un gage que le Seigneur ne nous abandonnera pas à notre faiblesse, et qu'il daignera continuer l'œuvre de notre sanctification. Depuis l'arrivée de ce cher frère, nous n'avons cessé de lui faire des questions sur vous, sur les élèves, sur la maison des missions, et sur tout ce qui tient aux progrès du règne de Dieu dans notre patrie; et qu'il est consolant de penser que, malgré les distances immenses qui nous séparent, nos cœurs n'ont peut-être jamais été plus rapprochés qu'aujourd'hui, par la conformité de vues, de motifs et de principes, qui nous fait désirer avec ardeur l'avancement du règne de Christ. »

L'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance.

Dans notre dernier numéro (1) nous avons inséré un beau et touchant morceau du frère Lemue, dans lequel il nous peint d'une manière bien vive sa douleur et celle de son compagnon d'œuvre Rolland, de n'avoir point encore pu réussir à fonder une station missionnaire. Comme nous savons par notre propre expérience que les chrétiens sont sujets quelquefois à se laisser aller à une impatience charnelle, qui, ne tenant point compte des difficultés, et voulant en quelque sorte anticiper sur les temps marqués par le Seigneur, les porte à pécher et contre Dieu dont ils contrôlent les plans, et contre leurs frères qu'ils accusent ou qu'ils blâment en secret, on nous pardonnera si nous revenons encore sur ce sujet, et si nous fournissons à nos chers missionnaires l'occasion de nous exposer dans ces feuilles leurs plans, leurs vœux, leurs regrets et leurs douleurs. Après les avoir entendus, qui pourrait les accuser de lenteur, qui ne leur accorderait toute sa sympathie et le secours de ses prières?

---

(1) *Voy.* page 215.

« J'avoue, » écrit Lemue au Comité, au sujet des retards que les missionnaires ont éprouvés dans l'accomplissement de leurs vœux, « j'avoue que je n'entreprends jamais qu'avec répugnance de parler sur ce sujet; je me représente votre douleur, vos anxiétés lorsque vous apprendrez que nous n'avons travaillé jusqu'à présent que dans le champ d'autrui. Je conçois que vous désireriez de pouvoir dire aux Eglises de France que vos missionnaires sont en pleine activité, qu'ils ont jeté les fondemens d'une station, et qu'ils travaillent, dans l'esprit de leur vocation, à édifier de nouvelles Eglises au sein du paganisme, dans des lieux où l'Evangile n'a jamais pénétré; aussi, toutes les fois que mes pensées se portent de ce côté-là, j'éprouve un vif sentiment de douleur; mais enfin, nous ne sommes que de faibles instrumens que Dieu peut rendre utiles ou inutiles, selon qu'il le trouve bon dans sa sainte et adorable volonté; et quand il a mis des obstacles insurmontables à nos projets, il convient de nous soumettre, sans murmurer, aux desseins de sa sagesse.

« Dès que nous vîmes que la porte de la prédication de la Parole nous était fermée chez les Baharutzi, nous pensâmes d'abord à nous fixer à Lattakou (l'ancienne) (1), où une population de plusieurs milliers d'âmes n'entend l'Evangile qu'une fois par mois, et où une jeunesse nombreuse, privée d'instruction, semblait nous inviter à fonder une école; mais les missionnaires du Kuruman regardant Lattakou comme une annexe de leur station, nous aurions craint, en nous y établissant, de travailler dans le champ de nos frères anglais, et pour éviter cet inconvénient, nous avons pris la résolution d'attendre, dans l'espoir que l'ordre et la paix se rétabliraient bientôt chez les Baharutzi.

---

(1) Pour la distinguer de la Nouvelle-Lattakou, autrement dite Kuruman.

(*Rédacteurs.*)

« Nous aurions pu peut-être encore nous fixer ailleurs dans les environs du Kuruman; mais après avoir parcouru dans tous les sens la contrée que nous habitons, nous n'avons pu parvenir à découvrir un endroit où il y eût assez de bois et d'eau pour y fonder une station; et à supposer que nous eussions voulu commencer nos travaux missionnaires au sein de quelqu'une des petites tribus errantes qui vivent dans notre voisinage, comme rien ne les attache au sol qui les nourrit, elles nous auraient vraisemblablement quittés, dès que l'eau serait venue à manquer, pour aller s'établir ailleurs, et nous aurions eu la douleur de voir le résultat de nos travaux s'en aller en fumée. A moins que de se résoudre à mener une vie nomade, il aurait été impossible de travailler d'après un pareil plan; or nous savions que ce genre de missions, sans parler des dépenses et des soucis sans cesse renaissans qu'il occasionne, n'est pas celui pour lequel vous inclinez, et qu'en l'adoptant il nous aurait fallu renoncer à bâtir, à cultiver et à préparer la civilisation de ces peuples.

« En échange, le pays où nous espérons nous rendre bientôt est tout différent, et offre bien d'autres avantages: c'est, de l'aveu de tous ceux qui le connaissent, l'une des plus belles et des plus fertiles contrées de l'Afrique méridionale. Là nous aurons un peuple nombreux tout près de nous; les motifs qui le retiennent dans le pays qu'il habite sont nombreux, et nous n'aurons pas la douleur, en travaillant à l'œuvre de sa conversion, de voir se dissiper en un moment les fruits des travaux de plusieurs années.

« Voilà en peu de mots, messieurs, les principales raisons qui nous ont déterminés à attendre de nous fixer définitivement, et nous espérons que vous ne nous refuserez pas votre approbation. S'il arrivait que nous ne pussions pas pénétrer chez les Baharutzi, notre intention n'est pas de revenir au Kuruman, mais de chercher à nous établir sur la rivière Malapou (1), à une dizaine de lieues environ, sud-ouest, du pays des Baharutzi. Si, au contraire, comme nous avons lieu de l'espérer, la paix est rétablie, notre frère Pellissier pourra demeurer avec nous, s'appliquer à l'étude de la langue sichuane, et prendre part aux travaux de la station, jusqu'à ce que d'autres frères arrivent, et je ne doute pas qu'une fois établis dans ce pays, il ne nous soit facile de trouver un emplacement pour un nouvel établissement, soit chez les Wankits, soit dans le voisinage des Baharutzi. »

Dans une lettre au directeur de la maison des missions, le même frère s'exprime ainsi sur le même sujet :

« Quand vous apprendrez que nous sommes encore ici, quelle ne sera pas votre douleur ! Il me semble entendre vos soupirs et vos plaintes. Quoi ! direz-vous, ils n'ont pas encore mis la main à l'œuvre ! et que nous faudra-t-il donc dire aux Eglises de France pour les consoler ? et comment excuser à leurs yeux des missionnaires sortis de leur sein, et depuis deux ans en Afrique, sans avoir encore une sphère de travaux nettement tracée? J'avoue que cette pensée m'afflige, et que mon âme se serre avec un profond sentiment de tristesse, toutes les fois qu'elle se présente à moi. Depuis long-temps, je sens que nous ne sommes pas à notre poste; je désire, j'appelle de toutes les puissances de mon âme l'heure du départ; mais jusqu'à présent l'ennemi des âmes nous a lié pieds et mains, sans qu'il nous fût possible de nous remuer. *Deux fois* le frère Rolland s'est rendu sur les lieux, et *deux fois* il s'est vu forcé de revenir sur ses pas. *Quatre fois* nous avons été sur le point de prendre possession de la terre promise, et *quatre fois* des obstacles de tout genre, des maladies, des séditions, des guerres, des massacres s'y sont opposés. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que ces épreuves n'ont pas eu lieu sans l'intervention d'une sage Providence, qui dirige toutes choses; et sans m'étendre davantage là-dessus, j'ajouterai seulement que notre voyage est fixé au commencement du mois prochain, et que nous nourrissons l'espérance que Dieu daignera enfin nous préparer les voies, et disposer le cœur des rois à nous recevoir. »

---

(1) *Voy.* p. 18.

Ajoutons maintenant à ces explications, ou plutôt à ces effusions de cœur si vraies et si pleines de chaleur de notre cher Lemue, le témoignage du frère Pellissier : « Si nos frères Lemue et Rolland, nous dit-il, ont travaillé jusqu'à ce moment dans le champ des missionnaires anglais, il ne faut en chercher la cause que dans les obstacles insurmontables qu'ils ont rencontrés à pénétrer dans l'intérieur d'un pays ravagé par le fléau de la guerre. Mais au lieu de se décourager et de se relâcher, ils s'animent et se fortifient de jour en jour davantage pour le combat. Les contrariétés de tout genre qui les ont empêchés de se rendre au lieu de leur destination, tout en les peinant vivement, n'ont point ralenti leur zèle, ni affaibli leur désir d'amener beaucoup d'âmes captives au pied de la croix de Jésus-Christ; au contraire, les luttes qu'ils ont eu à soutenir n'ont fait que les aguerrir davantage, et les porter à redoubler de vigilance et de prières ; et la douleur qu'ils ressentent de n'être point encore parvenus, malgré tous leurs efforts, à jeter les premiers fondemens d'une mission française en Afrique, est peut-être plus grande, messieurs, que celle que vous éprouvez vous-mêmes. Cependant les hostilités dans l'intérieur commencent à diminuer et à faire place à la paix, et nous avons résolu, d'un commun accord, de nous mettre en route la semaine prochaine, pour faire l'œuvre pour laquelle Dieu nous a envoyés. »

Revenons maintenant au Journal du voyage de M. Pellissier ; nous en extrairons les passages qui nous ont paru les plus saillans, en laissant parler le missionnaire lui-même.

Voyage de Béthelsdorp à la Nouvelle-Lattakou.— Description de cette partie de l'Afrique.—Accident.—Protection visible du Seigneur.

« Je n'ai eu jusqu'à présent que des sujets de bénir et de louer le Seigneur, pour la protection paternelle qu'il m'a accordée. Sa bonté à mon égard a été grande et tous les jours nouvelle. Il a aplani toutes mes voies, et m'a conduit par des sentiers unis. Il a écarté les obstacles que je m'attendais à rencontrer en traversant les immenses déserts de l'Afrique, et a fait tout réussir au gré de mes désirs. Mon voyage de Béthelsdorp jusqu'au Kuruman a été l'un des plus heureux et des plus courts qu'il soit possible de faire ; car je n'ai été que vingt-six jours en route, et le 22 de ce mois déjà, j'eus le bonheur d'embrasser mes frères. Je n'ai éprouvé aucun retard. Le fleuve Orange et le Gariep, qui ordinairement ne sont pas guéables dans le mois de janvier, l'étaient lorsque je les ai traversés. Les bêtes ſéroces qui attaquent souvent les voyageurs, ne m'ont pas du tout inquiété. J'ai marché souvent la nuit dans des lieux où il y avait des lions et des loups en grand nombre, et je n'ai vu aucun de ces animaux. Un jour cependant, avant d'arriver au Kuruman, j'eus un accident qui aurait pu me devenir ſuneste : à six heures du matin, j'aperçus, près d'une fontaine, et à la distance de cinq ou six pas de mes bœuſs, un énorme loup qui ne bougeait pas de la place. Le Griquas qui conduisait ma voiture arrêta aussitôt les bœuſs, et reſusa d'avancer, craignant que le loup ne s'élançât sur lui. Je descendis alors du waggon, et déchargeai un coup de fusil sur l'animal, qui, effrayé ou blessé, s'éloigna de nous. Mais dès que les bœufs commencèrent à flairer l'odeur du loup, ils se cabrèrent et renversèrent le waggon. Heureusement rien ne fut brisé, et dans quatre heures de temps, mes gens et moi nous eûmes tout déchargé et rechargé. L'eau est si rare en Afrique, qu'on peut presque s'attendre à trouver des bêtes sauvages partout où il y a quelque fontaine ou ruisseau. Parmi les animaux féroces, il n'y a, à proprement parler, que le lion que l'on redoute. Les loups sont si communs dans ce pays, qu'on n'y fait presque pas attention. On ne court pas beaucoup de dangers en voyageant, mais on est exposé à voir à chaque instant sa voiture brisée en mille morceaux, sans pouvoir la réparer, ſaute de bois; car les bœuſs ne peuvent pas supporter l'odeur du lion. Cependant de pareils accidens n'arrivent que très-rarement, si l'on a soin de ne pas voyager la nuit.

« Quel triste spectacle que celui de cette partie de l'Aſrique! tout y est de nature à affliger les regards et le cœur du voyageur chrétien. On peut voyager cinq à six jours de suite sans rencontrer un seul individu, soit européen, soit indigène. Quand la nuit arrive, on ſait en sorte de chercher un endroit où il y ait de l'eau, pour y prendre son repas et y dormir. Pendant tout le temps qu'a duré mon voyage, je n'ai dormi qu'une nuit abrité sous le toit d'une maison; toutes les autres, je les ai passées dans mon waggon, en plein air. J'ai été obligé souvent d'acheter des provisions pour plus de huit jours. La campagne offre l'aspect le plus triste, surtout de Béthelsdorp à Graaf-Reinet, qui est situé par le 32° 20′ de latitude et 24° de longitude sud-est du méridien de Paris, sur la rivière *Sunday*. La vue est presque toujours bornée par deux chaînes de montagnes qui s'élèvent de chaque côté de la route. Cependant, de magnifiques plantes, appartenant à des familles différentes, des oiseaux et des quadrupèdes de diverses espèces attiraient souvent mon attention. Le naturaliste et le botaniste ont ici un riche et vaste champ à défricher, capable de mettre en défaut la science la plus consommée. Du reste, la route est plus belle que je ne le pensais. De Graaf-Reinet jusqu'à la nouvelle Lattakou, où je suis maintenant, on ne trouve presque que d'immenses plaines qui paraissent être très-fertiles, et qui n'ont d'autres habitans que les bêtes sauvages. Mais ce qui est un grand obstacle à la civilisation, c'est le manque de bois de construction et d'eau; pour se procurer un morceau de bois, on est quelquefois obligé de faire plus de vingt lieues. Aussi les indigènes, dans la plupart des stations missionnaires, n'ont-ils que de petites huttes, faites avec des nattes de joncs ou de roseaux, qu'ils transportent où ils veulent. Et pour vous donner une idée de la sécheresse de l'Afrique méridionale, je vous dirai que j'ai traversé le lit de plusieurs rivières où il n'y avait pas même un filet d'eau. J'ai aussi marché plusieurs fois un jour et une nuit tout entiers, sans en trouver tant soit peu pour abreuver mes bœufs. En traversant ces vastes déserts, je me suis égaré deux fois. Je me suis trouvé dans des endroits où je n'apercevais plus aucune trace de chemin, et ce n'a été qu'au moyen des observations géographiques que je faisais, aidé de ma boussole, que je suis revenu dans la bonne voie, que j'avais quittée depuis plusieurs heures. »

Hospitalité des pasteurs et des missionnaires.

« Je ne puis passer sous silence, messieurs, l'accueil tout fraternel que j'ai reçu des missionnaires de Graaff-Reinet, Philipolis et Boutchwaap, où j'ai passé pour me rendre ici. Ils m'ont fourni toutes les provisions dont j'avais besoin pour la route, de sorte que j'ai eu de tout en abondance, sans que cela coutât rien à votre Société. M. Murray, pasteur de Graaff-Reinet, m'a surtout comblé de biens : il m'aurait donné, je crois, sa maison, si j'avais pu l'emporter avec moi (1). Il vous serait difficile de vous faire une idée de la joie que l'on éprouve, lorsque l'on fait de pareilles rencontres dans les déserts de la malheureuse Afrique. »

Il ne sera pas sans intérêt d'insérer ici un passage de la lettre de M. Lemue, où il parle également de l'hospitalité des missionnaires du Kuruman. Rapproché de celui que l'on vient de lire, il fournira une nouvelle preuve de cette étroite et douce fraternité qui unit les chrétiens sous tous les climats des cieux, avant même qu'ils aient eu le temps de se connaître et de se donner des gages d'affection mutuelle. Quelle consolation pour ceux de nos frères que le Seigneur appelle à quitter leur patrie pour aller porter la connaissance de son Nom aux nations, de savoir qu'ils trouveront au sein des déserts de l'Afrique, des pères, des mères, des frères, des sœurs, dont les cœurs, à l'unisson des leurs, sauront s'attendrir à la vue de leurs peines, sympathiser avec eux dans leurs souffrances de toute espèce, comme aussi battre de joie, au récit de leurs succès et des bénédictions que le Seigneur leur aura accordées !

---

(1) C'est ce même pasteur qui a fait présent de deux chevaux à nos frères Lemue et Rolland. *Voy.* p. 207.

(*Rédacteurs.*)

« Je ne finirais pas, écrit Lemue, si je voulais énumérer tous les témoignages d'affection chrétienne que nous avons reçus de M. et de Mad. Moffat, ainsi que des autres missionnaires, durant notre séjour au Kuruman. Qu'il me suffise de dire qu'ils se sont montrés à notre égard comme de vrais frères, dans toutes les épreuves où nous nous sommes trouvés, que leur désintéressement a été complet, et qu'ils n'ont pas démenti un seul instant l'opinion favorable que nous avions conçue d'eux. Quand nous avons été près des portes de la mort, tous, et principalement Mad. Moffat, nous ont donné les soins qu'un père et une mère prodigueraient à leurs enfans. Quand nous avons été dans l'affliction, accablés sous le poids de nos épreuves, ils nous ont consolés, et nous ont ouvert un asile au sein de leur famille. Toutes les fois que nous avons manqué de quelque chose, ils se sont empressés de subvenir à nos besoins; et cette conduite ne vous surprendra pas, si vous réfléchissez aux principes qui les animent. Ils ont compris que tous les chrétiens du monde ne forment qu'une seule et grande famille, dont Jésus-Christ est le chef invisible; ils se réjouissent des efforts que font les autres nations pour porter, à leur exemple, l'Evangile aux païens; ils soupirent après l'établissement de ce royaume universel et éternel que le Fils de Dieu a commencé de fonder sur la terre, et qu'il conduira à la perfection dans le ciel. Pour tant de bienfaits, ils n'attendent de nous aucune récompense, ils n'ont jamais voulu recevoir le moindre dédommagement; ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait pour l'amour de Christ, et c'est à lui seul qu'ils regardent.

Les Griquas et les Bushmen.

On trouve, dans le Journal de M. Pellissier, les détails suivans sur ces deux races d'indigènes du sud de l'Afrique :

« Une chose m'a frappé, en traversant le pays des Bushmen et des Griquas, c'est la liberté avec laquelle ils venaient au-devant de moi, pour me demander du tabac. Les premiers ne sont pas aussi importuns que les seconds, quoiqu'ils soient beaucoup plus sauvages, et qu'ils mènent un genre de vie un peu différent; ils se contentent de demander du tabac, mais les autres veulent de plus du thé, des mouchoirs, des chemises, et vous suivent quelquefois pendant des journées entières, sous prétexte qu'ils se rendent, pour leurs affaires, dans le lieu le plus voisin. Ils montent dans le waggon, et quand l'heure du repas est arrivée, ils s'asseyent avec vous, sans façon, et mangent à votre table. Les Griquas sont des enfans illégitimes, que les colons ont eus de leurs esclaves. Devenus nombreux, et se considérant comme plus excellens que les Hottentots, parce qu'ils tiraient leur origine des blancs, ils secouèrent le joug de la servitude, et formèrent un peuple à part. Ils mènent maintenant une vie nomade. L'oisiveté et la mollesse sont peintes sur leurs visages. Quelques-uns d'eux sont habillés à l'européenne; les autres n'ont pour tout vêtement qu'une peau de chèvre ou de mouton, jetée en guise de manteau sur leurs épaules. Ils parlent tous un hollandais corrompu. Quant aux Bushmen, à peine leur nudité est-elle à moitié couverte. Ces misérables m'inspirent la plus grande compassion ; je n'ai pas encore vu d'indigènes qui aient l'air aussi sauvage qu'eux. Ils errent dans les déserts d'Afrique, comme les bêtes féroces. Ils se nourrissent de racines et de gibier, qu'ils tuent avec des flèches empoisonnées, car ils n'ont point de troupeaux. Lorsqu'ils ont fait bonne chasse (et ceci, je l'ai vu de mes propres yeux), ils se frottent le front et les cheveux avec le sang de l'animal qu'ils ont percé, et son cœur leur sert de collier. La plupart d'entre eux n'ont point de huttes. On les voit sortir des buissons au moment où l'on s'y attend le moins, s'y enfoncer de nouveau, et disparaître de la même manière. Oh ! homme, qu'as-tu fait de ta grandeur et de ta pureté primitives ? J'ai de la peine à découvrir en toi l'image de ton créateur !.. C'est du genre de vie qu'ils mènent que les Bushmen tirent leur nom : *Bushman* signifie homme de buisson, de *bush*, buisson, et de *man*, homme. Ils sont, en général, de très-courte taille. Cependant tous les indigènes les craignent extrêmement, à cause de leurs flèches empoisonnées, qui donnent la mort dès qu'elles ont pénétré jusqu'au sang. Les autres habitans du sud de l'Afrique ne gagnent rien à leur faire la guerre, car lorsque les Bushmen ont enlevé un troupeau de bétail, et qu'ils se voient poursuivis sans pouvoir échapper aux mains de leurs ennemis, ils mettent aussitôt le bétail à mort, et s'enfuient. Je dois ajouter que la petite vérole, qui fait depuis quatre ou cinq mois, des ravages épouvantables dans presque toutes les stations missionnaires hors de la colonie, a beaucoup diminué le nombre de ces malheureux. Dieu envoie, cette année, aux habitans de ce pays, plaie sur plaie. Les sauterelles ont fait des dégâts affreux ; j'en ai vu des essaims si nombreux, que je croyais vivre sous le règne de Pharaon. Elles n'ont pas laissé un brin d'herbe partout où elles ont passé, et dans bien des endroits, les pâturages n'offrent plus aucune ressource pour les troupeaux. Dieu parle, mais l'homme est sourd à sa voix; Dieu châtie, mais l'homme endurcit son cœur, et refuse de se convertir. »

En traversant les déserts de l'Afrique, et quoiqu'il fût surtout question pour lui de franchir ces affreuses solitudes pour arriver au lieu de sa destination, M. Pellissier n'a pas oublié qu'il était missionnaire; il a souvent cherché à faire pénétrer la Parole de vie dans le cœur des sauvages qu'il rencontrait sur sa route; il a même eu la joie de voir quelques indigènes recevoir avec empressement la Bonne-Nouvelle de l'Evangile, comme on le verra par le passage suivant de son Journal.

L'Evangile annoncé à quelques familles de Griquas.

« Pendant la durée de mon voyage j'ai toujours célébré le culte domestique, en hollandais, avec les deux hommes qui conduisaient mes bœufs, et j'ai souvent prêché l'Evangile à un grand nombre de Griquas qui étaient venus auprès de moi, plutôt dans le but de recevoir quelque présent que d'entendre la Bonne-Nouvelle du salut. Cependant, à la distance de quatre ou cinq journées du Kuruman, le Seigneur m'a donné un grand sujet de joie; j'arrivai dans un lieu où il y avait sept à huit huttes habitées par des Griquas, qui furent si contens lorsqu'ils apprirent que j'étais missionnaire, qu'ils se retirèrent immédiatement dans leurs maisons ambulantes, après m'avoir engagé à leur annoncer la Parole de Dieu, et je les entendis chanter et prier jusqu'à onze heures du soir. Ils rendaient grâce au Seigneur de ce qu'un nouvel ouvrier allait entrer dans sa moisson, et lui demandaient qu'il disposât les cœurs à m'écouter. Il est nécessaire de vous faire observer que la plupart de ces gens avaient appartenu à la station de Bootchwap ; mais comme ils ne peuvent guère perdre l'habitude de la vie nomade, il est bien difficile de les retenir long-temps dans le même endroit. Voilà une des épreuves auxquelles sont exposés beaucoup de missionnaires ; ils ont la douleur de voir les habitans de leur station se renouveler continuellement tant qu'ils ne sont pas parvenus à les engager à bâtir des maisons et à cultiver la terre. »

A peine arrivé au Kuruman, après un fatigant voyage de trois semaines, M. Pellissier prêchait déjà l'Evangile aux Béchuanas des environs du Kuruman.

Les païens aux environs du Kuruman évangélisés.

« Dimanche passé je prêchai pour la première fois l'Evangile aux pauvres Béchuanas, à deux lieues environ du Kuruman, dans un endroit où le frère Rolland me conduisit, et où il se rend tous les dimanches alternativement avec le frère Lemue. Nous n'avions d'autre temple que celui de la nature ; nos auditeurs étaient assis par terre, autour de nous, et nous-mêmes nous n'avions pour chaire qu'une pierre. Nous visitâmes quatre villages différens, à dix minutes les uns des autres, et nous y tînmes des réunions. Vous me demanderez peut-être pourquoi les habitans de ces villages qui sont si rapprochés les uns des autres, ne se rassemblent pas tous dans le même lieu ? Je vous ferai la même réponse que celle que me fit le frère Rolland lorsque je lui adressai cette question, c'est que si l'on n'allait pas les trouver dans leurs huttes, il y en a peu qui feraient un pas pour entendre le prédicateur de l'Evangile. Il fait bon philosopher en Europe sur la triste condition des païens ; mais si les amis des missions pouvaient voir leur misère de leurs yeux, comme je la vois maintenant, je suis sûr qu'ils redoubleraient de zèle, d'efforts et de prières. Il m'est évident plus que jamais que l'œuvre de la conversion des païens est l'œuvre de Dieu et non celle de l'homme. Qui est capable, en effet, de dissiper tant de ténèbres et d'indifférence, et de les rendre attentifs au salut de leurs âmes, si ce n'est le Tout-Puissant ? Que nos frères n'oublient donc pas que nous ne sommes que de faibles instrumens, et que nous avons besoin de leur intercession chrétienne pour pouvoir répondre aux espérances qu'ils ont conçues de nous. Quoiqu'une distance de près de quatre mille lieues nous sépare, nous ne formons cependant avec vous tous qu'un cœur et qu'une âme, et ce sera toujours avec la plus grande joie que nous apprendrons que nos églises de France font des progrès dans *la seule chose nécessaire ;* car nous sommes encore Français. »

Départ d'une sœur en Christ pour la Mission chez les Béchuanas.

Nous disions dans l'une de nos dernières livraisons, que le départ de M. Gosselin comme artisan-missionnaire, était un fait intéressant dans l'histoire de notre Société, puisqu'il révélait de la part de notre Comité-directeur le plan bien arrêté de considérer les missions du sud de l'Afrique non seulement comme des écoles pour le christianisme, mais encore comme des établissemens destinés à propager dans ce pays barbare une industrie et une civilisation basées sur l'Evangile. Nous pouvons tenir le même langage aujourd'hui, en annonçant aux amis de notre Institution une nouvelle qui ne manquera pas de les réjouir, le départ d'une sœur en Christ pour la Mission chez les Béchuanas. Mademoiselle Eléonore Colany, fille de M. le pasteur Colany de Lemé, se dispose à s'embarquer l'automne prochain, avec les frères Arbousset, Casalis et Gosselin, pour aller rejoindre M. Lemue, avec lequel elle est promise en mariage, et dont elle va partager les travaux, les combats et les fatigues. Serait-il nécessaire de recommander cette chère et intéressante sœur aux prières des enfans de Dieu? Ceux d'entre eux qui ont lu le dernier numéro de notre journal comprendront, sans qu'il soit besoin d'insister beaucoup là-dessus, tout ce qu'il faut à une jeune chrétienne, de foi, d'amour du Sauveur et des âmes, de dévouement et de renoncement, pour s'exiler au milieu de peuplades sauvages, et travailler à l'œuvre de l'Evangile dans une contrée où les serviteurs de Dieu endurent tant de privations et sont exposés à de si grands dangers. La tâche qu'elle s'impose volontairement et pour l'amour de Christ est immense, et serait bien propre à l'effrayer si elle ne regardait qu'à elle-même et non pas à Celui qui a promis d'être tout-puissant dans ceux qui se sentent faibles. Porter sa part des travaux de son mari futur, dont elle sera l'amie et la compagne fidèle, dans toute l'étendue de ce mot; en outre se créer à elle-même un centre d'occupations spéciales, tenir la maison des missionnaires, soigner leur ménage, former et diriger des écoles de jeunes filles, montrer aux femmes païennes la couture, le tricotage, la manière de se vêtir, leur donner une idée de nos mœurs européennes, leur offrir dans sa réalité l'image de la vie de famille, gagner leur confiance, chercher à exercer une heureuse influence sur elles, pour les amener à la foi, leur faire aimer par sa douceur et ses bienfaits cette Parole du salut qu'elle leur annoncera par ses discours, ce n'est là qu'une esquisse rapide et imparfaite de tout ce que notre sœur devra être, devra faire pour répondre au but de sa belle et glorieuse vocation. Oh! encore une fois, prions, prions beaucoup, prions souvent, prions avec instances et comme nous le ferions pour nous-mêmes, pour une jeune chrétienne qui, la première en France, ouvre à ses sœurs en Christ une voie dans laquelle nous espérons que l'esprit des missions, qui est l'esprit de Jésus, poussera par la suite quelques-unes d'entre elles à marcher.

Mademoiselle Colany, qui a été institutrice, pendant quelques années, dans un pensionnat à Londres, se prépare maintenant aux devoirs de sa vocation future, dans le bel établissement de la Société britannique et étrangère des écoles (*British and foreign school society*), destiné à élever de jeunes filles et à former des maîtresses d'école.

Une autre sœur avait été autorisée par le Comité à aller rejoindre l'un des missionnaires au sud de l'Afrique, mais le mauvais état de sa santé rend peu probable son départ, auquel elle se verra, selon toute apparence, forcée de renoncer.

Tableau sommaire des dépenses des missionnaires

Quelques personnes, après avoir jeté un coup d'œil sur le tableau des recettes de la Société, qui a paru dans la dernière livraison, pourraient croire que la Société des missions évangéliques de Paris, possédant un avoir en caisse qui est plus que suffisant pour couvrir ses dépenses courantes, demande cette année une coopération moins active et des subventions moins considérables que les années précédentes ; c'est pour les détromper, et les convaincre en même temps que le Comité est loin de thésauriser, que nous allons mettre sous leurs yeux un aperçu sommaire des dépenses que la Société sera appelée à faire cette année, tant pour les frères qui sont sur le point de partir pour l'Afrique, que pour ceux qui y travaillent déjà.

Les frais d'équipement, de voyage, de traversée s'élèveront, pour chaque missionnaire, à près de 3,000 fr. ; c'est-à-dire qu'arrivés au Cap, et avant d'avoir atteint le lieu de leur destination, les trois frères missionnaires et la sœur qui les accompagne, auront dépensé près de 12,000 fr. Ensuite, pour se rendre du Cap à la Nouvelle-Lattakou, et de la Nouvelle-Lattakou dans la contrée où ils iront s'établir, il leur faudra acheter pour le voyage un waggon et des bœufs, ce qui coûtera 1,500 fr.

Ils emporteront avec eux pour 1000 fr. au moins d'outils, d'instrumens, d'approvisionnemens et d'objets nécessaires à la fondation d'une station.

Ainsi, avant que nos frères aient mis la main à l'œuvre pour laquelle ils sont envoyés, ils auront dépensé 14,500 fr.

Ajoutez maintenant à ce chiffre celui de l'entretien des trois missionnaires déjà en activité chez les Béchuanas, et qui, les deux premières années, s'est élevé à 3,000 fr. pour chacun d'eux, à cause des dépenses extraordinaires occasionnées par les préparatifs indispensables pour la fondation d'une station, et vous aurez un total de 23,500 fr. pour la dépense seulement des missionnaires chez les païens.

Cependant vous ne voulez pas vous en tenir là ; vous désirez que le nombre des évangélistes français s'accroisse ; vous avez à Paris une maison des missions où de jeunes frères sont préparés à suivre ceux qui sont déjà entrés dans la moisson ; il leur faut un directeur, des livres, des maîtres ; la Société fait des publications coûteuses : tout cela nécessite des dépenses que vous pouvez évaluer, d'après le tableau que le Comité publie chaque année. Ne croyez donc pas, chers frères, que nous voulions nous endormir sur nos trésors. La plus grande économie préside toujours à l'administration des fonds que le Seigneur nous a confiés et qui ne nous appartiennent pas ; mais nous nous rappellerons en même temps que les frères qui nous les ont envoyés ne nous les ont pas remis pour les laisser chaumer, mais pour les faire valoir à la gloire du Seigneur. Jusqu'ici nous n'avons manqué de rien ; au contraire, nous avons eu toutes choses en abondance ; mais des idées peu exactes sur les dépenses nécessitées par l'entretien des missionnaires et des stations, pourraient retenir la main et peut-être ralentir la charité de quelques-uns de nos frères, c'est pourquoi nous avons dû les rectifier dans cet article.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Lettres du missionnaire Gutzlaff, écrites avant son départ pour la Chine (1).

Bankok, 21 février 1831.

« Voici le résumé des opérations de notre imprimerie. Nous avons publié : 1° plusieurs éditions du Nouveau-Testament et des livres historiques de l'Ancien-Testament en langue siamoise; deux traités; savoir : la Vie de notre adorable Rédempteur, et le Culte chrétien, de cent trente pag. chacun, dans la même langue; un dictionnaire en deux parties, siamois-anglais et anglais-siamois, de deux cents pages chacune; enfin, les Psaumes, acompagnés de quelques prières, aussi dans la même langue. 2° Dans la langue cambogienne ou caméenne, nous avons imprimé une traduction du Nouveau-Testament, un dictionnaire caméen en deux parties, de cent quatre-vingt pages chacune. 3° Une traduction du Nouveau-Testament dans la langue des Laos; deux traités, un dictionnaire en deux parties, laos-anglais et anglais-laos, de cent soixante pages chacune. Ces dictionnaires contiennent une introduction sur les idiomes et le génie particulier de la langue. 4. En chinois, un dictionnaire anglais-chinois, avec une introduction sur les idiomes et le style chinois, de cinq cents pages; la Voie de la réconciliation, traité historique. Ces deux ouvrages ont besoin d'être revus. Le premier m'a donné une peine incroyable; le second deviendra probablement un ouvrage plus étendu, que je publierai chaque mois par fragmens, si la Société biblique et la Société des traités me tendent la main.

---

(1) Ces lettres sont celles dont nous parlions dans notre dernier

« Dieu m'a fait la grâce de m'accorder de fidèles collaborateurs dans ces différentes langues; il a aussi doué ma femme de dons qui m'ont été d'un grand secours; c'est elle qui a revu en entier le dictionnaire chinois, pour tout ce qui tient au travail mécanique.

« Je me suis adressé à la Société biblique hollandaise

---

numéro, p. 223, et que M. Gutzlaff a adressées, de la capitale du royaume de Siam, à des amis de Rotterdam. Elles serviront à faire connaître la foi, le zèle, l'extraordinaire activité qui animent ce missionnaire.

(*Rédacteurs.*)

pour lui demander de vouloir bien faire les frais de toutes les publications en caméen et en laos; je lui ai envoyé en même temps des épreuves de mes traductions dans ces deux langues, et un aperçu sommaire de toutes les langues parlées dans cette vaste presqu'île.

« Si Dieu le permet, j'espère que tous mes travaux seront achevés quand cette lettre vous parviendra. Au moyen de la composition de notre dictionnaire anglais-chinois, nous sommes maintenant en état d'imiter le style classique des Chinois, et nous espérons pouvoir bientôt leur annoncer dans cette langue la salutaire doctrine de l'Evangile. Nous espérons aussi que la Société biblique hollandaise nous assistera dans notre entreprise, et que les chers directeurs de notre Société chercheront dans ce but à user de leur influence auprès d'elle. Dieu a été infiniment miséricordieux envers nous, car il a continuellement maintenu en nous, par sa grâce, une foi et une espérance vives, il a exaucé nos prières; de sorte que nous ne pouvons assez le bénir pour tout l'amour qu'il a déployé envers nous. Les recherches que nous avons faites en des langues qui n'avaient jamais attiré l'attention des savans européens, la composition de tant de dictionnaires et la traduction de la Parole divine en différens dialectes, nous ont occupés jour et nuit, et cependant notre santé n'a point souffert de tous ces travaux; nous avons rarement éprouvé cet accablement qui est l'effet ordinaire de l'influence des climats chauds; le Seigneur nous a fait triompher de toutes les difficultés. Il n'y a pas jusqu'à nos mous et lâches indigènes qui n'aient dû travailler avec ardeur et persévérance, quoiqu'ils fussent en général peu amis de la Parole qu'ils nous aidaient à traduire. Il est vrai que notre petit avoir a bientôt été épuisé par l'achat des livres que nous avons dû nous procurer; il nous a fallu aussi rétribuer et entretenir nos maîtres de langues; de sorte qu'il nous est resté bien peu de chose; mais le Sauveur est riche et fidèle; il nous a appris jusqu'à présent qu'il possède toutes les richesses. La pensée que deux grands peuples vont posséder dans leur langue la Parole de Christ, nous dédommage amplement de toutes nos peines et de toutes nos dépenses. Quand il nous faudrait vivre dans la plus profonde pauvreté, pourvu que nous ne soyons pas à charge à la Société, c'est tout ce que nous demandons. Le Seigneur ayant accordé son Esprit à ma chère femme, elle est disposée à faire tout ce qui peut contribuer à la glorification de son Nom; et, comme elle a reçu de grands dons, elle ne sera pas, je l'espère, inutile à notre Société. Nous ne cherchons aucune gloire dans ce monde; et dussions-nous occuper la dernière place parmi les ouvriers de votre Société (car indignes comme nous sommes, nous ne pouvons pas nous attendre à faire naître de grandes espérances) nous serons heureux si seulement le Seigneur bénit nos faibles efforts. Depuis le premier moment de notre union, nous nous sommes, ma femme et moi, donnés en corps et en âme au Sauveur, et nous aimerions mieux être ensevelis sous les ruines de l'œuvre de Dieu dans ces contrées, que de voir plus long-temps le triomphe du royaume des ténèbres.

« Oh! puisse le Seigneur répandre en nous avec abondance son Esprit, afin que, remplis d'amour et d'humilité, nous continuions à marcher tous deux, d'un même cœur, dans le chemin de la vie! Heureux dans mon intérieur, tout ce que je désire le plus maintenant, c'est d'entrer dans une communion plus étroite avec mon adorable Rédempteur. Des épreuves et des difficultés qui étaient au-dessus de mes forces m'ont souvent poussé à implorer son puissant secours, et à me tenir fermé à la promesse de sa Parole : « Je ne te laisserai point, je

« ne t'abandonnerai point. » Se voir entouré de milliers de Chinois, avoir sous les yeux le spectacle de l'état déplorable dans lequel ils vivent, et ne posséder aucun moyen de les retirer de cette affreuse misère, quel pénible sentiment pour mon âme! Souvent je verse des larmes, je me jette à genoux, et je prends courage; d'autres fois, je vois que je me suis fait illusion; puis, témoin des riches bénédictions que le Seigneur m'accorde, je m'affermis de nouveau, et je recommence à m'appuyer plus fermement que jamais sur les inébranlables promesses de sa Parole. C'est bien ici que l'on voit le néant et la folie des plans que l'on propose en Europe, pour améliorer la condition de l'homme, et que l'on est bien placé pour faire l'expérience que tous les efforts, ayant pour but le changement moral de l'homme irrégénéré, sont frappés de mort, s'ils n'ont pas leur commencement et leur fin en Christ.

« C'est pourquoi je demande avec soupirs de ne savoir autre chose parmi les Chinois, comme au reste partout ailleurs, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

« Ce sont là mes expériences, mes vœux, mes projets. Dieu veuille les accomplir!

« Votre, etc.

« CHARLES GUTZLAFF. »

Trois mois plus tard, M. Gutzlaff était veuf, et traçait les lignes suivantes :

Bankok, le 17 mai 1831.

« Maintenant que j'ai déposé dans la tombe la dépouille mortelle de ma chère épouse, je n'ai plus autre chose à faire qu'à m'abandonner à mon Seigneur et Sauveur, et qu'à achever seul avec Lui mon pélerinage à travers ce monde. Je viens de perdre une sœur bien-aimée, une épouse chérie, une fidèle collaboratrice dans l'œuvre de Dieu; elle joignait à de grands talens une piété douce et des qualités aimables qui lui gagnaient tous les cœurs.— Je ne murmure point, mais j'adore la sagesse de Dieu, et quoique mon cœur soit déchiré, je bénis le Sauveur qui me l'avait donnée dans son amour. Mes travaux en Siam touchent bientôt à leur terme. Dieu y a commencé une œuvre admirable, et il saura l'achever. Beaucoup d'âmes, parmi les Chinois, les Siamois et les Cochinchinois sont sous l'influence de la grâce de Dieu. Jamais la Parole de Dieu traduite en langue chinoise, n'a été répandue avec autant d'efficace qu'à présent; des milliers de livres circulent dans ce pays, et sont portés jusque dans les contrées les plus éloignées de la terre. La traduction de la Parole de vie est sans doute un grand sujet de joie pour nous; mais ce qui nous occupe le plus maintenant, et ce qui électrise notre âme, c'est un projet de mission que je voudrais entreprendre en Chine. J'ai pour successeur ici deux missionnaires, l'un est Hollandais et l'autre Anglais. Toutes mes pensées se portent du côté de la Chine; non par choix, mais, je l'espère, par l'effet d'une vocation que j'ai reçue de Dieu. Il a répandu sur moi l'esprit de prière, et je puis, dans mes supplications, porter au pied du Trône de la grâce ces cent millions de Chinois, qui n'ont point encore entendu l'Evangile, et les placer entre les bras du souverain Sacrificateur du peuple de Dieu. Il saura me frayer une route dans ce pays, et y faire triompher son glorieux Evangile; ce n'est pas que je croie pouvoir quelque chose, moi, ver de terre, créature impuissante; mais le Seigneur tout-puissant, notre Rédempteur, le lion de la tribu de Juda, est le rocher de ma foi.—Je compte d'abord me rendre à Pecking; et là le Seigneur me montrera ce que j'ai à faire. J'aurai à lutter contre d'inexprimables difficultés, mais elles s'éclipsent devant mes yeux, car je puis croire que Christ a vaincu le monde, et qu'il possède toute puissance au ciel et sur la terre.

« Les voies du Seigneur sont merveilleuses. Je suis parfaitement convaincu que mon fardeau est pesé, et que j'aurai de grandes épreuves à endurer; mais tout ce qui m'humilie, tout ce qui est de nature à me plier à la volonté de mon Sauveur est bien venu. Souffrir pour son Nom, aller à la mort pour l'amour de Lui, est la plus grande félicité que je puisse concevoir; il me suffit de savoir qu'il le veut; dans cette conviction je puis tout supporter, même la mort de ceux que j'ai le plus aimés ici-bas.

L'entreprise qui occupe dans ce moment toutes mes pensées, et qui remplit mon âme tout entière, est, je ne le dissimule pas, colossale; mais Dieu est grand, infiniment grand, il possède la toute-science, la toute-puissance, l'infinie bonté. Plutôt quitter ce monde, que de contempler plus long-temps le triomphe de Satan.—J'aime inexprimablement les Chinois; je suis altéré de leur salut. Je suis occupé maintenant à composer plusieurs ouvrages pour eux; et cette année, si Dieu m'en donne la force, je partirai avec ma pacotille. Dussé-je faire à mes frais ce voyage, je ne doute pas que mon Dieu ne pourvoie à tout, selon la richesse de sa grâce. Au milieu de toutes mes fatigues, j'éprouve un bonheur que je n'ai jamais goûté. Christ, mon héritage! Christ siégeant à la droite du Père! Christ, mon Rédempteur! Christ, le monarque absolu de la Chine et du monde! En Lui et avec Lui, je possède tout! Qu'ai-je à désirer autre chose? Ne suis-je pas à Lui à la vie et à la mort?

« La guerre désole maintenant la Chine; des tremblemens de terre ont causé d'horribles ravages dans ce pays. Le Seigneur va venir, c'est l'espérance des missionnaires.

« Oh ! viens, Seigneur Dieu, viens, Seigneur Jésus ! Amen.

« Votre dévoué disciple,

« CHARLES GUTZLAFF. »

VARIÉTÉS.

Dictionnaire de la langue sichuane.

DANS sa dernière lettre au Comité de la Société des missions évangéliques de Paris, le missionnaire Lemue annonce qu'il travaille à la composition d'un dictionnaire de la langue sichuane. Ce vocabulaire d'une langue qui, comme la plupart de celles du sud de l'Afrique, est encore entièrement inconnue en Europe, sera une précieuse acquisition pour la science, et surtout un travail préparatoire bien important pour les évangélistes qui se destinent à aller instruire les Béchuanas dans le christianisme. M. Lemue s'est aidé des secours nombreux que lui a fournis M. Moffat, depuis plusieurs années établi dans ce pays, et auquel il est redevable, en grande partie, des progrès qu'il a faits dans la langue sichuane; il espère que dans un an son travail pourra être livré à l'impression.

Musée missionnaire.

La maison des missions de Paris possède depuis deux ans environ un petit musée, qui se compose en grande partie de traductions de la Bible dans les différentes langues des peuples au milieu desquels travaillent les missionnaires évangéliques, d'idoles conquises par la foi sur la superstition et le paganisme, d'armes meurtrières cédées par des sauvages qui ont commencé à se charger du joug de Christ, etc. Ce musée, qui n'est guère encore autre chose qu'un projet, se grossira, nous l'espérons, chaque année. Déjà les missionnaires français chez les Béchuanas nous annoncent qu'ils nous ont expédié une caisse remplie de divers objets de curiosité, recueillis dans le pays qu'ils habitent. Nous avons reçu cette nouvelle avec plaisir; car, quoique le but capital des ambassadeurs de Christ auprès des païens ne soit pas d'enrichir de nouvelles découvertes les sciences naturelles et la géographie, nous approuvons beaucoup que, sans négliger les devoirs infiniment plus importans de leur charge de messagers du salut, ils concourent, autant qu'il est en eux, à nous faire connaître d'une manière précise et avec détails les peuples qu'ils visitent et les pays où ils séjournent. Sous ce rapport nous avons beaucoup aimé les réflexions par lesquelles ils terminent l'annonce de l'envoi mentionné plus haut : « Peut-être, écrivent-ils, aurions-nous pu rassembler un plus grand nombre d'oiseaux inconnus en Europe; mais comme la chasse et la préparation qu'ils exigent auraient pu nous enlever un temps considérable et précieux, nous avons craint de négliger nos autres devoirs en nous y appliquant trop exclusivement. S'il plaît à Dieu, nous continuerons à recueillir, par la suite, tout ce qui nous paraîtra propre à vous intéresser. »

Voyages de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique.

Depuis quelque temps les journaux littéraires et scientifiques sont remplis des découvertes récentes que viennent de faire dans l'intérieur de l'Afrique MM. Lander et Douville. Nous savons aujourd'hui, grâce à l'intrépidité de MM. John et Richard Lander frères, que les tristes catastrophes des Mungo-Park, des Laing, des Clapperton, des Denham et de tant d'autres, n'ont pu effrayer, que le Niger ou pour mieux dire le Quorra, est un immense fleuve qui coule non de l'est à l'ouest, ni de l'ouest à l'est, comme on paraissait l'avoir cru jusqu'à présent, mais que, prenant sa source non loin de la Grand-Sahara, et passant dans les environs de Tombouctou, il va se jeter dans le golfe de Guinée au cap Formose. Le gouvernement anglais, qui depuis long-temps provoquait l'exploration de ce pays, comprenant de quelle importance est pour le commerce et la civilisation la découverte d'un fleuve navigable à ce qu'il paraît dans toute son étendue, et qui permet aux diverses nations de l'Europe de lier des relations commerciales avec les peuples de ses rives, et d'exploiter les richesses de ces contrées, va faire partir prochainement, sous la direction de M. Richard Lander, une nouvelle expédition pour ce pays; elle se composera d'un brick et de deux bateaux à vapeur, construits exprès, et aura pour mission de remonter le cours du Niger depuis la mer jusqu'à sa source, et de chercher à connaître non seulement le cours du Niger proprement dit, mais encore celui de toutes ses branches et de toutes les rivières qui y débouchent.

Pendant que MM. Lander, stimulés par le gouvernement anglais, se livraient aux périlleuses découvertes dont nous venons de parler, M. Douville parcourait à ses frais et en amateur une immense étendue de pays inconnus jusqu'ici aux Européens. Au nord, il s'est avancé jusqu'au-delà de l'équateur, et au sud il a pénétré à quelques degrés du tropique du Capricorne. Presque partout il a trouvé de nombreuses populations nègres, désireuses de sortir de leur état de barbarie et de connaître les mœurs et la civilisation de l'Europe. Dans plusieurs lieux les indigènes et même les chefs du pays ont voulu le retenir chez eux, et lui ont offert des commandemens et des dignités. Quel bien n'aurait pas fait avec la bénédiction divine, au milieu de ces peuples, un homme qui aurait voyagé non seulement dans l'intérêt de la science, mais encore dans celui de l'Evangile et du règne de Christ?

Quoiqu'il en soit, les découvertes qui viennent d'être faites ne sont pas inutiles pour la cause du Christianisme et de la civilisation en Afrique. Dieu règne, et il fait tout concourir à l'extension de son Eglise, et les révolutions du monde, et les progrès de la science, et les voyages des savans, et les explorations maritimes, et les nouveaux débouchés du commerce, et le développement de l'industrie, tout, parce que la révélation de son Fils au monde, de Celui dont il a été dit, *il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds*, est le but final de toutes ses dispensations. Et qui sait si, dans quelques années, les rives du Quorra ne seront pas couvertes de missions chrétiennes, et si les nègres de l'Afrique équinoxiale n'entendront pas la prédication du salut de notre Dieu? Qui le sait? Nous le savons, nous qui croyons que toutes les nations ont été données en héritage au Christ, et *que la terre sera* un jour *remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer l'est des eaux qui le couvrent.*

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE DU NORD.

LES CHACTAS (1).

Étendue du pays, nombre et origine des Chactas.

Le pays des Chactas s'étend de la rivière Tombekby, à l'est, au fleuve Mississipi, à l'ouest, et du pays des Chickasas, au nord, aux frontières de l'état du Mississipi, au sud. Sa plus grande longueur est de cent cinquante milles, et sa plus grande largeur de cent quarante. Ce pays peut contenir environ 7,000,000 d'acres de terrain.

On estime le nombre des Chactas à vingt mille; les épidémies fréquentes et d'autres fléaux ont considérablement diminué cette tribu, qui, il y a trente ans environ, était de trente mille âmes.

Quelques Chactas conservent une tradition d'après laquelle ils croient qu'ils émigrèrent anciennement, sous la conduite d'un grand prophète, et vinrent habiter leur pays actuel, après avoir quitté, de concert avec les Chickasas, les Chokchumas et les Creeks, un territoire qui est situé à l'ouest, et qui est, à proprement parler, leur patrie. D'autres pensent qu'ils sont nés de la terre, il y a quatre ou cinq générations, dans un lieu qu'ils appellent *Nunih Waia*. Ils sont divisés en deux clans, qui comprennent toute la tribu; les membres d'un même clan ne s'unissent jamais entre eux par le mariage; de manière que le père appartient toujours à un clan et la mère à un autre; les enfans font toujours partie du clan de la mère.

---

(1) *Voy.* 4e année, p. 130 et suiv.

Leurs traditions religieuses.

Il est assez difficile d'acquérir une connaissance complète de leurs traditions religieuses; car les Chactas, non plus que tous les autres Indiens, n'ont pas cette exactitude qu'on leur a souvent prêtée quant aux faits et aux dates; les renseignemens qu'ils donnent sont très-vagues et se contredisent souvent; depuis qu'ils se sont mêlés avec les blancs, ils ont oublié beaucoup de choses qu'ils savaient auparavant. Il faut ajouter à cela qu'ils n'aiment guère divulguer des croyances religieuses dont ils commencent à être honteux.

Il paraîtrait cependant qu'ils ont conservé quelques souvenirs des événemens rapportés dans la Genèse. Ils ont l'idée d'un Être-Suprême; mais sur sa nature, le mode de son existence et ses attributs, ils avaient, avant qu'ils eussent été instruits dans le christianisme, des notions extrêmement confuses. Un être purement spirituel, comme est Dieu, n'entrait guère dans leur esprit; ils ne croyaient pas même que l'âme humaine fût complètement immortelle : il n'y a pas dans leur langue un seul mot au moyen duquel on puisse exprimer l'Être pur, qui n'a besoin d'aucun corps pour exister.

Anciennement ils regardaient le soleil comme un dieu, et lui attribuaient le pouvoir de la vie et de la mort; c'était à lui qu'ils rendaient grâces de leurs succès dans la guerre.

Ils supposaient que la demeure de l'Être-Suprême était dans la partie la plus élevée de l'air, où il s'était retiré après avoir créé la terre et ses habitans, qu'ils restreignent à la race cuivrée et indienne, et que depuis lors les hommes n'avaient plus entendu parler de lui.

On serait tenté de croire qu'ils n'avaient pas l'idée d'une Providence qui dirige les événemens et qui gouverne le monde. Dans la prospérité, ils n'exprimaient aucune reconnaissance à leur dieu pour les bienfaits qu'ils recevaient de lui, et dans les temps de détresse, ils n'invoquaient pas son secours. Dans les années de sécheresse, ils avaient recours à leurs sorciers ou *faiseurs de pluie*, qui, étant bien payés par eux, étaient toujours disposés à se charger de cet office; la pluie durait-elle trop long-temps et la terre se trouvait-elle couverte d'eau, aussitôt ils s'adressaient à une autre classe de sorciers, *faiseurs de beau temps*, pour qu'ils dissipassent les nues et fissent reparaître le soleil; étaient-ils malades, ils appelaient de suite leurs docteurs; mais sans avoir l'air, dans aucun de ces cas-là, de sentir leur dépendance du Créateur et souverain arbitre de nos destinées.

Ils pensaient que Dieu ne s'étant pas révélé aux hommes, et ne leur ayant prescrit aucune forme de culte, ils n'avaient aucun hommage à lui rendre. Il est douteux qu'ils lui aient jamais offert un sacrifice, et qu'ils aient jamais eu l'idée d'un culte religieux; et l'on peut dire d'eux, dans toute l'étendue de cette expression, « qu'ils étaient sans Dieu dans le monde. » Quand on leur adressait cette question: « Avez-vous jamais pensé à Dieu ? » ils répondaient : « Comment pourrions-nous penser à un être que nous ne connaissons pas? » Et quand on leur demandait encore, si, avant que les missionnaires se fussent établis chez eux, les Chactas avaient des entretiens sur des sujets religieux, ils répondaient généralement que jamais la pensée ne leur était venue que l'on pût discourir sur de pareils sujets. Quelques vieillards ont avoué qu'avant leur conversion à l'Evangile, ils ne s'étaient pas fait une idée du devoir de la prière, qu'ils ne se rappelaient pas même que leurs ancêtres l'eussent jamais pratiqué, et cela ne doit pas surprendre, quand on réfléchit qu'ils étaient très-persuadés que le Créateur n'exigeait aucun hommage quelconque de ses créatures.

Comme ils ne regardaient pas l'Être-Suprême comme le législateur moral de l'univers, on conçoit qu'ils n'envisageaient pas le péché comme une violation de la loi et une offense envers Dieu, et qu'ils n'eussent pas même un mot dans leur langue pour en exprimer l'idée ; aussi les missionnaires eurent-ils beaucoup de peine non seulement à les convaincre de péché, mais encore à leur faire comprendre ce que c'était que le péché. La génération actuelle des Chactas croit encore que l'âme, qu'ils appellent *shilup*, survit au corps; mais on ne dirait pas qu'ils se doutent que son état dans l'éternité dépend de la manière dont on aura vécu ici-bas; ils ne voient pas que le bonheur et la misère dans l'autre vie sont le résultat naturel et nécessaire de la vie qui a précédé la mort.

Quand un membre de la famille meurt, on plante en terre tout autour de sa tombe, des pieux garnis de cercles et de vignes, afin d'aider l'âme à monter au ciel. C'est autour de cet enclos que s'assemblent les parens, au lever du soleil, à midi et le soir, pendant trente jours de suite, en poussant des cris lugubres et inarticulés. Quand les trente jours de deuil sont à leur terme, on arrache les pieux, on invite les voisins, et le deuil finit par un repas, où l'on fait bonne chère et où l'on s'enivre. Ils avaient autrefois une classe d'hommes qu'ils appelaient *désosseurs*, et qui étaient chargés de séparer les os de la chair du cadavre, et de placer ces os dans une maison particulière, surnommée, à cause de cela, la *maison des* *os;* il n'y a que quarante ans qu'ils ont commencé à brûler leurs morts.

La sorcellerie et les enchantemens formaient anciennement un article essentiel de la foi des Chactas. C'est aux enchantemens et aux sortiléges qu'ils attribuaient presque toutes leurs maladies; en conséquence dès que quelqu'un tombait malade, on recherchait aussitôt quel pouvait être l'ennemi auteur de ce malheur, et quand on croyait l'avoir trouvé, on le mettait à mort. Dire le nombre de victimes de cette odieuse superstition et la terreur qu'elle répandait dans le pays serait chose impossible. Il y avait parmi les Chactas des hommes que l'on supposait doués du pouvoir de combattre efficacement la vertu des sortiléges et de rendre les malades à la vie.

Ainsi les Chactas étaient païens avant l'arrivée des missionnaires au milieu d'eux, et, par une conséquence naturelle du paganisme que nous venons de décrire, ils étaient indolens, livrés à la boisson, et passaient leur vie à danser, à jouer, et ne connaissaient que des amusemens corrupteurs.

Établissement et progrès de la mission dans ce pays.

C'est à la fin de l'hiver de l'année 1817—1818, que le Conseil américain pour les Missions étrangères députa son sécretaire, le Rév. Cornelius, auprès de la tribu des Chactas, dans le but de préparer les voies à l'établissement d'une mission dans leur pays. M. Cornelius assembla les principaux chefs des Indiens, leur délivra le message dont il était porteur; et Dieu ayant incliné le cœur des Chactas à accepter les propositions qu'était chargé de leur faire ce serviteur de Jésus, dès le mois de juin suivant deux missionnaires, le Rév. Cyrus Kingsbury et M. L.-S. Williams, qui avaient travaillé auparavant chez les Chiroquois, arrivèrent auprès des Chactas, et jetèrent les premiers fondemens d'une mission, qui fut richement bénie. Le lieu où ils s'arrêtèrent et qui fut depuis appelé Elliot, en mémoire du célèbre Elliot, l'Apôtre des Indiens (1), était une forêt vierge, épaisse, sombre, comme le sont encore la plupart des forêts de l'Amérique; il fallut abattre des bois, préparer un emplacement pour un village, bâtir plusieurs maisons, et quoique éprouvés par des maladies et par d'autres afflictions qu'il plut au Seigneur de leur envoyer pour exercer leur foi, nos missionnaires se virent en état d'ouvrir, dès le 19 avril 1819, c'est-à-dire dix mois environ après leur arrivée dans ce pays, une école, qui avant la fin de l'année comptait déjà cinquante écoliers.

Dès que les Indiens virent les heureux effets de l'instruction donnée à leurs enfans, ils résolurent d'aider de tous leurs moyens un établissement qui promettait de porter les plus riches fruits parmi eux. En conséquence ils arrêtèrent de consacrer à l'entretien de la mission et à la création d'autres établissemens d'une utilité générale, une somme annuelle de 6000 dollars (environ 30,000 fr.) pendant seize ans, à dater de l'année 1821. Il est à remarquer que cette somme leur était due par le gouvernement des Etats-Unis. On n'a peut être pas un autre exemple d'un peuple païen qui ait fait les mêmes sacrifices pour introduire le christianisme et les écoles dans son pays.

Une fois la station d'Elliot fondée, il s'en forma successivement un grand nombre d'autres dans toute l'étendue de la contrée, et auxquelles le Conseil américain pour les Missions étrangères a fourni, pendant environ treize années qu'à duré la Mission, trente-trois missionnaires hommes et trente-trois missionnaires femmes, qui, terme moyen, y ont travaillé chacun six ans. Parmi les hommes, cinq étaient prédicateurs, douze maîtres d'écoles, huit fermiers, sept artisans, et un médecin.

---

(1) Voy. *Journ. des Miss.*, 2e année, p. 5 et suiv.

Le tableau suivant donnera un aperçu sommaire du nombre et du mouvement des écoles fondées dans les treize stations existant chez les Chactas.

STATIONS.	1819	1820	1821	1822	1823	1824	1825	1826	1827	1828	1829	1830	1831
1. Elliot	54	80	80	80	44	40	30	20	44	49	50	48	44
2. Mayhew	..	..	..	47	68	66	77	55	46	50	62	56	64
3. Béthel	..	..	15	15	24	21	15	15	8	..	..	..	..
4. Goshen	..	..	..	..	..	7	22	22	10	14	38	38	29
5. Emmaüs	..	..	..	..	10	20	25	25	22	15	25	26	23
6. Hachah	..	..	..	..	..	10	13	13	..	..	.	..	..
7. Mooshoolatubbés	..	..	..	..	10	11	13	..	..	..	.	..	..
8. Juzon's	..	..	..	..	10	12	15	15	13	12	14	15	15
9. Aükhunna	..	..	..	.	..	..	20	21	24	18	26	24	..
10. Gibéon	..	..	..	.	..	..	..	..	12	10	.	..	.
11. Hébron	..	..	..	..	..	..	..	..	..	22	20	22	37
12. Yoknokéhaya	..	..	..	..	..	..	..	..	..	..	35	30	28
13. Hikashubbaha	..	..	..	..	..	..	..	..	..	..	..	19	10
	54	80	95	142	166	187	230	186	179	190	260	278	250

Outre les enfans dont il vient d'être fait mention et qui fréquentaient les écoles, beaucoup de jeunes gens et même d'adultes, ont été instruits par les missionnaires eux-mêmes, ou sous leur direction, dans divers villages indiens. Dans le courant de l'année qui s'est terminée avec le mois d'août 1830, on estime que le nombre total des écoliers, tant des enfans que des adultes, qui ont joui parmi les Chactas des avantages d'une éducation chrétienne, s'est élevé à 528, dont 278 ont fréquenté les écoles ouvertes dans les stations missionnaires, et 250 ont été instruits dans les villages indiens. Du nombre des premiers, 17 ont quitté l'école, ayant reçu ce qu'on appelle une bonne éducation; 36 savaient épeler et 36 savaient lire en anglais; 63 lisaient le Nouveau-Testament en anglais; 80 pouvaient épeler et 245 lire en chactas; 126 lisaient également bien en anglais et en chactas; 51 avaient étudié l'arithmétique, 64 la géographie, et 22 la grammaire; 57 composaient en anglais, 12 en chactas, 11 en chactas et en anglais, et 137 savaient écrire.

En 1831, trente écoliers, dans une seule école, apprirent par cœur 5055 versets de la Bible, sans compter 208 strophes d'hymnes en anglais, et 187 strophes d'hymnes en chactas. Les progrès des autres écoles sont en proportion de ceux-là.

Le plus grand nombre des missionnaires chez les Chactas ont appris la langue du pays; ils l'ont débrouillée, réduite à des règles fixes, orthographiée et écrite, de sorte qu'ils ont pu traduire en cette langue plusieurs ouvrages religieux et élémentaires, qui, livrés à l'impression, forment un total de 10,000 exemplaires, soit 1,180,000 pages.

On a organisé chez les Chactas, dans le cours des dernières années, un nombre assez considérable de Sociétés de tempérance, qui ont eu les plus heureux résultats. Il sera facile d'en juger par les faits suivans. Une annnée après la fondation de la station missionnaire de Mayhew, vingt meurtres furent commis dans l'état d'ivresse, dans toute l'étendue du pays des Chactas; en 1825, c'est-à-dire quatre années après, on ne compta déjà plus que dix meurtres, terribles résultats de l'ivrognerie; et de 1828 à 1829, un seul individu fut la victime de ce vice, et encore cet individu était-il un malheureux, qui, étant pris de vin, tomba accidentellement dans l'eau et se noya.

Fondation et accroissement des Églises.

La première Église chrétienne fondée chez les Chactas fut celle d'Elliot en 1819. A cette époque elle ne se composait guère que des membres de la famille missionnaire; et, quoique d'autres stations eussent été commencées peu de temps après, à Mayhew, Bethel, Goshen et Emmaüs, le nombre des convertis était peu considérable, et les Églises ne s'accroissaient pas. Mais vers la fin de l'année 1828 et au commencement de 1829, le Seigneur opéra un réveil si remarquable et si étendu parmi les Chactas, qu'il n'y eut aucune partie de la nation qui ne s'en ressentît; il commença à Mayhew, et se propagea de là avec une singulière rapidité dans toutes les autres stations (1). Le culte fut assidûment fréquenté, les réunions religieuses s'accrurent considérablement, une attention sérieuse fut prêtée à la prédication de l'Evangile, des pécheurs, jusque-là endurcis, furent touchés de componction, des guerriers durs et farouches, que le métier de la guerre semblait avoir rendus insensibles, confessèrent leurs péchés avec une véritable repentance, et depuis cette époque, quatre cents âmes, dont le plus grand nombre ont persévéré, furent ajoutées aux Eglises dans différentes stations. A la fin de l'année 1831, le nombre total des Chactas convertis, membres des Eglises, était de 360, et celui des enfans baptisés de 244.

Nous avions annoncé à nos lecteurs qu'en conséquence d'un arrêt rendu, il y a quelques années, par le Sénat de Georgie, les Chactas et les Chickasas devaient abandonner le pays qu'ils habitent maintenant, pour aller occuper un nouveau territoire qui leur a été assigné à l'ouest entre l'Arkansas et la Rivière Rouge(2). Depuis lors cet arrêt à été modifié, et le gouvernement, sentant tout ce qu'il y avait d'injuste et d'oppressif dans une pareille mesure, a engagé les Chactas à lui vendre leur pays moyennant une certaine somme; ceux-ci, craignant que, s'ils n'acceptaient de bon gré cette proposition, on ne les contraignît par la force de prendre le parti d'émigrer, ont consenti à ce qu'on demandait d'eux, et ont commencé depuis quelques mois à quitter leur pays. On comprend tout ce que cette émigration aura de fâcheux pour la mission établie au milieu d'eux; et quoique les Chactas manifestent le désir de continuer à servir le Dieu de l'Évangile dans leur nouvelle patrie, quoique plusieurs des missionnaires soient décidés à les accompagner dans leur exil, il s'écoulera probablement beaucoup de temps jusqu'à ce qu'ils aient dans leur nouveau pays des écoles et des églises aussi florissantes que dans leur ancienne contrée.

---

(1) *Voy.*, sur ce réveil, 5e année, p. 19 et suiv.

(2) *Voy.* 5e année, p. 188.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Etat des Missions wesleyennes dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance et en Cafrerie.

Notre quatrième livraison renferme déjà un article sur ce sujet; celui que nous insérons aujourd'hui, d'une date plus récente, en est le complément nécessaire. Nous le devons à M. Shrewsbury, l'un des missionnaires wesleyens les plus distingués au sud de l'Afrique. Il l'a écrit de Mount-Coke en Cafrerie, sous la date du 31 mars 1831. Tout ce qui peut servir à faire connaître détail cette partie du monde et l'œuvre que Dieu y en opère, a droit à l'attention des amis de notre Société.

«Dans l'intérieur de la colonie, dit M. Shrewsbury, il a plu au Dieu tout-puissant de répandre son Saint-Esprit sur nos Sociétés et sur nos Congrégations, en sorte que plusieurs ont été convaincus de péché et ont été justifiés par la grâce au moyen de la foi. La plupart sont des adolescens, et quelques-uns sont les enfans des méthodistes de Londres qui sont venus à Albany avec notre frère Shaw, il y a dix ans. Dans la fête d'amour que nous avons célébrée à Graham le mois dernier, à l'époque de notre assemblée de district, rien n'était touchant comme d'entendre ces enfans en Christ rendre témoignage au pouvoir de la grâce divine. Un homme, entre autres, pauvre mais éminemment pieux, déclara, de la manière la plus simple à la fois et la plus conforme à l'Écriture, que depuis plusieurs mois, il jouissait d'une constante communion avec Dieu. Cette déclaration était faite avec tant d'humilité, et accompagnée d'une onction si extraordinaire due à l'influence du Saint-Esprit, qu'il était évident pour tous ceux qui connaissaient sa vie irréprochable, que « de l'abondance de son cœur sa bouche parlait » des profondeurs de Dieu, en des termes que la sagesse humaine n'aurait jamais pu suggérer à personne. Dans tous les moyens de grâce Dieu a été visiblement avec ses serviteurs, en sorte que plusieurs se sont convertis au Seigneur. Nous avons adopté quelques mesures de précaution pour prévenir les désordres graves qui auraient pu éclater, lorsque nous commençâmes à Albany cette assemblée si nouvelle et si extraordinaire. J'apprends avec une vive satisfaction qu'elle se poursuit sans relâche : la semaine dernière, dans une assemblée de prières, cinq pécheurs repentans ont reçu la consolante assurance que leurs transgressions sont pardonnées et leurs fautes couvertes. Quoiqu'il y ait ici des moqueurs et des opposans, nous n'avons cependant pas lieu de craindre que nos conducteurs spirituels et les membres influens de notre congrégation oublient jamais l'excellente exhortation que notre président leur a adressée sur ce texte : « Ne donnez pas lieu à ce qu'on médise du bien que vous faites. »

« Que Dieu veuille satisfaire le désir de nos cœurs et nous visiter également par sa grâce dans notre mission en Cafrerie ! Nous sommes sûrs d'une chose, c'est que ceux de l'intérieur de la colonie qui ont éprouvé la bonté de Dieu, le supplient de faire descendre les mêmes bénédictions sur les païens qui habitent au-delà des frontières. Tant de prières faites au nom de Jésus-Christ ne peuvent pas être perdues ; si elles ne sont point exaucées immédiatement, elles ne seront pas oubliées ; elles resteront devant Dieu comme autant de « souvenirs » et recevront leur entier accomplissement, au temps qu'il a lui-même fixé. Quand des siècles d'attente devraient s'écouler, ne nous laissons point abattre ; car nous savons que pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, que le retard n'est point un refus, mais une épreuve, et que notre récompense sera proportionnée à la foi que nous aurons manifestée pendant sa durée. Notre véritable motif d'encouragement est la promesse de Dieu ; c'est là le rocher sur lequel nous voulons rester inébranlables, soit que nous mourions avant que « l'esprit ne soit descendu d'en haut, » soit que nous vivions pour apprendre qu'à ces peuples aussi « Dieu a accordé la repentance qui mène à la vie. »

« Si nous jetons un coup d'œil sur les nombreuses tribus de cette vaste région, et si nous nous demandons par quel moyen ces âmes peuvent être sauvées, et qu'en même temps nous oubliions le secours de Dieu, cet esprit éternel qu'il nous a promis et que nous avons si souvent demandé, nous ne pourrons nous empêcher de nous laisser aller au découragement et au désespoir. Ici, Satan règne, et ni l'éloquence, ni la raison, ni la philosophie ne peuvent le détrôner. Ici, il a commandé pendant des siècles, conduisant des milliers d'hommes esclaves de sa volonté, et aucune puissance humaine ne peut ravir la proie de ce grand destructeur des hommes. A cet ennemi dont les ravages aboutiront à une perdition éternelle, nous rendons guerre pour guerre : nos armes, toutefois, ne sont pas charnelles, mais spirituelles, et leur efficacité dépend entièrement de l'influence toute-puissante de Dieu. Sans elle, l'Évangile lui-même n'est qu'un système faible et sans efficacité, et ne peut lutter victorieusement contre le règne du péché et de Satan dans le cœur rebelle des hommes. S'il y avait chez les hommes quelques bons principes cachés qui les disposassent à aimer la vérité et à l'adopter volontiers aussitôt qu'elle se présenterait à leur esprit, nous pourrions avoir quelque espoir de succès dans l'œuvre de la conversion des païens, même en ne nous aidant que de nos seules forces. Mais d'innombrables faits nous prouvent chaque jour que « d'épaisses ténèbres couvrant les esprits de ces peuples, ils aiment mieux les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises. » Ils aiment le service de leur ancien maître, le démon, et ils détestent le service de notre divin maître, le Seigneur Jésus-Christ. Toute l'inimitié de l'esprit charnel se soulève contre le glorieux Évangile de Dieu. Cette inimitié se manifeste de différentes manières : par un froid mépris, par un orgueilleux dédain, par une incrédulité moqueuse, par une opposition ouverte ou cachée, et quelquefois par un consentement extérieur et une feinte approbation. Car il n'est pas rare de voir ces hommes reconnaître l'excellence de la vérité pour empêcher que l'on ne continue à en faire l'application à leur conscience. Ce n'est pas seulement l'erreur, mais le péché que nous avons à combattre ; et nous n'avons point seulement à nous élever contre des habitudes vicieuses, mais contre une profonde dépravation du cœur. Il est évident pour nous que tous ont le cœur tout-à-fait corrompu, que toutes leurs pensées sont mauvaises, rien que mauvaises et toujours mauvaises. Aussi les chefs et les tribus qui ont désiré des missionnaires ont cédé à des motifs purement temporels : ils ont supposé et avec raison que la présence des missionnaires leur serait avantageuse, surtout en les préservant d'être pillés et attaqués par leurs voisins, et en leur faisant entretenir des rapports de bonne amitié avec la colonie. C'est cette considération qui est la source du respect qu'ils témoignent aux missionnaires, et de l'importance attachée à ce titre. Aussi un missionnaire est-il assuré que tout chef avec qui il sera appelé à vivre, le protégera contre l'insulte, la persécution, et l'oppression. Ainsi en a ordonné la divine Providence dans un but beaucoup plus élevé et beaucoup plus glorieux que celui que ces peuples avaient en vue lorsqu'ils ont désiré que nous vinssions habiter parmi eux et leur enseigner la Parole de Dieu. Mais ces principes qui leur ont fait désirer de nous voir établis dans leur pays, ne les engageront pas à renoncer au péché et à l'impiété. Leur cœur reste aussi corrompu que jamais; ils se soumettraient à leur plus cruel ennemi, plutôt que de se soumettre à l'Évangile de la Grâce de Dieu, à moins qu'ils ne soient amenés à lui par l'influence secrète du Saint-Esprit. C'est donc avec raison que nous supplions Celui qui entend nos prières, de répandre son Saint-Esprit; et pendant que nous prêchons sa Parole, comme il nous l'a commandé, instrumens impuissans, nous nous reposons uniquement et exclusivement sur son secours; car seul il peut changer et renouveler le cœur de l'homme. Pour moi, je ne continuerais pas cette œuvre un jour de plus, et je ne prêcherais pas un seul sermon à ce peuple si je ne croyais pas au Saint-Esprit, et si je n'adoptais pas du fond du cœur cette belle doxologie des anciennes Églises chrétiennes : « Gloire soit au Père, au « Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commence- « ment, comme il est maintenant et comme il sera éter-

« nellement. Amen ! » Mais, convaincus de l'éternelle et immuable unité de la Trinité indivisible, et, par une conséquence rigoureuse, croyant à la perpétuité de l'action du Saint-Esprit dans tous les siècles, croyant *qu'il est maintenant et qu'il sera toujours*, cette conviction me préserve du découragement, et, au milieu de la nuit épaisse qui enveloppe ce désert, j'ai une colonne de feu qui me sert de guide, une marque assurée de la présence divine qui me soutient, me console et me fortifie.

« Maintenant, il est évident pour tous, que nos travaux dans la Cafrerie ont été bénis par le Saint-Esprit, aussi bien que ceux de nos frères de la colonie, quoique nous ayons reçu une mesure moins abondante de ses grâces. Car qui a converti les âmes qui ont été sauvées ? Est-ce nous, ou Dieu ? Depuis six ans qu'une mission a été établie chez ces païens (je ne parle ici que des missions wesleyennes : d'autres Sociétés ont aussi recueilli quelques fruits de leurs travaux), cinquante âmes au moins ont été « converties des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu. » Quelques-uns sont morts en « espérant la vie éternelle par la foi en Jésus. » Quel est l'auteur de cette œuvre ? Quel est ce pouvoir qui a touché, renouvelé, sanctifié les cœurs corrompus de ces hommes et de ces femmes ? Quel est celui qui a découvert à leurs yeux étonnés la lumière d'un nouveau monde, quand ils entraient dans la vallée de l'ombre de la mort ? Seigneur notre Dieu ! c'est ton ouvrage à toi seul : comme à toi seul aussi « appartiennent le règne, « la puissance et la gloire dès maintenant et à jamais. « Amen ! » En conséquence, si chez les païens nous n'avons pas *chaque jour* amené quelque âme au Seigneur, nous avons eu au moins un accroissement *annuel;* car jusqu'à présent nous n'avons pas passé une année sans voir notre nombre s'augmenter dans les stations païennes. Et nous pouvons affirmer en toute confiance, qu'il se passe rarement une semaine, sans que nous recevions de nouvelles marques de la présence de Dieu, soit par rapport à nos âmes, soit par rapport à notre ministère chez ce peuple. De tout ceci, nous concluons que l'ouvrage qui a été fait prouve l'action de l'Esprit de Dieu parmi nous, et qu'en même temps nous avons besoin d'une mesure encore plus abondante des grâces du Saint-Esprit pour assurer à nos travaux un succès durable dans un champ aussi vaste.

«Quelque immense que soit le pays que nous occupons et que nous commençons à embrasser, on invoque notre secours bien au-delà de notre station la plus lointaine. «Monsieur,» me disait-on un jour, lorsqu'il fut question pour la première fois de notre mission dans la tribu de Dapa, «vous étendez vos travaux bien loin dans le pays.» «Ce *loiñ-là* n'est rien,» répondis-je, «j'espère que nous « continuerons jusqu'à ce que nous ayons atteint « l'Egypte. » C'est à vous, très-honorés frères, que j'exprime maintenant la même espérance, elle vous paraîtra peut-être un peu enthousiaste, mais ce sentiment doit être permis à un missionnaire. Quand verrons-nous une chaîne de missions chrétiennes aller du Cap de Bonne-Espérance à Alexandrie? Nous pouvons maintenant faire un pas de plus vers ce but important: une porte nous est ouverte pour envoyer une nouvelle mission dans la tribu de Chaka au Port Natal. Ce projet vous a été soumis plusieurs fois; et nous en avons fait mention dans nos derniers Rapports du District, par lesquels vous avez aussi pu apprendre que notre président et notre frère Shepstone doivent visiter ce peuple dans le courant de l'année. Je doute pourtant que notre frère Shaw puisse exécuter ce projet; la construction d'une nouvelle chapelle à Graham sera un obstacle; je crains aussi qu'il n'en soit empêché par le réveil religieux qui se manifeste ici, et qui exigera sa présence et la continuation de ses soins éclairés. Mais soit qu'il puisse ou non visiter ce pays, l'état paisible du continent, la nouvelle demande d'un missionnaire que nous a faite le chef, la bonne intelligence qui commence à régner entre les tribus de Chaka et de Faku, station de notre frère Boyce, tout nous annonce que nous pouvons facilement reculer nos frontières, si vous voulez nous y autoriser, et nous aider en nous envoyant un renfort. L'année dernière trois de nos frères ont quitté le district et n'ont pas été remplacés; il nous fut donc impossible à notre dernière réunion d'envoyer notre frère Snowdall au Port-Natal comme vous l'aviez décidé. Nous attendons de votre part un secours immédiat, et nous nous flattons que notre attente ne sera point trompée. Il est vrai que le nombre des chariots nécessaires aux missions d'Afrique les rend dispendieuses, mais c'est une dépense que les Eglises chrétiennes doivent supporter sous peine de voir ces peuples à jamais perdus. Si vous attendez cinquante ans de plus, on vous redemandera encore les mêmes secours temporels, et après un si long délai tout sera à recommencer.

Toutes les tribus qui faisaient leurs délices de la guerre ont été dispersées: la mission de Morley est heureusement rétablie, et nous ne craignons pas à présent qu'aucune guerre ou qu'aucun trouble vienne mettre obstacle aux paisibles travaux des missionnaires qui prêchent à ces nations l'Evangile du Fils de Dieu.

ÉGYPTE.

De tout temps l'Egypte a été un pays remarquable sous le rapport religieux et sous le rapport temporel. C'est d'elle que les nations qui l'environnent, apprirent anciennement leurs sciences, leur idolâtrie et leurs vices, et l'on peut dire que la justice divine l'a punie d'une manière éclatante, de tout le mal qu'elle a fait, en appesentissant sur elle son bras vengeur. Les ruines de ses anciens monumens qui attestent la vanité et la tyrannie de ses rois, subsistent encore; mais les soixante-douze millions d'habitans qu'elle nourrissait au temps d'Hérodote, ont presque totalement disparu, et c'est à peine s'il lui en reste aujourd'hui cinq millions.

Quoique l'Egypte ne soit plus le berceau des sciences de l'Orient, elle est cependant encore pour cette partie du monde le grand marché, où affluent les négocians de Maroc, de la Turquie, de la Grèce, de la Syrie, de l'Europe et de l'intérieur de l'Afrique. C'est dans ses bazars que l'on voit étalées toutes les richesses et le luxe de l'Est, et sous ce rapport elle est encore appelée « la gloire et la mère du monde.» Les pélerins qui du nord et de l'intérieur de l'Afrique se rendent à la Mecque, foulent son territoire avec leurs nombreuses caravanes, et se plaisent à se donner rendez-vous dans ce beau pays, où ils se reposent des fatigues d'un long et pénible voyage.

L'Egypte est donc sans contredit un champ de la plus haute importance pour les travaux des Sociétés missionnaires, c'est ce qu'a fort bien compris la Société des Missions de l'Eglise épiscopale, qui y entretient trois missionnaires, MM. Lieder, Muller et Kruse, élèves de l'Institut des Missions de Bâle.

La langue la plus généralement répandue en Egypte, est l'arabe; tous les étrangers qui habitent ce pays, Arméniens, Juifs, Grecs, Turcs, etc., la comprennent et la parlent; elle est même connue jusque dans les contrées que le Pacha a soumises à sa domination, chez les Berbers et les habitans de la Nubie et de Sennar.

Parmi les quatre ou cinq millions d'habitans que renferme l'Egypte, on ne compte guère que deux cent mille Coptes, ou descendans des anciens chrétiens qui formaient autrefois la population de l'Egypte aux premiers siècles du christianisme. Voilà tout ce qui reste de ces Eglises plantées par saint Marc, arrosées par Clément, cultivées par Athanase, et qui étaient si florissantes il y a quatorze à quinze siècles. Quelle leçon pour nous d'écouter l'avertissement du Seigneur: *Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne t'enlève ta couronne* (1).

Et encore que sont ces Coptes, qui se glorifient avec tant d'orgueil de descendre des anciens chrétiens, et de former, à proprement parler, la population indigène de l'Egypte? ce sont des hommes stupides, perfides, malpropres, adonnés à l'ivrognerie, dont l'eau-de-vie et les liqueurs fortes sont les dieux, et dont les prêtres eux-mêmes ne rougissent pas d'être les esclaves de la boisson.

Les mahométans qui forment la majeure partie des habitans du pays, peuvent être rangés en trois classes: les *mahométans superstitieux*, qui observent strictement les préceptes de l'Islamisme et que l'on rencontre ordinairement dans les classes les plus pauvres de la société; les *mahométans indifférens*, qui n'ont aucune instruction religieuse, et qui, se confiant dans leurs cheiks ou prêtres, ne mettent pas en doute qu'ils arriveront au ciel, pourvu qu'ils observent certaines formes extérieures du culte; on trouve surtout ces mahométans de nom, dans les classes riches et élevées; enfin les *mahométans infidèles*, qui se moquent en secret de Mahomet et de sa religion, et qui sont sceptiques et incrédules au dernier degré; ces derniers font en général profession de s'occuper de science et de littérature.

---

(1) Apoc. III, 11.

Les juremens, les imprécations, le mensonge, l'hypocrisie, l'adultère, la fornication, la tromperie et le vol, sont les vices dominant des sectateurs de Mahomet, qui, dans l'acception la plus vraie du mot, *accomplissent les désirs de la chair et de leurs pensées*, sans s'inquiéter du jugement de Dieu. Ce qui les distingue encore, c'est leur haine et leur mépris pour les chrétiens et les Juifs qu'ils appellent indifféremment *chiens* et *infidèles*.

Quant aux chrétiens qui se sont établis en Egypte, Arméniens, Grecs et Européens, ils ne sont guère plus moraux que les aveugles adorateurs du faux prophète; il est triste même de devoir dire du plus grand nombre d'entre eux, qu'ils sont l'écume, le rebut et le déshonneur des diverses nations auxquelles ils appartiennent. Les Juifs et les Arméniens exercent en général la profession de banquier et sont fort considérés dans le pays; les Grecs s'y adonnent pour la plupart aux arts manuels.

Quant aux Coptes, ils sont en Egypte ce que sont les Juifs en Europe; non seulement ils ne regardent pas comme un crime, mais même ils se font une gloire de tromper les individus qui n'appartiennent pas à leur nation. La circoncision est en usage parmi eux, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les femmes. Ils ont beaucoup de jours de jeûne qu'ils observent avec un grand scrupule. Il ne leur est pas défendu de lire la Bible; mais comme ils sont très-ignorans, ils ont retiré jusqu'ici peu de fruit de la permisssion qui leur est donnée à cet égard. Chaque jour de l'année est chez eux la fête de quelque saint; leurs Eglises sont toutes sous la protection d'un saint particulier, et il n'y a presque pas un Copte qui n'ait dans sa maison un saint auquel il adresse ses prières, comme les païens de Rome et d'Athènes rendaient autrefois un culte aux dieux pénates qu'ils plaçaient dans la partie la plus solitaire de leurs habitations. Leurs églises sont obscures, malpropres, et donnent une idée assez juste de leur état moral et spirituel. Le service divin consiste dans le chant des psaumes et dans la lecture de quelques portions des Evangiles en arabe, mais on n'y entend jamais une seule prédication; il serait difficile de trouver dans tout le clergé copte un prêtre qui fût en état de prêcher. Rien n'égale l'ignorance de ces prêtres, qui pour la plupart sont des hommes du commun peuple et qui n'ont reçu aucune éducation. La manière dont ils choisissent et consacrent leurs prêtres est vraiment bizarre. Dans les premiers temps de l'Eglise chrétienne, on voyait des hommes remarquables par leur piété et leur instruction refuser la charge de pasteur qui leur était offerte, et fuir même pour échapper aux sollicitations qui leur étaient faites à cet égard, parce que, dans le sentiment d'une profonde humilité, ils se croyaient indignes d'un si noble ministère. Les Coptes, pour imiter cette louable défiance de soi-même dont l'histoire ancienne de l'Eglise offre de si beaux exemples, ne confèrent jamais la charge de prêtre à un homme qui se sentirait une vocation pour elle; mais ils viennent chercher dans sa maison l'homme qui a peut-être le plus de répugnance et le moins de capacité pour ce ministère, et le traînent de force devant le patriarche; s'il fait résistance, ils l'accablent de coups, et il suffit que le patriarche ait placé ses mains sur la tête de ce candidat d'une espèce nouvelle, pour que celui-ci se croie obligé en conscience à devenir prêtre. Qu'attendre d'Eglises qui ont à leur tête de pareils pasteurs!

Les missionnaires en Egypte ont rencontré de grands obstacles dans l'exercice de leur ministère. Outre l'inimitié naturelle au cœur de l'homme contre l'Evangile, et qui dans tous les pays est une barrière formidable qui s'oppose aux progrès de la vérité, ils ont eu à lutter contre des difficultés particulières à ce pays, à ses mœurs et à ses habitans. Et d'abord entrer en conversation avec un mahométan sur des sujets religieux, est une chose fort difficile pour ne pas dire impossible; car en écoutant un chrétien lui parler de sa foi, le mahométan s'expose à perdre la vie, et s'il change de religion, il est sûr de ne pas échapper à la mort. La prédication publique de la vérité est un moyen impraticable en Egypte; les missionnaires l'ont tenté plus d'une fois, jamais il ne leur a réussi, les mahométans ne venaient pas les entendre; écouter un discours prononcé en public n'est nullement dans leurs habitudes, et d'ailleurs ils craignent l'excommunication de leurs prêtres.

Les chrétiens d'Orient et surtout les Coptes se sont constamment opposés à la distribution des saintes Ecritures parmi les disciples du Coran; ces chrétiens sans amour ne consentent pas plus à voir la Bible entre les mains d'un mahométan, qu'un mahométan ne souffre qu'un chrétien touche au livre de son prophète. Que l'on ajoute à tant d'obstacles le manque total d'amour de la vérité, l'indifférence profonde, l'apathie religieuse et morale qui forment un des traits distinctifs du caractère des mahométans; le funeste exemple que leur donnent les chrétiens d'Europe et de l'Orient, qui ne sont guère meilleurs qu'eux, et la nature même de l'islamisme qui tend par ses doctrines à plonger l'homme dans la sécurité, et à éteindre en lui le besoin d'une rédemption et d'un rédempteur, et l'on comprendra tout ce qu'il a fallu à nos frères de persévérance et de renoncement, pour travailler pendant tant d'années sur un sol aussi ingrat.

Ne pouvant pas prêcher en public, ils ont cherché à former des relations avec des habitans du pays; pour arriver plus facilement à ce but, l'un d'eux a étudié la médecine afin d'obtenir accès dans l'intérieur de quelques familles et de pouvoir y annoncer la vérité. Ils ont distribué les saintes Ecritures, en arabe, en turc, en grec, en arménien, en hébreu, en copte, en français, en anglais, en allemand, en espagnol, en éthiopien et en syriaque. Ils se sont surtout efforcés de faire pénétrer la Bible dans les écoles du Caire, d'Alexandrie et d'autres villes de l'Egypte. C'est dans ce but qu'ils ont fondé au Caire une école qui est fréquentée par une soixantaine d'enfans, parmi lesquels ils se proposent de faire choix de ceux qui manifestent les meilleures dispositions et qui donnent le plus d'espérances, et de les préparer à devenir maîtres d'écoles. Jusqu'à présent nos frères n'ont fait autre chose que semer. Espérons au Seigneur que le temps de la moisson viendra bientôt pour eux, et joignons nos vœux à celui que M. Lieder a exprimé dans le passage suivant d'une de ses lettres:

« Puisse le Seigneur notre Dieu répandre son Esprit sur cette contrée qui gémit sous un double esclavage, l'esclavage temporel et l'esclavage spirituel, afin que les chrétiens de l'Orient qui sont si profondément déchus de l'ancienne piété de leurs Eglises, reconnaissant leurs erreurs et s'en repentant, retournent à Celui qui est mort sur le bois maudit pour les sauver de l'éternelle perdition, et que les sectateurs du faux prophète, abandonnant les pâles et décevantes clartés de leur croissant, fixent leurs regards sur le soleil de justice, Jésus-Christ notre Rédempteur, et qu'ainsi l'Egypte devienne une lumière vive et brillante pour toutes les nations qui l'environnent, et se réjouisse dans le Seigneur notre Dieu ! »

VARIÉTÉS.

Les Dayaks de l'île de Bornéo.

L'ILE de Bornéo est l'une des plus considérables de l'Archipel Indien. Elle est habitée par 25,000 Chinois et par autant de Malais. Le reste de la population se compose des Dayaks ou Deiaks, qui occupent l'intérieur de cette île et de plusieurs des îles environnantes, et dont le nombre peut bien s'élever à près de 200,000. Bornéo avait déjà été visité par M. Medhurst, missionnaire anglais à Batavia; mais dernièrement un voyageur américain, M. Dalton, a pénétré dans l'intérieur du pays, plus avant qu'aucun voyageur ne l'avait fait avant lui. Il a vécu avec les Dayaks, il a formé des relations avec Selgie, leur roi ou leur despote, qui domine sur 150,000 de ces malheureux, et la description qu'il nous fait du caractère de ces sauvages qui ne vivent que de pillage et de meurtres, est de nature à inspirer l'horreur et le dégoût. Les cannibales de la Nouvelle-Zélande ne sont guère plus féroces que les indigènes de l'intérieur de Bornéo. Voici quelques détails extraits du rapport de M. Dalton, sur leurs mœurs, leurs expéditions guerrières et leur caractère en général.

Quand les Dayaks veulent attaquer un village dont ils ont formé le projet de se rendre maître, voici ordinairement comment ils s'y prennent. Ils arrivent dans des canots à un mille environ du lieu qui doit devenir le théâtre de leurs brigandages. Un tiers des guerriers de l'expédition, qui sont envoyés en avant-garde, pénètrent dans la partie la plus épaisse des taillis, se postent à la tombée de la nuit près des maisons, les cernent de tous côtés, et s'emparent des chemins et sentiers qui y aboutissent, afin de ne laisser à personne d'issue pour échapper. Pendant ce temps, les autres guerriers arrivent en canots, une heure avant le lever du soleil, dans le plus parfait silence, et s'arrêtent à quelques centaines de pas du village. Là, ils endossent leur costume de guerre, et se glissent doucement en avant, après avoir laissé en arrière quelques hommes pour garder leurs femmes et leurs cannots. Vingt minutes environ avant le point du jour, ils commencent l'attaque. On lance d'abord sur les toits des huttes des boules à feu enflammées, faites de branches d'arbres séchées et de résine, qui les embrasent aussitôt. Alors les assaillans poussent le cri de guerre, se jettent sur leurs victimes et se mettent à les massacrer; les hommes sont ordinairement percés de dards ou mis en pièces avec la hache, au moment où ils descendent par les fenêtres de leurs maisons pour échapper aux flammes; les femmes et les enfans qui cherchent à gagner la forêt par des sentiers qui leur sont connus, tombent entre les mains de l'ennemi qui s'en est emparé, et deviennent esclaves.

Ce que les Dayaks ambitionnent avant tout, et ce qu'ils envisagent comme le plus beau trophée et le plus riche butin qu'ils puissent acquérir dans leurs expéditions guerrières, ce sont les têtes d'hommes. Il n'y a aucun péril que ne soit prêt à affronter, aucunes souffrances que ne se détermine à endurer un Dayak, pourvu qu'il ait l'espoir d'en obtenir *une seule.* Dans la dernière expédition que fit Selgie, à la tête de son armée, il ne rapporta pas moins de sept cents têtes, dont deux cent cinquante devinrent le partage du roi et de ses fils. La plupart des tribus de Selgie sont cannibales; il en est cependant qui ne mangent jamais de chair humaine, et d'autres qui se refusent à le faire, excepté dans de grandes occasions, telles qu'une naissance, un mariage, ou des funérailles. Dans toutes ces cérémonies, des têtes fraîches sont regardées comme indispensables, on ne croirait pas pouvoir rien faire sans elles. Toutes les maladies et en particulier la petite vérole sont attribuées à l'influence des mauvais esprits, et le seul moyen que l'on connaisse de les appaiser est de leur offrir des têtes humaines sanglantes. Un Dayak qui est parvenu à s'en procurer dans les combats, acquiert une grande célébrité parmi ses concitoyens; il ose paraître sans trembler en la présence du rajah, ou prince, et se tenir devant lui avec quelque assurance; les autres n'osent soutenir ses regards, et gagnent, dès qu'il paraît, quelque coin retiré, pour échapper à sa vue.

Plus au nord de l'île de Bornéo on trouve une race d'hommes, qui vit complètement dans l'état de nature. Ils ne cultivent pas la terre, ne se construisent pas de huttes, ne mangent ni sel ni riz, ne recherchent pas la société les uns des autres, mais rôdent dans les forêts, comme les bêtes feroces. Ils s'accouplent dans les bois comme les animaux, et quand leurs enfans sont en âge de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, ils s'en séparent, ne s'en inquiètent et ne les revoient plus. La nuit ils couchent au pied d'un arbre aux branches duquel ils suspendent leurs enfans dans une espèce de berceau en balançoire, et ils allument tout autour des feux, pour se préserver des attaques des animaux sauvages. Ces infortunés sont regardés par les autres Dayaks comme des bêtes de proie. On voit des troupes de vingt cinq à trente de ces derniers, faire des parties de chasse dans les bois, et s'amuser à percer de leurs flèches les petits enfans de ces malheureux suspendus aux arbres, dans leurs berceaux, et les tuer comme ils tueraient des singes, dont il est assez difficile de les distinguer, à cause des peaux dans lesquelles leurs parens les enveloppent. Les hommes faits prisonniers dans ces excursions sont impitoyablement massacrés.

Malgré tous ses efforts M. Dalton a eu bien de la peine à découvrir si les Dayaks avaient l'idée d'une vie à venir et d'un état futur de châtiment et de récompense. Cependant il croit avoir aperçu dans la cérémonie des funérailles et dans d'autres usages pratiqués chez eux quelques traces d'une pareille croyance. Ils ne craignent pas la mort, mais ils redoutent extrêmement de perdre leurs têtes et de servir de trophées à leurs ennemis. Ils ont horreur du chant d'un certain oiseau que M. Dalton croit être le merle. Dès qu'ils l'entendent, ils s'arrêtent, ils tremblent de tous leurs membres, et rien au monde ne pourrait les engager à faire un pas en avant, dans la direction de l'endroit où ils supposent que se trouve l'oiseau, cause de leur effroi.

Plus d'une fois M. Dalton a eu l'occasion de s'assurer que des Européens seraient parfaitement bien reçus au milieu de ce peuple, s'ils venaient s'y établir; et comme un jour il s'entretenait avec Selgie sur ce sujet, celui-ci lui dit positivement, que, si des Européens voulaient entrer en relation avec lui, il était prêt à abolir l'usage de couper et de conserver les têtes, et à leur procurer toutes les productions du pays qu'ils pourraient désirer.

Quels contrastes chez ce peuple! Il est tombé au plus bas degré d'abrutissement et de barbarie; au lieu de l'image de Dieu, il porte tous les traits du démon: et pourtant du fond de l'abîme de ses misères, il semble invoquer du secours ; on dirait qu'il sent le besoin d'un changement dans sa condition, et qu'il appelle de tout ses vœux la délivrance proclamée par l'Evangile. Espérons que le cri de ces infortunés sera entendu, et que quelque Société de Missions s'empressera de leur envoyer bientôt des messagers de paix, non seulement pour les retirer de leur état de barbarie et leur enseigner les arts de notre Europe, mais surtout pour leur montrer la voie qui conduit au royaume des cieux.

Les dieux des nègres.

Les païens ont pour leurs idoles le même attachement que nous avons pour nos passions : c'est qu'au fond leurs idoles ne sont autre chose que leurs passions personnifiées. Au moment où l'on croit les avoir brisées entre leurs mains, avec le marteau de la Parole, elles reparaissent aussi réelles et aussi adorées que jamais. C'est ce que l'on a vu dernièrement à Hastings, l'un des établissemens missionnaires de la colonie de Sierra-Léone, sur la côte occidentale d'Afrique ; les missionnaires avaient cru pendant un temps que l'idolâtrie en était extirpée, et pourtant ils ont dû se convaincre qu'elle y avait encore de profondes racines. Oh ! combien de patience, de persévérance, d'amour, de sagesse et de prudence ne requiert pas la vocation d'un évangéliste parmi les païens !

«Durant ces derniers mois, écrit M. Weeks, missionnaire dans la colonie de Sierra-Léone, j'ai été témoin de l'ignorance et de l'idolâtrie des nègres libres, plus que je ne l'avais été depuis que je vis au milieu d'eux. Que de bien il reste à faire dans cette colonie ! et combien nous devons redoubler de ferveur dans nos prières, pour que Dieu bénisse nos efforts parmi cette nation dégradée !

« Au mois d'août passé, en conséquence d'une circulaire publiée par le gouverneur Findlay, et qui défendait de sacrifier aux idoles, on m'amena, de la part du juge de paix, six personnes qui, contrairement à cette nouvelle loi, avaient tué et offert des oiseaux en sacrifice à leur idole Headon. Cette idole, qui a dix-huit pouces de hauteur, et qui n'est autre chose qu'un morceau de bois grossièrement taillé en forme humaine, dont la tête est tatouée et les bras liés autour du corps, est considérée par les nègres comme le Dieu des affligés. Si une femme approche du moment de ses couches, si un enfant meurt, ou si tel autre événement survient, les parens s'en vont trouver le Grigri (1) et le sollicitent de leur donner un de ses dieux, pour le substituer à l'enfant mort, ou pour bénir le nouveau né. En cas de maladie, les parens du malade s'adressent aussi au dieu Headon; et pour s'assurer que leur prière a été exaucée, voici l'expédient auquel ils ont recours. Ils partagent en quatre parties égales un fruit nommé Kolah, et en jettent les morceaux au pied de la statue : si la partie ronde du plus grand nombre de ces quartiers se trouve tournée en haut, c'est un bon augure, et ils sacrifient alors une chèvre ou une brebis à l'idole.

« Comme j'exprimais le chagrin et le profond sentiment de pitié que me faisaient éprouver l'idolâtrie et l'ignorance de ce pauvre peuple, l'officier de justice qui m'avait amené les six coupables me dit qu'il y avait à Hastings, une quantité de sorciers. J'ordonnai alors que l'on m'apportât toutes les idoles auxquelles on sacrifiait; et, le soir même, je reçus quatre corbeilles remplies de ces faux dieux. Le lendemain matin, je fis appeler les personnes chez lesquelles ces idoles avaient été saisies, et qui appartenaient toutes à la nation des Akus; les ayant réunies autour de moi, je m'efforçai, au moyen d'un interprète, de leur faire comprendre qu'étant redevables au gouvernement anglais de leur liberté et d'une foule d'autres priviléges, elles devaient se soumettre aux lois du gouvernement et aux lois de Dieu, attendu que les unes et les autres étaient pour leur bien. Alors ces pauvres gens m'assurèrent que c'était la première fois qu'on leur parlait de la circulaire du gouverneur que je leur avais expliquée, et qu'ils avaient tout-à-fait ignoré cette publication.

---

(1) Espèce de prêtre qui fait l'office de sorcier.

«Au bout d'un moment ma demeure fut remplie de cent cinquante Akus au moins. Je demandai à l'un de leurs prêtres ou sorciers nommé Fagbou, de vouloir bien m'expliquer la nature de ces dieux que nous avions devant nous. Fagbou, au moyen d'un interprète, nous apprit alors que son dieu qu'il servait depuis huit ans, se nommait Shangou, que ce dieu l'avait délivré d'une grande maladie en récompense d'un bélier qu'il lui avait sacrifié; que s'il lui arrivait de manquer d'ouvrage, il n'avait qu'à lui offrir un oiseau, et qu'aussitôt Shangou le bénissait; et que lorsqu'un individu dérobait quelque chose dans sa ferme, il s'agenouillait devant son idole qui lui indiquait aussitôt le voleur. Il ajouta que quand quelqu'un avait été volé, et venait prier Shangou de lui indiquer le coupable, celui-ci s'y refusait et ne le révélait qu'à Fagbou, qui à son tour le cachait à la personne qui avait été volée, de peur qu'il ne lui arrivât quelque malheur, en l'engageant à prendre patience, et en l'assurant que Shangou ferait bientôt revenir le voleur chez lui pour lui dérober autre chose, et qu'alors il le saisirait et le ferait punir pour ses deux crimes à la fois.

« Shangou, qui est regardé comme le dieu du tonnerre, est fait en bois et a la forme d'un large mortier.

On offre toujours à ce dieu le sang des sacrifices. Lorsqu'il tonne, tous ses adorateurs le prient de les préserver de la foudre, et si un accident arrive à l'un d'entre eux, ils pensent que c'est pour avoir gravement offensé Shangou, qui manifeste ainsi le déplaisir qu'il en éprouve. C'est ainsi que ces malheureux Africains, sont assujettis en esclaves au prince de ce monde, qui les a pris à lui pour faire sa volonté.

« Un autre dieu nommé Ellebar ou le Diable, est fait de boue. Il est très-petit et sa figure est affreuse ; on lui attribue la puissance de porter les hommes au péché. Tous ceux qui se confient en lui et le prient, reçoivent de lui la science du mal et le privilége du péché, sans jamais être découverts par qui que ce soit ; et lorsqu'un adorateur de cette idole a une querelle avec quelqu'un, il s'écrie : « Ellebar, oebah ervah, » Ellebar, tue-le ; et cette imprécation est considérée comme la plus terrible des malédictions.

« Le dieu de l'eau s'appelle Orehung ; ce dieu n'est autre chose qu'un petit vase qui contient un peu d'eau, au moyen de laquelle on baptise les enfans et les adultes. Le prêtre chargé de cette cérémonie, plonge ses doigts dans l'eau contenue dans le vase et en mouille la tête, la poitrine et le dos de la personne qui doit être baptisée. Si, parmi ceux qui ont reçu le baptême, quelqu'un tombe malade, on envoie demander à Orchung s'il est irrité, attendu que, s'il en est ainsi, on se hâtera de lui offrir un sacrifice, afin d'être délivré de la maladie qu'il a envoyée. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ prochain de plusieurs missionnaires.

Le réveil étonnant qui s'opère depuis quelques années dans le royaume de Siam, et dont les lettres de M. Gutzlaff, insérées dans notre dernier numéro, font mention, a décidé le Conseil américain pour les Missions étrangères à envoyer avant la fin de l'année sept missionnaires dans ce vaste champ où le Seigneur semble préparer une si riche moisson.

Mise en liberté de deux missionnaires.

La Cour suprême des Etats-Unis vient de casser le jugement du Sénat de la Géorgie, en vertu duquel MM. Worcester et Butler, missionnaires chez les Indiens, avaient été mis en prison, pour avoir pris la défense de ces malheureux opprimés que l'on voulait forcer à l'émigration.

Traduction de l'Evangile selon saint Jean, en langue cafre.

M. Kayser, missionnaire de la Société de Londres à Tzat-Zoés-Kraal parmi les Cafres, et ancien élève du docteur Knapp, vient de terminer la traduction de l'Evangile selon saint Jean dans la langue du pays; il avait déjà traduit précédemment dans la même langue l'histoire des miracles de notre Seigneur, rapportés dans les Evangiles. Une circonstance qui garantit l'exactitude et la fidélité de cette version, ce sont les connaissances exégétiques de son auteur, qui a étudié sous l'un des plus profonds et des plus pieux théologiens de l'Allemagne, et qui, tout en consultant les versions modernes les plus accréditées, a pu recourir au texte original du Nouveau-Testament.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Consécration de MM. Arbousset et Casalis, missionnaires de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Le cœur encore tout rempli des douces émotions que nous a fait éprouver la cérémonie religieuse du 18 octobre, nous venons en rendre compte aux amis et collaborateurs de l'Œuvre missionnaire en France. Nous craignons toutefois de ne pas leur transmettre vives et profondes, comme nous les avons reçues, les impressions de cette délicieuse journée; car à quoi se bornera notre rôle? à rapporter les discours qui ont été prononcés et les prières qui ont été adressées au Seigneur dans cette occasion, à retracer la marche générale de la cérémonie, et à rappeler les divers actes dont elle s'est composée; mais tout cela suffit-il pour transporter le lecteur dans une assemblée où se sont fait sentir si puissamment la présence du Seigneur, la communion fraternelle, la sympathie chrétienne, la reconnaissance, l'amour et ces joies intimes de la piété qui naissent du sentiment de l'ineffable bonté de Dieu, de la certitude de ses promesses, de la confiance en ses miséricordes, et de l'assurance que ce n'est pas en vain qu'on travaille pour lui? Voilà tout autant de réalités que la plume et le papier se refusent à rendre, mais auxquelles croiront cependant tous ceux qui savent, parce qu'ils l'ont éprouvé, *que là où deux ou trois sont assemblés* *au nom du Seigneur, le Seigneur se trouve au milieu d'eux.*

MM. Thomas Arbousset, de Pignan (Hérault), Eugène Casalis, d'Orthez (Basses-Pyrénées), et Constant Gosselin, de Marieux (Somme), devant partir incessamment pour le pays des Béchuanas, au sud de l'Afrique, les deux premiers en qualité de ministres du saint Evangile, et le troisième comme artisan-missionnaire, la Société des Missions évangéliques de Paris s'est réunie en assemblée extraordinaire, le jeudi 18 octobre à midi et demi, dans l'église des Filles Sainte Marie, dans le but d'assister à la consécration des deux premiers de ces chers frères qui, quelques mois auparavant, avaient subi un examen honorable, en présence d'une commission composée des pasteurs de Paris et de quelques ministres étrangers (1). M. Gosselin était également présent à la cérémonie; mademoiselle Colany, qui doit s'embarquer avec eux pour aller rejoindre M. Lemue, missionnaire, se trouvant à Londres, n'a point pu assister à cette intéressante solennité, mais tous les chrétiens qui avaient connaissance du prochain départ de cette sœur, ont eu de la joie à la comprendre dans tous les vœux et dans toutes les prières qu'ils ont adressés à Dieu en faveur de ses serviteurs.

L'église était remplie de fidèles et d'auditeurs empressés, qui, avant même que la séance eût été ouverte, avaient eu peine à trouver place.

Quoique le nombre des pasteurs ne fût pas aussi considérable que celui qu'on avait remarqué dans les précédentes consécrations faites à l'époque des assemblées générales des diverses Sociétés religieuses de la capitale, lesquelles attirent toujours beaucoup de pasteurs et de ministres de l'Evangile à Paris, il était cependant plus grand qu'on n'avait pu l'espérer à cette saison de l'année.

---

(1) Voyez *Journal des Missions*, 7^{e} année, page 220.

Etaient présens: MM. Monod père, Juillerat-Chasseur, Monod fils, pasteurs de l'Eglise réformée de Paris; Cuvier, pasteur de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg (1); MM. les pasteurs Audebez, Cook, Montandon, Pyt et Wilks de Paris; Burnier, de Rolle (canton de Vaud); Née, de Marsauceux; Rossellotty, de Châtillon-sur-Loire; Dupont et Marzials, ministres du saint Evangile, en tout quatorze ministres du Seigneur, dont treize ont pris part à la Consécration.

A une heure, M. le pasteur Monod père, président du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, a prononcé, du haut de la chaire, une prière que nous regrettons de ne pouvoir insérer ici.

Après cette prière, l'assemblée a entonné le cantique qui commence par ces mots: *Saints messagers*, etc.; et après le chant, le directeur de la maison des Missions est monté en chaire et a prononcé le discours suivant sur ce texte du chapitre IV de la IIᵉ Epître de saint Paul aux Corinthiens, v. 13: *Ayant un même esprit de foi selon qu'il est écrit: J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; nous croyons aussi, et c'est pour cela que nous parlons.*

MES FRÈRES,

Appelé pour la troisième fois à prendre la parole dans une solennité pareille à celle qui nous rassemble aujourd'hui, il est une pensée qui se présente vivement à mon esprit et que je me sens pressé de vous communiquer.

---

(1) MM. Goëpp et Boissard, retenus, le premier par une douloureuse affliction, le second par les devoirs de son ministère, n'ont pu assister à la séance.

Nous sommes venus dans ce temple pour donner les sceaux du ministère évangélique à deux jeunes frères qu'une vocation divine appelle à aller annoncer la Parole de la réconciliation aux païens du sud de l'Afrique, et pour implorer la bénédiction d'en haut sur un troisième frère qui les accompagne comme collaborateur, pour leur aider à construire le tabernacle du Dieu vivant au milieu des nations. Mais par qui ces bien-aimés frères ont-ils été précédés dans la carrière qui s'ouvre devant eux? Il y a un an et demi que nous vîmes partir du milieu de nous un évangéliste seul, et trois ans et demi que nous nous réunîmes également dans cette Eglise pour consacrer au service du Seigneur trois ambassadeurs de Christ auprès des gentils, prémices de l'Eglise chrétienne de ce pays. Est-ce donc là tout ce que la France protestante a donné de prédicateurs de la bonne nouvelle au monde païen, en reconnaissance de la lumière de la vérité, qu'elle reçut de l'Orient, il y a seize siècles? Je me procure les annales de nos Eglises, je les consulte, je remonte d'année en année, de période en période jusqu'à l'époque de la réformation, et vers le milieu du seizième siècle seulement, j'apprends que l'an 1556 quatorze missionnaires protestans, la plupart français, s'embarquèrent à Honfleur pour l'Amérique, et que plusieurs d'entre eux, après des souffrances inouïes, arrosèrent de leur sang, comme martyrs, les rochers qui bordent la côte du Brésil (1). Voilà à peu près tout ce que l'histoire moderne nous révèle des tentatives faites par nos coréligionnaires pour répandre chez les idolâtres la lumière du salut; c'est-à dire, que durant l'espace de trois siècles, deux millions d'hommes professant en France la religion de l'Evangile, n'ont envoyé aux païens que vingt et un missionnaires. Un pareil résultat n'a-t-il pas droit de nous surprendre, si nous le comparons avec les efforts prodigieux des chrétiens du siècle apostolique, qui, cinquante à soixante années après l'ascension du Sauveur, avaient couvert de messagers du salut presque toutes les parties de l'empire romain, depuis les colonnes d'Hercule jusque chez les Scythes, et depuis les déserts de l'Afrique jusqu'au nord de la Germanie (1) ? Cette révolution morale, opérée par la première prédication du christianisme, fut si extraordinaire et si prompte, qu'un siècle après la mort de Jésus-Christ, un père de l'Eglise ne craignait pas d'écrire et de publier à la face du monde romain, qu'*il n'existait pas de nation, grecque ou barbare, ou de quelque autre dénomination, même de celles composées de tribus vagabondes et qui vivent sous des tentes, du sein desquelles ne s'élevât pas des prières et des actions de grâce au Père et Créateur de l'univers, au nom de Jésus crucifié* (2). D'où peut venir une pareille différence ? « Sans doute, dira-t-on, il faut tenir compte des temps et des circonstances; et si vous faites attention qu'à l'époque de leur origine, nos Eglises protestantes de France furent cruellement persécutées, chassées au désert comme des brebis errantes, et réduites à se cacher dans les cavernes des rochers; si vous réfléchissez qu'on a épuisé tour à tour contre leurs membres, l'emprisonnement, l'exil, la confiscation des biens et tous les genres de tortures; si vous considérez qu'après avoir semé de leurs débris presque toutes les contrées de l'Europe et même du monde, on les a tenues pendant des siècles sous un régime d'oppression, qui gênait leur libre développement, qui étouffait leur vie et qui n'est levé que depuis quelques années, vous ne vous étonnerez plus autant qu'elles n'aient pas travaillé davantage à la conversion des idolâtres.» Tout cela, je suis loin de l'ignorer, mes frères, et ce n'est pas moi qui, sympathisant aux anciennes douleurs de ces chères Eglises et admirateur de la constance de leurs confesseurs et de leurs martyrs, serai injuste envers elles, et me refuserai à faire la part de leurs luttes avec leurs adversaires, et de l'exiguité des moyens d'action qui leur étaient laissés. Je sais trop aussi tout ce que leur doivent, en fait de savans docteurs et de pieux prédicateurs, les Eglises de divers pays et en particulier de la Suisse, pour ne pas reconnaître que si elles n'ont pas arboré l'étendard de la Croix parmi les païens, à l'exception peut-être du cap de Bonne-Espérance où quelques réfugiés se retirèrent, elles l'ont planté en Europe, au sein des ténèbres et de la superstition du seizième siècle, et au prix de leurs sueurs et de leurs fatigues; car ce qui constitue la mission chrétienne, ce n'est ni le pays dans lequel elle est prêchée, ni le climat sous laquelle elle se fonde, ni le peuple auquel elle s'adresse, mais l'esprit et le but dans lequel elle est en-entreprise, et dans ce sens on peut dire qu'il y a mission, mission légitime, mission évangélique, dans tout lieu où se trouvent deux âmes, une âme qui connaît Dieu et une âme qui ne le connaît pas. J'accorde donc, vous le voyez, tout ce que l'on me demande et même plus qu'on ne me demande. Cependant quand je me rappelle que c'est dans l'enfantement de leur nouvelle vie, dans le travail de leurs douleurs, dans un temps où elles étaient décimées par les arrêts des proconsuls romains, et où elles nageaient, pour ainsi dire, dans le sang de leurs martyrs, que les pauvres églises de la Judée et de l'Asie mineure se dépouillèrent pour nous enrichir, et arrivèrent jusqu'à nous pour nous offrir le salut, tant elles aimaient nos âmes! je suis forcé de me dire qu'une fois le siècle de la réformation écoulé, il faut qu'il se soit passé quelque chose dans les Eglises réformées de France, qui, indépendamment des circonstances particulières dans lesquelles elles se sont trouvées, explique pourquoi elles n'ont pas poursuivi sans interruption jusqu'à nos jours cette œuvre de foi et d'amour dont leurs premiers fondateurs leur avaient donné l'exemple; qu'il faut, en un mot, qu'il y ait une cause de la cessation de l'œuvre missionnaire, qui n'a été reprise parmi nous, qu'il y a une dizaine d'années; et cette cause, je la trouve dans la langueur de la foi, dans le refroidissement de la piété, dans le manque absolu de vie chrétienne chez les uns, dans le dépérissement de cette même vie chez les autres. Car la foi chrétienne est par sa nature essentiellement missionnaire; et ce qui est vrai de l'individu chrétien, l'est également de la société des chrétiens. Quand un homme a embrassé du cœur et avec foi la bonne nouvelle du pardon des péchés par la mort expiatoire de Christ, il ne peut pas se taire, il faut qu'il parle, l'esprit de prosélytisme se saisit de lui, il devient missionnaire pour raconter les grandes choses que Dieu a faites à son âme; de même aussi quand la vie de la foi se trouve dans une Eglise, quelque petite, quelque faible, quelque obscure, quelque persécutée, quelque destituée de ressources qu'elle soit, il faut que cette vie se montre par la confession du nom de Christ, par la sainteté de la conduite, par une action énergique et persévérante exercée sur les âmes dans le but de les amener à la foi; et si sa position, si ses moyens ne lui permettent pas de déployer de grandes forces matérielles, il y aura toujours chez elle quelque chose qui prouvera qu'elle désire, qu'elle veut la conversion des âmes; réduite même forcément au silence et à l'inaction, elle gémira et priera, mais elle ne demeurera point tranquille; et l'on peut dire que si la devise du chrétien est, *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé*, la devise de l'Eglise, qui est la société des élus ou l'assemblée des enfans de Dieu, est: *Nous avons cru, c'est pour cela que nous parlons.* C'est ce que je désire vous prouver maintenant, mes frères, et pour cela je recourrai d'abord à un témoignage qui ne saurait être suspect, c'est celui de la Parole de Dieu.

---

(1) *Journal des Missions*, 1re année, p. 97 et suiv.

---

(1) Paley, *Preuves évidentes du Christianisme.*

(2) Justin-le-Martyr, *Dial. cum Tryph.*

A défaut d'autres preuves, il semble qu'à la rigueur, celle de mon texte pourrait suffire; car quoi de plus clair et de plus formel que ce passage, tant dans sa pensée que dans son expression? L'apôtre, citant une parole des psaumes (Ps. CXVI, v. 10) et se l'appliquant à lui même et aux chrétiens de son temps, nous montre que la foi des enfans de Dieu, qui vivaient sous l'ancienne Alliance est la même par sa nature que celle des fidèles qui vivent sous l'Evangile, et que les Abraham, les Moïse, les David, les Esaïe, ont eu besoin comme les saint Jean, les saint Pierre, les saint Paul, de confesser le Dieu sauveur qui était leur espérance. *Ayant un même esprit de foi, selon qu'il est écrit: J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; nous croyons aussi, c'est pour cela que nous parlons. Du cœur,* a dit ailleurs le même apôtre, *on croit à la justice,* c'est-à-dire, à la justification gratuite du pécheur devant Dieu par la foi, *et de la bouche on fait confession à salut. Vous êtes la race élue, la sacrificature royale, la nation sainte, le peuple acquis,* s'écrie l'apôtre saint Pierre s'adressant aux chrétiens d'Asie; et dans quel but ces glorieuses prérogatives? *afin,* ajoute-t-il, *que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.* Le Sauveur nous tient le même langage: *De l'abondance du cœur,* d'un cœur que la grâce anime, que l'amour remplit, que le Saint-Esprit vivifie, *la bouche parle* et publie les merveilles de Dieu. *Celui qui me confessera devant les hommes* pour ce que je suis, c'est-à-dire, pour le Fils de Dieu et le Sauveur du monde, *je le confesserai aussi devant mon Père qui est aux cieux; mais celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux. Ce que je vous dis dans les ténèbres*, dans l'intimité de mon commerce, dans le secret de ma communion, dans l'intérieur de vos âmes, par les enseignemens de mon Esprit, *dites-le dans la lumière, et ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur le haut des maisons*, c'est-à-dire, franchement, publiquement, partout, jusqu'au bout du monde. *Allez-vous-en partout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature. Toute puissance m'a été remise au ciel et sur la terre, allez donc et instruisez toutes les nations* (remarquez cette expression, mes chers auditeurs, *toutes les nations*), *les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;* et afin de faire comprendre à ses disciples auxquels il parlait, que cette œuvre de l'évangélisation ne cesserait jamais, qu'elle se poursuivrait à travers les siècles et qu'elle devait durer sur la terre, tant qu'il y aurait sur la terre ne fût-ce qu'une âme qui ne serait pas convertie, il ajoute, *et voici, je suis toujours avec vous*, avec vous enseignant, prêchant, fondant ou édifiant des Eglises, travaillant pour ma gloire et confessant mon nom, avec vous, missionnaires de mon salut, et avec vos successeurs *jusqu'à la fin du monde.*

Quelle conclusion tirer de toutes ces déclarations, mes frères, dont chacune, prise à part, est un argument invincible, et qui, réunies, forment un faisceau de lumière et une masse d'évidence auxquels il est impossible de résister, sinon que la vie chrétienne est le fruit de la foi, qu'un des effets de cette foi est le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et que la Parole de Dieu fait à tous les chrétiens, simples fidèles et ministres, un devoir de coopérer à l'extension du règne de Christ autour d'eux et dans le monde?

Mais je suppose qu'il n'y eût pas dans la Bible un seul des passages que je viens de rappeler et tant d'autres que je me suis abstenu de citer, je suppose que Jésus-Christ et les apôtres se fussent tus absolument sur l'obligation imposée aux chrétiens de faire luire leur lumière devant les hommes et de communiquer aux autres la grâce qu'ils ont reçue, je dis qu'alors, même alors, les faits et les doctrines professés par les chrétiens, la nature de leur foi et de leurs espérances, le bonheur dont ils jouissent, la vie de leur âme, leur en feraient sentir l'impérieuse nécessité. Car, qu'est-ce qu'un chrétien? le voici en deux mots : c'est un homme qui croit que par ses péchés il s'était attiré la malédiction de Dieu, et que si Jésus-Christ ne fût pas mort à sa place, il était perdu sans ressource, mais qui est assuré en même temps que parce que Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour ses péchés, et qu'il a foi en lui, il est sauvé, sauvé parfaitement, sauvé gratuitement, sauvé pour toujours. Et vous croyez qu'un homme qui a cette conviction n'aimera pas ou n'aimera que faiblement son divin libérateur, et que toute sa vie ne portera pas l'empreinte des sentimens qui font vibrer si puissamment et si délicieusement toutes les cordes de son âme? Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait qu'il ne crût pas que la misère à laquelle il a été arraché est une misère infinie, que l'amour qui l'en a affranchi est un amour infini, que le sacrifice dont Dieu s'est servi pour l'y soustraire est un sacrifice infini, et que la félicité qui est le prix des souffrances du Christ est une félicité infinie; mais tant qu'il verra et sentira de l'infini et dans sa misère et dans la miséricorde du Dieu qui l'a sauvé, ne craignez pas pour lui, il aimera, il ne pourra pas ne pas aimer. On parle beaucoup de l'héroïsme de la piété filiale, du pouvoir moral de la reconnaissance, et quel est le chrétien qui voudrait frapper d'un arrêt injuste de réprobation ces nobles restes de la grandeur primitive de l'âme humaine qui ont été et qui sont encore le principe de si belles actions selon le monde? Mais qu'est cependant cet amour de la créature pour la créature au prix d'une affection qui ne se mesure que sur la charité du Dieu qui n'a point hésité de donner son Fils unique au monde? et qu'est cette reconnaissance de l'homme vis-à-vis de l'homme au prix de celle qui est profonde comme les abîmes de la perdition éternelle, à laquelle sait qu'il a échappé le pécheur qui se sent racheté par Christ? Fouillez dans les profondeurs les plus secrètes du cœur de l'homme, cherchez parmi les sentimens naturels de l'âme humaine, celui qui vous paraît le plus énergique, le plus fécond, le plus durable, le plus expansif, le plus désintéressé, vous ne trouverez rien qui puisse être comparé, qui ressemble même à l'amour chrétien, à cet amour qui a le Saint-Esprit même pour auteur, qui embrasse tous les hommes, comme la bonté divine dont il est une émanation, qui ne s'épuise point en se sacrifiant, qui s'enrichit au contraire en donnant, qui résiste à l'indifférence et à la haine, que les buchers et les tortures ne sauraient éteindre, qui croit en proportion des difficultés qu'il rencontre, et qui, partout et en tout lieu occupé de Dieu et des âmes immortelles plutôt que de lui, s'oublie et se renonce sans cesse. Vous pouvez jeter l'enfant de Dieu au fond d'un cachot, mais dans ce lieu obscur il se réjouira dans l'assurance de son salut et chantera les louanges de son Sauveur; vous pouvez le lier de chaînes, mais si vous lui laissez l'usage de la parole, mais si vous ne mettez pas obstacle à ce que son impitoyable gardien, le seul être au monde avec lequel il puisse avoir commerce, s'approche de lui, moins attentif à ses fers que plein de sollicitude pour l'âme immortelle du geôlier, il lui parlera de Jésus, il cherchera à le convertir au Crucifié; vous pouvez le baillonner, mais alors encore sa poitrine se soulevera, son cœur palpitera, et son regard vous dira qu'il vous pardonne et qu'il vous aime; vous pouvez l'attacher au bûcher, mais au milieu des flammes, il priera pour vous, et en s'élevant au ciel, son âme libre répétera encore *Jésus, Jésus.* Et cet amour, fruit de la foi, n'est pas le privilége exclusif d'une classe de chrétiens seulement, des ministres de la religion par exemple, car ce que le martyr ou le confesseur fait pour son Sauveur, dans les cachots ou sur les échafauds, ce que le missionnaire va faire au bout du monde, au péril de sa vie, parmi les idolâtres, le chrétien que le Saint-Esprit n'appelle pas à ce glorieux mais pénible ministère, le fait au sein de sa famille, parmi ses relations, dans sa ville natale, au milieu de sa patrie. Gagner des âmes à Christ, glorifier et rendre honorable l'Evangile de la grâce de Dieu et par le témoignage de leur parole et par la sainteté de leur vie, voilà le but et toute l'ambition des uns et des autres. Une même foi produit les mêmes fruits, mais dans des positions diverses; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Evangile reçu par la foi ne peut pas ne pas créer cette vie dans les âmes, et l'on a droit d'affirmer, en se fondant sur l'Ecriture et sur l'expérience, que partout où l'on est indifférent aux progrès de l'Evangile, que partout où l'on ne coopère pas à l'avancement du règne de Dieu, que partout où l'on ne prie pas pour les âmes, il y a absence de foi, manque d'amour, mort spirituelle, selon qu'il est écrit, *Tu as le bruit de vivre, mais tu es mort.*

C'est d'ailleurs ce qu'atteste toute l'histoire de l'Eglise, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, et pour le prouver, il suffirait de rappeler ce que j'ai avancé, d'une manière générale, en commençant ce discours, que dans l'espace de moins d'un siècle, après l'ascension du Sauveur, l'Eglise chrétienne avait cherché à propager sa foi dans presque toutes les parties du monde connu à cette époque; car on ne saurait échapper à la conséquence qui résulte de ce fait : c'est que l'Eglise moderne doit prendre en tout point pour modèle l'Eglise primitive, et que si l'une a été missionnaire, l'autre doit l'être aussi, aussi long-temps qu'il y aura de l'idolâtrie et de l'incrédulité sur la terre. Mais je ne veux pas me borner à cette preuve; je désire vous montrer que ce phénomène moral s'est reproduit dans tous les âges, et suivant à travers les siècles les traces de la véritable Eglise, je chercherai à vous faire voir que dans tous les lieux et dans tous les temps où l'Eglise a été vivante, elle a travaillé à s'étendre et à s'agrandir. Ici, vous le comprenez, je ne suis embarrassé que du choix des détails; et, nécessairement obligé de me restreindre, je ne puis indiquer que des traits généraux, pris comme au hasard dans les annales des missions anciennes. Au deuxième siècle, des messagers de la Bonne-Nouvelle quittent le riant climat et les fertiles vallées de l'Asie-Mineure, pour venir s'enfoncer dans les sombres forêts, qui couvraient dans sa presque totalité le pays que nous habitons aujourd'hui; sans craindre la rage des Druides, sans tenir compte des difficultés inouïes et des obstacles sans nombre qui s'opposaient à leur pieux dessein, ils arrivent dans les Gaules; ils prêchent l'Evangile à Lyon, à Vienne en Dauphiné et à Arles, et dans tous ces lieux des multitudes d'âmes sont arrachées à la superstition et converties au Sauveur. Vénérable Pothin, illustre Irénée, pasteurs de nos pères, vous versâtes votre sang pour le témoignage de Christ, et en donnant vos vies, vous prouvâtes combien les âmes des Gaulois vous étaient précieuses : *vous aviez cru, c'est pourquoi vous parliez* (1) ! Des Eglises sont à peine fondées dans les trois villes dont je viens de parler, qu'elles songent déjà, quoique sous le baptême de feu de la persécution, à répandre au loin leur foi; deux jeunes missionnaires, consacrés par Irénée, partent pour la capitale de la Gaule-Séquanaise, aujourd'hui Besançon; et là, après avoir pendant trente et un an exercé leur ministère de paix au milieu des habitans de ce pays, rassemblé un grand peuple au Seigneur, et fondé plusieurs Eglises, Feréole et Férutie reçoivent la palme du martyre, l'an 212 (2). Au troisième siècle, l'Eglise de France, décimée par la persécution de l'empereur Sévère, commençait à languir dans un état voisin du dépérissement; elle avait besoin d'être relevée et fortifiée; cette fois-ci le secours ne lui vient pas d'Asie, mais d'Italie; sept missionnaires dont l'histoire nous a conservé les noms, traversent les Alpes, et après avoir couru plus d'une fois le danger de perdre la vie, ils se disséminent sur presque tous les points de la Gaule, et arborent l'étendart du Crucifié à Paris, à Tours, à Arles, à Narbonne, à Toulouse, à Limoges, et à Clermont en Auvergne, et dans tous ces lieux la mission évangélique prospère, des pécheurs sont gagnés à Jésus-Christ. *Ils avaient cru*, mes frères, ces fidèles confesseurs de la vérité, *c'est pour cela qu'ils parlaient* (3). L'an 333, deux jeunes chrétiens, l'un originaire d'Egypte, l'autre de Tyr, faisaient un voyage de découverte dans l'intérieur du nord de l'Afrique; sur les côtes de l'Ethiopie, ils tombent entre les mains d'une horde de brigands, qui, après avoir massacré les gens de leur suite, les emmènent prisonniers et les vendent, comme esclaves, au roi d'Ethiopie. Là, ils oublient leur captivité, pour ne se souvenir que de leurs devoirs de chrétiens, ou plutôt ils veulent dans leur esclavage glorifier le Sauveur; bientôt le prince du pays et une partie de son peuple sont éclairés de la lumière de l'Evangile, et au bout de quelques années, le fidèle Athanase, évêque d'Alexandrie, a la joie de consacrer l'un de ces deux jeunes confesseurs de Christ, Frumentius, en qualité d'évêque des Eglises fondées par lui dans l'Abyssine. *Ils avaient cru*, mes frères, ces jeunes témoins de Jésus, *c'est pour cela qu'ils parlaient* (1). Vers la fin du quatrième siècle et au commencement du cinquème, il y avait à Constantinople une vaste église, où le service divin, au lieu d'être célébré en grec, par des ecclésiastiques grecs, était célébré en langue gothe, par de jeunes Goths, que le pieux et éloquent Chrysostome préparait lui-même à devenir missionnaires auprès de leurs compatriotes encore barbares. Au milieu des nombreuses et difficiles fonctions de son ministère, qui est-ce qui avait donné à l'évêque de Bysance le zèle et la persévérance nécessaires pour instruire dans la connaissance de Christ et former au ministère de l'Evangile les fils de ces peuples indomptés, qui furent le fléau de l'Europe pendant si long-temps? son amour et sa foi. *Il avait cru*, mes frères, *c'est pourquoi il parlait* (2). A dater du sixième siècle, les travaux pour la propagation de la foi se multiplient; chaque époque, chaque pays a sa mission et ses missionnaires. Vers l'an 596, l'Evangile est importé de l'Italie dans la Grande-Bretagne, par des moines bénédictins et pénètre jusqu'en Ecosse; dans le siècle suivant, Columban le prêche aux Souabes; Galle, aux Suisses; Kilien, aux Francs, et Willibrod, aux habitans de la Frise. Au huitième siècle, l'esprit des missions n'est point encore éteint en France, car nous trouvons à cette époque un Gaulois d'origine, l'évangéliste Firmin, annonçant Christ dans l'Alsace et dans la Bavière (1). Et qui n'a pas entendu parler, dans le même siècle et dans les deux suivans, des travaux infatigables d'un Boniface parmi les Germains, d'un Cyrille et d'un Méthodius parmi les Moraves, d'un Ansgard parmi les Suédois? Quoique mêlée de beaucoup d'erreurs, la foi de ces missionnaires du moyen âge retenait pourtant le fondement qui est Christ: *Ils croyaient, c'est pourquoi ils parlaient.* Plus tard, les chrétiens d'Europe n'ont point oublié leur mandat ni leurs devoirs, mais ils méconnaissent l'esprit et le but des missions évangéliques; c'est par des traités et des alliances, des mariages et des contrats qu'ils veulent unir le monde païen au monde chrétien; c'est avec le fer et l'épée qu'ils propagent la foi et non plus avec la Bible; ce qu'ils ambitionnent ce n'est pas d'amener des âmes au Sauveur, mais c'est de faire mordre la poussière à l'infidèle, dût-il, même en expirant, blasphêmer le nom du Crucifié: *Ils ne croyaient plus*, mes frères, *voilà pourquoi ils ne parlaient plus*, ou plutôt voilà pourquoi ils faisaient parler le fer et leurs passions. Mais enfin, après plusieurs siècles de ténèbres, le chandelier de la Parole est replacé en son lieu, la lumière de la vérité reparaît pure comme aux premiers âges de l'Eglise, la foi renaît, les chrétiens regardent en arrière, ils reçoivent instruction des temps anciens, ils aperçoivent cette nuée de témoins fidèles qui leur reprochent leur lâcheté, ils rougissent ils se mettent à l'œuvre,

---

(1) Néauder, *Hist. Ecclés.*

(2) Blumhardt, *Hist. des Missions.*

(3) *Ibid.*

---

(1) Néander, *Hist. Ecclés.*

(2) *Ibid.*

---

(1) Hugh Pearson, *Brief Hist. view*, etc.

Dieu bénit leurs efforts, et comme fruit de ce réveil de la foi et de la piété chrétienne que Dieu opère simultanément dans presque toutes les Eglises de l'Europe, que voyons-nous ? L'œuvre des missions commencée par les apôtres et continuée par leurs successeurs, est reprise et poursuivie par les chrétiens du dix-neuvième siècle. Les institutions missionnaires se comptent aujourd'hui par cinquantaines, les Sociétés de missions par centaines, les prédicateurs de la Bonne-Nouvelle par milliers, et les conversions par cent milliers. Depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'au Groënland, et depuis la Méditerranée jusqu'aux fleuves de l'Amérique, il n'est presque pas un lieu de la terre où les hérauts du salut n'aient abordé; et ce qu'il y a de plus remarquable dans ce retour à la foi primitive, ce sont deux faits qui, de concert avec le témoignage de la Parole divine que nous avons invoqué d'abord, sont des argumens péremptoires en faveur de la proposition que nous avons cherché à établir; le premier, c'est que les deux nations les plus chrétiennes du monde, l'Angleterre et l'Amérique, sont celles qui aujourd'hui répandent le plus de Bibles et envoient le plus de missionnaires dans les contrées païennes; le second, que dans tous les lieux où les missionnaires évangéliques réussissent, par la bénédiction divine, à convertir des âmes et à fonder des Eglises, on voit aussitôt se manifester ce besoin de propager la foi, qui est un des caractères saillans du siècle apostolique, si bien, qu'il est aujourd'hui, dans l'Océanie, une île, une petite île, celle d'Otahiti, qui, trois ou quatre années après sa conversion au Dieu de l'Evangile, a fourni trente-sept missionnaires aux îles voisines, c'est-à-dire, un plus grand nombre d'évangélistes que nous, protestans, n'en avons vu sortir du sein de nos Eglises pendant trois siècles : *Ils croient*, ces nouveaux chrétiens, *c'est pourquoi ils parlent.*

Eh bien, cette œuvre si sainte et si belle de l'évangélisation des peuples, commandée par des préceptes formels de la Parole de Dieu, inséparable du christianisme, auquel elle tient comme la branche à l'arbre, et confirmée par l'histoire de dix-huit siècles, ainsi que nous l'avons vu, comment est-elle envisagée par la plupart des protestans de France ? Les uns, tout absorbés par les intérêts du siècle et les événemens du jour, ne daignent pas même lui accorder un moment d'attention ; les autres la regardent comme une entreprise colossale, chimérique et par conséquent impossible à réaliser ; ceux-ci n'y voient qu'un luxe de charité ; ceux-là, qu'un fruit du mysticisme et de l'exaltation ; ici, on accorde que cette cause est éminemment philantropique, on la loue, on l'admire, mais sans la seconder ; là, on croit avoir tout fait, quand on a témoigné son approbation par quelque légère offrande. Mais pour combien de protestans cette cause est-elle une affaire de foi, de prière, un besoin pressant, un devoir sacré ? combien y en a-t-il qui y prennent un intérêt réel, un intérêt de cœur, un intérêt chrétien ? Hélas ! à en juger par le peu de progrès que cette cause a faits dans notre patrie depuis dix ans, par la modicité des contributions reçues, par le petit nombre des missionnaires partis, par le petit nombre de ceux qui se préparent à partir, il faut convenir que la vie chrétienne est loin d'être générale parmi nous, et que non seulement ce n'est pas la multitude, ni même la majorité, mais la minorité et encore la minorité des petits et des pauvres, selon le monde, qui s'occupe véritablement et dans l'esprit de l'Evangile de l'œuvre des missions. On ne sent pas sa misère, comment serait-on touché de celle des païens ?

On n'a pas foi au Fils de Dieu, comment serait-on disposé à le faire connaître aux nations? On n'éprouve pas le besoin de la rémission des péchés qui est par le sang de Christ, comment pourrait-on désirer que la bonne nouvelle du salut fût prêchée aux idolâtres? On n'aime pas Jésus, comment aimerait-on les âmes? *On ne croit pas*, en un mot, *comment parlerait-on?* Or, pour être chrétien, il ne suffit pas de protester contre l'erreur, il faut encore croire à la vérité et en manifester l'efficace par sa vie; il ne suffit pas d'arborer la Bible, il faut encore porter la Bible dans son cœur avec tous ses préceptes, toutes ses promesses, toutes ses espérances. Mais par quel moyen pouvons-nous espérer qu'un changement favorable s'opérera dans un état de choses aussi triste? C'est par le réveil de la piété et la renaissance de la vie chrétienne; oui, par la renaissance de la vie chrétienne. Et pour renaître à la vie, il est indispensable de revenir à la foi; et pour revenir à la foi, il est nécessaire de recourir à la Parole de Dieu; et pour recourir efficacement à la Parole de Dieu, il faut recourir préalablement à la prière et implorer l'assistance du Saint-Esprit.

Ce réveil religieux, c'est nous, chrétiens, mes bien-aimés frères, qui avons reçu mission, de la part de notre Dieu, de l'étendre et de l'accroître. Fondés sur ses promesses, allons donc en avant, soyons vivans, travailleurs, souffrons, s'il le faut, avant tout et par-dessus tout, prions, et le règne de Dieu viendra, et il faudra bien que le monde se réveille un jour ou pour blasphémer contre le Saint des saints et persécuter l'Evangile, ou pour contempler avec ravissement les merveilles de la grâce de Dieu, croire et être sauvé.

Vous concourez aussi à cette bonne œuvre, en vous éloignant de nous, ô mes chers et bien-aimés frères et amis, vous l'avancez même plus efficacement encore que nous qui restons en France; car en quittant votre patrie, pour aller faire connaître Jésus aux barbares du sud de l'Afrique, vous nous prêchez mieux et plus salutairement que si vous eussiez exercé, pendant de longues années, votre ministère parmi nous. Le fait seul de votre départ nous dit, qu'il y a dans vos cœurs une affection plus puissante que celle qui vous lie à vos pères et à vos mères, à vos frères et à vos sœurs, selon la chair, quoique pourtant vous les aimiez bien tendrement, l'amour de Jésus, l'amour de votre Dieu; la vocation que vous allez exercer nous fait sentir que vous connaissez des intérêts plus grands et infiniment plus précieux que les intérêts de la terre, à savoir la gloire de Dieu et le salut des âmes; vous nous montrez l'Evangile dans les sacrifices qu'il sait inspirer, dans les renoncemens dont il rend capable, comme aussi dans les joies, dans la paix, dans les forces, dans la félicité qu'il communique à l'âme au milieu de ses plus grands déchiremens, c'est-à-dire, en un mot, que vous nous présentez la foi dans sa réalité, et c'est ce dont nous avons surtout besoin à notre époque, qui est si riche en doctrines et en paroles, mais si pauvre en œuvres et en vertus.

Partez donc, chers amis, bien-aimés frères, partez au nom du Roi des rois et sous la conduite du Seigneur des seigneurs; votre tâche est grande et difficile, mais la force et la victoire ne sauraient vous manquer: le Seigneur vous les a promises.

Nos cœurs, unis aux vôtres par les liens de la plus étroite amitié qui se puisse concevoir, voudraient vous retenir, mais l'Esprit du Dieu qui nous a donné par grâce de l'aimer plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, et plus que nous ne nous aimons les uns les autres, nous défend de vous arrêter, il nous presse de nous arracher à vos embrassemens, il nous donne même la force de vous conjurer de partir, car nous savons que Jésus vous appelle et que les âmes périssent.

Soyez assurés que jamais vous ne serez loin de nos pensées, et que vous emportez avec vous nos plus tendres vœux : oui, notre langue s'attachera à notre palais avant que nous oublions le travail de votre foi et de votre charité, et que nous cessions de nous souvenir de vous devant le trône de la grâce.

Vous ne partez pas seuls, dites-le-vous bien, chers amis, et vous pouvez compter non seulement sur les prières des enfans de Dieu qui se trouvent dans cette assemblée et de tous les chrétiens que vous connaissez, mais encore sur celles de l'Eglise universelle répandue en tout lieu, et qui assistera en esprit à vos combats et à vos triomphes;... mais vous avez mieux que la sympathie et les prières de l'Eglise, vous avez l'amour et l'intercession de Jésus, qui prie le Père pour vous.

Peut-être qu'en prenant congé de nous, et en nous disant adieu, le Seigneur daignera vous accorder le plus précieux et le plus doux des sceaux du ministère évangélique; peut-être laisserez vous parmi nous les prémices des bénédictions de vos travaux futurs, peut-être votre mission commencera-t-elle par cette Eglise, peut-être une âme émue, touchée, par la Parole qui vient d'être annoncée et par le témoignage que vous allez rendre vous-mêmes, viendra-t-elle à cette heure, humiliée, repentante, à la croix du Sauveur, pour trouver la vie éternelle. Cette grâce, j'en suis certain, vous la regarderiez comme la plus grande de celles qui vous auront été accordées dans ce jour. O Seigneur, tu es puissant pour le faire. Accomplis nos vœux! exauce-nous au-delà de nos espérances et de nos désirs! Amen!

Après ce discours, le ministre officiant ayant invité les candidats à prendre la parole, M. Arbousset, l'un des missionnaires, s'est levé et a dit :

«Mes frères, il n'en est pas de la vocation du missionnaire comme des diverses professions qu'on exerce dans le monde, et même elle diffère, sous plus d'un rapport, de celle du chrétien en général. Depuis sept ans, ce jeune serviteur du Seigneur et moi nous nous sentons intérieurement appelés à quitter nos familles et à nous expatrier pour l'amour de Christ, afin d'aller au loin annoncer l'Evangile. La première fois que j'ouïs parler des missions, j'eus un pressentiment que je serais un jour missionnaire, et ce sentiment n'a fait que se fortifier avec le temps : j'étais encore enfant : « Si je ne puis pas parvenir au but de mes désirs, me disais-je, j'accompagnerai un missionnaire, je lui servirai d'aide, je serai instituteur. » Dieu ! ta miséricorde est infinie, tes voies sont sages et ta volonté facile à trouver !

« Il a levé les obstacles, applani les difficultés, incliné le cœur de mes tendres parens de manière qu'ils se sont rendus à mes vœux ; toutes les portes se sont ouvertes une à une et comme d'elles-mêmes au temps convenable, et je me suis toujours plus affermi dans la pensée que j'étais appelé de Dieu à lui rendre témoignage au milieu des païens.

« Cependant nous nous sommes assis ; on recule devant un si grand ministère. Nous avons consulté le Seigneur par la prière, interrogé notre conscience et demandé l'avis des frères. Ils nous ont aidé à connaître la volonté du Seigneur à cet égard. Nous avons tâché de nous faire une idée exacte de notre vocation, nous ne nous sommes point dissimulé que de grands combats nous attendent, et l'Esprit semble aussi nous avertir d'avance que nous aurons beaucoup à souffrir *pour le nom de Christ.*

« Après cet examen sévère et sérieux, nous avons pris une résolution définitive : la volonté du Seigneur nous ayant été rendue claire, et toutes les voix répondant d'une manière unanime : *Tu es appelé, va, pourquoi tardes-tu?* nous avons dit : « Me voici, je viens, ô Dieu, » pour faire ta volonté. »

« Si vous nous demandez la raison de ce dévouement, nous vous la dirons, mes frères ; nous croyons au Sauveur des pécheurs, et combien d'âmes qui ne le connaissent pas ! Nous avons éprouvé sa grâce, et le païen périt dans son iniquité; il n'a point de consolation, il est sans Dieu, sans espérance au monde; et y a-t-il un malheur à comparer à celui d'être ainsi séparé de Dieu ? Nous avons un cœur, un cœur qui palpite à cette pensée : Le Christ est mort, et les enfans de Cam ne le savent pas. Nous estimons que le salut d'une âme a plus de valeur que tous les biens de la terre ; nous irons donc chercher les âmes au fond des déserts, et bientôt, oui, bientôt l'habitant du sud de l'Afrique entendra cette douce voix : *Jésus t'aime, ô mon frère, et je t'aime aussi.*

« Dites-le à votre tour, chrétiens, notre consécration à cette œuvre n'est-elle pas assez motivée ? Des hommes, nos semblables, meurent dans l'ignorance; ils n'ont point la paix dont vous jouissez, ils sont en guerre avec leur conscience, en guerre avec Dieu ; pas une de vos joies ne leur est connue. N'est-ce pas les rendre à la vie que de leur dire : Il est un Sauveur, un Sauveur commun, un Dieu débonnaire, « Christ manifesté en chair? » et vous comprenez tout ce que ces paroles emportent avec elles. Quand une fois ils ont cru, je voudrais que vous les vissiez, comme on les a vus, rayonnant de joie, transportés par l'Esprit, s'estimant heureux d'être nés dans un temps où l'Evangile est prêché chez eux, bénissant le Seigneur et leurs missionnaires, leurs missionnaires et ceux aussi qui les ont envoyés. Leur transformation morale vous étonnerait, vous qui pourtant savez quel est le bonheur d'une âme fidèle, vous vous accuseriez d'indolence, vous rougiriez du peu de charité qui se trouve en vous. Se peut-il, vous écrieriez-vous, que nous tardions tant à secourir nos frères, et vous voleriez à leur secours : le mondain, témoin de vos travaux et de vos succès, s'accuserait d'indifférence envers soi et envers les autres ; il commencerait à ouvrir les yeux, il se rendrait à une évidence de fait, il croirait d'abord lui-même à l'Evangile, et après avoir été converti, il travaillerait de concert avec vous à convertir ses frères. Voilà comment marche le règne glorieux du Sauveur.

« Et si ce n'était cette espérance, qu'est-ce donc qui nous soutiendrait ? Le cœur nous manquerait, nos genoux ploieraient, car nous ne sommes pas plus dévoués que d'autres par nature. Sensible à l'affection des siens, ami de son bien-être et de sa propre vie, le missionnaire n'abandonnerait jamais son pays, il ne consentirait à aucun prix à quitter sa famille, il ne s'enfoncerait pas de son propre gré dans la terre d'exil, s'il ne se sentait pas appelé du Seigneur, et s'il ne savait pas que le Seigneur sera avec lui; mais il poursuit un but, il aime; à ses yeux, la conversion d'une seule âme est un dédommagement plus que suffisant de toutes ses privations.

« D'ailleurs, nous ne serons pas complètement orphelins. Dieu nous reste quand tout nous manque. Au milieu des tribulations qui nous attendent, en pleine mer, sur terre, au fond des déserts de l'Afrique, il l'a promis, il sera avec nous. Voici, mon frère, il te dit comme à moi : « Ne » crains point, » il vous le dit aussi à vous, ô notre très-cher compagnon d'œuvre, « Ne crains point, je suis avec » toi, » oui, il sera avec nous, quelque part qu'il nous appelle à aller.

« Bien-aimés auditeurs, c'est là une espérance qui ne confond point ; aujourd'hui nous n'avons encore que des espérances, dans l'avenir je vois des réalités. Celui qui nous fait ces promesses est fidèle, il est puissant pour les accomplir.

« Ainsi appuyés sur le secours qui nous est promis, nous nous prosternons humblement devant le Seigneur et nous implorons sa grâce. »

M. Casalis a succédé à M. Arbousset et a prononcé le discours suivant :

« Dans ce moment solennel, mon âme est partagée entre les émotions les plus douces et les pensées les plus sérieuses. D'une part, tressaillant de joie et d'espérance, de l'autre, préoccupé de ma faiblesse et des devoirs difficiles qui vont m'être imposés, j'éprouve presque au même instant les premières jouissances et les premières peines du saint ministère. Mais un sentiment domine chez moi tous les autres, c'est celui de la *reconnaissance.* Je puis emprunter le langage de Marie et m'écrier avec elle : « Mon âme magnifie le Seigneur, car le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses. » O mon Dieu ! tu m'as comblé de bénédictions; ce n'était pas assez que de m'avoir donné une part aux mérites de ton Fils, tu as voulu me prendre à ton service, et par un prodige d'amour appeler un pauvre pécheur à devenir *ouvrier avec toi.* Tes compassions « surpassent toutes tes œuvres, » elles sont infinies comme ton essence; tu aimes à en déployer les trésors, et plus les objets de ta grâce s'en sont rendus indignes, plus tu parais glorifié par les bontés dont tu les combles. Que ton saint Nom soit béni; qu'à toi soient la gloire et l'honneur, et à nous la confusion de face !

« Oui, à nous la *confusion de face;* je me plais à répéter ces paroles, mes frères, car il est bon de remarquer qu'il n'y a rien dans tout ce que vous voyez ou entendez qui doive nous élever. Tout nous rappelle au contraire l'impuissance et la condamnation de notre nature déchue. Mais ne pensez pas que cette conviction profonde de sa misère puisse affaiblir le courage ou paralyser les efforts d'un serviteur de Christ. La vue de ses imperfections ou plutôt la conscience de son incapacité absolue lui a révélé le secret de sa force; il a compris que s'il ne *peut rien* par lui-même, dans l'exercice de la vocation sublime qu'il a reçue, il *peut tout* par Jésus. Ainsi se réalise pour lui cette parole d'un apôtre : « *Lorsque je suis faible, c'est alors que je* » *suis fort.* » Uni à son Sauveur par la foi, il ne lui manquera rien; sagesse, zèle, persévérance, il peut tout recevoir et voir ses travaux couronnés des plus heureux succès. Ainsi réjouissez-vous avec nous, mes frères, la lice nous sera bientôt ouverte, et nous osons, même avant d'y avoir fait un pas, préluder au chant de la victoire. « Ne craignez rien, » nous dit la Parole de Dieu; » *ce ne sera pas à vous de combattre dans cette bataille;* » *présentez-vous seulement, et vous verrez la délivrance* » *que l'Eternel va vous donner.* » Si nos armes ne sont point charnelles, elles sont cependant *puissantes pour renverser les forteresses et détruire toute hauteur qui s'élève contre la connaissance du Seigneur.* Nous prêcherons Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Touché du sacrifice de l'Agneau de Dieu qui s'est immolé pour les péchés du monde, le païen verra dans ce fait la meilleure preuve de sa culpabilité, comme aussi le seul moyen de rentrer en grâce avec son Père.

« Mes frères, nous vous avons invités à partager nos joies, parce que vous travaillez à la même œuvre que nous. Vous voyez aujourd'hui que les promesses du Seigneur sont immuables. Il n'y a pas long-temps qu'on osait à peine prédire quelques mois d'existence à la Société qui nous envoie, et cependant elle aura bientôt sept ouvriers au sud de l'Afrique; c'est peu, comme on vous l'a dit; oui, c'est peu, vu ce que nous aurions dû faire, mais c'est assez pour prouver que Dieu daigne bénir nos travaux. Prenez un nouveau courage, et ne regardez pas en arrière, après avoir mis la main à la charrue. Nés dans un siècle de révolutions morales et politiques, accoutumés à voir s'établir et disparaître presque au même moment, une foule d'institutions différentes, nos projets partagent ce caractère d'instabilité qui distingue l'époque. On n'ose plus concevoir des espérances pour l'avenir, et il en résulte que beaucoup de personnes n'épousent la cause des Sociétés religieuses qu'avec une certaine précaution, voisine de la défiance. Mais quoi! l'Evangile n'est-il pas éternel? Dieu n'a-t-il pas promis un succès durable à ceux qui le propagent, et ces bouleversemens *journaliers* qui faussent nos vues, ne sont-ils pas destinés à hâter l'*avénement* du règne de notre Sauveur? Ce fut au milieu des catastrophes qui amenèrent le démembrement de l'empire romain, au moment où l'Europe entière recevait de nouveaux maîtres, de nouvelles coutumes, de nouveaux langages, qu'il s'établit pour la première fois. La croix demeura triomphante sur les ruines des nations, et les barbares qui avaient subjugué les aigles du Capitole, se prosternèrent devant le signe du Crucifié. Laissons la crainte et l'hésitation à ceux qui n'ont pour soutien que leur propre sagesse. Appuyés sur le Tout-Puissant, nous pouvons poursuivre avec persévérance l'œuvre des Missions qui nous survivra. Est-il besoin de vous demander de ne jamais oublier les frères qui s'éloignent de vous pour cette cause sainte? Ah! ne pensez pas avoir acquitté votre dette, lorsque vous leur avez facilité les moyens d'entrer dans le champ du Seigneur ; vous leur devez encore des secours qu'ils préfèrent à tous les autres. Priez, oh ! priez pour eux. Priez, car ils sont exposés à toutes sortes de dangers ; priez, car leur foi peut s'affaiblir ; priez, car ils ne sauraient par eux-mêmes convertir une seule âme. Si l'assurance que votre souvenir nous sera toujours cher, pouvait vous engager à mieux remplir ce devoir fraternel, il nous est facile de vous donner à cet égard toutes les garanties possibles. A la vérité d'immenses espaces nous sépareront de vous, mais le cœur ne connaît pas les distances. Un lien indissoluble nous unit à tout jamais aux vrais disciples du Sauveur. Leurs joies seront nos joies, leurs peines seront nos peines. Puissions-nous apprendre que l'Evangile fait de rapides progrès dans notre chère patrie, et l'un de nos vœux les plus ardens sera comblé ! Je me sens pressé, en terminant, de vous communiquer un autre souhait, que vous formez sans doute avec moi : nous voici réunis en grand nombre, mais nous allons nous séparer ; Dieu veuille que ce ne soit pas pour toujours ! qu'il nous revête tous des mérites de son Fils, et qu'ainsi nous ayons la joie de nous retrouver au-delà du tombeau, dans l'éternité bienheureuse ! Amen. »

Quand les deux candidats ont eu fait cette profession simple et touchante de leurs sentimens et de leurs espérances, écoutée avec un attendrissement marqué de la part de l'assemblée, ils se sont recueillis pour entendre la lecture des articles de l'engagement que prennent, avant leur consécration, les candidats au saint ministère ; et après qu'ils ont eu juré de les remplir, ils se sont mis à genoux, et le ministre officiant leur ayant imposé les mains, a prononcé sur eux la bénédiction suivante :

« Bien-aimés en Jésus ! Le Seigneur qui vous a appelés par une céleste vocation, dès le ventre de votre mère, et selon son propos arrêté dès les siècles, veuille vous sanctifier parfaitement, vous orner de tous les dons de sa grâce, et vous préparer de plus en plus pour l'œuvre sainte que vous allez faire! Que votre commencement et votre fin soient en lui! Puisse-t-il ouvrir lui-même la voie devant vos pas, vous garder au milieu des mers et des déserts que vous allez traverser pour l'amour de son Nom, vous faire parvenir heureusement au but vers lequel tendent tous vos désirs, disposer le cœur des païens que vous allez instruire dans la foi, être votre bouche lorsque vous leur annoncerez Jésus, et vous donner d'en amener un grand nombre à la connaissance et à la jouissance de son salut! Dans vos momens d'isolement et d'abandon, je lui demande du fond de mon âme, qu'il soit votre grande consolation et qu'il vous tienne lieu des parens, des amis, des frères en Christ, que vous allez quitter; dans vos combats, qu'il soit votre force, votre bouclier et votre épée; dans vos nécessités et vos détresses, votre refuge et votre haute retraite; à votre lit de mort, votre triomphe et votre paix. Soit que nous nous revoyions, soit que nous ne nous revoyions pas sur cette terre d'exil, puissiez-vous combattre le bon combat, persévérer jusqu'à la fin, achever votre course et garder la foi, jusqu'au beau jour où ceux qui auront semé avec larmes, moissonneront avec chant de triomphe, dans les demeures de la paix!

« O Esprit Saint de notre Dieu, descends, repose sur eux, habite en eux, embrase-les de tes flammes, consacre-les et ils seront bien consacrés. Seigneur, dis Amen à nos vœux et ratifie cette bénédiction, afin qu'elle soit *ta* bénediction et non la *nôtre.* Amen! »

Le ministre s'est ensuite approché de M. Gosselin, artisan-missionnaire, placé à la droite de ses frères, et le prenant par la main, il s'est adressé à l'assemblée en ces termes :

« Quoique le frère ici présent ne parte point en qualité de ministre de la Parole de Dieu et ne doive par conséquent pas recevoir l'imposition des mains, cependant, comme il va concourir selon ses moyens et dans la sphère particulière que le Seigneur lui a assignée, à l'œuvre du salut et de la civilisation des indigènes du sud de l'Afrique, nous le reconnaissons ici ouvrier du Seigneur, et comme tel nous lui donnons la main d'association, nous le recommandons aux prières de l'Eglise et nous implorons sur lui la bénédiction de notre Dieu. »

Treize pasteurs ou ministres du saint Evangile ont ensuite donné l'imposition des mains, et quand la consécration a été terminée et la prière de consécration prononcée par M. F. Monod fils, les deux missionnaires se sont relevés et ont reçu avec l'accolade fraternelle, les vœux et les félicitations de tous les pasteurs et de tous leurs amis et frères présens.

Avant la bénédiction, l'assemblée a chanté le cantique qui commence par ces mots : *Agneau de Dieu, par tes langueurs*, etc.

Vers la fin du mois, les trois missionnaires et mademoiselle Colany s'embarqueront, s'il plaît à Dieu, à Londres. En les voyant sur le point de quitter le sol de la patrie, élevez vos mains en haut, chrétiens, disciples de Jésus, et demandez pour eux toutes les bénédictions que vous voudriez que l'Eglise demandât pour vous si vous étiez à leur place.

LISTE DES OBJETS NÉCESSAIRES

A LA FONDATION D'UNE STATION MISSIONNAIRE AU SUD DE L'AFRIQUE.

Nous avons cru devoir publier la liste complète des outils, instrumens, matériaux et fournitures dont MM. Arbousset et Casalis, accompagnés de M. Gosselin, seront pourvus à leur départ, dans l'espérance que le tableau suivant intéressera les amis de la Société, et servira en même temps à prouver au monde que nos chers missionnaires, qui vont annoncer le Sauveur aux indigènes du sud de l'Afrique, se proposent de ne rien négliger pour procurer le bonheur temporel et fonder la civilisation de ces pauvres idolâtres.

Outils de l'agriculteur.

Hoyau	4
Houe	6
Bèche	4
Trident	4
Pelle en fer	5
Faux	2
Faucille	4
Serpe	3
Serpette	3
Greffoir	1
Seccateur	1
Scie à main	2
Rateau en fer, à dents droites.	1

Outils du tireur de pierres.

Pic	1
Marteau à deux taillans	1

Outils du tailleur de pierres.

Marteau en pointe (pour la pierre douce)	1
Marteau à taillant (pour la pierre dure)	1
Masse en acier, gravelée	1
Ciseau en acier (vulgairement appelé ciseau froid).	2
Ciseau plat pour polir la pierre	1

Outils du maçon.

Truelle en acier (pour la chaux)	2
Truelle en cuivre (pour le plâtre)	1
Petit marteau à tête carrée et à taillant	1
Plomb de maçon	2

Outils du charpentier.

Cognée ou forte hache (pour couper les arbres)	3
Scie à scier les arbres en travers	2
Scie à fendre les arbres en long	2
Scie à tenon	3
Equerre en fer	2
Fermoir ou ciseau tranchant à deux biseaux.... paires	4
Niveau	1
Instrumens à aiguiser les scies.	

Outils du menuisier.

Varloppe	2
Rifflard	2
Bouvet	2
Guillaume	1
Rabot (proprement dit)	2
Valet	2
Conscience (en terme de tourneur)	1
Marteau à clous	2
Trusquin	1
Compas	3
Pied-de roi	3

Fournitures de scies		
Vrilles (de toute grosseur)		10
Tarière		10
Tarière de tourneur (vulgairement appelée villebrequin)		12

Outils du tonnelier.

Plane		4
Fer de colombe	paires	2
Ais		2
Jabloir		1
Tire-fond		2

Outils du cordonnier.

Marteau		1
Pinces à dents		1
Tenailles		2
Biseigle		2
Tranchet		3
Forme		5
Alène		40
Rappe		2
Emporte-pièce		1
Clous pour monter les souliers		200
Soies	quart de livre	1
Ciseau-fort	paires	2
Poinçon		1
Fil de chanvre	livres	6
Poix	livres	16

Objets divers qui n'ont pu trouver place dans les classifications précédentes.

Tenailles	paires	3
Limes	douzaines	6
Queue-de-rat	————	1
Marteau à rivoir		4
Perçoir		2
Mandrin		2
Fer de cheval		6
Robinet		8
Fusil de chasse		3
Fusil de munition (1)		3
Couloir de balles		3
Couloir de menu-plomb		2
Tire-bourre		6
Gibecière, poudrière et plombière (de chaque espèce)		3
Tourne-vis		3
Cloutières (de toute espèce)		
Soufre	livres	12
Sabre		3
Romaine		2
Balance		2
Outil, vulgairement appelé filière (pour faire des vis)		1
Clous (de toute espèce)		
Boutons (de toute espèce)		
Pierres à fusil, briquet et amadou		
Coutelas (2)		3
Bouilloire en cuivre		4
Rasade, verroterie, petits couteaux pour échange, crayons, plumes, règle et carrelet, boîte de couleurs, soufflet de cuisine et pincette (de chaque espèce)		2
Cordes et ficelles		
Boucles de plusieurs espèces.		
Serrures avec leurs clefs		6
Pinceau		3
Cribles en fil de fer et tamis		
Toile cirée	rouleau	1
Poulie en bois		1
Poële en fer battu		2
Seaux et baquets		
Fer à repasser		2
Eponges		
Sac de toile (très-fort)		3
Ingrédiens pour encre et cirage		

Objets qu'on ne peut acheter qu'au Cap, à cause de leur poids.

Soc de charrue	2
Coutre	2
Enclume	1
Soufflet de forge	1
Etau	2
Meule à aiguiser	3
Marteau de forge	3
Cric	1
Marmite de fonte	2
Casserolle de fonte	2

---

(1) Voir *Levaillant*, premier voyage, volume II, page 371, et comparer *Thompsom*, vol. II, pag. 130, pour se convaincre de la nécessité de ces armes pour défendre ses bestiaux et sa vie, et pour se procurer sa nourriture.

(2) Comme arme défensive et instrument culinaire.

Un Morceau de plomb et d'étain (pour couler des balles) (1)	
Gril	2
Savon livres	12
Tabac à priser et à fumer (pour faire des présens). liv.	30
Mortier avec pilon	2
Charnière	6
Soupape	6
Cuir	1
Brouette	
Paniers et corbeilles	

Instrumens pour faire des observations.

Sextant pour déterminer, d'après les astres, le point fixe où l'on se trouve	1
Baromètre et thermomètre de Gaylussac, pour mesurer les hauteurs	1
Graphomètre pour mesurer les terrains (donné par M. Bartholdi Walther)	1
Boussole (dont une donnée par M. Waddington)	4
Cordeau d'arpenteur avec sa boîte	1
Boîte d'instrumens de mathématique (donnée par M. de Valcourt)	1

Médecine.

Une caisse de médecine, remplie des médicamens les plus nécessaires	
Quelques instrumens de chirurgie	

Réponse de la Société de géographie de Paris à une lettre du Comité.

La Société de géographie de Paris publie, depuis quelques mois, dans son Bulletin mensuel, des extraits assez étendus des journaux de nos missionnaires chez les Béchuanas, dans lesquels il paraît que son Comité (2) a trouvé des renseignemens intéressans sur ce pays, inexploré jusqu'à ce jour dans sa presque totalité. Dans l'espoir que, tout en travaillant à la conversion des Baharutzis, les missionnaires de la Société des missions évangéliques de Paris pourraient se rendre utiles à la science et concourir, sans négliger les devoirs de leur sainte vocation, à accroître nos connaissances sur des contrées qui sont demeurées jusqu'à ce jour presque inaccessibles aux investigations des Européens, le Comité s'est adressé, au mois d'août dernier, au président de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris, pour lui demander quelques directions propres à orienter les missionnaires, dans les recherches géographiques et éthnologiques qu'ils pourraient faire dans le cours de leurs voyages et de leurs excursions. Voici la réponse à cette lettre telle qu'elle a paru dans le Bulletin de la Société de géographie, du mois d'août dernier.

---

(1) Les balles en plomb ne suffisent pas pour tuer les lions et les éléphans ; elles s'applatissent contre leurs os : le plomb et l'étain fondus ensemble, forment d'excellentes balles.

(2) Le président de la Société de géographie est M. le vice-amiral comte de Rigny, ministre de la marine et des colonies ; le président de la Commission centrale est M. Jomard, membre de l'Institut.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

La Société des missions évangéliques de Paris a fait remettre à la Société de géographie une collection de cahiers du journal qu'elle publie mensuellement; notre Bulletin a déjà emprunté à cet intéressant recueil la relation du voyage du frère Rolland au pays des Baharutzi, dans l'Afrique méridionale.

Le président de la Société évangélique, en nous envoyant de nouveaux cahiers, a demandé à la Société de géographie des instructions propres à diriger, dans l'intérêt de la science, les observations des missionnaires au milieu des contrées où les conduit la ferveur de leur zèle.

Il sera, en effet, éminemment utile pour l'avancement de nos connaissances géographiques sur ces régions presque inconnues que ces voyageurs intrépides, tout en accomplissant leur apostolat, réunissent dans un ordre méthodique et continu, les lumières que leur fournissent leurs propres excursions et les récits des indigènes sur la position relative des lieux, sur leurs distances mutuelles, sur les noms, la situation, la puissance, l'éthnologie des états voisins, en étendant aussi loin que possible la limite des informations à recueillir à cet égard de la bouche des indigènes.

Une instruction générale, rédigée de manière à offrir aux missionnaires évangéliques, dans le sud de l'Afrique, un guide constant, une sorte de manuel où se trouveraient méthodiquement classées les questions de divers ordres auxquelles leur position les met à portée de répondre, serait un travail d'un grand intérêt.

Si nos souvenirs sont exacts, un travail de cette nature a été préparé, il y a plusieurs années, sur un patron généralement applicable à tous les voyages à l'étranger, par notre collègue et ami M. Guillaume Barbié du Bocage, conservateur du dépôt géographique des affaires étrangères. Nous pensons qu'aucun document meilleur en ce genre ne pourrait être recommandé au zèle obligeant de la Société des missions évangéliques de Paris.

Quant à présent, et dans l'espoir que le travail que nous venons de citer recevra dans notre Bulletin une publicité que réclame l'intérêt de la science, nous nous bornerons à réunir ici en deux préceptes généraux, tous les conseils à adresser aux missionnaires évangéliques de l'Afrique australe pour rendre profitables à la géographie les excursions et les résidences qui résultent de leurs travaux apostoliques.

1° Relever, dans chaque voyage, les distances consécutives des diverses stations, soit en heures de marche, soit en toute autre mesure connue ou appréciable, avec la direction de chaque marche d'après la boussole, ou même d'après le soleil et les étoiles, à défaut de boussole, et marquer exactement le nom indigène de chaque station. Ces conditions se trouvent remplies dans le Journal du frère Rolland, chez les Baharutzi.

2° Interroger les indigènes, dans chaque résidence, sur les pays qui se trouvent au nord, à l'est, à l'ouest, au sud ou dans les directions intermédiaires; sur la distance de ces pays à l'égard d'un point connu, sur leur étendue, sur leur puissance, sur leurs relations politiques ou commerciales, sur les autres pays ou peuples qui sont au-delà, et ainsi de suite jusqu'aux contrées les plus éloignées dont les indigènes aient connaissance.

C'est dans cette nature d'investigations que Bowdich et Lyon ont su trouver des notions géographiques d'un grand intérêt.

A.....

Paris, 6 août 1832.

Depuis lors, le directeur de la maison des missions a reçu de M. le président de la commission centrale, une lettre pleine d'obligeance et renfermant, sur l'intérieur du sud de l'Afrique, une série de questions dressée avec un soin particulier, et que nous ferons connaître plus tard à nos lecteurs. Nous attendrons pour cela que les missionnaires aient répondu aux diverses demandes qui leur sont faites, ce qui ne pourra avoir lieu qu'autant que leur vocation les appellera, dans le cours de leur carrière missionnaire, à pénétrer dans les états qui sont particulièrement signalés à leur attention par la Société de géographie. Quant à déterminer le cours des rivières, la direction des chaînes de montagnes et la hauteur des plateaux qui se trouvent dans le pays où ils vont s'établir, c'est ce que, nous l'espérons, ils seront en état de faire; mais nous ne croyons pas probable qu'ils s'avancent jamais jusque chez les Moulouas, les Bombas, et dans le Motapa.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Extraits du journal du missionnaire Bisseux.

Ce cher frère nous écrit de Wagenmaker-Vallée, sous la date du 10 mai. A cette époque, sa santé, ébranlée par deux ou trois mois de douleurs rhumatismales dans la poitrine et dans le côté, commençait à se rétablir, et il espérait pouvoir bientôt reprendre ses travaux qu'il avait été obligé de suspendre depuis le mois de février jusqu'au moment où il nous écrivait. C'est à peine si, pendant ces deux mois, il a eu la force de rédiger son journal; il ne nous en envoie que quelques fragmens antérieurs à l'époque de sa maladie et comprenant la moitié de janvier et le mois de février presque tout entier. « Priez Dieu, nous dit-il, de fortifier ma santé, si ma vie peut contribuer à l'extension de son Eglise sur la terre. » Nos frères des départemens répondront sans doute à cet appel. M. Bisseux a d'autant plus besoin d'être soutenu et fortifié dans son ministère, qu'il a beaucoup à faire, étant placé dans une sphère où les travaux, tant parmi les esclaves que parmi les colons, ne lui manquent pas. Il nous marque à cet égard, « que l'empressement et la persévérance que les premiers mettent à profiter des moyens de grâce et de salut qui leur sont offerts, et le changement qui s'est opéré dans plusieurs d'entre eux, lui donnent de plus en plus la conviction que Dieu bénira sa Parole au milieu d'eux, pour la conversion de plusieurs autres âmes, » et il ajoute: « Le nombre des esclaves que je puis regarder comme suffisamment préparés à recevoir le baptême s'augmente de jour en jour. »

Joignons maintenant à ces données générales sur l'ensemble de ses travaux, quelques particularités tirées de son journal et propres à nous faire connaître avec plus de détails son ministère et en général sa position et ses relations dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Mais n'oublions pas en lisant ces courts fragmens, qu'ils ont été écrits par un ministre du Seigneur souffrant, et que le triste état de sa santé empêchait déjà à cette époque de déployer dans l'exercice de ses diverses fonctions, toute l'ardeur et toute l'énergie qu'il aurait désiré y mettre (1).

10 janvier. « Deux esclaves sont venus me trouver ce soir pour s'entretenir avec moi. L'un demeure près de chez moi, l'autre à une distance considérable d'ici. Ce dernier n'a jamais l'occasion d'entendre l'Evangile dans le village qu'il habite, ce qui paraît lui faire beaucoup de peine. Il voudrait bien pouvoir se rapprocher de Wagenmaker-Vallée, et il vient aussi souvent qu'il le peut, assister aux instructions que je donne aux esclaves. Je ne croïs pas que son esprit soit assez développé pour comprendre un discours de longue haleine; c'est pourquoi je lui ai annoncé avec autant de simplicité qu'il m'a été possible, la voie du salut et la nécessité de la conversion. Il paraissait être dans un grand étonnement; ces choses étaient presque toutes nouvelles pour lui; il tressaillait de joie et levait de temps en temps les mains au ciel, comme pour rendre grâce à Dieu de l'occasion

---

(1) A la fin de 1831 et pendant le séjour de M. Pellissier à Wagenmaker-Vallée, M. Bisseux se plaignait déjà d'un point de côté et de douleurs dans la poitrine, comme le premier nous le marquait dans une lettre écrite à cette époque.

(Rédacteurs.)

favorable qu'il lui avait fournie d'entendre la bonne nouvelle du salut.»

Du 12. « Aujourd'hui s'est réunie en assemblée générale la Société des Missions du Paarl (la Perle) (1), auxiliaire de la Société des Missions de Londres. La réunion a eu lieu dans l'église qui avait été accordée dans ce but par le Consistoire. Le pasteur du Paarl qui a présidé l'assemblée, a ouvert la séance par un discours dans lequel il s'est attaché à montrer que l'œuvre des missions est une œuvre divine à laquelle nous devons nous estimer heureux de travailler et que nous ne saurions négliger sans nous rendre coupables. Après lui, M. Faure, l'un des pasteurs de l'Eglise hollandaise du Cap, est monté en chaire et a parlé avec beaucoup de chaleur sur le v. 17 du Ps. 72 : « *Sa renommée durera à toujours, sa renommée ira de père en fils, tant que le soleil durera ; ils seront bénis en lui, et tous les païens le publieront bienheureux.* » A la fin de son discours, l'orateur a remarqué, à l'occasion de ces paroles : « *Sa renommée ira de père en fils,* » que cette déclaration s'était accomplie d'une manière frappante dans les descendans des réfugiés français. Persécutés pour leur foi et bannis de leur patrie, ils ont souffert avec joie l'enlèvement de leurs biens et toutes sortes de maux ; mais personne n'a pu leur ravir ni même ébranler leur foi ; la religion de Christ se retrouve dans toute sa pureté chez les enfans, comme elle avait existé chez les ancêtres. Une des vues de Dieu, a dit encore M. Faure, en permettant que les réfugiés français vinssent s'établir au sud de l'Afrique, a été de répandre, par leur moyen, la connaissance de son nom parmi les païens qui les environnent (1); il a terminé en exhortant les assistans à faire luire leur lumière au milieu de cette génération qui ne connaît pas Dieu, mais sur qui, selon les promesses de l'Ecriture, le soleil de justice doit aussi envoyer ses rayons. En entendant le rapport, j'ai été bien étonné d'apprendre que les esclaves du village du Paarl avaient fait entre eux une somme de 45 dollars (environ 200 francs) qu'ils avaient offerte, à titre de subvention, à la Société des Missions. Pour fournir une pareille contribution, le plus grand nombre d'entre eux n'auront pas seulement mis de leur nécessaire, mais tout ce qu'ils possèdent de biens temporels (2). »

---

(1) C'est dans cet endroit, situé à quinze lieues environ de la ville du Cap, et où demeurent un assez grand nombre de descendans des réfugiés français, que nos frères Lemue, Bisseux et Rolland ont fait un court séjour à leur arrivée au Cap de Bonne-Espérance. *Voy.* 5e année page 105 et suiv.

(*Rédacteurs.*)

Le 20 janvier, M. Bisseux était de retour à sa station, du Paarl où, comme nous venons de le voir, il avait assisté à la séance générale de la Société des Missions.

---

(1) On a pu voir par la lettre des colons de Wagenmaker-Vallée, que nous avons publiée à la page 39, quelle importance les descendans des réfugiés français attachent à l'instruction *chrétienne* de leurs esclaves. Il en est de même au Paarl et dans les autres endroits de la colonie où se trouvent des descendans de nos ancêtres. On ne peut pas en dire autant, à beaucoup près, des autres colons du Cap de Bonne-Espérance, qui s'opposent, en général, à l'œuvre des Missions, plutôt qu'ils ne la favorisent.

(*Rédacteurs.*)

(2) Dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance, les esclaves n'ont par jour qu'une heure et demie ou deux heures au plus dont ils peuvent disposer pour eux-mêmes, après avoir achevé le travail de leurs maîtres. Ces courts momens, ils les emploient d'ordinaire à cultiver un petit coin de terre, dont ils vendent le produit. C'est sans doute avec ce petit avoir, qui est toute leur richesse, et qu'ils ont gagné à la sueur de leur front, qu'ils contribuent à l'œuvre de l'Evangile au milieu d'eux. Que d'humiliantes réflexions ce simple fait ne doit-il pas nous suggérer à tous! mais aussi quels encouragemens ne devons-nous pas y puiser!

(*Rédacteurs.*)

Ce jour-là il écrivait dans son journal : « J'ai parlé, après l'école, à une esclave, en qui j'avais remarqué un grand désir d'apprendre à lire. A peine eus-je entamé la conversation qu'elle se mit à pleurer. Lui ayant demandé la cause de ses larmes, elle me répondit que ses péchés étaient la cause de sa tristesse. Cela m'a conduit à lui faire quelques questions relatives à l'état de son âme, et j'ai remarqué avec satisfaction qu'elle a une véritable connaissance de sa misère. Puissent ces émotions n'être point passagères, comme c'est, hélas ! le cas chez un trop grand nombre de personnes ! Il n'y a pas long-temps que cette femme est dans ces dispositions ; elle s'étonne qu'elle ait pu vivre si long-temps sans sentir qu'elle est pécheresse. Je l'ai exhortée à aller à Christ avec tous ses péchés, l'assurant par plusieurs passages de l'Écriture, que ce bon Sauveur ne rejette aucun de ceux qui viennent à lui avec un cœur humilié et contrit. »

Le 11 février, M. Bisseux partit de Wagenmaker-Vallée, accompagné de M. Terlinden, l'un des missionnaires de la Société du Rhin, qui a fait la traversée de Londres au Cap avec notre frère Pellissier. M. Terlinden devait être installé à Worcester comme évangéliste des esclaves hottentots, et nos frères allemands avaient invité notre frère Bisseux à assister et à concourir à cette touchante cérémonie. En passant par Tulbagh, situé à 90 milles de la ville du Cap, M. Bisseux eut la joie de faire visite à M. Vos, contemporain de MM. Kicherer, Edmond et Edouard et le patriarche des missionnaires de la Colonie. Ce vénérable serviteur de notre Maître, qui a acquis une longue expérience des voies du Seigneur, fit part à notre jeune frère de beaucoup de conseils relatifs à son ministère et lui raconta même une partie de sa carrière évangélique. « Cette conversation d'un ministre de Christ vieilli au service de son Maître et, malgré son âge, brûlant encore d'amour pour Jésus, n'a pas peu contribué, dit M. Bisseux dans son journal, à m'affermir et à m'encourager dans la vocation que Dieu m'a adressée. »

Notre frère prêcha à Tulbagh; en descendant de chaire, il ne fut pas peu surpris et réjoui de se voir abordé par plusieurs descendans des réfugiés français qui se pressèrent autour de lui, et qui depuis long-temps désiraient trouver l'occasion de faire connaissance avec lui. Les noms de du Plessis, Marais, Rétif, Téron sont très-communs à Tulbagh.

Le soir du 13, M. Bisseux, accompagné de M. Terlinden et de M. Zahn, compagnon d'œuvre de M. Vos, partit de Tulbagh où ils étaient restés deux jours, pour Worcester où devait avoir lieu l'installation de M. Terlinden. En arrivant à Breede-rivier, nos trois missionnaires descendirent chez M. Conradie où ils devaient loger, et où ils trouvèrent une réunion de colons venus des fermes voisines et plusieurs esclaves qui les attendaient, et qui les prièrent de ne pas passer outre sans leur avoir annoncé la Parole de Dieu. M. Bisseux fut chargé de présider l'assemblée. « Je les entretins, nous dit-il, sur la première partie de l'histoire de la femme Samaritaine. Les paroles de vie de notre divin Maître firent du bien à ma propre âme, un peu desséchée par la fatigue du voyage. Le missionnaire qui voyage dans ces contrées, doit s'attendre à prêcher dans chaque maison où il s'arrête tant soit peu. Les fermes sont si éloignées les unes des autres, le nombre des pasteurs est si petit, que l'on profite de toutes les occasoins d'entendre la Parole de Dieu. Aussi dès qu'un ministre de l'Évangile arrive quelque part, il est presque toujours sûr de trouver, sans même qu'il en ait été averti, une salle remplie d'auditeurs avides de l'écouter. A Breede-rivier, il y a quelques esclaves convertis. »

Le 14, les missionnaires arrivèrent à Worcester.

« Le 15, jour de l'installation de M. Terlinden, la cloche appela les habitans de la ville à l'église. Le pasteur de l'endroit ouvrit le service par la prière, puis il fit chanter un cantique et adressa à l'assemblée un petit discours approprié à la circonstance. M. Zahn monta ensuite en chaire et présenta à l'assemblée le frère Terlinden, en qualité de pasteur des Hottentots et des esclaves de Worcester. En développant le texte Tite II, v. 7, 8, 9, 10, il s'attacha à faire ressortir les devoirs du ministre de l'Evangile. Après lui M. Terlinden fit son sermon d'entrée, et parla sur les derniers versets du chapitre VII de la 2^{me} épître aux Corinthiens. Les colons étaient émus jusqu'aux larmes, en entendant le missionnaire qu'ils appelaient depuis long-temps de tous leurs vœux, et les esclaves paraissaient étonnés que ce serviteur de Dieu montrât tant d'amour pour eux, qu'il ne connaissait pas et qu'il voyait pour la première fois. Les âmes pieuses surtout, qui, dans la cérémonie de ce jour, reconnaissaient avec actions de grâce envers Dieu, la réponse à leurs prières, étaient inondées de joie et de reconnaissance, en pensant que la population païenne de Worcester n'allait plus être délaissée comme un troupeau de brebis sans pasteur. O veuille le grand Pasteur des brebis, Jésus-Christ notre Seigneur, les faire maintenant entrer dans sa bergerie! »

Deux jours après, M. Bisseux se mit en route pour retourner à Wagenmaker-Vallée.

« A moitié chemin je m'arrêtai, nous dit-il, dans la hutte d'un Hottentot, pour prendre quelques rafraîchissemens et faire manger mon cheval. Après m'être un peu reposé, j'entrai en conversation religieuse avec cet homme et une vieille femme qui demeure avec lui. Celle-ci était accroupie près du feu et se régalait en fumant une pipe de tabac. Mais dès qu'elle entendit que je parlais de religion, elle se leva aussitôt et s'approcha de moi pour m'écouter. Voici à peu près la conversation que j'eus avec le Hottentot. « Savez-vous qui vous a créé ? » — « Non. » — « N'avez-vous jamais entendu dire qu'il y a un Dieu, qui a fait toutes choses ? » — « Oui, j'ai ouï parler de ces choses-là, lorsque j'étais encore enfant ; ce que vous dites est vrai, Dieu a fait ces hautes montagnes et tous les buissons qui sont dans les champs. » — « Où est Dieu ? » — « Je crois qu'il est partout et qu'il voit tout ; le soir même, quand je suis seul dans le kloof (la vallée) environné de ces hautes montagnes, et qu'aucune créature ne me voit, Dieu me voit. » — « Priez-vous Dieu ? » — « Oui, je l'ai déjà prié une fois ? » — « Comment, prié une fois, et vous êtes déjà si avancé en âge ! » — « Je me trouvais un jour dans un grand danger : un lion s'était approché de moi, et je croyais qu'il allait me dévorer ; alors j'ai crié à Dieu et je lui ai dit : Dieu, délivre-moi, Dieu, délivre-moi ; et Dieu m'a secouru, car à l'instant le lion s'est éloigné. » — « Vous voyez que Dieu est bon et tout-puissant, puisqu'il vous a délivré ; pourquoi donc ne le priez-vous pas plus souvent ? » — « Depuis ce temps je n'ai plus eu besoin de lui, car il ne m'est arrivé aucun accident. » — « Ne savez-vous donc pas que vous êtes pécheur et que vous devez recourir à Dieu, pour qu'il vous pardonne vos péchés. » — « Je n'ai jamais fait de mal. » — « Vous faites sans cesse le mal, au contraire. » — Ici mon Hottentot se mit à rire aux éclats, de ce qu'étant un étranger qui le voyais pour la première fois, je lui disais avec assurance que son cœur était méchant et qu'il avait besoin d'être changé. Je lui parlai ensuite de Jésus, de sa venue dans le monde, de sa mort pour les pécheurs, etc.; toutes ces vérités lui étaient nouvelles. »

Ici se termine le journal des travaux évangéliques de notre frère Bisseux; depuis lors sa maladie est toujours allée en augmentant, ses forces ont diminué; il a eu des journées de tristesse et de grand accablement; cependant au milieu de ses maux, l'espérance ne l'a point abandonné. « Rien ne m'arrive, écrivait-il dans cet état, sans la volonté de mon Père, qui a des vues charitables dans cette affliction par laquelle il me visite. Puissé-je posséder mon âme par la patience et être toujours content de l'état dans lequel il lui semble bon de me placer !»

Ce cher frère a droit à notre affection et compte sur nos prières. Un vaste champ est ouvert devant lui, de nombreux et importans travaux sollicitent tous les jours son activité et le déploiement de la vie que le Seigneur a mise dans son âme; mais pour répondre et satisfaire aux devoirs de sa vocation, il faut des forces physiques et des forces morales. Demandons-les pour lui au Seigneur; soutenons-le par nos intercessions, *afin que plusieurs personnes ayant contribué à lui faire obtenir cette faveur, plusieurs aussi en rendent grâce pour lui* (2 Cor. I, 11).

MISSIONS ÉVANGELIQUES.

OCÉANIE.

Exposé succinct et appréciation de l'état des Missions chrétiennes dans les îles de la mer du Sud.

On se tromperait beaucoup si l'on pensait que l'œuvre des missions, dans ses détails, comme dans son ensemble, peut avancer sans rencontrer des obstacles et sans être exposée à des épreuves de toute sorte. Elle s'opère au milieu d'un monde de pécheurs où elle a à lutter contre une foule de contrariétés, et elle participe plus ou moins à la faiblesse et aux imperfections des instrumens humains que Dieu daigne employer pour l'accomplir. Les missionnaires qui sont les principaux agens visibles aux mains desquels cette œuvre est confiée, sont des hommes sujets à beaucoup d'infirmités, et le bon trésor dont ils sont chargés, ils le portent dans des vases d'argile; les païens qu'ils vont instruire sont des êtres éloignés de la vérité, ennemis de Dieu par leurs pensées et par leurs œuvres; et le prince des ténèbres est toujours prêt à harceler et à entraver une entreprise dont le résultat final ne tend à rien moins qu'à ruiner sa puissance et à lui ravir l'empire qu'il a usurpé sur les âmes. De là immanquablement beaucoup de contrariétés et de difficultés, beaucoup d'épreuves et de revers, beaucoup de sujets d'humiliation, beaucoup d'occasions pour les chrétiens d'exercer leur foi, leur patience et de redoubler d'ardeur dans leurs prières. Ainsi, quand on nous parlerait d'une mission quelconque où tout a réussi au gré de ceux qui l'ont entreprise, où tous les efforts ont été couronnés de succès, où toutes les prédications ont été bénies, où toutes les âmes converties ont marché sans broncher jamais, où tous les travaux extérieurs d'établissement ont prospéré, et contre laquelle le monde païen et Satan, spectateurs indifférens d'un pareil changement, n'ont mis en œuvre aucune ruse, n'ont tramé aucune machination, il nous faudrait soupçonner d'inexactitude de tels récits, car ils seraient contredits d'avance par l'expérience et par la Bible, qui nous disent de concert, que le royaume de Dieu sur la terre ne marche qu'à travers les croix et ne prospère qu'au sein des tribulations.

C'est pour avoir perdu de vue cet axiome biblique, que l'on a envisagé, sous un jour qui n'était peut-être pas exactement vrai, la mission de la mer du Sud. Aussi, quand les épreuves sont venues, l'on a été comme désenchanté, l'on s'est vu obligé de rabattre beaucoup des espérances que l'on avait conçues, et plusieurs ont été découragés et scandalisés. Les directeurs de la Société des Missions de Londres ont senti le besoin de présenter, dans l'une de leurs dernières publications, un aperçu sommaire de l'état de la mission dans ces îles, qui attirent à si juste titre, depuis plusieurs années, l'attention du monde chrétien. Une juste appréciation du résultat des travaux des missionnaires, dans ces contrées, était d'autant plus nécessaire, que cette œuvre a été dernièrement l'objet d'attaques vives et répétées, qu'il importait de réfuter par des faits. Nous allons suivre les directeurs dans leur rapport, dont chaque ligne est marquée au coin de la franchise et de la bonne foi, comme il sera facile de s'en apercevoir par le compte que nous allons en rendre.

Ils commencent par convenir que la position géographique et le sol des îles, à l'est de l'Océanie (1), ne prêtent pas, à beaucoup près, autant au développement de l'industrie et aux progrès de la civilisation, que le climat de la Nouvelle-Zélande et des îles Sandwick. Le sol de la Nouvelle-Zélande est très-propre à la culture des légumes, des végétaux et en particulier des pommes de terre; on y trouve en abondance du bois de charpente et de construction; le lin y croît à merveille; et, au moyen de ces objets de première nécessité, les indigènes de ce pays parviennent non seulement à pourvoir à leur subsistance, mais encore à faire des échanges avantageux avec les étrangers qui abordent dans leurs parages. Il en est de même aux îles Sandwick; leurs habitans voient croître en grande abondance et sans aucune culture sur leurs montagnes, le bois de sandale dont ils retirent un profit considérable; tandis que les pauvres Tahitiens, réduits aux productions rares d'une nature peu fertile par elle-même, trouvent à peine, dans la récolte de leurs champs, de quoi suffire aux nouveaux besoins de la vie civilisée, à laquelle le christianisme qu'ils ont embrassé, les a accoutumés.

Un autre obstacle contre lequel on a eu à lutter, est l'extrême indolence des insulaires, résultant en partie de la chaleur du climat, et en partie des anciennes habitudes qu'ils ont contractées dans leur ancien état de paganisme. Amener des hommes qui sont nés, qui ont été élevés et qui ont vieilli dans la barbarie, à se procurer, par le travail, de quoi pourvoir régulièrement à leurs besoins et à ceux de leurs familles, les déterminer à échanger des mœurs grossières et cruelles contre des mœurs douces et des dispositions bienveillantes, les engager à substituer l'intégrité et la bonne foi à la fraude et à l'iniquité, et à remplacer la paresse et l'amour du changement, par l'industrie, l'ordre, l'application et le travail : telle était une partie de la tâche des missionnaires; ils avouent qu'ils n'ont pas réussi complètement, mais ils croient pouvoir affirmer que, sous plus d'un rapport, ils ont obtenu des résultats encourageans.

---

(1) Les îles Georges, les îles de la Société, les îles Harvey, les îles Ravavai, les îles Paumotus, et quelques autres. (*Rédacteurs.*)

Ainsi, ils sont persuadés que les Tahitiens travaillent deux fois, et dans plusieurs cas quatre fois plus maintenant que lorsqu'ils étaient païens. Leurs terres sont cultivées plus généralement et avec plus de soin. Sans parler de plusieurs végétaux dont la culture a été introduite chez eux, ils ont aujourd'hui du coton, du café, de l'indigo et du blé indien. Quant au coton, quelques indigènes savent le filer, et d'autres le tisser et en faire des habits. Dans quelques stations, on fabrique du savon et du sel, on prépare le tabac, on rafine le sucre. Il est vrai que le produit de ces diverses manufactures est encore peu considérable, mais il y a lieu d'espérer qu'à mesure que la population s'accroîtra et que les habitudes d'ordre et d'industrie se fortifieront, on arrivera à des résultats beaucoup plus importans.

Sans parler des métiers de faiseur de cordes, de tourneur, de charpentier, de forgeron, dans lesquels plusieurs indigènes ont fait assez de progrès, pour pouvoir être employés à gage, au mois ou à la semaine, par des commerçans européens, ils ont appris à préparer la terre d'argile et à se construire des habitations propres et commodes. Mais la branche d'industrie dans laquelle ils se sont particulièrement distingués, est celle de la construction des vaisseaux. Aujourd'hui, au lieu des canots informes qu'ils avaient autrefois, ils possèdent de petits bâtimens très-bien appareillés et qui excitent la surprise et l'admiration des étrangers qui les voient. On comprend, sans qu'il soit besoin de le dire, combien leur position géographique leur rend utile et précieux cet art de la navigation, qu'ils doivent uniquement aux missionnaires, qui le leur ont enseigné.

Dans le but d'accroître les ressources d'une population qui naissait à la vie civilisée, les missionnaires ont introduit diverses espèces de bestiaux, dans les îles où ils se sont établis, surtout des chèvres et des vaches. Presque tous les chefs, et quelques hommes du peuple possèdent aujourd'hui un petit troupeau, et pour prouver combien cette branche d'industrie a réussi, il suffira de dire que les bâtimens étrangers qui relâchent dans les ports de la mer du Sud, pour se ravitailler, peuvent maintenant acheter pour leurs équipages de la viande fraîche, à trois ou quatre sous la livre. On voit aussi quelques chevaux dans les îles, mais il n'y a guère que les chefs qui en aient.

L'éducation de ce peuple a présenté les mêmes difficultés que celles qu'il a fallu vaincre pour poser les bases de sa civilisation. Il a fallu beaucoup de patience, des efforts inouïs et une persévérance à toute épreuve pour ne pas se laisser rebuter par son indolence et par sa répugnance pour tout travail suivi, pour toute application soutenue. Mais ici encore la bénédiction divine a couronné l'œuvre de la charité des missionnaires. Si l'on en excepte les petits enfans et les adultes qui, à l'époque de l'introduction du christianisme dans les îles Georges et de la Société, étaient trop avancés en âge, pour pouvoir profiter du bénéfice de l'instruction donnée dans les écoles, la majorité de leurs habitans est capable de lire tous les livres écrits et imprimés dans leur langue ; et il faut se souvenir que ce n'est qu'à force de travaux que les missionnaires sont parvenus à apprendre, à former et à orthographier une langue qu'ils n'ont pu connaître que par leurs conversations avec les indigènes. Aujourd'hui les Tahitiens possèdent le Nouveau-Testament tout entier, traduit dans leur langue, ainsi que plusieurs livres de l'Ancien-Testament et quelques ouvrages religieux.

L'importance de la presse devient, d'année en année, plus grande et ses résultats plus réjouissans. Les ouvriers imprimeurs et compositeurs sont tous sans exception des indigènes que les missionnaires ont formés à l'art de l'imprimerie, et qui travaillent sous leur direction, dans les stations où se trouvent des presses. Il n'est plus nécessaire de faire venir d'Europe les ouvrages nécessaires à l'instruction ou à l'éducation des habitans de la mer du Sud; leurs propres presses, de plus en plus actives, leur fournissent en suffisance tout ce dont ils ont besoin sous ce rapport; c'est au point que M. Barff, l'un des missionnaires, désirant, en 1831, visiter les diverses stations qui sont en connexion avec celle d'Otaïhiti, et pourvoir aux besoins de leurs écoles et de leurs églises, jugea à propos, avant son départ, de s'approvisionner d'une quantité de livres suffisante pour répondre aux demandes qui lui seraient faites, dans le cours de son voyage; et en peu de temps, il obtint deux tirages, l'un à 8,000 exemplaires d'un cours élémentaire d'arithmétique, dans le dialecte de Rarotonga, et l'autre à 13,000 exemplaires d'un petit livre destiné aux écoles des îles sous le vent.

Les écoles sont fréquentées assez assidûment par les enfans et les adultes. Cependant, dans certaines saisons de l'année, elles ne sont pas aussi régulièrement suivies que dans d'autres, et cela provient en partie de ce que parens et enfans sont obligés de travailler aux champs et de soigner leurs plantations; leur indolence naturelle et la chaleur du climat expliquent d'ailleurs suffisamment les autres négligences dont ils se rendent coupables relativement aux moyens d'instruction qui leur sont offerts.

Nous voici maintenant arrivés à la partie la plus importante du rapport, celle qui traite de l'état religieux et moral des insulaires. Lorsque l'Evangile fut reçu pour la première fois parmi eux, on les vit manifester un zèle extraordinaire pour la vérité. Tous voulaient apprendre à lire, tous brûlaient du désir de posséder un exemplaire du Livre de vie; les péchés grossiers, tels que l'ivrognerie, le libertinage, le vol, cessèrent ou ne furent plus commis qu'en secret; le culte domestique fut établi presque partout, et l'usage des dévotions particulières devint général. Le dimanche, il y avait cessation de tout travail; le service public était assidûment fréquenté, et après le culte de l'Eglise, les indigènes se retiraient encore dans leurs maisons pour lire la Bible et prier en famille; en un mot, l'état social de ces sauvages civilisés par l'Evangile était tel qu'il aurait pu faire envie et être proposé pour modèle à nos vieilles sociétés européennes. Mais, les missionnaires en conviennent, il y eut dans ce réveil général plus d'apparence que de réalité. Plusieurs n'avaient embrassé le christianisme que par imitation ou par entraînement; d'autres avaient cru superficiellement, sans avoir de convictions personnelles; des troisièmes, désirant plaire aux missionnaires et s'attirer leurs bonnes grâces, avaient pris les dehors de la piété par hypocrisie. Cet état de choses ne pouvait pas durer long-temps. Les uns se dégoûtèrent bien vite d'une religion à laquelle ils n'avaient pas donné leur cœur; les autres ne tardèrent pas à jeter un masque qu'ils n'avaient pris que pour satisfaire leur intérêt personnel et leur orgueil. Mais malgré cette défection d'un nombre considérable d'insulaires, l'Evangile est demeuré pour plusieurs, un trésor et le plus précieux des trésors. Les âmes réellement converties par la puissance de l'Esprit de Dieu, sont restées fidèles à leur profession, elles ont persévéré en dépit de toutes les persécutions; elles ont enduré l'opprobre, résisté à la tentation, et elles sont encore aujourd'hui des monumens de l'efficace de l'Evangile. Il est vrai que ces hommes, chrétiens de cœur autant que de profession, sont en minorité; mais en est-il autrement ailleurs? La majorité des autres, sans être réellement convertie, témoigne un grand respect pour la religion; c'est au milieu de ces populations qui ont embrassé le christianisme, que les chrétiens forment un peuple à part, et tandis que, dans le commencement du réveil religieux, il y avait de l'honneur à faire une profession franche et ouverte de la religion, on ne suit pas aujourd'hui la voie étroite qui mène à la vie, sans en subir les conséquences prédites par le Sauveur du monde, c'est que tous ceux *qui voudront vivre selon la piété qui est en Jésus-Christ, souffriront persécution.*

Ainsi, que les adversaires de l'œuvre des missions dans les îles de la mer du Sud s'expliquent: est-ce le caractère des chrétiens qu'ils attaquent? Les missionnaires nient qu'on puisse reprocher à aucun d'eux la moindre irrégularité dans la conduite. Est-ce la vie et les mœurs de quelques hommes vicieux, qui n'ont secoué le joug de l'Evangile que parce qu'il réprouvait et tendait à brider leurs passions infames? Les missionnaires conviennent qu'il n'y a malheureusement qu'un trop grand nombre de ces malheureux qui mènent une vie vagabonde dans les ports des îles où ont accoutumé d'aborder les bâtimens étrangers. Mais qu'est-ce que cela prouve contre l'Evangile? L'existence de ces hommes perdus de mœurs et ennemis de la vérité, peut-elle être envisagée comme une dénégation de la vie nouvelle de foi et de sainteté que mènent les Tahitiens qui ont reçu la Parole de Dieu dans leurs cœurs? Non sans doute, puisque ces mêmes hommes sont le fléau des îles, et une source d'afflictions sans cesse renaissantes pour les missionnaires et la partie saine des troupeaux qu'ils nourrissent de la Parole de vie.

Si l'on ajoute à ce qui vient d'être dit, que de grossières hérésies ont été répandues parmi le peuple, par des visionnaires qui, sous prétexte qu'ils avaient reçu une révélation spéciale, croyaient pouvoir sans crime se livrer aux plus repoussans désordres; que tous les efforts imaginables ont été faits par des navigateurs européens pour introduire l'usage des liqueurs fortes chez ces indigènes, qui n'étaient que trop portés, avant leur conversion, à ce genre d'excès; et que dernièrement des fermens de guerre civile ont donné lieu à plus d'un acte arbitraire, et fait craindre, pour un temps, de longues agitations qui heureusement se sont promptement terminées; on comprendra comment toutes ces circonstances réunies ont dû compliquer la tâche des missionnaires et ont exigé de leur part la plus active vigilance et le plus entier dévouement, et au lieu de faire peser sur eux la responsabilité de tout le mal qu'ils n'ont pu prévenir, on leur saura gré, au contraire, et on bénira Dieu de tout le bien que le Seigneur a daigné opérer par eux.

Voici quel était, à l'époque des dernières communications reçues des îles, l'état de deux des principales stations d'Otaïthi; ce tableau mettra le lecteur à même de juger approximativement de la statistique religieuse des Eglises des autres stations qui ne sont point mentionnées dans le rapport.

BURDER'S POINT.	Hommes	Femmes.	Garçons.	Filles.	Total.
Admis à la communion de l'Eglise	72	71	»	»	143
Adultes baptisés	166	183	»	»	349
Adultes non baptisés	191	61	»	»	252
Enfans de parens qui professent le Christianisme et qui ont été baptisés	»	»	123	124	247
Enfans de parens non baptisés	»	»	72	52	124
Total.					1115
HAWEIS-TOWN.					
Membres de l'Eglise	139	187	»	»	326
Baptisés adultes	232	176	»	»	408
Baptisés enfans	»	»	411	275	686
Non baptisés adultes	310	80	»	»	390
Non baptisés enfans	»	»	54	29	83
Total.					1893

Du reste on compte, dans les différentes îles, *trente-neuf* stations, *quatorze* missionnaires, *deux* artisans, *cinquante* instituteurs indigènes, *trente-sept* écoles, *sept mille* écoliers, *trente-neuf* congrégations, *vingt-deux mille* personnes qui fréquentent habituellement le culte, *vingt* Eglises, et *trois mille trois cent soixante-onze* membres de ces Eglises.

Après avoir considéré l'ensemble de pareils résultats pesés à la balance du sanctuaire et avoués par les directeurs de la Société des Missions de Londres à la face du monde entier, qui osera encore dire que leurs efforts n'ont pas été couronnés de plus de succès qu'on ne pouvait raisonnablement l'attendre en si peu d'années et au milieu d'un peuple aussi sauvage et aussi dégradé? Que le Seigneur soit donc béni de ce qu'il a fait! que la gloire lui en soit attribuée! que sa grâce repose de plus en plus sur ses serviteurs ! et que l'œuvre de l'Evangile dans les îles de la mer du Sud continue à fleurir en dépit des calomnies et des machinations de ses adversaires.

Comme preuve du zèle que les nouveaux chrétiens de ces contrées déploient pour l'avancement du règne de Dieu, nous terminerons cet article, en rapportant une lettre que le Comité de la Société auxiliaire des Missions de Huaheine (l'une des îles de la Société) a adressée dernièrement au trésorier de la Société des Missions de Londres :

« CHER AMI ET NOTRE AMI,

« Puissiez-vous être sauvé par Jéhovah, le vrai Dieu ! La somme ci-jointe est le produit de la vente de l'huile, que nous avons souscrite pour contribuer à répandre la bonne Parole de Dieu. C'est la collecte de deux îles, Huaheine et Maïoïti, qui ont fourni ensemble vingt-deux livres d'huile, que nous envoyons à vous, le trésorier, pour cette bonne œuvre.

« *Signé*, MAIHARA.
MAHINE.
VAITAHUNE.
PAI. »

ILE DES AMIS OU TONGA.

Ce n'est pas seulement à l'est de l'Océanie que l'on peut admirer les merveilles de la grâce dans la conversion des pécheurs et dans la transformation des sauvages. A l'ouest, dans les îles Tonga, Habai et Fidji, il se passe des choses inouïes. *Qu'on donne gloire à l'Eternel, et qu'on publie sa louange dans les îles !* M. Woon, missionnaire wesleyen à Tongatabou, écrivait ce qui suit en septembre 1831 :

« L'œuvre du Seigneur continue à prospérer. Il n'y a pas de semaine que nous ne voyions de nouvelles âmes se convertir dans toutes les classes. Jeunes et vieux, depuis le roi juqu'au plus pauvre d'entre ses sujets, cherchent le salut de leurs âmes. Représentez-vous un dimanche dans notre île : six cents personnes débouchant de divers côtés, s'acheminent ensemble vers la colline délicieuse où nous avons construit le temple de l'Eternel, dans le but de rendre un culte au créateur et conservateur de toutes choses. Nous avons lieu de croire que la grande majorité de ces insulaires adore Dieu en esprit et en vérité, et marche dans la voie qui conduit au royaume des cieux. Que l'œuvre de Dieu est magnifique ! tel est souvent le cri d'admiration de nos cœurs. Je bénis Dieu d'avoir quitté ma patrie pour venir habiter ces riantes contrées, et je lui demande de me laisser vivre encore quelque temps pour y répandre la bonne odeur du nom de Jésus-Christ. »

Une nouvelle porte pour l'œuvre des missions vient de s'ouvrir dans les îles Fidji. Deux chefs de première classe, accompagnés d'une suite assez considérable, sont partis successivement de Tongatabou póur aller s'établir avec leurs gens à Lakeba ou Lageba, la principale des îles Fidji. L'un de ces chefs avait avec lui trente personnes, qui toutes ont embrassé le christianisme. En partant ils se sont approvisionnés de livres religieux, tels que catéchismes, cantiques, sermonaires et ouvrages élémentaires pour les écoles, afin de porter avec eux la connaissance du Dieu Sauveur dans le pays où ils vont se fixer; ils ont fait promettre aux missionnaires de Tonga de leur envoyer des instituteurs et des Bibles, dès qu'ils le pourraient.

Comme ces faits confirment ce qui a été répété si souvent, que dès qu'une âme se convertit, elle devient missionnaire, pour répandre autour d'elle la bonne Parole à laquelle elle a cru !

VARIÉTÉS

La Balance d'Or.

Les missionnaires américains dans l'empire birman s'occupent activement, comme nous l'avons dit dans notre sixième livraison, de composer des écrits religieux dans la langue du pays, et de les faire circuler parmi le peuple. Une grande bénédiction a déjà été répandue sur ces traités, qui ont réveillé un esprit de recherche vraiment extraordinaire dans presque toute l'étendue de ce vaste empire, habité par dix-neuf millions d'idolâtres. La Société des Missions baptistes a reçu dernièrement quatre de ces traités, avec la traduction anglaise en regard. Trois sont de M. Judson, et le quatrième de M. Wade. L'un de ces traités, intitulé *la Balance d'Or,* est vraiment remarquable. Il présente un parallèle frappant entre la religion chrétienne et la religion des Birmans, et vous ne vous étonnerez pas que des écrits aussi sagement composés, aussi pleins de christianisme, et en même temps aussi francs de langage, aussi forts de logique, quoique simples et parfaitement clairs dans leur forme, produisent, par la grâce divine, d'aussi heureux effets. Nous avons pensé qu'en communiquer quelques fragmens à nos lecteurs, serait le moyen de leur faire connaître les armes employées par les missionnaires évangéliques dans l'Inde, et en même temps les exciter à la reconnaissance envers notre Dieu, en les mettant à même de juger, par comparaison, de l'infinie supériorité de l'Evangile sur les faux systèmes inventés par la folie des hommes. Ce qui donne une force particulière à ce traité, c'est que son auteur n'avance et ne combat aucune doctrine de la religion des Birmans qui ne soit avouée et reconnue par la majorité des sectateurs de Gaudama, leur prophète et leur dieu.

Voici comment l'auteur entre en matière :

« Au temps du prophète Elie, mille ans avant l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre, les Israélites étaient divisés en deux partis; les uns servaient l'Eternel, les autres rendaient un culte à Bahal. Dans ces circonstances, Elie, qui enseignait la religion du vrai Dieu, de l'Eternel, se leva au milieu de l'assemblée des sacrificateurs et du peuple, et dit : Hommes d'Israël, jusques à quand boiterez-vous des deux côtés, c'est-à-dire demeurerez-vous en suspens entre deux opinions? Si l'Eternel est Dieu, servez-le; mais si c'est Bahal, servez-le. Je désire vous adresser la même parole, Talings et Birmans, et vous demander : Jusques à quand balancerez-vous entre deux opinions? Si l'Eternel est Dieu, servez-le; si Gaudama est Dieu, rendez-lui le culte qui lui est dû.

« Il y a un moyen sûr et facile de résoudre la question importante de la vérité de deux religions, c'est d'examiner quelle est celle qui est la plus excellente. N'est-il pas vrai que dans un royaume quelconque, le personnage le plus élevé et le plus considérable est le roi; et quand nous trouvons quelqu'un qui a plus de gloire que l'homme que nous avions pris pendant un temps pour le roi, nous en concluons que la personne que nous avions cru être le monarque, n'était pas véritablement le monaque, mais seulement quelque prince tributaire, ou peut-être même un rebelle. Il en est de même à l'égard de Dieu; le Souverain, le Créateur de tous les êtres, l'Être suprême mérite seul d'être appelé Dieu; et si nous trouvons un être plus grand, plus excellent que celui que nous nous étions imaginé être Dieu, nous devons dire que celui-là est Dieu, et que l'autre ne l'est pas. Ce raisonnement, qui est vrai relativement aux attributs divins, peut également s'appliquer à la loi et aux ministres de la religion. »

Après ce préambule, l'auteur met d'abord en parallèle les idées que l'Evangile nous donne de Dieu et de ses attributs, et celles que l'on trouve à cet égard dans le système de Gaudama :

« Pensez-vous, dit-il, que Gaudama soit le plus excellent des êtres, lui qui, ayant vécu dans un temps qui n'existe plus, et étant par sa nature un pécheur sujet à la transmigration, a passé successivement dans le corps d'une caille, d'un singe et d'autres brutes, lui qui, ayant souffert au-delà de toute expression, a été obligé de se soumettre aux plus grandes austérités, pour expier, en partie seulement, ses propres péchés, et qui, malgré qu'il eût obtenu pour un peu de temps la nature divine à laquelle il aspirait, n'a point pu s'affranchir des conséquences du péché, mais a eu à subir dans cette nature divine même les seize grands et terribles effets de la condamnation? Ou bien, est-ce l'Eternel qui est Dieu, lui qui existe dès avant les siècles, qui n'a jamais commis de péché, qui n'a jamais fait de mal, qui n'a jamais encouru le moindre châtiment, qui n'a jamais changé et transmigré, et qui de toute éternité a possédé sans interruption, sans diminution et sans addition, tous les attributs de la Divinité?

« Pensez-vous que Gaudama soit le plus excellent des êtres, lui qui, dans le temps même qu'il jouissait de la gloire et de la félicité attachées à la possession des perfections divines, a été sujet à la maladie et à la vieillesse, et qui, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, n'eut pas la puissance de se préserver de la mort et mourut? Ou bien est-ce l'Eternel qui est Dieu, lui qui, dans le temps passé, présent et futur, n'a été, n'est et ne sera jamais sujet ni aux infirmités, ni à la vieillesse, ni à la maladie, ni à la mort, mais qui, possédant une vie qui n'aura point de fin, jouit, sans aucune espèce de mélange et d'altération, de la félicité pure et de la souveraine béatitude de la divinité?

« Pensez-vous que Gaudama soit le plus excellent des êtres, lui qui, saisi de frayeur à la pensée de subir la peine de ses péchés et dans le but de s'y soustraire, abandonna la création, et après avoir détruit son corps et son âme, se plongea dans les plus profonds abîmes de la perdition de Nig-ban, d'où il ne se relevera jamais, et où par conséquent il ne peut accorder aucune grâce, sauver aucune créature, jouir d'aucun bonheur, parvenir à aucune lumière, donner aucune révélation? Ou bien est-ce l'Eternel qui est Dieu, lui qui, possédant une nature éternelle, existe immuable, invariable, indestructible à travers tous les âges et les périodes de l'éternité?

« Pensez-vous que Gaudama soit le plus excellent des êtres, lui qui, au moment de sa mort, dit qu'il détruirait Nig-ban (l'enfer), mais qui n'a point donné de preuve qu'il l'avait réellement détruit, et qui, depuis l'instant où le souffle de vie cessa de l'animer jusqu'à ce jour, n'a rien fait qui prouve que Nig-ban n'existe plus? Ou bien est-ce Jésus-Christ qui est Dieu, lui qui, doué de la nature divine, a pris la nature humaine afin de sauver ses créatures; lui qui, étant sans péché, a donné sa vie pour expier les péchés des autres, est ressuscité le troisième jour, s'est montré aux siens pendant quarante jours, après lesquels il est remonté au ciel en présence de ses disciples, et qui, immédiatement après, a envoyé à ses apôtres deux anges chargés de leur apprendre que, de même qu'il était visiblement monté au ciel, il en redescendrait un jour, donnant ainsi une preuve irrécusable qu'il siégeait actuellement au plus haut des cieux ?»

Ces passages suffisent pour donner une idée de la manière dont la doctrine de Gaudama est combattue dans ce traité. En voici quelques autres sur la morale et les devoirs :

« Les articles fondamentaux de la morale de Gaudama se réduisent à ces cinq : Ne tue pas, ne vole pas, ne commets pas adultère, ne mens pas, ne bois pas de liqueurs enivrantes. Croyez-vous qu'un système aussi défectueux et qui se borne aux actes extérieurs de la vie, soit le plus excellent de ceux qui existent ? Ou bien la loi parfaite est-elle celle qui commande d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, d'aimer son prochain comme soi-même, et qui, remontant à la racine du mal dans l'homme, règle les pensées et les affections du cœur, et embrasse ainsi tous les autres commandemens ?

« De deux systèmes, l'un de châtiment, l'autre de pardon, lequel est préférable pour des pécheurs ? Pensez-vous que le plus excellent soit celui qui dit que, de même que la roue suit les pas du bœuf, de même la punition suit le péché ; et que quiconque commet le péché, c'est son affaire; ou bien, le plus excellent des systèmes est-il celui qui révèle la grâce de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et qui montre comment il a eu pitié des hommes, comment il est devenu leur répondant devant Dieu, comment il a expié leurs péchés, et donné sa vie pour tous ceux qui croient ? »

Suit une comparaison de la nature du bonheur de la vie future tel qu'il est proposé par les deux religions :

« Pensez-vous que le bonheur, caractérisé comme il l'est dans le système de Gaudama, par la mutabilité, la peine et l'anéantissement, soit le plus excellent qui se puisse concevoir ? O Talings et Birmans, si vous voulez passer quatre mois de l'année dans l'état d'ivresse, autour de l'arbre pen-lay-ka-thal, et parcourir après cela quatre états de punition, hâtez-vous de remplir les devoirs et de faire les sacrifices qui vous sont prescrits par votre religion; ou, si vous n'y êtes pas disposés, prenez votre parti d'être plongés dans cet état affreux d'anéantissement auquel parvient celui qui, dégoûté des plaisirs du monde, et redoutant le feu de l'enfer, désire tuer non seulement la vie de son corps, mais encore celle de son âme, et qui, peu satisfait de la mort temporelle, convoite la mort éternelle, accomplit dans ce but les devoirs de Rahandah, et se plonge dans le Nig-ban, où perdu, sans savoir qu'il l'est, il demeure d'éternité en éternité.

« Les disciples de Christ, au contraire, sont non seulement affranchis de la peine du péché, mais encore de toutes ses conséquences, et après leur mort ils sont admis en la présence de Dieu dans le ciel, où remplissant parfaitement tous les commandemens de la loi sainte de leur Dieu, qui leur ordonne de l'aimer de tout leur cœur et leurs semblables comme eux-mêmes, et élevés au-dessus de tous les changemens, du moins quant à leur nature sainte et spirituelle, ils boivent le nectar de l'immortalité, exempts de maladie, de vieillesse, de transmigration, d'annihilation et de tous les autres maux, et jouissent d'un bonheur permanent, céleste, éternel. Une pareille félicité n'est-elle pas la plus excellente de toutes ? »

Nous citerons encore un court fragment qui roule sur des points secondaires et relatifs à des absurdités palpables dans le système religieux des Birmans.

« Faut-il croire le Bee-ta-gat, quand il nous dit qu'il y a au centre de l'Inde un bananier extraordinaire, auquel il attribue mille miracles, quand les Anglais, qui occupent seize contrées de l'Inde, depuis l'Arracan et le Gange, à l'est, jusqu'à la Perse et à l'Indus, à l'ouest, n'ont jamais pu, malgré leurs recherches attentives dans les villes et dans les villages de ce vaste continent, découvrir la moindre trace de cet arbre merveilleux?

« Faut-il croire le Beet-ta-gat, qui affirme qu'il y a sept grandes mers et sept grandes montagnes qui environnent la terre, et une foule d'autres fables plus étranges encore, quand les vaisseaux qui ont dirigé leurs courses vers le point le plus avancé du côté de l'étoile polaire nord, n'ont trouvé aucune de ces merveilles, et n'y ont vu que la petite île du Spitzberg? »

Le traité se termine par cet appel simple, mais propre, à ce qu'il nous semble, à faire impression :

« O Talings et Birmans, si la crainte de devenir des objets de raillerie pour vos voisins qui sont dans les ténèbres, vous empêche d'ouvrir les yeux, entr'ouvrez du moins la paupière, quand ce ne serait que de l'épaisseur d'un cheveu, et, par pitié pour vos âmes, accordez aux choses qui viennent de vous être dites, un seul regard attentif. »

De pareils écrits répandus parmi le peuple sont destinés à faire beaucoup de bien, avec la bénédiction divine. Aussi des lettres reçues de l'empire birman, sous la date du 6 octobre 1831, apprennent-elles que le réveil religieux s'accroît dans ce pays. M. Judson, qui avait visité à cette époque les Karens, à sept journées de Maulmein, a baptisé vingt-deux de ces indigènes qui ont donné des marques d'une conversion sincère. Quoique la santé de M. Judson soit assez sensiblement altérée, il ne veut pas quitter pour le moment un champ qui blanchit pour la moisson, et où sa présence est nécessaire.

A Tavoy, il y a dix écoles sous les soins de M. et de madame Boardman; et à Rangoon M. Jones affirme que dans le cours de l'année 1831 *deux cents* Birmans ont fait profession publique d'appartenir à Jésus-Christ, et ont été baptisés.

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de MM. Arbousset, Casalis, Gosselin et de mademoiselle Colany.

Partis de Paris le jeudi, 1er novembre, les frères Arbousset, Casalis et Gosselin sont arrivés à Londres le dimanche suivant, 4 du courant. Après y avoir passé quelques jours, pour faire les divers approvisionnemens qu'exigeait leur prochaine embarcation, ils ont mis à la voile à Gravesend, le dimanche, 11 du courant, à trois heures après midi, à bord du *Test*, bâtiment de 240 tonneaux, capitaine Richard Brown. Mademoiselle Colany, qui se trouvait à Londres, depuis quelques années, est partie avec eux. On nous saura gré d'insérer ici une lettre que les missionnaires ont adressée au directeur de la maison des Missions, quelques instans avant leur embarcation.

Samedi, 10 novembre 1832.

« C'est à bord du bateau à vapeur qui nous transporte de Londres à Gravesend, que je vous écris cette lettre. Enfin le moment est venu!... ô Seigneur, souviens-toi de nous!... Il est si sérieux d'entendre sonner la cloche du départ et de voir fuir avec rapidité les dernières campagnes de l'Europe... Encore quelques heures, et nous serons sur les flots de l'Océan... Chers frères, chères sœurs, chers amis de la maison des Missions, priez beaucoup pour nous. Grâce à Dieu, nous avons la paix; nous sentons que le Seigneur lui-même nous la donne; c'est dans ce moment plus que jamais qu'elle nous est précieuse. Mademoiselle Colany nous édifie et nous réjouit par son dévouement; elle est fort émue, mais sa foi la soutient.

« M. Sholl, madame B**, M. Ellis (1), M. Wilks nous accompagnent; leurs entretiens et leurs prières nous sont d'un grand secours; c'est la dernière fois, pour long-temps, que nous voyons auprès de nous autant de frères. Mais Jésus ne nous abandonnera jamais ; il est la force et la consolation de ses enfans. Ce bon Sauveur se tiendra près de nous, car il y aura sur le *Test* plus de trois personnes assemblées en son nom. Dans cet instant même, il nous fournit une preuve convaincante de la fidélité avec laquelle il accomplit ses promesses. M. Ellis, dont les voyages et les travaux sont encore présens à notre mémoire, descend la Tamise avec nous ; il parlait tout à l'heure des succès de l'Evangile à Otahiti, de Pomare qu'il a instruit lui-même; il nous décrivait le lieu où fut tué le capitaine Cook et où s'élèvent maintenant un temple et une école. N'est-ce pas un spectacle bien frappant pour un observateur chrétien que de voir un vieux soldat de Jésus-Christ s'entretenir avec des jeunes gens sans expérience, qui se préparent à imiter leur devancier ? L'un peut s'écrier : « *J'ai combattu le bon combat ;* » les autres disent par la foi : « *Je sais qu'en toutes choses, je serai plus que vainqueur.* »

---

(1) M. Ellis, missionnaire pendant de longues années dans l'Océanie, a assisté et coopéré à l'œuvre de la conversion des îles de la Société et des îles Sandwick. (*Rédacteurs.*)

« Je regrette vivement de n'avoir pas eu le temps d'adresser une lettre officielle au Comité, pour lui parler des droits que M. Foulger s'est aquis à la reconnaissance de tous les fidèles de la France. Il nous a rendu les plus grands services, et pour cela, il n'est sorte de peines qu'il ne se soit données. Pendant huit jours, il s'est continuellement occupé de nos affaires, et je l'ai vu plus d'une fois tellement fatigué qu'il n'avait presque plus la force de retourner chez lui. Son nom mérite d'être connu de nos frères. »

A bord du Test , dimanche 11 novembre, 2 heures de l'après-midi.

« Les voiles s'enflent; nous sommes heureux de pouvoir vous assurer que Christ est *avec nous ! Dieu a puissance sur les flots de la mer.* Rappelez-vous cette promesse ; elle suffira pour calmer vos craintes. Dieu, notre Dieu, notre bon Père, est *avec nous ;* il nous aime, il nous soutient. Nous sommes en paix ; nous n'avons aucune inquiétude ; nous sommes assurés que nous faisons la volonté du Sauveur.... Tout pour Christ... tout par Christ... chers frères et amis, courage. Vous, mes bien-aimés condisciples, courage ; venez bientôt nous rejoindre. Paix vous soit. Dieu bénisse notre cher M. Grand-Pierre , notre chère sœur son épouse ; Dieu vous bénisse, vous, Robert, Daumas et Pédézert (1). Adieu , adieu. « Eugène CASALIS. »

---

(1) Elèves de la maison des Missions.

Le frère Arbousset a joint ces lignes à la lettre qui précède :

« Encore un mot, cher M. et chère madame G**, encore un mot d'amitié et d'adieu, et nous partons. Un doux vent du sud-est nous prenant par derrière, enfle nos voiles ; le temps est clair et serein ; tout nous fait espérer un heureux voyage. La paix du Seigneur, sa joie et son amour gardent nos cœurs. Grand vide de nos amis et de nos frères, joie et espérance en Christ ; voilà ce qui me reste dans ce moment. La paix du Seigneur soit avec vous tous. Il est trois heures et un quart ; nous partons. Adieu, chers frères, adieu.

« Arbousset. »

Le frère Gosselin a ajouté :

« J'approuve ce que mes frères ont écrit. C'est par la foi en Jésus-Christ crucifié que je pars. Que le Seigneur vous console et vous fortifie... Adieu pour le temps, au revoir pour l'éternité.

« Votre frère en Christ,
« Gosselin, *Artisan-Missionnaire.* »

A peine nos amis ont-ils eu achevé de tracer ces lignes, que le capitaine a donné le signal du départ ; aussitôt on a levé les ancres, et le vaisseau est parti. Il vogue maintenant sur les grandes eaux ce précieux navire qui porte la vie éternelle aux païens du sud de l'Afrique. O Seigneur, conduis-le toi-même au port, sur les ailes de tes vents !

Une sœur en Christ, madame B., qui a accompagné mademoiselle Colany à bord du *Test*, et qui a été chargée par les missionnaires de nous envoyer leur lettre, nous a écrit :

« Il m'est impossible de vous rendre la paix, la confiance, la joie qui remplissaient le cœur de notre chère sœur et de nos bien-aimés frères. Jésus était là, au milieu de nous, répétant à chacun d'eux : *Ne craignez rien, c'est moi*, c'est moi qui vous ai appelé à cette œuvre ; c'est moi qui veille sur vous ; c'est moi qui vous conduirai au port. Nous avons lu le dernier chapitre de l'Apocalypse. Le frère Arbousset a fait une prière, et nous avons chanté le cantique du départ. Ils me paraissaient tous si heureux dans ce moment, que j'étais presque tentée de penser que les seuls à plaindre étaient ceux qui ne partaient pas comme eux, pour aller porter aux païens la bonne nouvelle du salut. J'aurais voulu prolonger cette heure solennelle ; mais le capitaine vint nous donner le signal du départ. Il fallut obéir et se dire adieu pour toujours sur cette terre... Descendue dans le bateau qui devait m'emmener, je levai les yeux pour les voir encore ; Arbousset leva les mains au ciel, en criant : Voilà notre espérance. Le brave frère Gosselin priait, la tête appuyée sur le bord du bâtiment. Mademoiselle Colany et Casalis avaient le cœur bien plein, mais le calme et la confiance se lisaient dans leurs regards, et leurs gestes nous exprimaient encore leur tendre affection. Ils m'ont chargé de répéter à tous ceux qui les aiment, qu'ils sont *heureux*, et que leur cœur n'en est pas moins plein de tendresse pour ceux qui leur sont unis par les liens du sang et de l'amitié.... Ils partent sur un bon vaisseau, commandé par un brave homme. Leurs cabines sont commodes quoique petites ; mais, comme le disait fort bien Gosselin, elles ne sont pas si petites que le Seigneur ne puisse y entrer avec eux. »

Bonnes nouvelles du pays des Béchuanas.

Quelques jours avant leur départ, les frères ont ont eu la joie de lire, à Londres, des lettres récemment arrivées d'Afrique, dans lesquelles les missionnaires Lemue et Rolland annoncent, sous la date du 30 mars et du 7 mai, qu'ils sont heureusement arrivés au milieu de la tribu des Baharutzis, qu'ils y ont commencé leur établissement, qu'ils prêchent chaque dimanche à trois ou quatre cents Béchuanas, et que Mosolekatzi désire que des stations missionnaires soient établies sur toute l'étendue de ses domaines. Ils demandent instamment qu'on leur envoie des collaborateurs pour leur aider à tirer le filet de l'Evangile.

Deux jours avant l'arrivée de ces lettres, le Comité en avait reçu une de Berlin, dans laquelle M. Heller, directeur du séminaire des Missions de cette ville, lui annonçait que deux de ses élèves étaient prêts à partir, et, qu'encouragé par les rapports des missionnaires français au sud de l'Afrique, le Comité, au nom duquel il écrivait, verrait avec joie qu'ils pussent aller les rejoindre et travailler avec eux à l'œuvre de la conversion des Béchuanas.

Ainsi, pendant que le chef d'une tribu sauvage faisait entendre à travers les mers, ce cri du Macédonien, *Venez et aidez-nous,* trois messagers de paix s'embarquaient à Londres, pour se rendre dans son pays, et une Société des Missions dans le nord de l'Allemagne, était providentiellement amenée à diriger du même côté les pas de deux autres ambassadeurs de Christ.

Certainement le pays, qui était assis dans l'ombre de la mort, va voir la lumière se lever sur lui!

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

LABRADOR.

Relation du voyage d'un missionnaire des Frères-Unis et de sa femme, se rendant de Naïn à Okkak, établissemens missionnaires dans le Labrador.

Nous avons fait connaître précédemment (1), avec quelques détails, l'origine, les progrès et l'état actuel de la Mission au Labrador. Si depuis quelque temps nous avons peu entretenu nos lecteurs de cette partie si intéressante de la vigne du Seigneur, c'est que, comme nous avons eu occasion de le dire ailleurs, les établissemens évangéliques du Groënland et du Labrador sont moins aujourd'hui des stations missionnaires parmi les païens, que des Eglises chrétiennes régulièrement constituées et marchant dans les voies de l'Evangile. Dans cet état de choses, les rapports des missionnaires doivent présenter, comme on peut facilement le concevoir, assez d'uniformité. Ils parlent peu de conversions nouvelles, parce qu'une très-grande partie des habitans de ces pays connaissent l'Evangile et font profession d'être chrétiens, et les détails qu'ils donnent sur la marche de l'œuvre de Dieu parmi les Esquimaux, offrent trop peu de faits saillans, pour qu'il soit important d'en faire mention. Nous avons cependant aujourd'hui un récit assez intéressant à mettre sous les yeux de nos lecteurs, c'est le journal du voyage d'un missionnaire du Labrador, se rendant avec sa femme de Naïn, l'une des stations missionnaires de ce pays, à Okkak, autre station parmi les Esquimaux. L'auteur avait primitivement rédigé cette narration pour son propre usage et celui de sa famille; mais il nous a paru utile de la publier. On y voit d'abord comment les Esquimaux voyagent sur les neiges et les glaces qui couvrent leur pays. On y apprend à connaître leur caractère et plusieurs de leurs usages. Ce récit rend de plus sensibles les privations et les dangers auxquels les missionnaires d'Europe sont journellement exposés sous ce climat inhospitalier, et met dans tout son jour la providence du Seigneur à leur égard. Deux choses en particulier nous ont frappés en lisant ce journal, d'abord l'esprit de piété vraiment chrétienne dans lequel il est rédigé, et qui se mêlant tout naturellement à la narration, la pénètre doucement, et lui donne un charme particulier; ensuite, la simplicité avec laquelle le missionnaire raconte les privations les plus dures auxquelles il est journellement exposé, et les dangers qu'il court sans cesse sous un ciel de fer. Il ne lui vient pas dans l'esprit de relever les circonstances pénibles de la carrière à laquelle il s'est voué; il lui paraît tout naturel d'endurer ces choses pour l'amour de son Sauveur; il nous dit, sans s'émouvoir et comme si c'était un événement tout ordinaire, que son pain gèle lorsqu'il veut le mettre à sa bouche, qu'à tout instant il risque d'être froissé contre des montagnes de glace et qu'il dort sous des tas de neige, tant la foi chrétienne élève l'âme et lui donne de force et de vraie noblesse!

---

(1) *Voy.* 4e année, p. 312.

Pour nous, qui sommes loin d'être exposés aux rigueurs d'un pays comme le Labrador, où le rhum gèle en plein air comme l'eau, et où l'esprit-de-vin se condense comme de l'huile, demandons-nous si dans les petits renoncemens auxquels nous sommes journellement appelés par le Seigneur, c'est avec la même soumission et dans le même esprit que nous nous chargeons de notre croix et que nous suivons Jésus-Christ?

Voici le récit du missionnaire Bénédict Henn:

« Mon beau-frère Samuel Sturman, résidant à Okkak, nous avait exprimé le plus vif désir que nous allassions passer avec lui et sa famille son cinquante-unième anniversaire natal. Aucun obstacle ne s'opposant, de notre côté, à ce que nous nous rendissions à ce désir, que nous partagions sincèrement, nous nous mîmes en route pour Okkak, à huit heures du matin, le 7 mars, accompagnés des bénédictions de nos collaborateurs. Nous voyagions dans un traîneau attelé de vingt-deux chiens.

« Ma femme occupait une espèce de caisse de voiture, couverte d'une peau de veau marin : j'avais fixé cette caisse au centre du traîneau ; et je l'avais munie par devant d'un rideau de cuir qui pouvait se baisser et s'attacher, si le cas le requérait ; deux Esquimaux, les frères Siméon et Luc, étaient placés sur le devant, pour conduire la voiture, et j'avais pris place sur le derrière, assis de côté sur une caisse et quelques sacs renfermant des provisions pour nous et pour nos chiens. Au moment où nous nous mîmes en mouvement, le thermomètre de Farenheit marquait 18° au-dessous de zéro. Non seulement pour me défendre contre ce froid rigoureux je m'étais habillé le plus chaudement possible, mais encore j'avais eu la précaution de me munir d'une peau de veau marin très-épaisse, pour me couvrir les pieds au besoin. Un autre traîneau était monté par deux Esquimaux, les frères Adam et Matthieu, qui se rendaient pour leur propre compte à Okkak, pour y prendre diverses marchandises. Quand nous quittâmes le logis, il faisait un temps assez agréable, mais bientôt après s'éleva un ouragan mêlé de neige, et qui devint si violent qu'en moins d'une demi-heure il ne nous fut plus possible de voir le chemin. Vers midi la neige tomba avec moins d'abondance, mais le vent continua à être extrêmement piquant. Il m'arriva de laisser tomber ma peau de veau, et je sautai à terre pour la ramasser ; mais mes compagnons ne s'étant pas aperçus de cet accident, et n'entendant pas les cris par lesquels je les priais d'arrêter, assourdis qu'ils étaient par le fracas du vent, j'eus toutes les peines du monde à rattrapper le traîneau, chargé comme je l'étais des pesantes fourrures dans lesquelles je m'étais enterré. Nous n'eûmes pas marché une autre demi-heure, que je laissai encore échapper mon manteau ; mais cette fois je pris le parti de l'abandonner où il était tombé. Deux Esquimaux, qui se rendaient à Naïn, venant à passer dans ce moment, je les priai de le ramasser s'il leur arrivait de le découvrir.

« A midi nous mîmes pied à terre pour diner, à Kernertut, ou *Ile-Noire*, qui est à huit heures de chemin de Nain, et où les Esquimaux viennent en automne jeter leurs filets pour prendre des veaux marins. Pour la nourriture de notre première journée, ma femme avait emporté du pain et de la bière, le tout enveloppé avec le plus grand soin. Nous pûmes tirer parti de la bière, mais à peine avions-nous coupé une tranche de pain qu'elle gelait et devenait aussi dure qu'une pierre. Continuant notre route, nous arrivâmes vers les cinq heures, par le plus beau soleil, à une autre pêcherie de veaux marins, appelée Ungendlek, ce qui signifie *Lointaine*, et nous trouvant près d'une maison d'Esquimaux, sorte d'habitation d'hiver, bâtie en bois et en gazon, nous nous décidâmes à nous y établir pour la nuit. Il nous fallut avant tout déblayer la neige qui en encombrait l'entrée, haute de trois pieds environ sur deux de largeur, pour pouvoir nous y fourrer en rampant sur les mains et sur les pieds. La maison pouvait avoir environ dix pieds carrés, sur une hauteur de six pieds vers le centre. Le plancher était entièrement couvert de veaux marins morts, et en montant sur eux, je pouvais regarder par l'ouverture pratiquée dans le toit, et qui servait de fenêtre.

« Nous fûmes ensuite obligés de mettre les veaux en un tas, pour nous faire une place où nous pussions nous asseoir et nous coucher. J'avais assigné à Siméon les fonctions de cuisinier, et Luc devait lui servir d'aide; l'office d'Adam et de Matthieu était de nous aider à charger et à décharger notre bagage, et d'être d'ailleurs à nos ordres toutes les fois que nous pourrions avoir besoin de leurs services. Notre souper se composa d'une soupe faite avec de la neige fondue; et les Esquimaux firent le leur de pois réchauffés qui avaient été accommodés à Naïn. Après souper, nous fîmes la prière du soir, et nous nous mîmes dans les sacs de fourrure qui nous servaient de lits, tandis que les Esquimaux étaient occupés à se préparer un lit à eux-mêmes sur les corps morts des veaux marins. Je me trouvais couché tout à côté de ce tas de cadavres, et on imaginera aisément qu'un semblable voisinage ne dut pas m'être fort agréable.

« Le 8, au matin, de très-bonne heure, notre café étant prêt, et les Esquimaux ayant fait chauffer leurs pois, nous nous levâmes pour déjeûner. Ce repas achevé, nous nous édifiâmes par une courte méditation sur ces paroles du psaume XCI, v. 4, si propres à nous inspirer le courage qui nous était nécessaire: «Il te couvrira de ses plumes, et tu auras retraite sous ses ailes.» Nous chantâmes ensuite quelques versets pour appeler sur nous la protection du Seigneur pour la suite de notre voyage, qui devait être marqué par une assez grande variété de souffrances et de périls. La matinée était belle, mais extrêmement froide, et à sept heures nous partîmes et nous eûmes un assez bon chemin le long d'une crique; mais vers les neuf heures nous ne pûmes nous défendre d'une impression de terreur à l'aspect de la carrière qui se présentait devant nous. Nous franchîmes une montagne peu élevée appelée Tikkeravsuk, dans la direction du haut promontoire de Kiklapait, vis-à-vis de l'Océan; quand les chemins sont bons pour les traîneaux, il ne faut pas plus de deux heures pour parcourir le circuit qui en environne la base, mais nous trouvâmes alors des difficultés qui nous parurent presque insurmontables. La glace, profonde de six à dix pouces, avait été brisée pendant l'hiver par le choc violent des vagues, et disséminée sur un espace immense en masses irrégulières, mais compactes, quelques-unes grandes comme la porte d'une chambre, d'autres plus petites. Impatiens d'avancer, nous ordonnâmes au second traîneau de prendre les devans et de nous frayer une espèce de sentier, en choisissant les passages les plus praticables entre les fragmens de glace. Il nous fallut alors surmonter des obstacles dont jamais je n'avais eu auparavant la plus légère idée. Les chiens, assez difficiles à guider quand les routes sont bonnes, s'embarrassaient à chaque instant les uns dans les autres. Les uns voulaient tourner une masse de glace, tandis que d'autres tiraient pour en tourner un autre fragment, et leurs traits, qui avaient de sept à dix brasses de long, s'accrochaient à des pointes de glace, ou finissaient par se couper, en sorte que les conducteurs étaient forcés de descendre à tout moment pour dételer ou réateler les chiens. Le traîneau, en cheminant ainsi, essuyait les secousses les plus violentes, et faisait les plus singulières évolutions, se trouvant assez fréquemment jeté dans des situations où il nous semblait qu'il était impossible de ne pas verser. C'était à grande peine que je me maintenais sur la caisse qui me servait de siége, et je ne sais comment je n'eus pas les jambes écrasées, malgré l'attention avec laquelle mes guides me criaient à chaque instant de me tenir sur mes gardes. A une heure nous avions fait la moitié de ce chemin si dangereux, lorsque sept de nos chiens refusèrent le service; il ne fut pas possible de les tenir attelés plus longtemps, et nous prîmes le parti de les lâcher; affaiblis, épuisés par de longs efforts, ils se traînèrent quelque temps derrière nous, puis nous les perdîmes entièrement de vue vers les trois heures, lorsque le chemin commença à devenir moins mauvais et notre marche plus rapide. Alors nous fîmes halte, et j'envoyai Siméon à la recherche de nos chiens; il ne les retrouva qu'à une distance considérable parmi des fragmens de glace, où ils s'étaient couchés pour dormir. Cet incident nous fit perdre une heure, à mon grand regret. Nous avions espéré pouvoir passer la nuit sur une pêcherie appartenant aux Esquimaux d'Okkak, et située à six ou huit heures de chemin de l'endroit où nous nous trouvions; mais le retard dont je viens de parler, joint à une neige affreuse qui ne cessa qu'à la nuit, dérangea notre plan. Nos gens me demandèrent alors si nous voulions hasarder de passer la nuit dans une caverne; je leur répondis que, s'ils ne craignaient aucun danger, il n'y en avait aucun qui pût nous intimider. Nous nous dirigeâmes donc vers la caverne dont ils parlaient, et nous y arrivâmes à cinq heures et demie. Rien de plus effrayant à voir que cette île criblée partout de cavernes de cette espèce. L'entrée de celle où nous allions nous loger peut avoir quatorze pieds de largeur sur vingt-quatre de hauteur; mais elle s'élargit lorsqu'on s'est avancé de douze pas environ sur des fragmens de rochers, et sa hauteur acquiert alors quarante ou cinquante pieds. On rencontre ensuite, en grimpant sur d'énormes masses de rochers, en ayant au-dessus de sa tête d'autres blocs plus gros encore qui semblent vous menacer à chaque instant d'une destruction inévitable. La caverne s'enfonce de cette manière sous la montagne, à une profondeur de quarante ou cinquante pas, et se termine en forme de toit, ayant sur ce point environ dix pieds de large sur autant de hauteur. Là nous trouvâmes une retraite bien close et bien abritée, sur un sédiment de roche décomposée, où il arrivait un peu de lumière, et où nous avions juste assez de place pour étendre nos sacs. Le cuisinier alluma du feu et nous prépara un souper chaud, comme le soir précédent. Je n'avais rien pris depuis le déjeûner, tout étant gelé, jusqu'à ma pipe. Pendant que nos autres compagnons déchargeaient le bagage et donnaient à manger aux chiens, dont le poste était vers l'entrée de la caverne, leur souper se trouva prêt, et, après le repas, nous fermâmes la caverne en y mettant nos traîneaux en travers. Les Esquimaux furent assez long-temps à choisir un lieu de repos, roulant un peu au-dessous de nous des morceaux de rocher à côté les uns des autres, pour se construire une espèce de lit, et se relevant plus d'une fois pour faire quelque changement, quelque amélioration à leur arrangement, tout cela avec une sorte de gaîté et de bonne humeur.

« Le 9 au matin, nos gens vinrent nous apporter l'agréable nouvelle du beau temps qui paraissait se préparer. Dès que le déjeûné fut prêt, nous quittâmes nos lits, non sans que mon dos se ressentît des traces profondes que le mien y avait laissées. Pendant notre repas, nous nous rappelâmes que ce jour était l'anniversaire de la naissance de notre mère chérie, à Herrnhut; et nous ne manquâmes pas de la bénir au nom du Seigneur, dans notre prière du matin. Je dis ensuite à nos gens que, pour la raison dont j'ai parlé tout-à-l'heure, nous désirions arriver ce jour-là de bonne heure, s'il était possible, à Okkak.

A six heures, nous sortîmes de la caverne; nous eûmes d'abord un chemin assez uni, où aucun monceau de neige ou de glace n'embarrassait notre passage, et nos traîneaux glissaient avec rapidité. A neuf heures nous dépassâmes Kikkertak-soak, ou la *Grande-Ile*, et à onze, Tillutallik, où nous fûmes rencontrés par deux conducteurs de traîneaux, qui venaient d'Okkak, et qui nous donnèrent en passant des nouvelles satisfaisantes de ce quartier. La route alors commença à devenir extrêmement raboteuse, sans être cependant aussi mauvaise que la veille, vû que les Esquimaux qui venaient d'Okkak avaient déja marqué les détours les plus faciles et les plus sûrs avec leurs traîneaux et nous n'avions qu'à marcher sur leurs traces. A midi près d'un promontoire appelé *Pointe* *de Coleman*, nous bûmes un peu d'eau et de vin, qu'on avait ſait bouillir le matin dans la caverne, et que ma femme avait trouvé moyen d'empêcher de geler. Nous n'avancions pas très-vite ; mais arrivés à Schmitterberg, notre marche devint plus rapide, et enfin nous arrivâmes sains et saufs à Okkak, à deux heures et demie après midi. Nous ſûmes reçus avec la joie et l'affection la plus vive par nos collaborateurs, ainsi que par leur congrégation d'Esquimaux. Tous s'unirent pour rendre grâce au Seigneur, dont la protection nous avait accompagnés dans ce dangereux voyage, et nous passâmes très-agréablement le reste de cette journée, qui fut une véritable fête, avec notre frère et notre sœur Sturman.

« Le 10, par un temps clair et serein, on enterra les restes d'un enfant Esquimau.

« Le 11, nous participâmes bien cordialement à la petite fête de l'anniversaire natal de notre cher frère Sturman ; nous remerciâmes notre Sauveur des grâces qu'il avait répandues sur lui jusqu'alors, et nous le priâmes d'être toujours à l'avenir son protecteur et son guide. Cette journée fut bien véritablement *une journée que le Seigneur a faite.*

« Le 12, l'enfant mâle d'un père et d'une mère Esquimaux fut baptisé par frère Sturman, et comme j'étais son parrain, l'enfant reçut le nom de Bénédict. Les deux jours suivans, la neige tomba sans interruption, et quoique, dans la matinée du 15, le temps parut s'éclaircir, peu d'instans après il nous vint un orage de neige qui nous plongea à peu de chose près dans une complète obscurité. Plusieurs Esquimaux, poussés par la faim, s'étaient cependant hasardés à sortir pour tâcher de prendre quelques veaux, mais ils s'en revinrent le soir les mains vides. Ils en avaient attrappé quelques-uns, mais avaient été forcés, pour se sauver eux-mêmes, de les abandonner où ils les avaient pris. Bien nous en prit de ne pas nous être mis en route ce jour-là pour nous en retourner ; cependant comme nous n'avions plus que trois jours pour être au dimanche des rameaux, nous tenions beaucoup à arriver chez nous avant le commencement de la semaine de la Passion.

« En conséquence, le 16, le temps ayant pris un aspect plus rassurant, nous fîmes nos dispositions, sans vouloir nous arrêter davantage, et, après avoir fait à nos amis les plus tendres adieux et nous être recommandés à leurs prières, nous partîmes à huit heures et demie. Le froid était supportable, mais il neigeait à flocons épais. Près de Schmitterberg, nous rencontrâmes nos Esquimaux d'Okkak qui emportaient chez eux les veaux marins qu'ils avaient été obligés d'abandonner le jour précédent. Aussitôt après s'éleva un autre orage de neige si épais que nous ne pouvions voir à cinquante pas devant nous. A la Pointe de Coleman tout le pays paraissait uni, mais les fragmens de glace étant masqués par la neige qui les couvrait, nous eûmes toutes les peines du monde à nous faire jour à travers ces obstacles cachés. Il fallut que Siméon marchât en avant avec ses souliers à neige, pour sonder le chemin, et nous indiquer les passages les plus praticables. N'ayant plus alors qu'un seul homme pour nous conduire et mener le traîneau, nous étions à chaque instant en danger de verser, ce qui finit par nous arriver effectivement. Les gens qui occupaient l'autre traîneau et qui nous suivaient d'assez près, poussèrent un grand cri, lorsqu'ils nous virent culbuter; nous n'eûmes cependant pas le moindre mal, et en peu d'instans nous fûmes en état de continuer notre voyage. Ne pouvant reconnaître une grande étendue du pays environnant, nous nous dirigeâmes vers la côte, pour pouvoir arriver dans le voisinage de l'île d'Opernerviksoak, ou *Grande Pêcherie du Printemps*, et de là nous acheminer vers notre caverne. Nous parvînmes enfin à découvrir cette île; mais comme il ne cessait pas de neiger, nous ne faisions que peu de chemin, et nous désespérâmes bientôt de pouvoir atteindre la caverne. Nous crûmes en conséquence que le parti le plus sage était de tourner vers Kongusak, lieu où les Esquimaux d'Okkak vont à la pêche des veaux marins, et où ils ont construit une hutte. Matthieu, ancien habitant d'Okkak, qui connaissait parfaitement toute cette contrée, marchait en tête. Il était six heures et demie lorsque, à notre grande satisfaction, nous atteignîmes Kongusak, et y trouvâmes quatre hommes d'Okkak qui y chassaient aux renards. Rien de plus misérable que la maison; mais telle qu'elle était, nous fûmes fort heureux d'y trouver un abri. C'était une hutte de douze pieds carrés, et de six et demi de hauteur, où nous ne pûmes nous introduire que par l'ouverture pratiquée au milieu du toît, l'entrée ordinaire se trouvant complètement obstruée par la neige. Nous et nos gens occupâmes la portion la plus commode de la maison, les quatre chasseurs d'Okkak s'étant couchés de leur côté sur les paillassons de nos chiens, sans autre couverture que les habits qu'ils avaient sur eux. Notre coffre aux provisions nous servit d'oreiller. Le lendemain matin 17, de bonne heure, avant de prendre congé de ces pauvres gens, je leur donnai quelques lignes pour nos amis d'Okkak. Notre plan était de dépasser ce jour-là Kiklapait, en prenant le chemin qui y conduit le plus directement, le long de la côte; mais nous fûmes bientôt dans la nécessité de nous rejeter davantage vers l'intérieur, attendu que nos chiens, marchant sur une neige molle et très-profonde, s'y enfonçaient à chaque pas, et y disparaissaient presque de tout leurs corps.

« Il ne nous restait donc d'autre ressource que de chercher pour la nuit un gîte moins éloigné, et nous ne pouvions le trouver que dans le caveau qui nous avait déjà reçus, et où nous arrivâmes, épuisés de fatigue, à six heures du soir. Pour parvenir de la côte à l'île, nous avions été dans la nécessité de nous frayer nous-mêmes un sentier, avec ou sans souliers à neige. Nous ne pûmes donc que remercier Dieu de tout notre cœur, quand nous nous vîmes encore une fois à l'entrée de notre château-fort. Après souper, nous commencions à peine à chanter un hymne, lorsque les chiens, au nombre de plus de cinquante, se mirent à pousser d'épouvantables hurlemens, qui firent retentir toute la caverne. On eût dit que nous venions d'être attaqués à l'improviste par une légion de loups ou de tigres; mais dans la caverne et hors de la caverne tout était tranquille, et tel était en nous le profond sentiment de la présence du Seigneur, que la terreur ne put entrer un instant dans nos ames.

« Le matin du 18, nous nous levâmes à six heures. En déjeûnant, je demandai à nos gens si jamais, avant, aucune sœur d'Europe avait logé dans cette caverne. Leur réponse ayant été négative : Eh bien, leur dis-je, donnons, en mémoire de cet incident de notre voyage, donnons à cette caverne le nom d'Eleonorab-Sinnik tarvinga Kairosuk, c'est-à-dire : *Repos d'Eléonore dans la Caverne*. A sept heures, nous nous mîmes en marche, et trouvâmes les chemins, le long de la crique, dans un état bien différent de celui où ils étaient la veille. Pendant la nuit, l'ouragan, ayant balayé toute la neige à une certaine profondeur, nous avait préparé une route excellente. Néanmoins il ne cessait pas de neiger, et dans l'espace d'une heure, nous perdîmes encore la terre de vue. L'ouragan de neige, qui soufflait des montagnes, acquit un tel degré de violence, que nos hommes avaient la plus grande peine à tenir le traîneau debout. Bientôt nous arrivâmes à ces terribles fragmens de glace dont j'ai déjà fait mention, et nous courûmes risque d'être renversés par la tempête au milieu de ces débris. Dans cette situation critique, nous élevâmes tous notre voix vers le Seigneur, pour le prier de nous tirer de ce labyrinthe, et dans le moment même où les apparences étaient le plus menaçantes, je me sentais soutenu par la persuasion qu'une autre heure ne s'écoulerait pas sans que nous revissions la clarté du soleil. Ce fut ce qui arriva ; car après que nous eûmes fait la moitié de notre trajet à travers les montagnes, le ciel commença à s'éclaircir vers le sud. En moins de deux autres heures, nous eûmes parcouru l'autre moitié de ce périlleux passage, et nous n'eûmes plus ensuite que de beaux chemins. Nous nous arrêtâmes alors pour boire et manger ce que nous avions préparé dans la caverne pour notre dîner, pénétrés de joie et de reconnaissance d'avoir pu traverser sains et saufs ce canton où tant de dangers et d'obstacles pouvaient nous être fatals. Toutefois, il nous restait encore un mauvais pas à franchir, et, dans la rapidité de notre course, notre traîneau fut jeté avec tant de force contre un bloc de glace, qu'une de ses traverses se rompit. Je rappelai vers nous ceux de nos gens qui nous précédaient et qui étaient déjà fort loin en avant. Nous réparâmes le traîneau de notre mieux, et nous nous félicitâmes de n'avoir pas essuyé cet accident dans la partie du chemin la plus difficile, ou dans le fort du plus mauvais temps. Vers le soir, nouvel ouragan de neige, qui nous décida à terminer notre journée à cinq heures, et à nous loger dans une habitation d'hiver, qui appartenait à nos Esquimaux de Naïn.

«Le 19, nous nous remîmes gaîment en chemin. En passant entre deux îles appelées Hillsburg et Rhode-Island, à une demi-heure de chemin de Naïn, j'éprouvai le froid le plus vif que j'eusse essuyé dans tout notre voyage, le vent soufflait et la neige tombait dans toutes les directions, avec une telle violence, qu'il nous était impossible de nous en garantir. De temps à autre le soleil perçait les nuages, de sorte que la neige dont nous étions couverts, venant à fondre et à regeler coup sur coup, se transformait en glaçons sur notre visage et sur nos habits. Ce fut, revêtus de cette brillante parure, que nous arrivâmes enfin à Naïn, vers midi et demie, pleins de reconnaissance pour les bontés du Seigneur pendant ce périlleux voyage.»

AMÉRIQUE DU NORD.

Pétition adressée par les Indiens Chactas aux missionnaires établis parmi eux, pour les prier de les accompagner dans leur émigration.

Nos lecteurs savent déjà (1) avec quelle injustice plusieurs tribus indiennes du Nord de l'Amérique se voient refoulées du côté de l'Occident par le sénat de la Géorgie et du Mississipi. On devait s'attendre, dans notre siècle, à ce que des mesures aussi arbitraires demeureraient en projet, et ne seraient jamais mises à exécution. Mais en dépit des protestations des amis de la liberté et de l'Evangile en Amérique, le congrès des États-Unis a ratifié un arrêté, en vertu duquel les Chiroquois, les Chactas et les Chikasas habitant le territoire des deux États ci-dessus nommés, sont obligés de se soumettre au gouvernement de ce pays, ou de vendre leurs terres et de se retirer dans les forêts de l'Ouest. Ces infortunés privés de leur indépendance nationale et de la liberté de se gouverner par leurs propres lois, ont préféré ce dernier parti, et sur le point de quitter leur patrie, dans laquelle ils commençaient à jouir des bienfaits de l'Évangile et des avantages d'une civilisation naissante, ils se sont réunis pour aviser aux moyens de transporter avec eux dans le pays barbare où ils vont émigrer, cette bonne parole de Dieu et ces institutions évangéliques dont ils sentent qu'ils ne peuvent plus se passer, depuis qu'ils en ont goûté l'efficace.

---

(1) *Voy.* 5e année, p. 188.

C'est le 19, 20 et 21 mars passé qu'une partie des Chactas, dont la tribu entière possède six stations missionnaires, s'est assemblée solennellement à Mayhew, l'un de ces établissemens pour délibérer sur le parti qu'il y avait à prendre dans les circonstances graves où se trouve leur nation. Un missionnaire présent à cette touchante réunion, nous en donne la description suivante.

« Quoique les chefs des Chactas eussent accepté certains articles du traité, en vertu duquel ils devaient quitter leur pays, ou se soumettre aux lois de l'état de Mississipi et à toutes les fâcheuses conséquences d'un pareil état de choses, cependant l'opinion générale était que cet arrêté ne serait pas ratifié par le congrès. On savait que la grande majorité des Chactas était décidée à ne pas vendre ses terres; qu'on ne les avait point consultés, avant de dresser ces statuts; et que le consentement d'une grande partie de ceux qui avaient accédé au traité, n'avait été obtenue que par ruse et en leur représentant les choses sous un faux jour. On savait que ce pays leur appartenait, qu'ils y avaient des droits, que ces droits leur étaient garantis par des traités solennels et par une longue possession qui remontait à un temps immémorial; on savait qu'en vertu de ces droits et de ces traités les Chactas pouvaient vivre libres et indépendans, et se gouverner par des chefs de leur choix et des lois de leur création. Il était donc bien naturel qu'ils eussent de la peine à croire qu'un gouvernement, dont ils avaient reconnu jusqu'alors la justice et la liberté, voulût les forcer à approuver et à signer un traité par lequel on leur enlevait leur pays, et on les contraignait à abandonner leurs terres et leurs habitations pour s'en aller errer au loin dans un pays sauvage. Aussi, quand ils reçurent la nouvelle que le traité était définitivement arrêté, et qu'il leur fallait chercher, dans l'espace de deux ans, à se procurer de nouvelles demeures, la douleur et le découragement s'emparèrent de la nation toute entière. Le parti chrétien surtout, et en particulier les membres des Eglises sentirent, plus que tous les autres, le poids de cette calamité. La pensée qu'il leur fallait abandonner leurs réunions religieuses, leurs écoles, leurs relations chrétiennes, et se séparer de leurs missionnaires, dont ils commençaient à apprécier les travaux pour eux-mêmes et pour leurs enfans, les pénétra d'une tristesse difficile à décrire. Ils s'assemblèrent aussitôt, et après avoir fait l'examen des écoles et s'être assis ensemble à la table de leur commun Sauveur, réfléchissant aux priviléges dont ils allaient bientôt être privés, ainsi qu'aux difficultés et aux privations qui deviendraient par la suite leur partage, ils rédigèrent d'un commun accord la pétition suivante :

Aux Missionnaires du Conseil américain pour les Missions étrangères :

« Amis et frères,

« Il y a plusieurs années que vous vîntes parmi nous et que vous nous dîtes que vous vouliez instruire les enfans des Chactas. Nous nous réjouîmes de ce que vous étiez disposés à instruire nos enfans, et nous acceptâmes vos offres. Vous nous dîtes que vous aviez un livre bien précieux qui apprenait à connaître le grand Jehovah. Nous n'avons pas écouté, comme nous l'aurions dû, les instructions de ce livre. Mais le bon Esprit, qui est le Créateur de toutes choses, a bien voulu ouvrir les oreilles de plusieurs d'entre nous, afin que nous écoutassions les paroles de ce bon livre. Vous savez tout cela, et vous n'avez pas besoin que nous employions beaucoup de paroles. Mais nous désirons en appeler à notre attachement pour nos écoles et pour cette Parole qui nous apprend à marcher dans la droiture devant Dieu et devant les hommes. On a beaucoup fait pour nous, afin que nous possédassions des livres et que nous pussions lire dans notre propre langue.

« Amis et frères, nous pourrions multiplier les paroles et nous étendre sur les avantages nombreux que nous avons reçus. Mais nous voulons nous arrêter et nous demander à nous-mêmes, qui a fait ces choses, dont nous nous réjouissons maintenant ?

« Amis et frères, lorsque vous vîntes parmi nous, il y a plusieurs années, vous ne trouvâtes ni écoles, ni évangile, ni louanges de Jehovah.

« Amis et frères, nous voulons donner gloire à Jehovah, qui vous a envoyés ici pour nous enseigner le chemin de la vie. C'est vous, très-chers amis, que le Sauveur des pécheurs a choisis dans sa bonté, pour vous faire être les instrumens de tout le bien qui s'est opéré parmi nous.

« Amis et frères, vous voyez notre situation, nous sommes excessivement éprouvés. Nous venons d'apprendre la nouvelle de la ratification du traité des Chactas. Notre sentence est prononcée. Nous n'avons plus d'autre ressource que de tourner nos regards vers de nouvelles demeures, du côté du soleil couchant. Nos chefs nous ont avertis que ce que nous avions de mieux à faire était d'émigrer vers la cascade la plus voisine et en aussi grand nombre que nous pourrions.

« C'est pourquoi, frères, nous vous prions comme membres de l'Eglise de ce lieu (et nous sommes sûrs d'être approuvés par les principaux d'entre nous), de supplier, en notre nom, le Conseil américain pour les Missions, de nous accorder des missionnaires pour nous accompagner dans notre émigration. Nous serions bien réjouis si ceux qui ont vécu avec nous ici, étaient choisis pour venir habiter nos nouvelles demeures. Nous leur offrons la même protection et la même amitié que celles que nous leur avons montrées ici. Vous voyez quelle est notre position. Si vous ne faites rien pour nous, au-delà de la grande rivière du Mississipi, nous serons dans la plus triste des situations.

« Nous nous recommandons aux prières de toutes les Eglises en général, et en particulier à celles des Eglises avec lesquelles nous sommes en relation (1). Nous en avons besoin ; nous avons besoin aussi de leur secours, car nous sommes sur le point de retourner dans nos forêts sauvages.

---

(1) Les Eglises presbytériennes.

« Nous sommes vos amis et frères en Christ. »

Nous joignons à cette pétition quelques lettres adressées par des Chactas pieux à l'un des missionnaires, qui leur ont prêché pendant plusieurs années la Parole de vie. Elles prouveront qu'ils supportent, avec une résignation toute chrétienne, les calamités dont ils ont à gémir, qu'ils savent apprécier le bonheur d'être chrétiens, et que leurs yeux sont fixés vers le ciel, qui est la seule espérance qui leur reste, au milieu des misères auxquelles ils sont en proie dans ce monde de péch.

Un jeune Chactas s'exprime ainsi dans une lettre qu'il a écrite à son pasteur :

« Priez pour moi notre père céleste. Je suis un pécheur, j'ai un mauvais cœur ; c'est pourquoi j'espère que vous, mon frère blanc, vous vous souviendrez de prier pour moi. Si nous passons le fleuve (1), puisse-t-il être avec nous ! Quoique notre pays soit perdu, nos âmes ne sont point perdues. Quand nous irons dans la patrie de notre Père céleste, alors nous serons heureux. »

Lettre d'un autre Chactas :

« O mon frère, quoique tout le monde dise que notre pays est perdu, je ne dis pas la même chose. La bonne patrie d'en-haut, le ciel, nous est réservée. C'est à quoi je pense continuellement. Je passerai peut-être le Mississipi, mais cela n'est pas certain. Peut-être irai-je d'abord au ciel. J'ai besoin de vous demander de prier Jésus d'avoir pitié de moi, je prierai aussi notre Père céleste. Jésus est bon. Jésus est notre Sauveur. En pensant à lui, j'éprouve une grande joie. »

Un troisième s'exprime ainsi :

« O mon cher ami, je veux vous ouvrir mon cœur. Ci-devant je ne connaissais pas mon Père céleste. Je vivais loin du chemin de la vie. Cependant mon père céleste résolut de se faire connaître à moi, et maintenant je suis bien heureux de le connaître.

---

(1) Le Mississipi, au-delà duquel on contraint les Chactas d'émigrer.
(*Rédacteurs.*)

Quoique je doive mourir d'une manière ou d'une autre, je sais cependant que si je suis fidèle à mon Père céleste, je serai heureux. Quand je réfléchis à ces choses, je le prie avec humilité et sans cesse. O mon cher ami, je vous salue du fond de mon cœur, ô mon frère. »

Un quatrième Chactas a écrit ce qui suit :

« Je suis heureux depuis que l'Evangile est entré dans mon cœur. Quoique je quitte ma patrie, pour m'en aller dans un pays éloigné, mon désir est de suivre toujours mon Seigneur Jésus-Christ. Si j'abandonne mon Sauveur, l'affliction me poursuivra partout. C'est en croyant ces choses et en me tenant en la présence de Jésus-Christ, que je vous écris. Il s'écoulera beaucoup de temps jusqu'à ce que nous nous revoyions. Mais un jour nous nous reverrons à la droite de Jehovah notre Père céleste. »

Un autre Chactas, qui a reçu une éducation plus soignée dans une famille anglaise, a aussi écrit la lettre suivante aux missionnaires :

« Souvenez-vous de ce pauvre peuple, quand vous serez partis, et priez pour lui. Priez pour que les fidèles soient fortifiés dans leur foi, et pour que les infidèles soient amenés au royaume de Christ. Nous nous réjouissons de ce que vous vous proposez d'accompagner les Chactas au-delà du Mississipi et de leur prêcher l'Evangile. Dieu veuille avoir pitié de ce pauvre peuple et le bénir abondamment de toutes les richesses de sa grâce. Souvenez-vous de nous, pauvres Indiens, devant le trône de la miséricorde. Priez continuellement pour nous, car nous avons besoin des prières de tous les hommes pieux.

Adieu.

Votre ami et frère.

Mais ce ne sont pas seulement les pauvres Chactas exilés qu'il faut plaindre dans cette circonstance, mais encore les missionnaires qui, pendant plusieurs années, ont consacré leur vie à leur être utile. Qu'on se représente la douleur de ces serviteurs fidèles de Jésus-Christ en voyant les réunions religieuses qu'ils avaient établies, interrompues, les écoles qu'ils avaient fondées, dissoutes ; les sociétés qu'ils avaient organisées pour propager les habitudes de tempérance, démembrées, et des Indiens en qui la vie chrétienne commençait à se manifester, dispersés çà et là, sans guides spirituels et sans moyens de salut. Espérons en Dieu que leur zèle saura triompher de tous ces sujets de découragement et que le Seigneur leur donnera par son Esprit assez de dévouement et d'amour pour suivre dans leur exil ces tribus intéressantes au salut desquelles ils ont travaillé jusqu'ici avec tant d'ardeur. Déjà, ils ont prouvé que les intérêts de la vérité leur étaient plus chers que leur repos et leur liberté temporelle. Pour s'être refusé à prêter serment entre les mains d'un gouvernement qui usurpait un pouvoir qui ne lui appartient pas, et qui, contre toutes les lois divines et humaines, abolissait les droits d'un peuple libre, plusieurs d'entre eux, entre autres, le docteur Butler et les missionnaires Thompson et Worcester ont été mis en prison, chargés de chaînes et inhumainement traités par une soldatesque brutale. De pareils outrages seraient presque de nature à les dégoûter des avantages d'une civilisation, qui touche quelquefois à la barbarie, et à leur faire préférer les forêts du Mississipi et les Indiens qui vont les habiter, à une liberté qu'on ne sait pas respecter à leur égard. Plusieurs journaux américains qui jouissent d'un grand crédit aux Etats-Unis, en particulier, l'*Observateur de New-York* et le *Héraut missionnaire* plaident avec force et éloquence la cause des Indiens et de leurs missionnaires, mais jusqu'ici leur voix n'a pas été entendue.

INDIENS TUSCARORA.

Les détails qui précèdent doivent d'autant plus affliger les amis de l'Evangile et des Missions, que les progrès de la Parole de Dieu et de la civilisation sont de plus en plus rapides parmi les Indiens du nord de l'Amérique. Nos lecteurs en jugeront eux mêmes par les extraits suivans des lettres de quelques missionnaires. M. John Elliot écrit de Tuscarora, station missionnaire chez les Indiens de l'Etat de New-York, sous la date du 9 septembre dernier :

« Je viens vous communiquer (1) quelques faits saillans d'un réveil qui a eu lieu cette année parmi les Indiens Tuscarora, et qui intéressera, j'en suis sûr, tous les amis de Sion. Ce réveil commença avec puissance au milieu du mois de février. Notre Eglise ne se composait alors que de quinze membres, qui, à quelques exceptions près, s'étaient depuis quelque temps laissés refroidir et endormir. Trois de nos frères chrétiens et six à huit personnes impénitentes avaient assisté à une réunion qui eut lieu à Lockport le 10 février et qui dura quatre jours. Quatre ou cinq des dernières revinrent à la maison justifiées et réconciliées avec Dieu par le sang de Jésus-Christ. Les premiers s'en retournèrent baptisés du Saint-Esprit. Les membres de notre Eglise apprirent alors par cet exemple ce dont nous avions inutilement cherché à les convaincre par nos exhortations, c'est que la prière et la prière fervente est le grand secret des réveils. Nous visitâmes des familles du voisinage, nous priâmes avec elles et nous suppliâmes les pécheurs endurcis de se repentir, afin que leurs péchés pussent leur être pardonnés. Nos réunions d'explication des Ecritures et de prières devinrent alors solennelles comme les scènes imposantes du jugement et de l'éternité. Les bondes des cieux furent ouvertes, le Saint-Esprit descendit, et des pécheurs plongés dans la mort spirituelle furent convaincus de péché et convertis; que ceci soit dit à la louange de la gloire de Dieu! *Quarante* personnes, à ce que nous espérons, ont donné leurs cœurs à Dieu. D'autres, qui avaient paru sérieusement impressionnées, et qui nous avaient donné des espérances de conversion, sont retournées se plonger dans le bourbier de leurs vices. Le 15 mai, nous avons reçu vingt personnes à la communion de l'Eglise, dont dix-huit indigènes; et dans le mois de juillet suivant, nous en avons admis quinze autres, en tout trente-trois indigènes, qui sont actuellement membres de l'Eglise : vingt-neuf d'entre eux étaient membres de la société de la tempérance. — Quatorze jeunes gens de beaucoup de moyens, et dont la plupart sont chefs de famille, nous permettent, ainsi que leurs femmes, d'espérer leur conversion. Je pourrais donner beaucoup plus de détails concernant les progrès et les résultats de cette œuvre, mais je me bornerai à conclure par les remarques suivantes. Que les amis et les soutiens de l'œuvre des Missions prennent courage. Puisque Jéhovah déploie sa puissance et sa miséricorde, ils doivent sentir la grandeur de leurs obligations et être disposés à agir en conséquence. Le nombre total des Indiens Tuscarora parmi lesquels j'exerce mon ministère, est de 300 environ; la sixième partie d'entre eux fait profession de christianisme, les autres s'uniront probablement bientôt à l'église. Ces faits prouvent que la base de leur développement intellectuel et moral a été posée; un changement radical dans leurs habitudes en sera la conséquence. »

---

(1) Cette lettre est adressée aux éditeurs de l'*Observateur de Rochester*, journal américain.

(*Rédacteurs.*)

INDIENS CATARAUGUS.

M. Thayer, stationné parmi eux, écrit ce qui suit, sous la date du 12 juillet 1831 :

« Il y a quelques semaines que les membres de notre Eglise me donnèrent avis que les Indiens d'Alleghany attendaient avec impatience le moment où ils pourraient recevoir quelques instructions nouvelles des missionnaires, et m'invitèrent à me transporter au milieu d'eux; ils me représentaient, comme le motif le plus propre à me décider, que plusieurs des plus marquans du parti chrétien, qui ne sont pas membres de l'Eglise, disaient journellement qu'ils étaient ennuyés d'entendre les diacres leur répéter les mêmes choses tous les dimanches, et paraissaient disposés à retourner au paganisme. Je sentis donc qu'il était de mon devoir d'indiquer une nouvelle réunion à Alleghany, et j'en fis prévenir les Indiens. Je visitai en passant la station de Seneca pour engager quelques personnes de la famille de la Mission et des membres de cette Eglise à m'accompagner.

« Le jour marqué, M. Sessions, un des frères Indiens de Seneca, et six des membres de l'Eglise, arrivèrent à Alleghany avec notre interprète. En conséquence, notre réunion s'ouvrit le mercredi matin, 6 juillet, et fut close le dimanche suivant.

« Comme l'école ne pouvait contenir tous les assistans, on mit des siéges dans une vaste grange vide, et disposée pour recevoir commodément une assemblée nombreuse. Nous eûmes chaque jour cinq exercices religieux : une prière au lever du soleil ; une seconde réunion à neuf heures, dont l'objet était de converser avec tous ceux qui désiraient nous soumettre quelques questions ; une autre prière à la même heure dans une autre maison ; à onze heures, lecture de l'Ecriture-Sainte et instruction ; même exercice à deux heures ; enfin conférence et dernière prière à six heures. Le révérend M. Perry, de Connewango, passa avec nous l'après-midi du vendredi, prononça deux sermons, et, ce qui avait lieu pour la première fois, sur cette réservation, administra la communion. Le révérend M. Coroles, de Napoli, prêcha le dimanche et assista aux autres exercices de ce jour. Que le Seigneur les récompense de leur pieuse coopération dans cette circonstance !

« Pendant toute la durée des cinq jours, la réunion fut des plus intéressantes, les assistans graves et attentifs, et l'Église fortement occupée de l'intérêt des âmes. Tous les jours nous vîmes venir de vingt-cinq à quarante des impénitens à celle de nos réunions dont l'objet était de répondre aux questions des uns et des autres, et il n'y en eut pas un avec qui nous n'ayons eu un entretien personnel ; plusieurs s'en retournaient pénétrés d'une salutaire inquiétude pour le sort de leurs âmes. La réunion de conférence offrit aux frères Indiens l'occasion de se faire entendre, et nous trouvâmes ceux d'Alleghany, ainsi que ceux de Seneca, fidèles dans leurs exhortations.

« Après le dernier sermon du dimanche, dont l'objet était de faire sentir aux pécheurs de quelle importance il était pour eux de se repentir sans délai, et de donner leurs cœurs à Dieu, même avant la fin de cette réunion, et en même temps de les convaincre du danger terrible auquel ils s'exposaient, s'ils négligeaient l'occasion qui s'offrait à eux, une invitation fut adressée à tous ceux qui se sentaient disposés à sortir des voies du péché, à reconnaître Jésus-Christ pour leur Sauveur, et qui étaient déterminés à soumettre dès-lors leurs cœurs à Dieu, de s'avancer et de se mettre à genoux pendant la prière qui allait être faite spécialement pour eux. Il y en eut de quarante à cinquante qui se levèrent à la fois, s'avancèrent les larmes aux yeux, et se pressèrent autour de la chair. O! quelle scène intéressante! oui, je puis le dire avec vérité, c'est la plus touchante dont j'aie jamais été témoin chez les Indiens. Parmi ceux qui s'y firent remarquer se trouvaient des vieillards, des jeunes gens, dont quelques-uns avaient tout récemment quitté les rangs des païens. Combien en est-il qui aient réellement dépouillé le vieil homme? combien qui aient choisi Jésus pour leur portion? c'est ce qui ne peut être su que de Celui qui sonde tous les cœurs.

« J'ai cru devoir vous communiquer ces détails pour vous faire connaître tout l'intérêt que doit inspirer l'état actuel des choses à Alleghany, et de quelle importance il serait d'envoyer quelqu'un qui s'établît chez ce peuple d'une manière permanente. Il me montrèrent un si grand désir de recevoir une plus ample instruction, que je leur ai laissé quelque espérance de me revoir chez eux d'ici à peu de temps. »

Note sur la Station de Cataraugus.

« Quant à cette station, je n'ai que le temps de vous mander que les choses y sont toujours dans un état intéressant. Nos réunions, surtout celle du dimanche, sont très-suivies. Cependant les moyens d'excitation se sont ralentis. Ceux qui ont fait profession de l'Evangile, et ceux qui ont senti depuis peu les premières influences de la religion paraissent vivement préoccupés, et, je n'en doute pas, demandent au ciel une nouvelle effusion du Saint-Esprit.

« Je pense que tout doit encourager à visiter ceux qui appartiennent au parti païen. La plupart prêtent la plus grande attention à toutes nos instructions, et quelques-uns me prient de revenir parmi eux. Il en est qui reconnaissent qu'ils sont dans une mauvaise voie, qui assisteraient volontiers à nos réunions, mais qui n'ont pas le courage d'abandonner leur parti.

Il y a quelques semaines que, dans un conseil tenu par ceux de ce parti, les chefs adoptèrent une résolution en vertu de laquelle tous leurs gens devaient jouir d'une pleine et entière liberté de conscience, et pouvoir se rendre à nos assemblées si cela leur convenait. Aussitôt tout ce qu'il y avait de jeunes gens résolurent de se réunir aux chrétiens. Mais dès que les chefs eurent eu connaissance de ce mouvement, ils convoquèrent un autre conseil dans lequel on renouvela les anciennes prohibitions, avec autant de sévérité qu'auparavant. Quelques-uns des chefs m'ont avoué qu'ils étaient convaincus des vérités de l'Evangile; mais qu'une chose les empêchait d'embrasser le christianisme comme nation, la crainte de perdre leurs terres, comme il était arrivé à leurs pères, autrefois maîtres de tout le pays entre les Alleghanys et l'Atlantique. »

VARIÉTÉS.

Extrait d'une lettre de M. Fenger, sur l'état de la Grèce considérée sous le point de vue religieux et moral (1).

Trieste, le 7 septembre 1831.
(envoyée de Francfort, le 11 octobre suivant.)

« Vous savez que ni M. Richmond ni moi ne voyageons en Grèce en qualité de missionnaires; cependant la cause des Missions chrétiennes pour la propagation de l'Evangile et des lumières étant pour nous une cause sacrée, elle a dû naturellement fixer notre attention. Nous avons donc cherché pendant toute la durée de notre voyage, à nous éclairer sur les points suivans : 1° La Grèce a-t-elle besoin de Missions chrétiennes? 2° La

---

(1) C'est ici la lettre annoncée plus haut, page 338, et qui a été adressée à M. le directeur de la maison des Missions par M. Fenger, candidat en théologie de Copenhague, à son retour d'un voyage en Grèce.

(Rédacteurs.)

Grèce est-elle un pays qui, humainement parlant, promette quelque succès aux efforts des ouvriers fidèles ? 3° Ce qui a déjà été fait pour la propagation des lumières et de l'Evangile parmi les Grecs, doit-il suffire pour le moment, ou de nouveaux efforts de la part des fidèles sont-ils à désirer?

« Quant à la première question, il pourrait bien y avoir, parmi les Grecs mêmes, des personnes qui y répondraient par la négative. « Sommes-nous donc des Turcs ou des Païens, disait souvent l'évêque de Talenti, qu'on nous envoie des évangélistes et des missionnaires ? » et l'on avait bien de la peine à lui faire comprendre que le but des Missions parmi les Grecs était autre que celui des Missions chez les Païens, que ce n'était pas un nouveau Christ qu'on voulait prêcher aux premiers, mais que le but des missionnaires en Grèce était de répandre les lumières parmi le peuple ignorant et de le mettre en état de lire lui-même la Sainte-Ecriture, qu'on a soin de répandre dans une édition où, au texte original qui est lu dans les églises, est jointe une traduction dans la langue moderne comprise par le peuple; j'ajoutai qu'il ne fallait pas qu'il fût dit que le peuple demeurait dans les ténèbres, tandis que le clergé est assez instruit pour comprendre le Nouveau-Testament sans traduction. Bien des fois j'ai trouvé des curés qui m'ont confessé eux-mêmes leur ignorance. « Je suis un bœuf, me dit ingénument un moine à Egine, je ne sais rien », et comment en serait-il autrement dans un pays où le paysan qui sait lire, n'a besoin que de laisser pousser sa barbe et de quitter la charrue pour être admis aux ordres ? Le plus souvent, il n'abandonne pas même ses travaux champêtres, et ne voit dans ses fonctions de prêtre qu'un moyen d'augmenter ses revenus. Les fonctions de prêtre et de maître d'école ne sont jamais réunies. « Avez-vous une école ? » demandai-je à quelques enfans, dans un village près de l'ancienne Tégée. » — « Non. » — « Est-ce qu'il n'y a personne dans le village qui sache lire ? » — « Oui, le prêtre. » — « Pourquoi ne vous rendez-vous pas chez lui pour vous faire instruire ? » — « C'est qu'il n'a pas le temps; fêtes et dimanches il dit la messe à la hâte, et les jours de travail il est occupé toute la journée à cultiver ses champs. » Il y a beaucoup à faire en Grèce pour l'instruction de la jeunesse et pour celle des prêtres, mais plus encore pour y opérer un réveil religieux et y faire naître la foi vivante et la vie vraiment chrétienne qui en est la conséquence. Les Grecs sont chrétiens, il est vrai, parce qu'ils ne sont pas Turcs; une haine invétérée sépare les deux nations, et parce que les premiers font le signe de la croix, observent les jeûnes prescrits et assistent aux cérémonies de l'Eglise, ils se croient infiniment supérieurs aux Turcs, mais c'est en vain que vous chercheriez parmi eux des traces d'un christianisme vivant et pratique. La Parole de la vie n'est pas annoncée par les prédicateurs et les congrégations, à ce qu'il paraît, n'en éprouvent aucun regret et s'en passent facilement. Pendant tout mon séjour en Grèce, je n'ai entendu qu'un seul sermon, et encore quel misérable sermon! Le clergé, privé complètement d'instruction, et manquant surtout de cet enthousiasme pour sa vocation, de ce zèle de la foi, qui fait surmonter toutes les difficultés, n'a pas assez de courage pour prêcher en public, et les chaires sont vides. Les Grecs sont donc vraiment un troupeau sans berger, ou pour mieux dire, un troupeau dont les bergers dorment, et ce sommeil des bergers ne peut qu'être extrêmement nuisible au troupeau. On reproche aux Grecs d'être adulateurs, vindicatifs, menteurs, avares: il est vrai qu'ils ont ces mauvaises qualités; mais je vous avoue qu'après ce que je viens de vous dire, je n'en ai pas été étonné. Au contraire, j'ai été surpris qu'après un si long esclavage et au milieu d'une décadence aussi complète de la religion et du culte, on trouvât encore chez eux quelques bonnes qualités à côté de beaucoup de vices.

« Mais voyons en second lieu si la Grèce qui a un si urgent besoin de missionnaires, est un pays qui promette quelque succès à leurs efforts. Une qualité qui est commune parmi les Grecs et qui ne peut qu'être un sujet d'encouragement pour ceux qui veulent les instruire, c'est leur docilité. L'homme instruit est généralement respecté en Grèce, l'ignorant est méprisé, et on trouve dans toutes les classes une grande soif d'instruction. Les parens qui n'ont pas eu l'occasion de s'instruire eux-mêmes, cherchent au moins à faire instruire leurs enfans. Il est connu qu'une foule de Grecs fréquentent, depuis nombre d'années, les écoles et les universités de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Mais il faut être riche ou au moins à son aise, pour pouvoir envoyer ses enfans étudier à l'étranger. Bien des parens n'ont pas les moyens de procurer à leurs enfans les bienfaits d'une éducation libérale; mais tous, j'ose vous l'assurer, brûlent du désir de les faire instruire. J'ai entendu dire à de pauvres paysans : Un homme qui n'est pas instruit ressemble à un aveugle; nous sommes aveugles nous-mêmes, mais nous sommes prêts à faire toute sorte de sacrifices pour procurer une meilleure éducation à nos enfans.

« Un étranger qui habitait Napoli, me racontait qu'il avait à son service un enfant grec, dont il était fort content et qu'il lui permit, pour lui témoigner sa satisfaction, de lui demander une grâce. Aussitôt l'enfant demanda d'être envoyé à l'école pour apprendre à lire et à écrire.

« A cette docilité, les Grecs joignent, pour la plupart, une grande facilité pour l'étude et font souvent en peu de temps des progrès étonnans. Tous les Grecs, pour peu qu'ils connaissent l'histoire de leurs ancêtres, savent qu'ils étaient non seulement vaillans, mais aussi instruits, et leur exemple contribue beaucoup à exciter le désir qu'ils ont de s'instruire : *Idiot*, *ignorant*, *barbare*, sont pour eux les noms les plus déshonorans : ils les donnent tous les jours aux Turcs, et quant à eux, ils cherchent à les mériter le moins possible. Les livres distribués en Grèce sont reçus avec joie et reconnaissance, et à qui veut tenir école, les écoliers ne manquent jamais.

« Quant à la propagation de la Sainte-Ecriture, c'est un grand avantage que ni le peuple, ni le clergé ne s'y opposent, comme cela arrive dans les pays catholiques; les uns et les autres la reconnaissant pour règle de la foi et de la vie chrétienne, la reçoivent avec empressement. Jamais le clergé grec n'a interdit au peuple de s'en enquérir : beaucoup d'évêques au contraire favorisent la distribution des saints Livres. Ces dispositions des ecclésiastiques continueront-elles, quand le peuple, la Bible à la main, commencera à s'opposer aux abus et à retourner à la simplicité de la première église ? Voilà une question que je n'ose pas décider; mais j'espère que non, en supposant toutefois que les progrès du clergé ne seront pas moins rapides que ceux du peuple.

«J'ai fait un séjour d'environ cinq mois en Grèce, j'ai parcouru à pied une grande partie de la Morée et de l'Hellade, j'ai fait des connaissances non seulement parmi les personnes aisées et instruites, mais aussi parmi les plus pauvres; car souvent j'ai passé la nuit dans la cabane du paysan ou sous la hutte du berger, et je puis vous assurer qu'à la fin de ce voyage, les sentimens d'amour et la compassion que ce peuple m'inspirent, sont bien plus vifs que quand je vous quittai, et je ne négligerai aucune occasion de parler en faveur des Grecs, et d'encourager ceux qui veulent se charger de la tâche difficile, mais importante, de les instruire. Richmond est allé plus loin que moi. Parfaitement d'accord avec moi sur tout ce que je viens de vous écrire, la perspective de faire du bien lui a paru si riante, qu'il a résolu de sacrifier quelques années de sa vie à l'instruction des Grecs. Pour s'attacher plus étroitement à la Grèce, il a acheté quelques petites terres près d'Athènes. Maintenant il est retourné chez lui pour se livrer quelque temps encore aux études et pour préparer son retour en Grèce, ce pays qui a toujours des amis généreux aux Etats-Unis. Son but est d'établir des écoles en Grèce, et s'il est possible, un lycée à Athènes. Avant d'y revenir, il fera sans doute un tour en Angleterre, en France et en Suisse pour obtenir quelques secours des Philhellènes de ces pays. Vous le verrez donc, si son plan se réalise; mais le moment n'est pas encore favorable à l'exécution de son projet.

«Dans ce que je viens de dire, vous avez déjà la réponse à la troisième question que j'ai posée en commençant cette lettre. Ayant vu l'état dans lequel se trouve le pays, qui semble faire présager une révolution et peut-être une guerre civile, je ne puis pas conseiller de choisir ce moment-ci pour commencer quelque établissement philanthropique en Grèce; mais l'on pourrait préparer quelque chose pour l'avenir, en soutenant, autant qu'il est en notre pouvoir, nos chers frères qui travaillent déjà en Grèce. M. Kork va quitter Syra; mais ses écoles, sans doute les meilleures qui aient été fondées en Grèce depuis la révolution, restent sous la direction de M. Hildner, ancien élève missionnaire de Bâle, qui se distingue autant par son zèle que par sa sage modération. La Société de Londres a désiré que M. Kork allât travailler à Corfou ; mais je crois qu'il désire, quant à lui, de fixer son séjour ou dans l'île de Négrepont ou dans un autre endroit de la Grèce libre, et qu'il a écrit à sa Société là-dessus. Je ne sais pas si vous avez appris qu'il a épousé une Grecque de Constantinople. C'est une femme excellente, qui joint à une éducation distinguée qu'elle a reçue à Odessa, une vraie et sincère piété : elle est ce que toutes les femmes des missionnaires doivent être, missionnaire elle-même dans un autre sens que son mari, mais de tout son cœur. M. King, qui pendant quelque temps a habité Ténos, où il a établi une école de demoiselles, vient de quitter cette île pour se fixer à Athènes, où il a déjà commencé une école, qui comptait plus de cent élèves lors de mon séjour dans cette dernière ville. C'est lui qui parle le mieux le grec parmi les missionnaires que j'ai connus, et c'était avec un vrai plaisir que j'assistais quelquefois aux petits sermons qu'il adressait le dimanche aux enfans. Mais il n'est pas le seul qui ait pensé à fonder des écoles à Athènes. La Société de l'Eglise anglicane des États-Unis y a envoyé deux missionnaires, MM. Robertson et Hill, qui, après un séjour de quelques mois à Ténos, se sont fixés maintenant à Athènes. Ce sont des hommes excellens, qui, avec l'aide du Seigneur, feront beaucoup de bien à la Grèce. Leur Société leur a envoyé un imprimeur habile et deux presses. Ils pourront donc immédiatement commencer à imprimer et à distribuer des livres et des Traités utiles. Cher frère, et vous tous qui, en France, vous intéressez aux Missions évangéliques, n'oubliez pas, dans vos prières, ces frères qui travaillent en Grèce; ne les oubliez pas surtout maintenant que l'avenir politique de la Grèce se couvre d'épais nuages; mais priez le Seigneur qu'il daigne leur accorder son secours, et protéger l'œuvre qu'ils ont commencée en son nom.

« Après avoir fini mon voyage en Grèce, je m'embarquai pour Constantinople, où je passai tout le mois de juillet. Long-temps avant mon séjour dans la capitale de la Turquie, j'avais fait connaissance avec plusieurs Turcs à Athènes, où presque tous les Turcs parlent ou au moins comprennent le grec. J'ai été étonné de voir la Turquie négligée par toutes les Sociétés de Missions, qui n'ont pas un seul missionnaire parmi les Turcs. Il est vrai qu'il y a des missionnaires en Syrie, à Smyrne, etc, mais ces missionnaires sont destinés pour les Grecs, les Arméniens, les Juifs, plutôt que pour les Turcs; et Constantinople, une des stations les plus importantes, avait au mois de juin l'air d'un poste abandonné, car il n'y avait pas un seul missionnaire établi dans cette ville. Peu de jours avant mon arrivée, M. Goodell, missionnaire américain, fort distingué et très-fidèle, y était arrivé avec sa famille; mais, hélas! il doit être au nombre des incendiés qui ont tout perdu, le 2 août, dans le grand incendie de Péra, et je ne sais pas si, après cet événement terrible, il continuera son séjour à Constantinople.

« Peut-être penserez vous qu'une Mission parmi les Turcs est impossible, vû la sévérité des lois établies contre ceux qui prêchent une nouvelle religion et contre ceux qui les écoutent; mais n'oubliez pas, cher frère, que dans les dernières années tout a changé en Turquie, et surtout à Constantinople. Le sultan a tout réformé; on ne reconnaît plus ni les Turcs ni leur capitale. L'armée et la flotte sont organisées à l'européenne; on a établi des écoles de marine, de mathématiques, d'anatomie; une grande partie des Turcs ont quitté leurs habits orientaux; ils ne portent plus des armes, si ce n'est les soldats et les officiers de police. Il est beaucoup de musulmans qui blâment l'amour du sultan pour les Francs; mais on le craint, ses ordres sont exécutés, et peu à peu on aimera ce nouvel ordre de choses. On n'insulte plus aucun Franc dans les rues de Constantinople; ceux-ci sont respectés, parce que le sultan les respecte; et on voit, ce qui était jusqu'ici presque sans exemple, que les Turcs commencent à étudier les langues étrangères, surtout le français. Vous voyez donc qu'en peu d'années les choses ont bien changé en Turquie, et je crois que le moment favorable est venu d'y envoyer des missionnaires.

« Ceux-ci devront, outre la langue turque, connaître la langue arabe, non seulement parce que c'est la langue du Coran, mais aussi parce que les érudits et la haute classe en Turquie emploient sans cesse des mots arabes dans la conversation. On peut apprendre les élémens de ces deux langues en France, en Angleterre, en Allemagne; mais pour en continuer l'étude, il n'y a pas de meilleur endroit que Constantinople. Un séjour de quelques années dans cette capitale est nécessaire au missionnaire, non seulement pour apprendre ces deux langues, mais aussi pour étudier le caractère des Turcs et leur manière de penser et de disputer, qui est tout-à-fait originale. Ouvrir des écoles pour les Turcs serait inutile, parce qu'ils ne confieraient pas encore leurs enfans à un étranger. Bien que j'aie beaucoup de plaisir à voir les missionnaires établir des écoles, il faut cependant toujours se souvenir que cette méthode n'était pas celle des Apôtres, qui convertirent les âmes par la seule force de la parole, accompagnée de l'efficace de l'Esprit du Seigneur. Le bras du Seigneur n'est pas raccourci; il peut bénir notre prédication aussi bien que celle des Apôtres; il ne nous manque que la foi. Je ne conseillerais pas au missionnaire qui aurait fini d'étudier la langue du pays à Constantinople, de commencer son œuvre dans cette ville, mais plutôt dans quelque bourg éloigné de la capitale; car l'expérience m'a appris que les Turcs qui demeurent loin de Constantinople, qui est toujours la principale résidence du clergé, redoutent moins de s'approcher d'un étranger et d'entrer en conversation avec lui sur la religion. Nous avons eu plusieurs entretiens de cette nature avec les Turcs d'Athènes. Un colonel de cavalerie vint même une fois chez nous pour lire le Nouveau-Testament, qui, par les soins de la Société biblique de Londres, a déjà été traduit en turc. Ne serait-il pas possible, cher frère, que votre Société de Paris consentît à envoyer un ou deux de vos élèves à Constantinople? Le temps qu'ils y emploieraient à apprendre la langue turque ne serait pas perdu, quand même le Seigneur n'ouvrirait pas une porte parmi les Turcs; car cette langue est comprise de presque tous les Grecs de l'empire Ottoman, ainsi que des Arméniens et des Juifs sans exception. J'aurais encore une foule d'observations à faire sur l'établissement d'une Mission parmi les Turcs, mais ma lettre est déjà assez étendue ; je réserve le reste pour une seconde lettre.

Que le Seigneur vous protège et vous bénisse ; c'est la constante prière de

Votre ami et frère en Christ,

FERDINAND FENGER.

NOUVELLES RÉCENTES.

Journal du missionnaire Rolland.

Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris vient de recevoir une lettre du missionnaire Rolland, en date du 3 juillet, dans laquelle celui-ci annonce qu'il est de retour au Kuruman d'un voyage entrepris dans l'intérieur du pays, à quatre-vingt lieues environ N. E. du Kuruman. Partout sur sa route il a été reçu avec bonté par les chefs des diverses tribus qu'il a visitées, et qui tous unanimement demandent des missionnaires pour les instruire. Le chef Mokatla, roi des Baharutzi, lui a cédé une portion de terrain assez considérable, et dans une belle position, pour y fonder un établissement. Le missionnaire en a pris possession solennelle au nom du Seigneur Dieu des armées. Il est probable que dans ce moment le frère Rolland et son compagnon d'œuvre Lemue jettent les premiers fondemens de cet établissement. Que tous nos frères se souviennent d'eux dans leurs prières. Il nous sera doux de leur communiquer des détails sur cette intéressante nouvelle, dans notre premier numéro de l'année prochaine.

TABLE DES MATIÈRES.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Pages.

Contraste entre le monde païen du temps des apôtres et le monde païen d'aujourd'hui, relativement à l'Evangile. 5
Vaines spéculations et incrédulité des Hindous 9
La vieille Sara. 15
Mission baptiste dans l'Inde. — District d'Orissa.—Juggernaut. — Méthode employée par M. Bampton pour convaincre les Hindous. . . . 51
Balasore.—Réveil. 53
Caractère et travaux de l'aide indigène Gungadhor.. 54
Déceptions employées pour retenir dans leur idolâtrie les adorateurs de Juggernaut.. 56
Fanatisme païen dans l'île de Ceylan. 57
Heureux effets de l'influence de l'Evangile sur les Hottentots et les Nègres. 61
Fête de lá moisson chez les Hottentots convertis. 62
Le Nègre chrétien dans les catastrophes publiques. . . . . *ib.*
Piété des Nègres et des Hottentots convertis. 63
Nouvelles récentes.. 64
Nouvelle-Zélande. 74
Indes occidentales ou *Antilles*. 88
Mission fondée au sud de l'Afrique par les missionnaires de la Société des Missions de Barmen. 125
Abyssinie.—Arrivée des missionnaires Gobat et Kugler dans ce pays, et prémices de leurs travaux. 142
Océan-Pacifique.—Récit abrégé du voyage de MM. Williams et Barff, missionnaires à Raiatéa, dans plusieurs groupes d'îles de la Mer du Sud. 147
Ile d'Eiméo.—Mort de Maoae. 154
Réveil de Tuahine.. 156
Discours d'un chef indien, prononcé dans la séance de l'assemblée générale de la Société des Missions de Londres, le 2 mai 1831. 168
Afrique méridionale. — Cafrerie. 173
Notice sur Elisa, Indienne convertie de l'Amérique septentrionale.. 198
Indes orientales.— Tinnevelly. 209
Progrès de la Bible dans l'île de Madagascar. 216
Les missionnaires chrétiens dans les prisons conviant à la repentance des criminels condamnés à mort.. . 220
Les Nègres émancipés par l'Evangile. 225
Cafrerie. 234
Suspension momentanée de la Mission chez les Tamboukis. . . 239
Abyssinie. 243
Ile de Ceylan. 247
Le jour des petits commencemens en Chine 254

Pages.
Indes orientales.—Combaconum 272
Empire Birman 276
Afrique méridionale. —Tulbagh 279
Nouvelle-Zélande 284
Confirmation de la nouvelle de la perte du missionnaire C. David, de sa femme et de son compagnon de voyage 285
Un peuple païen au sein de l'Europe, ou *Notice sur les Zigeuners, autrement dits Bohémiens* 321
Origine probable des Zigeuners, et leur premier établissement en Europe 323
Du sort des Zigeuners en Europe, et comment ils y furent traités dans les premiers temps de leur apparition 324
Lettre d'un voyageur sur la misère des pauvres Zigeuners habitant près de Nordhausen 326
Établissement d'un missionnaire et de sa femme parmi eux 329
Succès de leurs travaux 334
Conversion et martyr d'un Turc devenu chrétien 338
Lettre de Kahkewaquonaby, chef indien, converti et missionnaire chez les Indiens du Haut-Canada 344
Labrador.—Relation du voyage d'un missionnaire des Frères-Unis et de sa femme, se rendant de Naïn à Okkak, établissemens missionnaires dans le Labrador 353
Amérique du Nord. —Pétition adressée par les Indiens Chactas aux missionnaires établis parmi eux, pour les prier de les accompagner dans leur émigration 364
Indiens Tuscarora 370
Indiens Cataraugus 372

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Journal du missionnaire Rolland 33
Départ de Béthelsdorp 34
Manière de voyager des missionnaires .... *ib.*
Arrivée et séjour à Graaff-Reinet 36
Montagne de Sneeuwberg 38
Philippolis.—Griquas 39
Entrevue avec M. Moffat à Philippolis 40
Corannas et Bushmen 43
Campbell .... se 45
Arrivée au Kuruman .... *ib.*
Avenir des missionnaires 46
Rapport de MM. Moffat et Hamilton sur la station de Kuruman 47
Journal du missionnaire Bisseux 65
Examen pour la consécration de l'élève Pellissier 71

Pages.
Huitième assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris........ 97
Cérémonie de consécration du quatrième missionnaire de la Société des Missions évangéliques de Paris........ 98
Discours de consécration........ 99
Réponse du candidat........ 110
Consécration........ 116
Examen annuel des élèves de la maison des Missions........ 119
Vente au profit des Missions........ 123
Extraits de lettres particulières du missionnaire Rolland........ 129
Discours de M. Moffat, prononcé dans une assemblée des Missions, à la ville du Cap, en décembre 1830........ 123
Lettre écrite par cinq jeunes chrétiennes de Wagenmaker-Vallée, et adressée aux dames de l'Eglise de Lemé (Aisne)........ 161
Extrait d'une lettre de M. Bisseux........ 165
Bonne nouvelle de Wagenmaker-Vallée —Conversion d'une jeune esclave hottentote, par le ministère du missionnaire Bisseux........ *id.*
Départ de M. Pellissier........ 166
Extrait d'une lettre de M. Bisseux........ 193
Extrait d'une lettre de M. Bonnard, doyen de la faculté de théologie de Montauban, adressée à M. le directeur de la maison des Missions de Paris........ 257
Journal du missionnaire Bisseux........ 266
Lettre des missionnaires français chez les Béchuanas. — 1re lettre. — Introduction........ 289
Etudes et travaux des missionnaires........ 291
Détails sur les mœurs des Béchuanas........ 292
Description de la station du Kuruman, sous le point de vue statistique, et réveil religieux........ 293
Etat des païens dans les environs de la station........ 295
Entretien des missionnaires avec les Béchuanas, au sujet de l'immortalité et de la résurrection........ *ib.*
Singulière manière dont les femmes béchuanas bèchent la terre........ 297
Voyage à Lattakou, etc., et description........ 298
Raison pour et contre la fondation d'une station missionnaire chez les Baharutzi........ 303
2e Lettre.—*Introduction*........ 307
Maladie des missionnaires........ 311
Voyage à Griqua-Town.—Autruches........ *ib.*
Continuation du voyage à Griqua-Town.—Quaggas.—Classification des peuples de l'Afrique méridionale.—Sauterelles........ 313
Description intéressante de Griqua-Town........ 315
Traduction de la profession de foi de Marie Fortuin, rédigée et écrite par un Griqua, diacre de l'Eglise de Griqua-Town........ 318

VARIÉTÉS.

Pages.
Notice sur la tribu des Béchuanas........ 24
Destruction d'une idole dans l'Inde........ 127
Affaire des Sutties........ 158
Tableau sommaire des opérations des principales Sociétés religieuses de l'Angleterre........ 183
Encore un mot sur le jugement que le capitaine Kotzbüe a porté sur la Mission de la mer du Sud........ 185
L'idole Kanappen........ 190
Traits de superstition des Cafres........ 191 et 223
Disparition d'un vaisseau ayant à bord deux missionnaires........ 254
Histoire abrégée de la presse aux îles Sandwick........ 256
Population noire de l'Amérique continentale et insulaire........ 287
Un fait qui en dit plus que beaucoup de volumes........ 320
Fête de Juggernaut........ 348
Autre trait du caractère sanguinaire de l'hindouisme........ 351
Extrait d'une lettre de M. Fenger, sur l'état de la Grèce considérée sous le point de vue religieux et moral........ 375

NOUVELLES RÉCENTES.

Arrivée des missionnaires Lemue et Rolland chez les Béchuanas.... 32
Iles de la mer du Sud........ 94
Lettre reçue de M. Bisseux........ 191
Journal du missionnaire Rolland........ 383

For use in Library only

For use in Library only

I-7 v.7
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9681